

**LA GRÈCE ROME
ET DANTE
ÉTUDES
LITTÉRAIRES
D'APRÈS...**

Jean Jacques Ampère



L.D.



La Louis Jeanne Bérnard
1874

LA GRECE
ROME ET DANTE

Littérature Voyage et Poésie, nouvelle édition, corrigée et augmentée 1 vol. in-12 de 300 pages

Épique de l'Inde, — Littérature grecque — Littérature allemande —
Littérature slave — Littérature romane des langues — Mythologie
antique, etc.

P. Littérature d'Espagne — Littérature italienne — Littérature — La Bible
antique et moderne — P. Grec — P. Français — P. Italien et Anglais
— Littérature — Littérature

Manuel Historique de la Poésie 1 vol. in-12
Poésie — Histoire générale de la Poésie — Littérature poétique et
histoire des poètes antiques — Littérature — Romanisme de l'Europe
antique — Culture littéraire d'un pays, un siècle — Histoire de la
langue Française

Précis de la Littérature 1 vol. in-12

Les questions

Manuel de la Grammaire de la langue française par M. F. J.
Grammaire, orthographe 1 vol. in-12 de 100 pages

Principes généraux de la formation des langues — Les langues vivantes
du monde — Histoire d'une langue, romane — Grammaire et orthographe
générale des langues romanes — Principes de la grammaire — Principes
d'orthographe appliqués à la langue française — Grammaire et poétique
Précis de la langue française

La science de l'homme 1 vol. in-12

De la Langue et de la Littérature antiques — De l'Écriture — Épique
hellénique — Épique romaine — Des littératures — De l'Écriture sainte
antique — De la Langue et de la Littérature de l'Europe

LA GRÈCE ROME ET DANTE

ÉTUDES LITTÉRAIRES

2^e édition revue

PAR M. A.-J. AMPÈRE

de l'Académie française
et de l'Académie des Inscriptions

—

Revue éditée, revue et corrigée

La France gréco-romaine
Étude de Rome à différents âges
Voyage d'Europe
Une œuvre classique (Rome)
La Grèce et Rome
études dans les arts et dans les lettres
Étude d'un homme d'État



PARIS

À la Librairie académique

GIDIER ET C^e, LIBRAIRES-ÉDITEURS

25, quai des Augustins

—
1879

Revue de la Grèce



PRÉFACE

Les trois études que je présente au public appartiennent à un genre de critique assez nouveau, et qu'on pourrait appeler la critique en voyage. Comparer l'art à la réalité qui l'a inspiré, et l'expliquer par elle, tel est le but que j'ai poursuivi dans mes courses à travers la Grèce et l'Italie. Je suis loin de penser qu'il soit nécessaire d'avoir visité un pays pour comprendre et goûter la littérature que ce pays a produite, et qu'il soit impossible de sentir l'indure ou l'aise à moins d'avoir fait le voyage d'Athènes ou de Jérusalem. Chacun, sans sortir de son cabinet, peut étudier les chefs-d'œuvre de la poésie; mais il manquera toujours quelque chose à cette étude tant qu'on n'aura pas visité les pays où recurent les grands écrivains, contemplé la nature qui les forma, et respiré, pour ainsi dire, leur âme aux lieux où elle est encore empreinte. Comment comprendre leur coloris si on ne connaît leur soleil?

Pour moi, voué à la culture des lettres et passionné pour les voyages, j'ai cherché à réunir d'accord deux goûts qui ne se heurtent pas toujours entre eux. La critique a été surtout un peu érudite, j'ai voulu lui faire voir le monde ; j'ai pensé qu'il pourrait lui être bon de se traîner en campagne pour aller chercher les découvertes et les aventures, de passer la mer, de gravir les montagnes, de monter à cheval, de vivre au soleil, de voir, de sentir la vie au lieu de s'enfoncer dans l'ombre, d'habiter au large et de piler au des terres proches. J'ai cru qu'elle pourrait s'intéresser au spectacle des mœurs, au récit des légendes, à la physiognomie des races, à l'accent des langues, et raviver l'oubli égaré de ce qui fait par le sentiment de ce qui est encore.

J'ai étudié sur les lieux trois poésies : le poème grecque en Sicile, en Grèce, et dans l'Asie Mineure ; à Rome, le poème de Rome, c'est-à-dire l'impression qu'a sur différents âges la cité incorruptible ; produite sur les hommes ; en Toscane, et dans le royaume d'Italie, le poème de Dante, le plus complet représentant du moyen âge ; ainsi, l'antiquité grecque, Rome païenne et chrétienne, le moyen âge, ces trois grandes phases de l'humanité me sont devenues intimes et familières ; je les ai vues comme on voit un ami. Ce sont trois voyages accomplis tout ensemble à travers les lieux et à travers les temps. J'ai voulu lire Homère, Pindare, les tragiques, dans les îles, le ciel, la lumière de la Grèce, le poème impérissable de Rome dans les sentiments de tous ceux qui ont parlé d'elle, et dans l'expression de ses mœurs, la *Divine Comédie*, dans les monuments, les pyramides, les traits du caractère national que Dante a éternisés.

A ces trois ouvrages, qui forment la partie essentielle de ma publication, j'ai joint une *Courte en Aide Mémoire* qui est le complément de mes études postiques sur la Grèce. Le pays que je parcoure, sous l'empire des sciences principales littéraires, peut s'appeler la Grèce d'Aide. Vous avez ensuite quelques considérations sur la Grèce et Rome étudiées dans les livres et dans les monumens, fragment d'un travail destiné à concourir pour un prix proposé par l'Académie française, mais qui n'a point couronné. *En* rapporte cependant à l'Académie Française, ou plutôt la restitution. Quant au *Naufrage d'un bateau à vapeur*, ce récit, peu connu, ne se rattache à l'ensemble du volume qu'il termine que par le lien de l'accident survenu vers la fin du siècle de l'Etat romain. Après leurs triques, les Grecs plaçaient un drame satirique. En langage moderne, cela s'appelle la petite pièce.

En publiant de nouveau le *Voyage d'Antioque* avec quelques additions, je crois devoir reposer le lecteur par le nom d'une petite entreprise littéraire avec courtoisie. Ce voyage avait paru sous mon nom, un Allemand le traduisant et le publiant sous le nom, ajoutant au titre, par égard pour moi, sur des traces de *de Jaspere*, un Italien, faisant abstraction de cette addition qui lui parut magnanime, traduisait la traduction allemande de mon œuvre et négligeait entièrement de me nommer : sous ce nom de l'auteur véritable avait disparu du titre. Mais, voici que cet véritablement comique, le nom de mon traducteur allemand de celui qui mettait à nu mes traces ou les effaçant, était, à ce qu'il paraît, un poète doué, le traducteur italien chercha quel personnage

riai pouvait cacher ce non-imaginaire, et, par des inductions assez ingénieuses, arriva à cette conclusion que ce devait être le prince Jean, aujourd'hui roi de Saxe, qui a publié sur Dante des travaux très-estimés. Cette opinion n'était rien que de fort honorable pour moi et était appuyée sur des raisons excellentes sans doute, mais que je ne pouvais admettre.

Dans un chapitre de *Foggy d'antiquaire*, je raconte, avec un orgueil de fils que personne ne sera tenté de me reprocher, que dans le conseil de l'Académie, au pied des plus hautes cimes de l'Apennin toscan, j'ai vu un religieux se découvrir en entendant prononcer le nom de mon père. Ceci a fourni au traducteur italien une promesse lumineuse pour découvrir qui était vraiment mon traducteur allemand caché sous le voile du pseudonyme et qu'il m'avait subtilisé; il est arrivé à cette conclusion que celui au nom duquel se découvrait un membre de l'Académie ne pouvait être que le père du prince Jean. En lisant cette argumentation, j'avoue qu'elle m'eût semblé ne point manquer de vraisemblance, si j'eusse pu oublier ce que j'avais écrit. J'ai éprouvé un moment le doute de Socrate sur son père en présence du moi qui l'a battu. Cependant, en dépit de la démonstration de M^{me}—son nom m'échappe—j'ai eu quelque obstination à me croire l'auteur de mon livre. Les écrivains morts auxquels la critique dispute leurs productions doivent consentir la contrainte que j'ai essentie; le raisonnement pour les critiques qui s'adressent aux morts, ceux-ci ne peuvent répondre, ce qui est d'un grand secours pour les critiques. Peut-être le vicil Herrera, s'il lui avait été donné d'écrire une pé-

l'œde, est-il parvenu ceux qui ont vu les modèles l'*Alcade* et l'*Odyssée* ; j'ai sur Homère cet avantage, j'en profite, et fort du sentiment de mon identité je déclare que je ne suis pas le roi de Scze.

Si l'un relevait de ma couronne, j'en appellerais : la Bibliothèque dantéque, bon livre d'un François distingué dont les uns des lettres italiennes déplorent la perte, M. de Baluze, qui, sans me connaître, avait déjà relevé cette erreur au point de vue bibliographique. Du reste, l'*Iléide*, qui est devenue un peu ma patrie adoptive et où je compte quelques amis, m'a dédommagé de cette spoliation momentanée, et M. Lemaire a publié à Florence une traduction italienne du *Voyage dantéque* au me l'attribuant. Malgré les arguments de M^{me} en faveur du prince Jean, je m'en tiens à cette attribution.

Rome, 10 novembre 1858.



LA

POÉSIE GRECQUE
EN GRÈCE

LA GRÈCE

ROME ET DANTE

LA POÉSIE GRECQUE EN GRÈCE

Grèce à la facilité qu'on trouve aujourd'hui à voyager, j'ai parcouru sans peine le resplendissant théâtre de la poésie grecque depuis la Grèce gasconne, la placéeuse Marseille, Arles qui s'appela Thélus, et nos Cèze, de ces côtes par Eschyle, jusqu'à Constantinople, qui touche à l'Épire, cette autre extrémité du monde grec, on les poètes interrogeaient dans un lointain fabuleux le ser des Argonautes, les Symploques errantes et les antres sanglants de la Thauride. Entre ces deux pôles de la tradition poétique des anciens Hellènes, j'ai navigué sur la scène nautilique de l'Odyssée, et j'ai côtoyé la zone terrestre de l'Iliade. J'ai vu le pays bucolique de Sicile et les montagnes tragiques de Mycène; j'ai pu comparer la triste Phœbé pleurée d'Ulysse et la douce lune rampante d'Iliade. Partout j'ai cherché dans l'aspect des lieux, du ciel, des monuments, la révélation du génie des poètes. J'ai demandé aux légendes et aux coutumes populaires

ce qu'elles gardaient de la vie antérieure, j'ai voulu retrouver ce qui fut dans ce qui est encore. Ne pouvant tout voir, j'ai puisé dans les voyageurs les plus dignes de foi ce qui devait rendre moins imparfait un travail entrepris sur les lieux mêmes. Commentaire d'un genre nouveau, mon commentaire, c'est un pays et un peuple.

Avant de fouler la terre de Grèce, au retour d'Iliade sur ses bords béniads des auteurs d'Ulysse, en suivant le promontoire de Corce ou les rochers des Sinaïtes, je ne pouvais m'empêcher de trouver déjà dans ma navigation un premier commentaire de la poésie homérique. Quand la mer était paisible, je songeais à l'Odyssée; quand elle était furieuse, je pensais à l'Iliade. L'Odyssée ressemble à un voyage par un temps calme près des rivages de la Méditerranée. Tandis qu'un glauc tout effrayé sur l'eau mais perché à une glace bleue, on voit se succéder, dans la nature comme dans le poème, des aspects toujours variés et toujours alternants; on change incessamment de perspective et d'horizon; on aime à se sentir avancer lentement, et à se plonger se même parfois quelques instants d'arrêt. L'Iliade est une tempête soudaine qui vous saisit et vous emporte à travers le tourbillon des vagues. Par moment, le ciel se déchire, et l'on aperçoit un petit coin du ciel; puis le ciel se referme, l'orage vous reprend avec furie, vous pousse, vous entraîne, s'apaise enfin, et une grande tranquillité se répand dans le ciel et sur la mer. Or, si l'on retrouve ordinairement le type de l'art dans la nature, il est un pays où la nature elle-même semble une image de l'art. Admirable grandeur du génie humain! œuvre immense, et vous y voyez un reflet de l'œuvre de Dieu; contem-

plus l'œuvre divine, et vous y pourrez lire comme une merveilleuse traduction de la poésie d'Homère.

Àu moment de mettre le pied sur le sol hellénique, j'avertis le voyageur qui cherche la Grèce antique dans la Grèce moderne qu'il doit se résigner à quelques déceptions. Cythère aux gracieux souvenirs est un affreux rocher aride. Quelquefois le hasard s'efforce à déjouer les ressemblances qu'on cherche, par de malicieuses contraires. Ainsi, j'ai dit à mon grand regret, par le plus beau temps du monde, le cap Malé, favorisé par ses lampées, et je n'ai trouvé nulle part plus de vent qu'en Asie.

ASPECT GÉNÉRAL DE LA GRÈCE COMPARÉE AU CARACTÈRE DE LA POÉSIE ÉPIQUE

Le premier aspect de la Grèce classique. On arrive l'imagination corrompue des plus fraîches peintures, des plus riants souvenirs, et l'on trouve un pays qui n'est, en général, ni beau ni étalé. Malgré le charme initial de certains aspects, de certains défilés, je crois qu'en ne se trompant pas en disant que, prise en masse, la Grèce est un pays pauvre¹, peu belle, peu arrosée, coupée de montagnes toujours escarpées et souvent arides; que, si les fonds sont beaux, les premiers plans manquent trop fréquemment au paysage; qu'enfin, la Grèce rappelle plutôt la Provence et les Apennins que les montagnes volcaniques des environs de Rome et de Naples, ou les côtes pittoresques de l'Asie Mineure. Sans doute, il faut tenir compte des changements que le temps a introduits; on conçoit que la malheureuse Grèce, sous le joug

¹ En Grèce, toutes les terres inférieures à vingt, les montagnes et rochers à plus, c'est-à-dire aux quatre cinquièmes du pays — *Strabo*, *Géogr.* au « chapitre » — *Top. quarante* *Strabo*, vol. *CHSSEN*, p. 11.

des barbares galls, franks, turks, albanais, qui l'ont successivement envahie et asservie, a dû perdre une partie de ses beautés naturelles, comme elle a perdu le plus grand nombre de ses monuments. Les résultats de la dernière guerre, dans laquelle les Turcs arrachaient les oliviers et les vignes, et détruisaient systématiquement toute culture, ne doivent pas être mis sur le compte de la nature primitive du pays ¹.

De nombreux passages des auteurs anciens nous font connaître la différence qui existe et qu'on devrait naturellement s'attendre à trouver entre la Grèce, alors dotée d'une civilisation admirable, et la Grèce telle que l'ont faite tant de siècles d'esclavage et d'abandon. Il faut nous rappeler toujours que la Grèce actuelle, c'est le squelette de la Grèce ancienne, avec un minimum de couverture. En effet, si Thucydide nous apprend que l'Attique toujours eut la réputation d'aridité que de nos jours ce pays jouit à pleins vents, et si Pindare parle de l'aride Athènes, il suffit d'ouvrir Platon, au commencement du *Phédre*, pour y trouver une peinture délicate des jardins qu'on chercherait vainement aujourd'hui sur les bords poudreux de l'Ilissos. Je vais citer la belle traduction de M. Courin : « Par Juncos, le charme et lieu de repos! Comme ce plateau est large et élevé! Et cet épanouissement avec ses ruisseaux d'écumes et son bel embranchement, ne dirait-on pas qu'il est la tige en fleurs pour embellir l'air? Quoi de plus gracieux, je le jure, que

¹ En outre, ces destructions ne sont pas nouvelles; les vignes de l'Attique, coupées par les Lacédémoniens, furent replantées au parage de la guerre; on des principales causes de l'espérance dans les Achéens d'Arbitrage.

cette source qui coule sous ce plateau, et dont nos pieds attendent la fraîcheur!... Prenez surtout cette herbe touffue qui nous permet de nous étendre et de reposer mollement notre tête sur ce terrain légèrement incliné. »

Ce charmant morceau est à sa place dans un travail sur la poésie grecque, car Pline est de la famille des poètes. Strabon appelle la description qu'on vient de lire un *hymne*, et il a raison. On peut lire en beaucoup d'endroits nos remarques analogues à celle que suggèrent les bords de l'Ilissos. Le bord de Némée, dont parle Eschyle, n'est-ce pas ¹ ? Le temple de Jupiter Neuron s'élève dans un vallon où il ne croît que des bruyères. Le Cithéron, maintenant aride, était couvert de platane-ges au temps de Sophocle et de Sophocle. Il faut donc, avant de comparer la Grèce telle que nous la voyons à la Grèce que peignaient les poètes, admettre que le temps a pu amener quelques différences dans l'aspect des lieux; mais, ces réserves faites, on doit reconnaître que le caractère général du pays n'a pas changé. Les montagnes, les plaines, les vallées, qu'on voit illustrer, Pindare, les légendes, existent encore, et nous pouvons contempler le paysage avec l'originaux. De cette étude d'après nature résulteront, je l'espère, quelques enseignements sur l'art de peindre chez les poètes anciens, sur les procédés de leur imagination et les méthodes de leur style.

Ce qui frappe d'abord dans ce paysage est le mo-

¹ « Dans la forêt qui croît à Parnès au sommet, on ne trouve pas aujourd'hui un érable. » dit Diodore (Histoire de Sicile, t. II, p. 111.)

deux et l'usage, c'est à quel point ces poètes ont aimé dans leurs fictions le côté sévère et quelquefois hostile de la culture grecque, et combien ils se sont complu, au contraire, dans la reproduction des aspects plus doux, plus rians, et même plus rudes, qu'offre leur pays. Ceci tient à l'aspect même de l'antiquité. L'instinct qui les portait à s'identifier aux Grecs de prononcer le nom des objets domestiques, qui leur imposait de représenter la mort sous des formes atroces, et un jeune homme qu'elle frappait comme une belle statue que la Parque enlevait aux cœurs, cet instinct dévorant les poètes de tout ce qui pourrait assombrir l'imagination ou l'affliger; et surtout d'agrandir du pas bougé de l'art les images qui avaient éveillé des impressions pures, quand la vie entière était comme composée à plaisir des impressions les plus heureuses! Ils ont donc laissé aux traditions l'admiration et la peinture des aventures abruptes, des précipices, de ce qu'on appelle de belles barrières, expression qu'ils n'auraient pu ni comprendre ni traduire. Les poètes grecs se gardent d'insister sur la physiognomie assez rude d'une grande partie de la Grèce, seulement de l'enchâssant ou passant par l'épithète pierreuse, rocailleuse, qui revient souvent dans Homère. À cela près, il n'est pas question des effets de l'automne et de l'hiver, dont les poètes modernes ont tiré si bon parti. Les Grecs, qui peignaient fidèlement ce qu'ils voulaient peindre, n'ont pas voulu peindre, n'ont pas voulu voir les rudesses de la nature : ils les ont bannies de la poésie, comme de tout moment de l'art les hideuses laideurs. De là cette apparence d'infirmité dans la peinture générale de leur pays : non qu'ils faiblissent, mais ils touchent, ce n'est pas au

mensonge, c'est un efforce. Ainsi Homère ne parle jamais des difficultés du chemin, des aspérités de la route. Sa poésie va sans obstacle et sans effort, comme les pleurs des cheveux drus.

C'est encore le besoin de présenter la nature sous un jour vrai, mais embellî, qui a inspiré aux poètes grecs de donner à des fleuves, dont la couleur blanchâtre est due au limon qui remplit leurs vases, cette épithète gracieuse : aux tourbillons argentés. Tels sont le Pénée et l'Achéloüs¹. Du reste, si me semble que les fleuves ont été encore plus flâtes que les montagnes. Le Céphise, tout vrai, ne s'a pas effort une seule goutte d'eau pendant tout mon séjour à Athènes; je l'ai vu toujours à flut de fleur pondérer, enorgueille expression de l'Asiologie. Je puis citerer qu'un lieu de couler entre des bords verdoyants, comme le dit Virgile, le Céphise coule dans un lit d'argile blanchâtre; et l'on voit bien que Sophocle n'a jamais vu le Pénée, car il l'appelle grand.

Les écrivains modernes formés à l'école des anciens ont suivi souvent la même méthode de paroles. Voyez Pétrarque, le premier des poètes chrétiens qui se soit fait du style de l'antiquité, dont il a consacré la reconnaissance; à Tassoue, c'est-à-dire dans l'endroit le plus triste qui se puisse imaginer, dans cette gorge étroite serrée entre deux montagnes peles, Pétrarque n'a pu trouver un vers pour peindre l'honneur du lieu qu'il habitait. Grâce à l'hyperbole et aux antithèses tout

¹ Le nom de Pénée est sujet d'un *Asiologue*, qui est des épiques *floues* et *floues d'argile*.

antiques de sa patrie, si à fait illusion à ceux qui après lui ont visité ce charmé Vaucluse. Vaucluse est resté pour tout le monde tel que Pétrarque l'a vu. Qu'un poète du Nord, que Schiller ou Byron eussent parlé dans cette retraite le tourment d'une passion sans espoir, quelle poétique nous offrira de rochers sauvages, d'affreuses solitudes ! Pétrarque a fermé les yeux à la désolée et à l'aridité du sol, il n'a voulu voir que les belles eaux limpides. Le poète Italien a fait exactement ce qu'un poète grec eût fait à sa place.

Les poètes grecs ont donc embelli la nature qu'ils peignent, non que la beauté manque à la Grèce, il faut s'entendre : ce qui est beau en ce pays, ce sont plutôt les lignes que les formes, c'est plutôt la mer que la terre, c'est plutôt le ciel que le paysage, c'est par-dessus tout la lumière. La vraie parure de la Grèce est cette mer admirable qui l'entoure comme une couronne neuve derrière elle, et dont les plus audacieux ondoyent avec tant de grâce sur ses flancs. La Grèce est presque une île ; presque partout elle est couverte par les flots, et l'on croirait que ses anciens habitants, qui retournaient toujours la mer, se soient représentés l'Océan comme un grand fleuve entourant toute la terre. C'est ainsi qu'Hésiode le peint sur le bouclier d'Achille, et Homère sur le bouclier d'Hercule.

Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde un pays aussi accidenté que la Grèce ; elle se compose en partie d'un archipel et d'une péninsule, le reste est entaillé, pénétré par une multitude de golfes sauteurs. A chaque pas qu'on fait dans l'intérieur du pays, on rencontre la mer ; avec une coquetterie gracieuse, elle vient partout chercher

le voyageur, et semble à chaque instant lui dire : Me voici, arrête-toi, regarde comme je suis belle. On pourrait étendre à toute la Grèce le nom de l'Atique, usage ¹.

Aussi la mer est partout présente dans les œuvres des poètes grecs; tous ont traité avec une complaisance particulière et un charme infini ce qu'on pourrait appeler la peine de la mer. Les aventures de l'Odyssée se passent presque entièrement sur les flots; la soixante de l'Iliade est constamment sur une plage. La mer sourit aux poètes grecs des comparaisons folles. On voit partout, en lisant les auteurs, comme en parcourant le pays en son histoire, que la Grèce est constamment surprise, que de grandes destinsées maritimes attendent ce peuple à qui Théophraste rendit son grain, son cuivre et sa patrie véritable, en lui conseillant de s'enfermer dans des murailles de bois, ce peuple qui de nos jours a triomphé des Turcs à l'aide des vaisseaux de Para et d'Hydra, comme il battit autrefois les Perses avec la flotte de Salamine. Quand on voyage sur la mer de Grèce, chaque coup de rame fait jaillir de la même un vers empreint du charme infini de cette mer; on la voyant blanchir, on se sentant de la grecque expression d'*Aléman*, qui appelle l'éclat *jeur des vagues*. Si le vent s'élève, on murmure avec le chœur des Troyennes esclaves : « O hémis, brisé de la mer, où une conclusion-vent ? » Si le vent est calme, on dit avec Agamemnon : « Les dieux et la mer se taisent,

¹ L'usage nom de l'Atique était d'ailleurs, qui veut dire d'après ce passage.

les alléons des vents hennent l'onde immobile. » Que de fois j'ai répété ces vers d'Eurypide ! Je ne concevais rien d'aussi charmant que d'être surpris par un calme dans le golfe de Corinthe ou sur la mer des Aégéens,

La mer des Aégéens, si douce aux mortels !

J'ai eu plusieurs fois ce bienheureux calme-là, et j'étais loû de m'en plaindre ; je ne comprenais rien à l'impudence des autres voyageurs. » Et ces voyageurs arrivaient leur dire-je, que cherchiez-vous ? Espérez-vous que vos yeux voient quelque chose de plus ravissant que ce qu'ils voient à cette heure ? » Il n'était agréable d'entendre les marins annoncer le calme, qu'ils appelaient encore de son doux nom homérique, plutôt, de sentir même estimer s'arrêter, tandis que le vent qui déballait l'impétu touchait la voile deserte. Dans ce calme des îles, je retrouvais la sérénité qui domine l'art et la poésie des Grecs, car ce n'était point un calme plat. La mer de Grèce n'est jamais toute morte qu'une eau morte, toujours quelque vie y palpète ; mais c'est une vie continue, comme la vie qui anime les produits de l'art hellénique. A ses légères cristallisations de la vague presque insensible, on dirait les battements d'un très-petit cœur. La douce baléne qui caresse cette Thétis ordonnée, c'est la respiration de la mer grecque, le souffle léger qui emble à peine les écheveaux de Thésocrète, et qu'on sent crever sur toutes les belles œuvres de l'antiquité.

Ce qui est inséparable en Grèce, c'est le ciel et la parole ; je n'oserais pas de rendre le charme même de cette lumière de l'Attique ou de l'Éolie ; je ne dirai que l'azur bleû, le rose vil, le tendre améthyste, dont

se colorent le soir les marbres de l'Ilyrie ou du Péloponèse, le pourpre qui embrase les rochers et les flots, l'air transparent dans lequel se noient les îles et les promontoires, le hâbleux vapour qui frange les crêtes des montagnes. — Non, Dieu a donné la parole aux hommes pour exprimer les idées et décrire les faits, mais il s'est réservé cette admirable langue des couleurs qui n'a d'écho dans aucun écho de la terre. Cela est si vrai, que les Grecs, ces grands peintres, n'ont pas essayé de décrire les prodigieux effets de lumière qu'ils avaient sous eux devant les yeux; Homère, tout Homère qu'il est, n'a jamais osé peindre un lever ou un coucher de soleil. Il a remplacé par des métaphores charmantes les habiles détails que son pinceau même n'eût pu tracer. Il nous parle des degrés de rose de l'Aurore pour nous distraire et nous faire oublier qu'il ne nous décrit pas l'Aurore.

Ni lui ni aucun Grec n'ont tenté de rendre par la poésie de la parole cette merveilleuse poésie de la lumière. Jamais vous ne verrez chez eux des sommets roses, une mer couleur d'or. Ils n'ont pas cherché à rendre les mille scintillements qui étincellent la face de l'Éclair, les anneaux roses qui s'y colorent, les réseaux éblouissants qui s'y traient, les arandres lumineux qui s'y déroulent, les courants de feu qui s'y jouent. La prudence du génie antique, toujours attentif à se tenir dans le cercle des moyens, toujours en garde contre la tentation d'exprimer l'insupportable, a fait négliger aux poètes grecs ces mille copieux de la lumière, ces mille jeux du soleil sur leurs flots. Nous en les accidents particuliers que produit la lumière sur les horizons et

les mers de la Grèce ne se retrouvent pas dans les peuples grecs, ce qu'on trouve partout, c'est le sentiment de la nature telle que cette lumière la fait aux regards. L'impression plane de lumière qu'on éprouve en contemplant ce ciel brillant et doux, ces rangs étincelants, cette mer mollesse, c'est précisément l'impression que produisant un vent d'ionien, un chœur de Sappho, une olympique de Pindare; quand on lit cette poésie en présence du ciel dont elle émane, il semble que l'atmosphère transportée qui enveloppe et destine les objets, la lumière fine et chaude qui les colore, pénètrent jusqu'à votre âme, et qu'elle ainsi baigne dans une atmosphère serene, dans une aërité harmonieuse. Bientôt l'impression extérieure et l'émotion interne s'unissent, comme la couleur et le parfum d'une fleur, comme une mélodie et un tableau, comme le battement du cœur et le son d'une voix aimée; la nature et la poésie se confondent, le ciel et l'âme se touchent, et l'un ressent au plus profond de son-même l'harmonie de la beauté dans l'œuvre de Dieu et de la beauté dans l'œuvre de l'homme.

Cette lumière ineffable de la Grèce embellit tout; on pourrait dire qu'elle crée le paysage : telle montagne qui ne vous a pas frappé par sa forme devient admirable quand les tons violents du soir commencent à se répandre sur ses sommets. Les cimes les plus agrestes, formées du calcaire le moins pittoresque, se transforment tout à coup par un changement sous les lueurs dorées de Vesper. Cette transformation, dont on a chaque jour au Golce le divin spectacle, est analogue à celle que la poésie a fait subir aux mêmes lieux; elle n'a point

change leur forme, mais, en les éclairant, elle les embellit, elle les a revêtus d'une éclatante splendeur.

Laque nocte

Propre.

Le secret de l'art a été le même que celui de la nature ; l'un et l'autre montrent le paysage grec à travers un prisme qui l'idéalise. Le prisme de l'art s'appelle l'imagination, le prisme de la nature s'appelle la lumière.

Les poètes grecs trouvent, pour peindre l'éclat de leur soleil, des expressions éblouissantes. Sophocle l'appelle celui qui embrase le ciel de rayonnemens ardents. En Grèce, la nuit a aussi sa lumière. Ailleurs, les étoiles répandent une obscure clarté ; il y a des clairs de lune, et dans le nord des apparences de lune (méséchiastis) ; toutes ces expressions sont pâles comme les autres qui les inspirent. Ici, le ciel se couronne d'étoiles resplendissantes ; la lune resplendit dans les yeux des poètes comme dans l'eau du ciel. Ici, à Pléïde, aussi bien qu'à son frère, les poètes donnent une couronne d'or. Pour les comprendre, il faut avoir vu, par une belle nuit de Grèce, l'or de ces rayons qui ailleurs sont des rayons d'argent. Il n'y a que la lune des poètes italiens qui ressemble à celle des poètes grecs, cette lune d'Italie plus brillante que le soleil du Nord, comme a dit Gœthe après Corneille, et qui a inspiré à Dante son vers d'un si grand éclat et d'une si magnétique sérénité :

Tu : plus beau soleil

Comme Toi : rien fit le ciel, et moi.

Rapport au rapport entre la nature de la Grèce et la

peut-être qu'elle a imparé : les anciens ne s'élevaient jamais à cette abstraction pittoresque, si je puis ainsi parler, qui caractérise à grands traits la physionomie d'un pays tout entier ; rien chez eux qui ressemble à la description des régions tropicales par Bernartius de Saint-Pierre, des sarrasins par Buffon, et à la sublime peinture de la campagne romaine par M. de Chateaubriand. Ce sont là des localités, et faut en convenir, que les anciens n'ont pas connues. En fait de descriptions, ils se bornent en général à une indication précise, rapide, qui se résume dans une épithète expressive. Ils aiment les détails à l'ensemble ; c'est sur un détail qu'ils s'arrêtent avec complaisance, et qu'ils épuisent la magie de leur pinceau. Ils sont à mille lieues du panorama ; ils ne traitent pas même le grand paysage historique ; leurs descriptions partielles sont comme ces études que les peintres font d'après nature, seulement ces études sont des modèles achevés. Ils aiment à représenter un rocher, une grotte, un arbre auprès d'une fontaine. Quelques vers leur suffisent pour donner un sentiment complet de tout ce qui fait le charme de leur pays : la beauté de la solitude, des arbres, des eaux, la douceur de l'ombre sous un nid brûlant ; tout cela peut se lire ou s'exprimer et comme connaître dans un vers de l'*Iliade* ou dans une petite pièce de l'*Anthologie*. La nature procède encore ici comme l'art a procédé, elle vise plus au détail qu'à l'ensemble. Telle est une arête restreinte des vallées et verticaux des parties de vallées différentes. Qu'en fait d'une seule entre les épaes connues de l'*Aspilogée*, et ce lieu d'une qui s'appelle l'*Aspilogée* (son nom ne gêne

rien à ses bords; fera naître un océan de myrtes et de lauriers-roses. Au milieu des campagnes stériles de l'Attique, au sein des gorges de la Placide, il suffira de quelques oliviers, de quelques pins, de quelques lentisques, d'un beau platane pour créer dans un coin du paysage un petit tableau qui sera complet comme une composition d'Hindé. En somme, ce qu'il y a de plus beau dans la nature de la Grèce, ce sont les accidents et ce qu'on pourrait appeler les épisodes. Ne sont-ce pas les accidents naturels que les poètes grecs excelleront à peindre ? Quel charme ont les épisodes dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* ?

EXACTITUDE HISTORIQUE DES POÈTES GRIKS.

En employant des moyens si simples et un personnel si peu nombreux, les poètes grecs sont parvenus à caractériser les diverses parties du pays qu'ils habitaient avec une fidélité dont le voyageur est encore aujourd'hui frappé. C'est surtout chez Homère qu'on admire cette fidélité remarquable. Strabon invoque sans cesse l'autorité du chantre d'Achille et d'Ulysse; pour lui, le grand poète est aussi un excellent géographe. Il est curieux de suivre cette vérification de la poésie homérique depuis le géographe ancien jusqu'aux voyageurs les plus récents. Ainsi, Homère appelle la ville de Tirée *στανταία* ou *στανταίη*; Strabon avait déjà relevé l'exactitude de cette désignation. N'est-il pas intéressant de voir le colonel Leake reconnaître encore en même temps la ville de Tirée dans le village de *Kakaba*? « Avant que j'eusse pris des informations sur ce sujet, dit-il, mes premiers élèves, que je ne soupçonnais pas d'avoir jamais lu l'*Iliade*, m'apporta en présent une paire de pigeons qu'ils venaient de leur dans les rchers qui avoisinent le village. On dit que ces

oiseaux, encore aujourd'hui, y sont plus nombreux que dans les années, » Wood, après un tour autour des lieux chantés par Homère, proclame le grand poète le plus fidèle des poètes. M. Leslie, l'homme qui a certainement le mieux déterminé les situations des anciennes villes grecques, revient sans cesse sur cette exactitude de la poésie homérique et ne la trouve jamais en défaut; son voyage est un perpétuel hommage à la propriété des épithètes par lesquelles Homère caractérise toutes les localités mentionnées dans ses poèmes.

Si le mont Olympe reçoit d'Homère les épithètes de long et d'abondant en neige, c'est que cette montagne offre, en effet, un sommet remarquablement étendu et plus chargé de neige que ne l'est aucun autre cime. La Phélie, patrie d'Achille, est dite par Homère une terre féconde et marécageuse des hommes; or, la Phélie, c'est-à-dire le pays situé aux environs de Pharsale, est aujourd'hui la portion la plus fertile de la Thessalie, qui, elle-même, quand elle sera de nouveau grecque, sera la plus riche contrée de la Grèce. La grande rivière mérita encore ce nom qu'il se porte déjà dans l'Inde; souvent la merveuse est abondante aux environs de Thèbes, quand le manque d'eau frappe de sécheresse le reste de la Grèce. La plaine de Thèbes était surtout renommée, de toute antiquité, pour ses récoltes de blé; l'auteur de l'*Épique* et Apollon l'appella porte-froment. Les Thébains de nos jours, comme pour attester la vérité de l'épithète homérique, ne semblent penser qu'à semer du blé, bien que leur sol soit favorable à la culture de la vigne, ainsi qu'on doit s'y attendre dans le pays le moins inquit

de Penthée, et où est placée la scène des *Bacchantes* d'Euripide. Sicyon est toujours l'escarpé, Andia la reculée, Lacédémone la creux¹, c'est-à-dire située dans un enfoncement délimité par le Tégéda, et l'insaisissable; il n'y a qu'une vue sur la beauté de la plaine de Sparte. Dodone se reconstruit à son regretté *Amers*², Pyrmæ à ses près fleuris, Épidaure à ses vignes. Homère parle des merveilles de Tyrénos : les merveilles sont encore là, gigantesques et indéfinissables, et il faut croire que Mycènes était, comme dit l'Iliade, une ville bien bâtie, puisque le temps n'a pu entièrement la démolir. Ces localités et une foule d'autres offrent aujourd'hui au voyageur l'impression ineffaçable dont les a marquées le barin descriptif d'Homère.

Il y a tel détail dans ses récits dont on ne peut bien se rendre compte que par le spectacle des lieux. Le poète, par exemple, représente Néphélée assis sur les hauteurs de la Samothrace, et de là contemplant ce qu'on passe dans la plaine d'Iliou; si on se borne à consulter une carte, on pourra croire qu'Homère a noté une fois aux lois de la vraisemblance poétique, lois dont il est en général si rigoureux observateur, et qu'il a oublié, ou qu'il ne s'est jamais, de le tirer compte dans ses peintures de la disposition relative des lieux; car l'île d'Imbros est placée tout juste entre la Samothrace et la plaine de Troie, et il semble qu'elle ait dû intercepter le regard du

¹ La Lacédémone s'élève de l'île vers l'ouest d'un mont de montagne sur l'Arctus — l'Arctus, *Recherches géographiques sur les Grecs*, t. II, p. 303.

² Cette épithète donnée par Homère aux deux Dodones attribue à toutes deux.

dieu. Mais je sentis combien la fiction d'Homère était naturelle, quand, du milieu du détroit des Dardanielles, je vis la Samothrace élever ses montagnes abruptes bien au-dessus de l'île d'Imbros et préseoir derrière elle. Plaçant alors en imagination Neptun sur son sommet, je compris parfaitement comment il avait pu voir de là ce qui se faisait dans la plaine de Troie. En reconnaissant que tout était possible suivant le loi du poétique, la fiction me parut vraisemblable, je crus à Hécube et presque à Neptun.

Souvent on parvient à expliquer d'une manière satisfaisante une apparente inexactitude qui avait d'abord étonné. Ainsi, la colline qui portait la ville de Thaurium ne semble pas au premier aspect assez élevée pour justifier l'opacité d'escarpée qu'elle a reçue d'Homère; cependant, lorsque M. Leake, étant entouré à une distance considérable par un terrain beaucoup plus bas, cette ville est très en vue, et l'effet qu'elle produit s'accorde suffisamment avec les expressions du poëte. Une remarque analogue m'eût frappé en vue de l'île d'Imbros. Homère appelle Imbros *île escarpée*, bien que ses bords ne s'élèvent pas considérablement au-dessus des flots; mais il faut remarquer que dans le même vers Homère parle de l'île de Lesbos, qui est plus basse, et que sa forme allongée fait paraître même élevée encore qu'elle ne l'est véritablement. Dans ce vers l'apparence donnée à l'île d'Imbros semble plutôt relative qu'absolute. La vérité poétique n'est pas la vérité mathématique, elle peut être une vérité de comparaison ou de contraste.

La même où l'exactitude topographique d'Homère a

été mise en doute, après un plus long examen elle a souvent triomphé. On avait contesté aux congréances peints de l'île d'Ithaque à l'entrée de l'Odysse, à celui qu'une trahison, mensongère il est vrai, a fait fils de Télémaque; mais on peut être revenu de cette opinion, et M. Leake, dont l'autorité en ces matières ne le cède à nulle autre, reconnaît que l'Ithaque d'aujourd'hui ressemble fort à l'Ithaque de l'Odysse, sauf en un point, savoir : que les montagnes ne sont plus couvertes de forêts, ce qui a fait disparaître le genre de paysages que gardait l'île. De son côté, M. Richeroll s'exprime ainsi : « Rien ne peut être plus exact que la description des abords d'Ithaque et de son grand port; chaque mot peint; » et il cite le passage de l'Odysse tout entier. Le témoignage des yeux doit l'emporter sur les suppositions de la science, et si encore, comme partout, ce témoignage est favorable à l'exactitude d'Homère.

Cette constante exactitude des peintures homériques me semble avoir une importance qu'on ne lui a pas attribuée, et dont on tire à une conséquence qu'on n'en a point faite. J'y vois contre l'existence d'Homère une objection qu'il faut lever. En effet, si l'on trouve, dans les poèmes qui portent son nom, ces lieux si divers et si éloignés les uns des autres caractérisés avec une remarquable fidélité, comment concilier qu'un seul homme les a tous connus? Un même poète n'aurait pu voir toutes ces points Homère. Chaque épithète attachée aux montagnes, aux fleuves, aux villes, semble inspirée par l'habitude de les contempler. La vérité des peintures locales paraît attester en chaque pays l'existence d'un poète local, et l'on est tenté de voir dans les poèmes homé-

rique un recueil de chants tels dans les diverses localités qu'ils entendraient, et portant le cachet de leur origine variée. On serait ramené par là à l'opinion de Vico, reprise par Wolf, et d'après laquelle Homère n'est qu'un nom collectif. Le poète qui a composé l'*Iliade* ou l'*Odyssée* ne serait pas un homme, mais un peuple. Cependant l'évolution abandonne aujourd'hui cette thèse ingénuement et lumineuse. Elle a été obligée de reconnaître l'unité primitive de ces grandes compositions, tout a y reconnaître aussi la présence d'interpolations nombreuses. Mais alors comment se rendre compte de cette incroyable exactitude dans les descriptions de tant de localités diverses qu'un seul homme a pu soigneusement visiter, et qui, dans tous les cas, n'aurait pas laissé dans son âme une empreinte si minutieusement fidèle ? Pour expliquer ce fait singulier, il faut, ce me semble, reconnaître l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* a travaillé, non seulement sur des traditions nationales, mais sur des chants antérieurs, œuvre de poètes qui appartenaient aux différentes parties de la Grèce. Chacun d'eux avait dû naturellement décrire la contrée où il était né, avec la fidélité que donne seule une contemplation insistante et cet intérêt particulier qui s'attache à la patrie. Puis les traits descriptifs inspirés à ces poètes locaux par une nature bien connue ont été recueillis dans la grande épopée homérique. Homère a donc vu par les yeux de ses chanteurs demandeurs ce qu'il n'a pu voir par les siens.

En reste, Homère n'est pas le seul poète grec dont l'exactitude pittoresque soit remarquable, d'autres partageant avec lui l'honneur de cette fidélité, qui est l'ex-

sence de la belle poésie antique. M. Leske a pu déterminer la place de la ville de Lefkium en Eubée, d'après un vers de Théogène. Le témoignage de Sophocle et d'Euripide est appuyé par le géographe Strabon, ainsi bien que le témoignage d'Homère. Strabon lève avec raison ce qu'il y a de caractéristique dans les vers par lesquels Euripide exprime la distance de la Laconie et de la Messénie : la première, remplie de vallées, entourée d'apex montagneux, de difficile accès pour l'ennemi ; la seconde, fertile, arrosée de ruisseaux fontaines, pleine de pâturages chers aux troupeaux et aux bergers, ne souffrant ni des souffles rigoureux de l'hiver, ni des ardeurs excessives de l'été. Pour la descente du col de la Messénie, je m'en rapporte aux belles peintures de l'Alcibiade et des *Montagnes*. Quant à la Laconie, sans y avoir voyagé, j'en ai vu assez pour avoir reconnu la vérité de ce que dit Euripide sur l'esprit des montagnes qui l'explorent. Je la trouve difficile à pénétrer, non-seulement pour des ennemis, mais pour les voyageurs qui n'auraient ni le temps ni la route reconnue, le soir où, de Nauplie, je vis la muraille à pic qui défend l'intérieur du Péloponèse dresser devant moi ses bastions de rochers, rendus plus formidables encore par les nuages, dont les masses noires, qu'éclaircissait un couchant étroit, lançant des jets d'une lumière rougeâtre, et semblaient d'autres montagnes placées au-dessus des premières, dardant des torrents de lave dans le ciel.

Quelque temps après, j'étais dans l'Arce Mémère, contemplant, avec mon ami Mériadec, des hauteurs de Tiré, le mont Trachis, qui nous séparait de Sardes, et qui s'élevait devant nous comme un mur sans porte,

lauré que nous nous demandâmes avec inquiétude par où et comment nous franchirions cette magnifique montagne, je ne trouvai que trop juste l'expression d'Eschyle : *Le Ténar, rempart de la Grèce*, et j'eus le loisir d'en approcher toute la soirée pendant la journée possible qui fut employée à gravir ce boulevard de la cité de Crète.

Le pays des Thébains, entre l'Ébée et la chaîne de l'Orta, est une des plus belles parties de la Grèce. La clarté de cette contrée m'eût souvent rendu présent quand je lis dans Sophocle l'allusion de Philoclès, que Phédon a traduite avec tant de grâce, bien qu'en l'affaiblissant : « Mène-moi dans la patrie ou dans l'Ébée, qui n'est pas loin du mont Olys, de Ténarion et des bords agréables du fleuve Sperchios. »

Pour la Sicile, et la Sicile c'est encore la Grèce, elle est dans Thésotie et dans Pindare ; Pindare célèbre le sol fertile de la grande Sicile, dont l'hiver est, en effet, rempli de champs de blé, qui donnent un peu trop l'apparence de la Beauce au poétique pays d'Etna. Thésotie que, sous les Ptolémées, traite avec une raffiné servile Polybe inventée par les bergers dans les montagnes de l'Arcadie, Thésotie est le poindre en miniature de la Sicile. Ses idylles se composent d'une foule de petits tableaux champêtres peints d'après nature. Dans cette paisible insulaire, on aperçoit sans cesse le mer à l'horizon. Tantôt c'est un berger qui, appuyé contre un pin, joue de la flûte, tandis que les bœufs vaguent à peine interrompus relâchement l'usage inculte de son chien qui court en jappant sur le rivage, tantôt ce sont de vieux pêcheurs convertant la nuit sur une couche d'al-

gues, pendant que la mer vient balles mollement leur
coteaux de brulées.

Évidemment, au temps de Théocrite, on avait oublié
les éruptions de l'Étna. L'Étna n'est pour Théocrite
qu'une belle montagne aux cimes neigeuses, aux flancs
couverts de ces forêts, dont les flammes cèdent de l'Étna
présentent de nos jours un assez triste débris.

Écoutez le cyclope amoureux ditant à Galatée :

L'Étna, devant la mer domaine et terrible,
Te voit vers plus bas en ses gorges profonde.
Là sont de vives lauriers, là sont de beaux cyprès,
Et la mer et le vent ont leur temple et leur
Et de l'Étna qui est de l'Étna des flancs neigeux
L'Étna en son glorieux, d'un lauriers.

Mais Pindare connaît la puissance volcanique de l'Étna.
L'Étna n'est pas pour lui seulement la montagne au som-
met brulé, à la cime élevée, telle qu'elle se montre au
navigateur qui aperçoit de loin sa majestueuse pyra-
mide; l'Étna est la colonne étincelante qui protège la poitrine
velue du géant Typhôn, sur lequel pose la Sicile entière.
Puis, faisant les symboles de la mythologie, Pindare
décrit, dans un langage magnifique et vrai, une érup-
tion de volcan. « Des profondeurs de la montagne ja-
illissent des sources très-pures d'un feu inaccoutumé. Le
jour, ces flammes répandent un torrent de fumée ardente;
mais la nuit une flamme rouge et tourbillonnante roule
des pierres sur la plaine de la mer profonde avec un
grand bruit. » Pindare, dans son voyage de Sicile, avait
vu sans doute ce qu'il peignait dans cette poésie, qui
semble refléter des reflets et résonner des bruits
du volcan.

Les îles de la mer Égée ont été bien caractérisées par les poètes grecs. En apercevant le soir leur contour lointain blêmer au-dessus de la mer, on retrouve les rochers blancs dont parle Euripide. En les voyant étinceler sur les flots aux rayons du soleil, on les compare, avec Homère le Pélopite, aux étoiles venues dans l'azur du ciel. Leur forme, souvent arrondie, rappelle l'expression d'Homère parlant de la terre des Pélochiens : « Elle était comme un bouclier sur la flut de la mer. » Leur abondance, leur multitude blanche, et le souvenir de leur ancienne splendeur, font dire aujourd'hui au voyageur ce que disait déjà le poète Antagoras : « Des tristes et solitaires qu'entoure la mer Égée de sa ceinture retentissante... pour vous l'éclat des temps passés s'est envolé ; Délos, autrefois si brillante, est maintenant délaissée. »

Je ne puis dire et que la *Arcadie* : je n'ai pas vu l'*Arcadie*, et je le regrette, bien que l'ord Égée éloigne peu d'admiration pour ce pays pastoral, et l'appelle avec dédainnement une Suisse médiocre ; mais mon ami M. Lecomant, qui connaît très-bien la poésie grecque et la Grèce, m'apprend que, dans l'*Hyman* à Pan, la nature de l'*Arcadie* est admirablement peinte, avec tous ses contrastes, ses cimes païreuses, ses prairies herminées remplies d'arbres et de fleurs, ses majestueuses collines qui couronnent mille fontaines, et ses rochers sur lesquels marche le soleil. Cette dernière idée est exprimée en grec par un seul mot : *Heliosos*, c'est la plus belle épithète que je connaisse. Elle montre comment les Grecs employaient la mythologie dans la description. On nous voyant des rochers brûlés par le soleil, ils voyaient le divin Hélios marcher silencieusement sur

les sommets solitaires. De refuge, sur la mer d'azur, ils voyaient se dresser Néphélée secouru. Les chœurs blanchâtres dans la vague blanchissante, ils voyaient les pieds d'argent de Thétis; l'écue, c'était pour eux la blancheur du vauit de l'Aurora. Nous nous bornons à décrire les objets dans leur réalité; l'imagination des Grecs, accoutumée à tout personifier, pour tout animé, traduisait les différents aspects de la nature dans un langage descriptif et figuré, à la fois très-exact et souverainement poétique. C'est ainsi que les nombreuses îles de Néère, les gracieuses Niriades, ne semblaient exprimer, par les noms qu'elles ont eues Néocèle, les divers caractères et les divers accidents que présente la mer. Calané, c'est le calme; Glaucé, l'azur des flots; Cynopelle, la blancheur de l'écumée; Cymathos, la fuite des vagues qui semblent courir; Néos, c'est la mer simple d'ilots qui l'embellissent; Actos, la mer avec les rivières qui la couvrent; Euthénos, la mer avec les ports où elle vient dormir. Tandis que les modernes s'efforcent de rendre, par des descriptions détaillées, les aspects de l'Océan, les Grecs les exprimaient d'une manière à la fois plus brève et plus vive; ils créaient pour chacun de ces aspects une divinité, et le nom de cette divinité était un toponyme.

Je reviens à l'exactitude des poètes grecs dans la peinture des lieux. Il ne faut pas se hâter de soupçonner la vérité d'une désignation qui se rapporte souvent dans la poésie antique; et les contradictions qu'on croit trouver dans le langage des poètes grecs peuvent tenir à des malentendus. Argos est appelé l'écue, l'écue, et la ville d'Argos est bâtie dans une plaine fertile. Quand on voit, d'une hauteur, ses vastes terres au milieu des

vergers, on se demande où est l'aride Argos. Il y a plus, Homère et d'autres poètes ¹ appellent souvent Argos la ville qui élève des chevaux. Cette industrie ancienne, et qui lève encore, ne s'accorde point avec l'idée de stérilité. Comment concilier les la poète grecque avec la nature et avec elle-même?

Le secret de l'énigme, que j'ai cru probablement cherché longtemps dans les livres, et qui a embarrassé Strabon², me fut révélé le jour où, par un hasard salut, je gravis la montagne qui domine la ville moderne. Je sentis que l'Argos antique devait avoir existé là où je me trouvais, méritant fort mal-mérite l'épithète qu'Homère applique à cette ville, tandis que l'Argos qui était à mes pieds était l'Argos fertile, l'Argos aux mille sources, et la contradiction fut levée en admettant, avec Otfried Müller, que tandis le nom d'Argos designait la colline où était l'acropole, tandis la plaine où était la ville. Quand on trouve en défaut cette coexistence topographique, à laquelle les poètes grecs se montrèrent constamment fidèles, il faut, avant de douter de leur sincérité, se demander si les lieux n'ont pas changé. Aujourd'hui, Phœbe ne pourrait voir Troène du sommet du temple qu'elle avait élevé à Vénus, dans Athènes; mais elle le pouvait mieux au temps d'Eschyle: le promontoire de Marone, qu'une convulsion géologique a soulevé plusieurs siècles après, ne déroberait pas alors à l'épouse de Thésée le séjour d'Hippolyte.

Les plus minutieuses observations, faites sur les

¹ Il dit que cette stérilité d'Argos est une fiction des poètes. C'est la seule fois qu'il abuse de genre de fiction, et il n'y avait pas lieu à l'abus.

lieux, ont leur prix, quand elles font disparaître d'apparences contradictions entre les enseignages des poètes anciens, et nous confirment dans notre loi à la vérité de leurs peintures. En voici un exemple. L'école toujours été frappé d'un dissentiment singulier entre les poètes latins et les poètes grecs, au sujet de la cigale. Suivant les premiers, ce chœur est rauque et importun ; les seconds le représentent comme plein de douceur. Horace et Hésiode parlent de la cigale, qui répond dans les airs sa mélodieuse chanson : Anacréon, dans une ode charmante, célèbre sa voix harmonieuse ; dans Théocrite, le chœur du bergeur vaqueux est trouvé semblable à celui de la cigale, et la poésie comique Esoppe lui compare le langage de Pléon ; enfin l'Anthologie est pleine de poètes peints de vers qui célèbrent la grâce de ce chœur. Ce contraste entre les expressions de Virgile et celles d'Hésiode, d'Anacréon, de Théocrite, des poètes de l'Anthologie, m'a été expliqué quand j'ai pu comparer le chœur de la cigale en Italie et en Grèce ; je l'ai trouvé, en ce une illusion t errant dans le premier de ces deux pays, et agréable dans le second.

Chose remarquable ! avec l'exactitude des peintures données, chez les Grecs, l'usage de le poésie¹ ; la puissante imagination d'Homère, d'Eschyle, de Pindare, s'attachant à faire de la nature un portrait ressemblant, les poètes de la décadence semblent trouver au-dessous d'eux cet échafage du vrai : dans leur liberté stérile, ils ne trouvent que des descriptions vagues.

¹ De la sculpture en modes crasse il dit que le Chinois est toujours maître de saigne, ce qui est faux.

Presque jamais, par exemple, vous ne trouverez chez Quintos de Smyrne ces épithètes caractéristiques, si fréquentes chez son vieux compatriote Homère. Apollonius de Rhodes brosse tout dans son œuvre selon des règles de la cité de Rhagusa, tandis que, dans l'*Iliade*, le catalogue des vaisseaux, qui faisait autorité en justice, dans l'antiquité, est rajouté/au, pour la science, un recueil de documents aussi clairs que précis. Ainsi ce sont les plus éminents des poètes grecs qui ont le plus fidèlement reproduit les traits de la nature offerte à leurs regards; chez eux, jamais rien de faux ou de confus. Le poète le plus distinctement inspiré a une exactitude et une précision géographiques. Les grands écrivains des temps modernes n'ont pas procédé autrement. Chez eux aussi, la vérité sévère de couleur s'allie à toute la puissance de la conception, à toute la richesse du coloris; j'en citerai deux, qui, à cet égard, sont de l'école antique et de la famille d'Homère, Dante et Chateaubriand.

INFLUENCE DES LIEUX SUR LA POÉSIE GRIQUE.

Il ne faut pas, comme on l'a fait trop souvent, s'exagérer l'influence des lieux sur la poésie, et vouloir retrouver à toute force le caractère d'un poète dans le caractère du pays qui l'a vu naître. La nature humaine n'en aille de quoi résister à l'action des objets extérieurs, et les circonstances sociales et politiques exercent plus d'empire sur les âmes que la transparence de l'air ou les lignes du paysage. Mais on ne doit pas oublier que l'existence politique des États de la Grèce a dépendu elle-même, en grande partie, de la configuration du sol et de la nature du pays. Quand on a vu la Grèce, on comprend mieux les différences de genre, de mœurs, de constitution, de langage, qui séparent, dans l'antiquité, les différentes fractions du peuple hellénique. Nulle part, peut-être, le voyageur ne passe plus brusquement d'un climat à un autre climat, et pour ainsi dire d'une saison à une autre saison ; à quelques milles de distance, l'époque de la moisson varie considérablement. En outre, nul pays n'est coupé de plus de montagnes, et de montagnes plus abruptes. Chaque

journal d'un voyage en Grèce est consacré à graver une ou plusieurs de ces montagnes et à redresser. Ce sont des murs derrière des murs. Mais entre les montagnes à pic sont tendus par un cours d'eau; par un fleuve qui puisse établir des communications entre les diverses parties de la Grèce, par un qui soit longtemps navigable et qui se prolonge à une grande distance. À peine descendus des sommets escarpés on les ont pris naissance, les fleuves rencontrent le mer, qui, pour ainsi dire, s'avance au devant d'eux de tous côtés. On ne peut donc s'étonner qu'un pays dont les différentes parties sont ainsi séparées ait offert de grandes diversités de civilisation et de culture, et on doit s'attendre que ces diversités, qui ont passé dans le génie des peuples, modifieront le génie des poètes.

Dans cette Grèce, toute pleine d'histoire, on cherche partout son héros. Maintenant que la science a retrouvé la grande figure qu'elle avait perdue, on demande à la nature de révéler le secret de la naissance du poète; car les lieux qui lui ont donné le jour doivent lui ramener, et lui le spectacle du pays est d'accord avec les soufflets de l'étude. Ce n'est pas la Grèce européenne qui a produit Homère.

En admirant cette magnifique rade de Syngue, dont les contours ont à la fois tant de grâce et tant de grandeur, ces étranges majestés et diamants, cette beauté si grave et si douce, on est souvent tenté, comme à Jaspé d'inscrire le procès-verbal des sept villes, et à s'écrier : l'atteste ces montagnes, ce ciel, ces flots, c'est ici qu'a dû naître Homère. Cette opinion, d'ailleurs, s'appuie sur des autorités considérables. Si

Wood hâta entre Sargus et Oïon, le savant et ingénieux Welker se prononce pour Sargus. Othéol Möller arrive à la même conclusion. Hélas ! les deux, lui parla de son merveilleux voyage. Après l'avoir vu à Göttingue, en 1817, dans toute la puissance de la jeunesse, je devais enchaîner raconter à Delphes sa mort prématurée, et trouver son tombeau près d'Adhémus, sur la colline de l'Académie ?

Non loin de Sargus coule le Nélos, père d'Homère ; près de son embouchure, les vagues apportent la tête embaumée d'Orphée, mêlant au vent ingénieux qui effleure nous la poésie homérique à cette poésie plus ancienne encore et plus morte dont il n'est resté qu'un nom merveilleux. Heureusement le fangeux ruisseau qui, après avoir parcouru la belle plaine qui s'étend au pied du Sipylo, vient se salir dans les rues étroites de Sargus, n'est pas le Nélos. Le véritable Nélos passe à quelque distance de la ville. La grotte appelée encore aujourd'hui grotte d'Homère, et qui ne peut guère abriter qu'un chervier et deux ou trois chèvres, est peu digne de son nom. Ce n'est pas là que fut composée l'Iliade, mais elle a pu l'être sur cette colline où l'ancien Sargus, dont on reconnaît encore les vestiges, s'étendait entre la plaine verdoyante et la mer azurée, dans une des plus admirables situations de l'univers.

Tout porte à voir chez Homère un Grec d'Asie ; le dialecte l'a bien donné dans son langage. Sa poésie se tient des premières levers de l'Orient. Homère connaît les manufactures de Sidon ; mais à l'est et au nord d'Éliques nous avons pour lui un monde merveilleux. C'est en

si voisine, est le séjour d'un peuple idéal et presque mythologique, de ces Phéaciens passant leurs jours dans la joie comme les immortels, et ne connaissant pas la guerre, qui était alors la condition de toute société réelle¹. La Sicile est habitée par les cyclopes et les im-
piments du soleil; plus loin encore, sont les rochers des Sirenes, l'île de Calypso point de Mille, et l'île de Circé sur la côte d'Italie. À mesure que la Grèce se rapproche de nous, elle semble s'éloigner d'Homère. De même qu'Hésiode désigne confusément par la vague indication d'îles lointaines le Latium et la pays qui devait être le centre de notre monde, Homère place dans le détroit de Messine les rochers éternels que les échantons antiques de l'expédition des Argonautes avaient placés devant le nord Noire, parce que le merveilleux est toujours l'inconnu. C'est au sud d'Italie et des côtes occidentales de la Grèce qu'a été le plus consciencieusement l'exactitude topographique d'Homère, si frappante dans la plaine de Troie. La poésie homérique semble donc un produit de cette civilisation grecque qui a devancé sur les rives de l'Asie Mineure la civilisation de la Grèce européenne, et d'où sont venues la philosophie et l'histoire comme l'épopée. En présence du ciel le plus haut et le plus doux sur

¹ On peut s'identifier avec l'idée et même des Philodèmes, M. Weidner, qui les Philodèmes sont un peuple tranquille, et pense probablement que la civilisation grecque leur avait donné une habitation idéale dans l'île de Corcyre. Je ne saurais regarder le pays des Philodèmes comme purement mythique, car M. Deubner (*Phaenice et Grèce*, t. I, p. 111) affirme qu'Homère décrit la situation de la ville de Corcyre avec deux parts et une grande exactitude, et se rapproche même suffisamment l'opinion de M. Deubner, citée par M. Weidner (*op. cit.* p. 111), d'après laquelle ce qui est Homère de cette île et la campagne d'Illyrie serait apparue à la suite de ses jours.

lequel peussent vivre les hommes, le génie humain a dû porter ses premières flammes. Les Hémérides, cette tribu poétique au sein de laquelle se conserva le dépôt des mythes du grand homme dont elle portait le nom, les Hémérides habitaient Chios, Chios, qui touche presque à la côte d'Asie, fut longtemps l'asile de la poésie dont l'Ionie avait été le berceau. Au temps des poètes cyclopiques, continuant sans génie de l'épopée grecque, c'est encore des antres cœciles que s'élève le prolongement affaibli des chants homériques, Arctonoe est de Miké, Lesbos de Lesbos, Sianon de Chypre, la poésie épique a peine s'éloigne de l'Asie.

Transportons-nous du brillant rivage ionien dans le fond de la Bosnie, de la redoutée cité de Serpsus dans la petite ville de Pyrgaki. Nous sommes à Ascrus; de la patrie d'Homère nous avons passé à la patrie d'Eschyle; le ciel a changé; nous respirons un air plus lourd, l'air barbare, qui appesantissait les esprits, et passe pour les appesantir encore. Le climat est plus rude; ce lieu a les inconvénients des pays situés au pied des montagnes. Les sommets de l'Hélicon rendent les rivières longues et rigoureuses; l'été, les effluviations cruellement torréfiantes du soleil à l'orient, et refroidissant les brises rafraîchissantes de l'ouest. Eschyle a exprimé les inconvénients de sa situation d'Ascrus dans ce vers plein d'humour :
 « Ascrus, lieu méconnu en hiver, dépeuplé en été, toujours flétri. » Le père d'Eschyle était un vieillard sur la côte de l'Asie Mineure, dans la ville célèbre de Cyzique, dont l'Asie mineure est voisine à celle de Serpsus, et, victime, des entreprises de commerce, le besoin de fuir la pauvreté maritime, l'avait amené au fond de la Bosnie. On

« soit, dans les brèves accents d'Homère, entendre pâlir la poésie utilitaire de son brillant horizon d'Idées, et l'on comprend pourquoi, sur cette terre moins heureuse, elle aura un caractère plus sombre.

En effet, si Homère parle rarement de l'hiver, Hesode en décrit avec détail les rigueurs, et trouve, pour les exprimer, des couleurs qui semblent étrangères à l'antiquité grecque. Il peint les glaces s'étendant sur la terre au souffle de Borée, qui durcit les chênes et les sapins, tandis que les animaux s'enfouissent tout tremés devant la neige, et que le froid fait cliqueter leurs dents. On frissonne en lisant cette peinture, on dirait presque un poète du Nord. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris si la narration serene d'Homère va faire place, chez Hesode, à la réflexion mélancolique. En présence de la dure réalité que l'expérience, la Hesode laisse sans cesse échapper des tentatives lugubres et des plaintes amères : « N'ai-je point, dira-t-il, les hommes vivants dans la douleur. Une multitude de maux courent parmi eux ; la terre est pleine de maux, et pleine de maux est la nuit. » Après avoir raconté les âges du genre humain qui l'ont peuplée, Hesode s'exclame : « Pourquoi suis-je venu au monde dans un cinquième âge ? Que ne suis-je mort plus tôt ou ne plus tard, car maintenant c'est l'âge du fer ! N) le jour ou la nuit les hommes n'ont de soucis, dévorés par les peines, les travaux et les soucis que les dieux leur ont envoyés. » Cette tristesse va jusqu'à la plus sombre matérialité, quand Hesode déclare la justice tellement pervertie « en la terre, qu'il regarderait comme un grand malheur pour lui et pour tous d'être justes, lorsqu'il se plaît,

dans deux de ses poèmes, à raconter de deux manières différentes comment la femme est la source de tous les maux, et à lancer contre elle des traits grossiers. Horace a un autre genre quand il nous raconte les médisances leques parlonnant à Helène a cause de sa beauté.

Habitant une contrée où l'on cultive, et encore aujourd'hui remarquable par sa fertilité, Homère a été un poète agricole. En Grèce, ses préceptes sur le labourage et la moisson sont observés, de nos jours, par les descendants de ceux auxquels ils furent jadis adressés, parce que ces préceptes sont fondés sur l'expérience locale et sur la nature du pays, qui n'a point changé. Encore aujourd'hui le paysan est averti que le moment des semailles est venu par ce cri de la grue qui retentissant si bruyamment aux oreilles du poète Théogène, lui rappelait que d'autres avaient un champ à labourer, et que lui-même avait été disposé des champs paternels.

Comme l'épique, le poème lyrique des Grecs a son origine du côté de l'Asie. Alcman est de Sardes, Callinos d'Éphèse, Mimnerme est de Smyrne. Les rivaux de l'Asie Mineure, cette poésie s'avance d'Ile en Ile, venant ses chants mélodieux sur les flots. Presque tous les précurseurs de Pindare sont nés dans quelque-une de ces lies de la mer Égée, brillante anneaux d'une chaîne qui semble border entre l'Asie et la Grèce. Lesbes se glorifie de Terpandre, de Sappho et d'Alcée, Téos d'Anacréon, Paros d'Archiloque, Cos de Simonide. A mesure que le voyageur voit ces lies dont par le soleil seigneur comme des Herodes elevent au-dessus des flots leur chevelure blonde, chacune d'elles semble lui jeter en passant le

sous d'un poêle. En vue de Mykénas ou de Trion, il crut presque entendre les accents puissans de la main confiante ou les doctes sons de la culture d'homme; tant lui rappelle une poésie ardente comme ce soleil ou fraîche comme ces vagues.

Cependant le Thébain Pindare nous emène à cette atmosphère harmonique et nous reporte de nous-mêmes le ciel même sur la de la Bésée. Comment Pindare est-il Bésien? On pourrait répondre : La Fortune est bien Chalcédaïque, et répondrait comme un préjugé populaire sans fondement l'anthologie intellectuelle jeté par l'antiquité sur les Bésiens. Peut-être veut-il même le reconnaître en Lysippos. La contrée qui a produit Hésiode, Pindare et Epaminondas n'est pas une contrée destinée au génie poétique et au génie militaire; mais ce qui peut être vrai, c'est que la fraîche Bésie, avec ses bois, ses prairies, ses plaines fertiles, son sol humide, la Bésie dans laquelle un Allemand de nos jours, M. Schiller, a vu retracer et! Allemand, du moins le pour à des esprits moins prompts et moins froids que l'Allemand, dont l'air était plus sec, plus léger, plus vif, par cela même que le sol était plus aride. Ceci semble une loi générale, et la Gaule nous en offre d'autres exemples¹. Sur ce qui n'est il qu'une différence de degré, les hommes-célestes et les poètes consacrés d'Attiques promouvaient une civilisation distinguée et sans appel. Les pauvres Bésiens furent tristes par leurs misères politiques, à peu près toujours, dans le siècle dernier, l'empire allemand, avec ses alliés italiens et polonais, fut tristé par la

¹ Les habitants de l'Allemagne, l'un de plus fertiles contrées de la Grèce, paraissent, comme les Bésiens, pour avoir l'esprit poétique.

viracile française. Pourquoi ce qu'on appelait le poète-
leur germanique n'a pas empêché les Allemands de pro-
duire une poésie lyrique digne d'admiration, et d'avoir
leur Pindare chrétien dans Klopstock. Il en a été de la
Béotie comme de l'Allemagne, et celle la béotienne plus
lentement on la réalisait, après s'être longtemps exilée sur
elle-même comme dans une éblouissante prison, quand
elle s'est manifestée au dehors, a exhibé l'inspiration la
plus pure, la plus élevée, la plus profonde qui ait eue
la poésie lyrique chez les Grecs. Les chœurs brillants
de l'Asie Mineure et de l'Archipel ont dû céder le pre-
mier rang au chœur de Thèbes. La Béotie Pindare a
vaincu par l'énergie concentrée de sa poésie religieuse,
comme la Béotie Epicharmos par l'organisation
composée de son balailon sacré¹.

Si l'on voulait, on pourrait bien trouver quelque rap-
port entre les plaines de la Béotie, bordées de monta-
gnes par où lesquelles s'élevaient à l'ouest l'Hélicon et au
nord le Parnasse, entre ces vastes plaines qui au soleil
couchant resplendissent un peu la majesté de la campagne
romaine et la grandeur imposante de la poésie de Pin-
dare : je parle ici de la véritable, de celle qu'ont retenue
les travaux de Bœckh et de Brœn, et non du faux
Pindarisme des modernes, cette froide extravagance
par laquelle on a voulu singer un orgueil qui n'a jamais
existé ; mais le véritable Pindarisme, celui qu'Hérence
compare si bien à un fleuve personnel qui, issu par les

¹ La plus moderne tentative en ce genre l'est du théâtre est la tra-
gédie de M. de Maistre : Epicharmos y emploie le premier en qu'on a
depuis appelé l'ordre épique. (*Œuvres d'histoire et d'art modernes*,
par Jean Bousquet, t. 1, p. 38.)

plains des montagnes, bouillonne immense et profond, ce Pindarisme pourrait trouver son symbole dans les vastes campagnes de Thèbes, sillonnées d'irer par les torrents débordés et hautes par les ouragans qui viennent de l'Hélicon. Je ne veux pas abuser de ces rapprochements. Autrement, ils m'ont semblé fondés sur la nature, et je les ai admis ; ici, je les teneur sceptiques, et je me hâte de les écarter. Ce n'est point la nature de la Béotie qui a fait le génie de Pindare. Tout ce qu'on doit conclure de ce qui précède, c'est que cette nature n'estait pas avec ce genre dans un désaccord aussi grand qu'on le pourrait supposer. Or cette, Pindare n'est point un poète local, il appartient à la Grèce. Ce n'est pas Thèbes ou la Béotie qu'il célèbre, c'est Olympe ou Néaue, et ces jeux héroïques, au sein desquels tous les Grecs étaient réunis dans une solennité commune les divisions de race et de patrie, ou plutôt sentent qu'ils ne forment qu'une race et n'ont qu'une patrie. Pindare a le sentiment de l'hellénisme collectif, pour parler comme les anciens, du panhellénisme ; chez lui, ce sentiment, qui est l'âme des jeux où ont triomphé ceux dont il chante la gloire, ne se renferme pas dans les bornes de la Grèce proprement dite, car le poète a des louanges et des conseils pour Thèbes d'Argente et pour Arésille de Cyrène. Il aurait donc pu et de demander à des influences locales l'origine ou les caractères d'une poésie dont l'essence est de n'offrir rien de local et d'avoir le monde grec tout entier pour théâtre et pour objet.

La Grèce offre d'autres éléments plus utiles entre la nature et la poésie. Chez les Grecs, les vers étaient

dans un rapport direct avec la musique; or, l'usage de la flûte en Éolée s'explique par l'abondance des roseaux qui croissent dans cette humide contrée, et l'Arcadie est la patrie de la lyre, parce qu'elle est la patrie de la vigne de terre, qu'Herminie, et Malicorne enfant, fit servir à former la première cithare. Des observations d'histoire naturelle ne sont donc pas indifférentes à l'histoire de la poésie grecque. Enfin je ne crois pas qu'il soit tout à fait inutile à l'intelligence de la poésie antique d'avoir vu le Parnasse.

Les Grecs avaient placé la demeure des muses, c'est-à-dire la source de l'inspiration poétique, non loin que la demeure des dieux, sur les hauteurs sacrées, là où la terre semble toucher au ciel. Les muses habitaient l'Olympe, le mont Parnon, l'Élicoon, et surtout le Parnasse.

Le Parnasse est une des plus belles montagnes de la Grèce; sur ses cimes couronnées de neige marchaient dans leur poésie les muses charmes. Les sommets du Parnasse sont souvent enveloppés de nuages. Qui a vu Linkoura¹ sans rêver dit lord Byron. Cette particularité convenait à la destination que la mythologie antique avait attribuée à la sainte montagne. La création poétique est un archange, il lui sied de s'envelopper de supérieurs nuages.

Chez les Grecs, toutes les inspirations étaient sacrées; le Parnasse consacrait l'alliance de l'enthousiasme politique et de l'enthousiasme religieux. Tandis que les légendes y exaltaient leurs danses qu'exécutaient les jeunes de

¹ Non moderne de l'une des cimes du Parnasse.

Naclies, la pythie, assise sur le trépied, aspirait les oracles des fontaines de la montagne. Apollon y avait son temple et son laurier, à la place duquel était à cette heure un lambeau, image de l'empire qui ne survécut pas. Les ruines s'y balançaient dans la source de Castalie, qui coule encore, et dont l'eau remarquablement pure et claire est un charmant symbole de la limpide poésie des Grecs. Inclinées à saisir les connaissances antérieures des lieux avec les idées qui devaient exprimer les fidèles attaches à ces lieux, les anciens avaient placé le temple d'Apollon au pied des rochers à peu appelés les *Bellissimes* (*Phébéades*), qui réfléchissaient encore aujourd'hui avec tout de puissance les flèches du dieu. Pour eux le dieu de la lumière et de la chaleur était le don des vers ; ils lui avaient consacré une crue éternelle et presque inaccessible. La perfection de l'art est un sommet lumineux et ardent que nul sentier ne gravit, et auquel on ne s'élève que par l'essor d'un vol divin.

Au-dessus de l'emplacement de l'ancienne Delphes s'élève la double cime et souvent évoquée par les poètes. Il domine la gracieuse tria-pitonnique d'où s'échappa la fontaine de Castalie, que j'ai vue transformée en lavoir avec deux qu'Aretouse. M. Ulrich fait observer que certains poètes latins, tels qu'Ovide et Lucain, qui n'étaient pas venus à Delphes, semblent croire que les deux sommets au pied desquels la ville était bâtie formaient le point culminant du Parnasse, tandis que le Parnasse n'a réellement qu'une cime, et celle est vers dont tous les vers, au moins du Parnasse antique.

Ce qui n'est pas moins exact que les expressions

d'Orphée et de Musée, c'est la double colline de Jean-Baptiste Rousseau. Quelle colline ! La distance de la poésie de l'indure à la poésie de Jean-Baptiste, de la grande lyre antique à la lyre d'aujourd'hui du xix^e siècle, est tout entière dans cet écartement du Parnasse, d'abord, pour le poète qui n'avait vu que les environs de Paris ou de Vienne, une colline ! Un soir, à Branchemara, me trouvant au pied du Parnasse et suivant de l'œil les vagues qui plangent sur ses flancs, je me suis me rappeler ce vers fameux :

C'est en vain qu'au Parnasse on s'élève les autres...

Il me fallait un effort immense de réflexion pour me convaincre que cette ligne maudite qui se dressait là devant moi, baignant dans les teintes violettes du soir ses rochers, ses sapins, ses rhêmes, c'était le Parnasse de Rollin.

En revanche, le Parnasse tel qu'il était devant mes yeux, je le trouvais dans les poésies antiques et surtout chez Euripide. En contemplant les rochers qui resplendissent si vivement au soleil du midi, je n'étais pas trop fâché l'expression du poète dans les *Phéniciennes* : « O roche flamboyante de feu ! à splendeur à double corvée ! » Il faut lire à Delphes l'Œne d'Euripide, drame touchant au point de l'air vibrant, tout de la tristesse grecque, qui cache la royauté de son sang divin sous l'humilité vêtement d'un descendant du temple d'Apollon ; on le voit, dans le rôle enfantin de sa petite sœur, lorsqu'il se dresse aux côtés qui peuvent valoir dans leur vie le temple du dieu, et qui aujourd'hui valent en fait au-dessus du lieu qu'Eschyle appelle digne *Phé-*

lorent, cher aux grecs. Il y a un grand charme à ramener ainsi la tragédie antique en la référant aux lieux où fut la scène des événements qu'elle retracer; souvent en remontant combien les poètes grecs ont mérité habilement les catastrophes de leur drame avec les décorations naturelles que lui avait données la tradition. Certes la scène de la descente d'*Oédipe* est appropriée à cette tragique destinée. Enfant, il est exposé sur le Cithéron, qui, à voir son désertage et morne, semble encore aujourd'hui frapper de malédiction. C'est bien le mont sacré d'*Œripide*, le mont aux cruepes arides qu'a deviné le chantre moderne d'*Antigone*, qui a remarqué que *Oédipe* et le Cithéron, liés-séparés l'un de l'autre, ont un aspect entièrement opposé; le premier est frais et bondé, le second est digne et nu. Ils diffèrent comme la Muse et la Parie.

La barrière Sépie, le lieu où *Oédipe* jappa Laïos, est ainsi à l'intersection à la bifurcation du chemin de Delphes, qui va d'un côté vers Tholos, de l'autre vers Corinthe. *Oédipe* revenant de consulter l'oracle, que Laïos était interroger, quand ils se rencontrèrent dans cette voie étroite, croisaient entre deux morneques sentiers dont les flancs sont semés de pierres noires, neveu perdu, gorge saignée, où l'imagination des poètes grecs a bien placé l'accomplissement du parricide. Enfin, cette vñ tragique d'*Oédipe*, commencent sur les tristes cimes du Cithéron, les vœux les sombres gorges de la Phocide pour venir se purifier et se dissolger sous le ciel serein d'Attiques.

Rien ne sied mieux aux tristes ferveurs de la tragédie d'*Eschyle*, à tous les soupirs sanglants des *Polopides*,

que les montagnes arides, granitiques, formidables, qui dominent Mycènes, la ville d'Atrée. J'ai vu ailleurs des lieux auxquels est attachée encore aujourd'hui la mémoire des premiers horreurs qui ouvrent cette série d'horreurs. Près de Sargusa, sur une crête peu élevée qui forme le premier escalier-fort du mont Sygë, on montre à l'étranger le tombeau de l'ancien et le trône de Pélopie. Cette crête, visitée par les parricides, hérissée de rochers noirs, rappelle sous le ciel de Floue, et au son d'une nature grondeuse, les tourments menaçants de l'Argolide; la tradition a donné au promont un caractère digne de celui qu'elle a choisi pour le terrible drame de la mort d'Agamemnon et de la patricielle vengeance qui punit cette mort. Enfin le rocher de l'Aréopage, au pied duquel le patristique orgueil du langage de Marébon se plait à faire prononcer un jury admettant sur la cause d'Oreste, débattue par les dieux; ce rocher, par sa majesté sévère, correspond au développement grave et redoublé de l'imposante trilogie. En contemplant, des sommets hautes auxquelles s'appuient les murs cyclopéens de Mycènes, ces deux lieux, semblables à ceux de Persépolis ou de Phéas, qui, debout après tant de siècles, se terminent la carrière pour garder la porte d'un monde qui n'existe plus, on pénètre dans ce monument d'une architecture forte et grande, qu'on appelle le Ténar d'Atrée, en mesurant de l'œil cette voûte antique si prodigieusement conservée, les pierres gigantesques et inébranlables de cette majestueuse anti-historique, je me sens transporté au large des premières productions du génie tragique des Grecs. Eschyle a bû sa trilogie dans ce goût simple, basile, colossal; comme les énormes piers et du Ténar d'Atrée,

les pièces de son édifice sont soudées ensemble par l'effort de sa main puissante et tiennent sans chancel.

Enfin si vous cherchez un lieu qui vous puisse donner une complète révélation du génie grec, allez à Athènes. Ce paysage n'a rien qui étonne, cette plaine est toute rose, ces montagnes sont nues ; mais contemplez ces lignes si nettement dessinées et qui s'abaissent avec tant de mollesse, laissez-vous pénétrer par le sentiment tranquille de la beauté simple, par la douceur de l'air et son silence, par la pureté lumineuse de la lumière ; appuyez-vous sur une des marches du Poros, descendez aujourd'hui comme il l'était lorsque le bonhomme Diogène d'Anatolie attendait à côté des pigeons. A votre gauche est le temple de Thésée presque intact ; en face est le Parthénon. Regardez, voilà ce qui n'est rien de plus riche que parmi les hommes. Peut-être votre œil verra cette perfection trop grande pour frapper d'abord ; le lieu attendra votre sens peu à peu venu. Étranger, ou, comme souvent dit les anciens, barbare, quand vous vous serez éloigné d'ici, vous ne rencontrerez jamais rien de semblable sur la terre.

En lieu, l'impression que ces lieux font éprouver au voyageur qui peut comparer plusieurs paysages si bleus à celle que produit l'étude de la poésie grecque sur Platon qui a connu et comparé plusieurs littératures. En fermant Homère ou Sophocle, il se dit : Voilà la beauté véritable et souveraine ; jamais il ne s'est senti rien de pareil chez les hommes. En venant d'Athènes, on demande à la poésie allemande de traduire ses admirations qu'elle seule peut exprimer. Si l'on gravit le petit tertre qui s'appelle encore Colonne, et du haut duquel l'Aéropolis fait un si bel effet, on dit avec le poète : « Ce sont les murs

de la ville qui s'élevait devant nous. — Ce lieu, je pense, est sacré. Le laurier, l'olivier, la vigne, y croissent en abondance; les rossignols y chantent. — Les lauriers n'y sont plus, et les rossignols y chantent à peine; mais pour le voyageur aux des lettres, ce lieu est toujours sacré.

Il l'est aussi pour les Grecs de nos jours. Une petite chapelle a remplacé le temple des Furies; au lieu des Rameuses avec leurs flûtes et leurs serpents, on voit, parmi quelques ruines du pays grossièrement peints sur les murailles, Dieu tenant un enfant dans ses bras, avec ces mots : Dieu gardien des petits enfants. Voilà le changement des temps et des religions. Ce Dieu qui porte les petits enfants dans ses bras veut bien les empêcher de devenir d'Eschyle. Mais l'un revient vite à l'antiquité; on s'écrie avec le chœur de *Œdipe* : « O fils fortunés d'Érechthée, bienheureux enfants des immortels, vous qui marchez dans un air pur, plein de mollesse et de clarté ! » On entend les Propylées célébrées par Aristophane, quand ils brillaient dans leur nouveauté, et qui, après tant de siècles, viennent de repaître au jour; puis on continue à regarder. Regarder est en soi un bonheur vil, une volupté; et plus on regarde, plus on comprend que ce lieu n'est ni celui où le genre humain devait atteindre cette fleur de jeunesse que les Grecs surnommaient *Lamé*. La plupart des arts et divers genres de poésie sont nés ailleurs : les plus anciens sculpteurs sont de Sicyone, de Sparte, d'Argos ou d'Égine, et non d'Athènes; la poésie vient de Thrace ou d'Asie, mais chaque art, chaque genre de littérature a reçu son complément dans ce lieu favori. Jamais ville ne semble comme Athènes prédestinée à être la patrie de la plus parfaite poésie qui

sort, née pour les hommes; car au caractère de perfection est parvenu; ici, rien n'est défectueux, ni les montagnes, ni les rivières; ici, ni hommes admirables, mais faibles; des combats pleins de courtoisie et de douceur; des plans qui faisaient avec grâce les uns derrière les autres, qui leur à leur revenaient à la lumière en retraçant dans l'air, selon les besoins de la perspective et pour l'effet du tableau, comme si dans ce pays, où l'art est si naturel, il y avait de l'art dans la nature.

IV

LES PRODIGES DE LA POÉSIE

La poésie des Grecs n'était pas dans une harmonie moins intime avec les monuments de l'art qu'avec les scènes de la nature. Il y a peu d'études à faire sur le statuaire grecque dans les lieux où elle a fleuri; c'est dans les ruines de l'Europe, c'est surtout dans la bibliothèque privée de Londres qu'il faut l'aller chercher. On s'en saurait qu'avec plus d'ansour les doctes peu nombreux qui ont échappé à la barbarie des conquérants ou à l'avidité des curieux. On contemple quelques bas-reliefs saisis au Parthénon comme on recueillait des pages déchirées d'Homère; ils suffisent pour faire pénétrer l'âme plus avant dans les mystères de la poésie grecque, car ils sont beaux de la même beauté, de cette beauté tranquille et serene qui n'éblouit pas d'abord, mais qui s'intensifie dans l'âme sans la troubler, flôt par la remplir et la posséder.

La nature de la poésie grecque ressemble à la nature de la sculpture antique, la langue ressemble au marbre; c'est de même une substance fine, ferme et pure, qui se polie à des couleurs à la fois faibles et précieuses, qui sont ensemble caresses et respect et le respect.

Les sculptures de l'Acropole ont la perfection, copées de l'art athénien ; elles sont sœurs de la poésie du grand siècle d'Athènes et lui ressemblent. Les caryophores du Pandoréum ont le charme beau de Sophocle : une Victoire qui s'incline pour rattacher son brodequin est adorable encore ; mais on sent déjà poindre celle grâce moins naïve qui sera la grâce d'Euripide.

Rapprochant la poésie antique de la poésie du moyen âge, je compare dans ma pensée les gravantes caryophores du temple d'Érechthée aux cariatides accroupies qui soutiennent à Florence les arcades de la loge d'Orsagna. Les figures d'Orsagna semblent supporter tout le poids de l'édifice, et la tâche de leur attitude gênée, ainsi que Dante l'a exprimé admirablement, se communique au spectateur. À voir les visages du Pandoréum, on ignore, on croit, comme on sentiment d'insouciance et de légèreté ; c'est que l'artiste grec a eu soin que l'architecture ne pût pas anéantir ses beautés. De même, tandis que la poésie moderne, comme écrasée par un laborieux effort vers l'infini, courbe le front et pèse sous le poids qu'elle aspire à soulever, la poésie antique, debout après tant de siècles, le front haut et serain, porte légèrement sa courbe de fleurs.

Il ne nous reste de peinture athénienne que sur les vases. Les vases peints d'Athènes ont une grâce et une délicatesse particulières, en général, le blanc est rose sur un fond blanc, la pâte fine et légère, les formes sont sveltes, les dimensions peu considérables, les proportions parfaites ; en regardant ces vases attiques, on sent même ce qu'était cette élégance que les romains appelaient l'athénisme.

L'architecture offre plus d'un enseignement à celui qui étudie en Grèce la gloire de la poésie grecque; qu'on me permette de revenir à ce que j'ai dit ailleurs sur ce sujet ¹. A ces remarques, je joindrai quelques-unes des réflexions qui naissent dans mon esprit pendant les longues et douces heures que je passe presque chaque jour, au pied grec à la main, parmi les débris de l'Acropole, à l'ombre des colonnes du Parthéon.

Un des caractères de la poésie grecque, c'est de se mettre admirablement en harmonie avec la nature, sans se soumettre à elle; c'est de ne se servir du paysage que comme d'un fond sur lequel se dessine le sentiment et la pensée. Couché sous le porche du Parthéon, je regarde à travers les colonnes les montagnes, les îles, la mer, le ciel, et admirant combien cet encadrement ajoutait à leur beauté, je me disais : Ainsi, dans la poésie grecque, c'est pour ainsi dire à travers les intimités de l'art qu'on aperçoit la nature.

Un dernier rapprochement entre la poésie des Grecs et leur architecture. On a remarqué que les colonnes du temple de Thèbes n'étaient pas verticales, mais un peu inclinées. Tout récemment, on construisait avec soin le Parthéon, on s'est rendu que des lignes qu'on croyait horizontales étaient des courbes très-légèrement élevées. N'y-a-t-il point chez les Grecs, dans l'expression poétique, quelque chose de semblable à cette pente ou à cette courbure à peine sensible qui paraît être la ligne droite, la ligne géométrique, et qui ne l'est point? On croit apercevoir l'architecture grecque, et l'on s'étonne

¹ Voy. plus loin l'art. *Remarques dans le Jour de Mercur*.

de n'en jamais reproduire l'effet, c'est qu'on ne tenait pas compte de la couleur presque imperceptible du Parthénon. De même on croit traduire les anciens, on croit avoir exprimé leur pensée tout entière, et on s'étonne de n'en pas reproduire l'effet merveilleux : c'est qu'on remplace par la ligne droite la ligne sinueuse qui pénètre l'équilibre de la traduction.

Il est à peu près impossible de comprendre à fond l'art dramatique des Grecs sans avoir vu ce qui subsiste de leurs théâtres. D'abord on est disposé à croire que la voix devait se perdre dans une acoustique sans loi¹; mais quand on a essayé de lire des vers sur la scène, presque entièrement conservée, de Taormine, ou en se plaçant au sommet des nombreux gradins du théâtre de Syracuse, on ne peut plus revenir aucun doute à cet égard. Les restes des théâtres de Taormine, d'Arles², de Pompei³, d'Herculanum, ces colonnes, ces niches, ces pédestaux de statues, composaient une scène et des décors si monumentaux, au lieu de notre scène en planches et de nos décorations de toile peinte. Quelques débris d'un théâtre antique suffiraient pour donner l'idée d'un art dramatique plus sérieux, plus solennel que le nôtre. On sent que cet art tirait partie de la religion publique, quand on voit les théâtres se rassembler autour d'un

¹ On ne peut douter que les théâtres grecs ne fussent dépourvus. Toutefois nous apprenons que des particuliers étaient chargés de faire la scène pour qu'elle fût harmonique, le peuple y perd souvent au profit d'un plaisir momentané, à Gênes, comme de quelques choses d'extraordinaires. On se rappelle d'ailleurs, *scènes* (Hesl., *Théat.*, t. II, p. 334).

² Arles a deux théâtres (séculaires ou chrétiens) de même type.

³ Pompei et Herculaneum étaient tout entourés d'un immense gradin de la Compagnie.

Assis par un beau jour sur les gradins de marbre blanc du plus beau théâtre de la Grèce, celui d'Épidaure, on s'étonne moins de ce masque immobile qui cachait la figure des acteurs, on comprend comment l'usage du masque était lié à l'usage des représentations en plein jour. Dans nos représentations nocturnes, la rampe a surtout pour objet de projeter la lumière sur la personne et principalement sur le visage de l'acteur, parce que, pour nous, tout l'effet dramatique réside dans le jeu de la physionomie, et, s'il faut le dire, la beauté est une condition presque indispensable de notre plaisir et de notre admiration. Les anciens n'employaient point ces masques artificiels pour produire l'impression tragique; ils ne la faisaient point dépendre des accidents mobiles et fugitifs de la physionomie. De même que dans leurs statues l'expression ne tourmentait pas les muscles de la face, mais se manifestait dans l'attitude et le mouvement de la figure tout entière; ainsi, sur la scène, elle se produisait par des gestes mesurés, par une pantomime grave, dont le rythme accompagnait le mélodrame cadencé des paroles.

Pour ce genre de déclamation et d'action, il n'était pas besoin d'offrir à l'œil du spectateur les diverses contractions que la passion imprime au visage humain, et qui paraissent aux Grecs aussi indignes de la dignité du théâtre que de la dignité de la statue; le grand idéal d'un type immobile semblait mieux convenir aux déclamateurs et aux héros, auxquels la scène était consacrée. Par l'emploi du masque, l'art dramatique se rapprochait de la statue, comme, par la pantomime immobile et permanente des déclamateurs, il se rapprochait de

l'architecture. Mais tout cela n'était possible qu'à la condition d'une représentation d'ensemble. Le masque idéal des acteurs tragiques pouvait être d'un bel effet si la lumière du jour se répandait également partout, la clarté d'une rampe, ou se concentrait sur des traits mesurés, les eût rendus hideux. Par une raison inverse, rien n'est plus déplaisant qu'un mélo-drame joué en plein jour, comme on fait en Italie, par exemple à Florence. Notre drame-éclat, balayant, un peu insuffisamment pour la lumière exaltée des bougies ou pour les éblouissements clairs du gaz. A l'art tranquille, à la fois plus naturel et plus idéal des anciens convenait mieux la clarté solaire, égale, harmonieuse du soleil.

Les Grecs attachaient, comme on l'a remarqué souvent, une grande importance à la situation de leurs théâtres; ils faisaient presque toujours en sorte que la perspective eussent en perspective un bel horizon¹, la mer comme à Athènes, ou de magnifiques montagnes comme à Corinthe, à Ephèse, à Magnésie, à Sardes. En Sicile, l'État offrait un fond de tableaux qu'on se gardait de négliger; l'attention s'en faisoit servir ce magnétisme comme à l'embellissement de la scène est bien évidente : à Taormine, la porte royale, située au milieu de la scène, est tout juste dans la direction de la cime du volcan; qu'on aille à vingt

¹ Je sais qu'on a objecté que le fond de la scène n'était ni vu, ni des gradins élevés sur le regard pouvait passer par dessus cet obstacle, principalement quand il s'agit d'un horizon de montagnes. Les trois parterres et les deux balconnets de la scène devaient offrir aux regards des échappées sur la mer ou les campagnes. Tous les yeux portaient en la même direction que l'oreille, le regard, à l'époque du théâtre de Taormine comme vers l'Egée, d'entre le « théâtre » qui servait de toile de fond pour ceux qui étaient placés sur les gradins élevés.

Sortez de là, à Lorient (Lorient), ou vers la Méditerranée de même, et le club de l'Émir passerait également au-dessus et au milieu de la scène.

En contemplant les points de vue, toujours adossés à merveille à la mer, qui s'offraient aux spectateurs non dans les théâtres, il ne s'adressaient à l'esprit que l'un par un, par la situation de ces monuments, d'expliquer un des nombreux décors du drame antique. Pour nous, ce drame a de singulières lectures. L'acteur ne se presse point d'arriver au dénouement, et l'on ne peut dire de lui ce qu'Homer a dit d'Homer : *Semper ad exequium fratris*, ce qui du reste ne me paraît pas très-juste pour Homer; mais, outre tous les autres motifs que personnel avec les figures de la tragédie antique, je ne puis m'empêcher de croire que des spectateurs aussi l'aise en pleurant et jadis d'un magnifique coup d'œil devaient être tous ravis de ce que nous le sommes, serrés dans ces boîtes qu'on appelle des loges ou enlées sur les bords d'un parterre. Il était commode d'attendre que le sort d'Achille de la pièce fût décidé en regardant l'horizon de l'Asie, l'Élys ou les imposants sommets du Tmolus, la patience languissait un peu, la patience était plus facile, tandis qu'on lui avait fermé les yeux vers une admirable décoration naturelle merveilleusement colorée, qu'elle ne l'est aujourd'hui, quand on a au-dessus de sa tête le haut en guise de ciel, et pour toute perspective les rochers et le trou du souffleur.

Quelques fois la situation du théâtre se trouvait dans une harmonie parfaite avec les sujets du drame. Lorsqu'on jouait *Œdipe* sur le théâtre de Cortina, le spectateur pouvait voir à la fois le Colosse et le Pantheon, et sur

brasser ainsi d'un coup d'œil toute la destinée d'Oùlpe depuis son exposition sur la montagne maudite jusqu'à son parricide involontaire sur la route de Delphes. Combien l'impression que produisent les *Perses* d'Eschyle doit-elle s'augmenter par la position du théâtre d'Athènes! La paléstraque tragédie fut jouée en vue de Salamine. Un sommet des gradins du théâtre, on jure mieux peut-être que partout ailleurs du spectacle de la mer. Là son image sans peine se qui devaient éprouver les compagnons de Thémistocle, assis sur ces gradins, quand le soleil s'inclinant sur ce magnifique horizon, et Salamine apparaissant enveloppée de la lumière d'or de l'Attique, on voyait fuir sur la mer peinte de rose et d'azur quelques-uns des vaisseaux qui avaient frôlé de leur épave de fer les vaisseaux des Perses, ce pendant que le messager venait raconter à la mère de Némès et aux vieillards perdus comment toute la flotte avait péri devant l'île de Salaminé, comment la rive de Salamine était remplie de morts, et qu'on entendait la malheureuse reine maudite se non fléchir; alors quels transports, quels applaudissements devaient saluer à la fois le récit et le théâtre du glorieux combat.

LA GRILLE ANTIQUE DANS LES TRADITIONS ET LES QUÊTES
POPULAIRES DE LA GRÈCE MODERNE

Il y a eu Grèce d'autres débris que les débris des monuments. Les vieilles croyances et les anciens usages ont aussi laissé leurs ruines, ruines vivantes qu'on rencontre à chaque pas et qui rappellent, au sein de l'existence moderne, les souvenirs de l'antique poésie. Les voyageurs sont attentifs sur ce point¹; tous ont été frappés de ces ressemblances du passé et du présent, et en ont signalé quelques-unes. Ici, ma tâche se bornait à recueillir avec choix leurs témoignages et à les rassembler, en y joignant quelques observations personnelles.

Littérature d'un temps trop longtemps à placer les œuvres littéraires qu'elle finissait en dehors de la vie commune et de la réalité. La poésie classique appartenait comme quelque chose d'abstrait sans rapport avec

¹ « La Grèce antique se trouve partout dans la Grèce moderne. » (*Œuvres de M. Pierre Le Brun*, t. II, p. 308. Voy. aussi *Andréot*, *France*, t. I, p. 310, *États-Unis*, *Germany*, *of Greece*, part. I, p. 12, et la vingt-neufième lettre de Lady Montagu.)

les sentiments de la foule, comme le prodige d'un art savant destiné charmer les différends et à exciter les critiques. Maintenant on a reconnu que toute grande inspiration poétique a ses racines dans les sentiments et l'imagination des masses. Homère, sans cesse d'être un artiste naturellement sublimé, est pour nous le chantre ou plutôt le voix de la tradition; on l'a enlevé à la société des poètes lettrés pour le placer à la tête de cette famille des poètes primitifs et spontanés à laquelle appartiennent les auteurs des épiques indiennes, de l'*Edda*, des *Nibelungen*, des ballades espagnoles et des chants populaires de la Grèce moderne. Entre ces derniers et les chants immortels d'Homère, il y a, outre l'analogie qui rapproche toutes les poésies naïves, un rapport de parenté. Les mendicants aveugles qui capriote parcouraient la Grèce antique au joug des Turcs, chanteraient les barques, les exploits des héros de la montagne, des palais indomptés, descendraient en droite ligne du monde, de la veugle dont les chansons héroïques furent d'inspiration à l'école où il était accueilli, et en payement de l'inspiration.

Sans parler d'Homère, il est d'autres chants antiques que M. Faurlot a ingénieusement rapprochés des chants populaires de la Grèce moderne¹. La chanson de l'*Alceste*, dont parlent les anciens, est encore aujourd'hui entonnée par les enfants grecs au premier jour de mai, et refaite ont connu si l'usage de porter le cœur l'insigne de l'ancien dont le retour annonce le printemps. A Rhodes, les jeunes garçons chantaient : « Elle est venue, elle

¹ Chansons populaires de la Grèce moderne. Des. p. 11, p. 111 et 112.

est venue, l'hirondelle qui mène la belle saison! Ouvrez, ouvrez la porte à l'hirondelle, car nous ne sommes pas des vieillards, mais des enfants. » Alors, on célèbre le premier jour de mai en chantant : « Elle est venue, elle est venue heureusement, notre agnoble Mai¹⁾ ! »

Il n'y a rien peut-être de plus poétique dans l'Afrique que le discours adressé au divin Achille par ses chevaux. Dans plusieurs chants populaires publiés par M. Fouriel, des chevaux parlent avec à leur maître. Le cheval de Lénos lui dit : « Allons, allons délivrer ma maîtresse. » Le cheval de Yavrus s'adresse à ce héros géant sur le champ de bataille et lui dit : « Lève-toi, mon maître, et « cherchons : voilà notre compagne qui s'en va ! » Enfin, dans le plus extraordinaire de ces chants, celui qui s'appelle l'Enlèvement, le héros, qui a une course longue et rapide à faire, s'étant demandé « qui peut, en un vol si « rapide, aller du pied dans l'Orient, arriver dans l'Occident ? » un vieux, un bon vieux cheval, qui avait une multitude de pînés²⁾, répondit : « Je suis vieux, je suis laid, et les « voyages ne me conviennent plus ; je le ferai pour l'« amour de ma belle maîtresse, qui me choit une dan- « sée à manger dans son tablier, qui me choit une « dentelle à boire au creux de sa main. » Ce discours du vieux cheval fidèle n'a pas la grandeur triste des prophéties poétiques prononcées par les courriers divins, mais il a tout sa raïveté et son charme, et il est

¹⁾ Les premiers hommages à la divinité du printemps se sont perpétués, en France jusqu'à une date récente, dans la ville phénicienne des Lyons. A Marseille, le 1^{er} mai, on jouait sur des arènes garnies de fleurs des jeûnes dans les parcs, et tous compagons appréciaient les présents pour offrir des fleurs à la Mai. (Gasp. Piquet littéraire en Grèce ?)

unparé aussi bien qu'elles par le sentiment de la communauté d'existence et de l'association fraternelle qui lie le cheval à son maître comme un confident et un ami.

À l'occasion des chants festifs, je reviendrai sur les rapports curieux qui unissent la poésie antique à sa sœur cadette la poésie moderne des Grecs. Je passe aux sources que les épopées profondes ont puisées dans les mœurs actuelles de la Grèce.

Les Grecs croient aux *Parques* et les appellent de leur ancien nom *Moirai*. Trois jours après la naissance d'un enfant, on prépare un festin pour elles; les fourreaux grecs vont dans la grotte des *Parques* prononcer une invocation magique aux ténébreuses dans laquelle figure le nom de l'Œdipe. Le peuple croit aussi aux *Néréides*, dont il n'a pas oublié le nom, et auxquelles il adresse un singulier vœux de grâce et de croûte. Elles entendent les enfants près des fontaines, quatre ces nymphes, divines redoutables aux habitants de la campagne, dit Théocrite, qui entraînent le bel *Styx* au fond des eaux. Personne aujourd'hui n'osera s'approcher de la source du *Styx*, qui passe pour avoir les qualités les plus fâcheuses. La croyance à *Charon* est aussi populaire. Dans un chant rapporté par M. Faurel, un berger que *Charon* veut enlever lutte avec lui, comme *Hercule*, avec *Éripède*, lutte avec le dieu de la mort (*Thanatos*) pour lui ravir *Alceste*. Les mots *alôs*, *tartaros*, sont encore en usage parmi les Grecs modernes. Il y a plus, le *Cécrops* invoque son coéquipier *Jupiter*. Un village de l'Ida s'appelle le *vallon de Jupiter*¹. Les mœurs qu'éli-

¹ *Soupe, histoire de la civilisation grecque*, p. 128.

qui disparut devant le christianisme, les divinités païennes ont laissé leurs fonctions. Telle est certainement l'origine des esprits qui président aux fleurs, aux montagnes, aux forêts. Le soleil est un personnage divin qui s'entretient avec les mortels¹, et la nuit est une femme qui s'appelle Nyctema.

Souvent il s'est fait un singulier amalgame entre les deux croyances. Ainsi dans quelques provinces, ce sont les âmes des enfants morts sans baptême qui habitent au-dessus des fontaines, et les femmes, en allant puer de l'eau, ne manquent jamais de saluer ces innocentes génies. Les saints du christianisme ont hérité des dieux du vieux Olympus. Saint George protège le laboureur et le moineau, il a romphé Carin², saint Démétrius les trompeurs, il a secouru à Pat. Saint Spiridon se promène sur la mer et conduit les vaisseaux au port comme Neptune. D'autre part, Charon joue le rôle du diable ; de la cette malédiction fréquente : *Que Charon le prenne ! comme nous disons : Que le diable l'emporte !* On même le poyon danses s'écrit : *Qu'Osun l'emrè !* En Suémark, comme en Grèce, l'ancienne divinité a survécu à la religion abolie, et s'est confondue avec le nouveau esprit de la religion nouvelle.

Un respect superstitieux s'attache aussi aux images des divinités païennes et par là les protège. Il n'y a pas beaucoup d'années, on voyait à Rhénie une statue de Cérès. Les habitants, sans jamais avoir entendu parler de Cérès, croyaient que la fertilité de leurs campagnes était attachée à la présence de cette statue. Ils voulaient empêcher les Anglais de l'enlever et prophétisaient des

¹ Bœtzel, *Chants populaires*, t. II, p. 49.

malheurs ou vases que l'importeront. Par un singulier hasard, le vaseau partit. Ainsi se plongèrent les habitants d'Égée quand Varrès leur ramena une autre statue de Cécrops. La crainte où étaient les paysans d'Éléus que la terrible fée enlevée à leurs champs avec l'image de Cécrops rappelle un récit de Pausanias, qui raconte comment la déesse s'étant cachée dans une grotte d'Arcadie, la fure depuis lors menaçant les mortels.

Les trois belles statues de l'Érechthéion ont été, dit-on, conservées à la Grèce par la superstition populaire. Égée une d'elles avait été enlevée par lord Elgin. Le peuple, qui les nommait les vierges et les considérait comme des dées sacrées, veillant sur Athènes, le peuple menaçait de leur enlèvement. On attendit la nuit pour l'opération. Comme les Turcs s'approchaient, prêts à commettre le sacrilège, une pluie se fit entendre pour les arrêter. Soudain le vent qui veillait à travers les défilés? Les soldats turcs, effrayés eux-mêmes par une terreur qu'ils n'avaient pas dû ressentir, et redoutant les vengeances, reculeront; on ne put les décider à poser la main sur elles, et ainsi on resta de la religion qu'elles emportaient les statues.

Chaque jour les Grecs font acte de dévotion païenne. Les marins, en passant devant les passerelles les plus dangereuses, jettent des dons à la mer comme à une divinité qu'ils veulent apaiser. Le Grec réquiert des libations de vin ou d'huile sur un vaisseau qu'on met à flot ou sur les flammes du foyer. Les Athéniens, fidèles à leur nom et au souvenir d'Athènes (Minerve), copé-

¹ Bédier, la Grèce moderne et la Grèce, p. 166.

devant comme un présage favorable que l'œuvre consacrée à cette déesse, parolait ailleurs d'un autre, vienne se poser sur leurs maisons¹. On va encore dormir sous les chênes de Dodone afin d'avoir des idées lucides; souvenir des songes fatidiques d'Antrobia².

Dans les campagnes seignent des peuples superstitieux mentionnés déjà par Théophraste ou par Théocrite. Un lièvre³ qui traverse le chemin est une cause d'effroi. Si on trouve un serpent dans une maison, on se garde de lui faire aucun mal, car on le révere comme le bon génie de l'ici, l'Agathodemon. La farsoussa, qui est venue des Grecs aux Italiens, s'appelle encore en Corse *basunia* (d'où *farsousses*). Celui qui veut en prévenir les effets doit, comme au temps de Théocrite, cracher la saïe dans son sein. Le sort de cette singulière dévotion est révélé par ce que racontent plusieurs voyageurs : s'il leur était arrivé de se récrier sur la beauté d'un enfant, la mère leur répéter les supplis de cracher sur le charbonnel sangs qu'ils avaient louché. On eût dit qu'elle voulait par là dissuader la jeunesse colosse des dieux, laquelle pousse à pour les marier de leur beauté ou de leur beauté, et qu'elle craignait le sort de Nodé⁴.

¹ Diodore, *Travels*, t. II, p. 17-18.

² Théophraste, t. I, *travels*, p. 18.

³ Voy. la traduction italienne des *Caractères* de Théophraste, par M. Lazzarini, p. 18. Les noms de cette tradition sont souvent plusieurs rapprochements entre les anciens auteurs et les auteurs modernes.

⁴ Il ne faut pas pousser la rage des représentations aussi loin que l'a fait Diego, qui remarque il est sûr que les femmes du peuple, à Nodé, ont souvent l'usage de cracher sur ce qu'elles méprisent et

Le chevalier de Thésocris dit : « Il ne faut pas jouer de la flûte à l'heure du midi ; à cette heure, nous épi-grammes Pas, terrible lorsqu'il ne repose après les fatigues de la classe. » On redouble encore à l'heure du midi, les enfants disent : « Ne restons pas dehors à midi, un malheur nous arrivera. » La cause de cette crainte peut être l'ardeur du soleil, si désagréable en Grèce durant l'été.

La science médicale des poésies n'a point péri ; et les amants disent chaque jour : « Mon œil a frémé, je vais voir celle que j'aime. » Les jeunes filles qui veulent savoir si elles sont enceintes frappent une feuille de rose placée sur leur sein ; si elle fait du bruit, l'enfant est susceptible. Dans Thésocris, le chevalier fait la même expérience avec une feuille de peuplier. L'inspection des entrailles des victimes, qui revient si souvent dans Homère, a quelque rapport avec l'usage moderne de lire l'avenir sur les os, et particulièrement sur l'omoplate d'un mouton mâle qui a été dépecé dans les festins homériques des Mnéstres¹.

J'ai vu près d'Alésia une colonne autour de laquelle sont enroulés chaque jour des fils auxquels les malades attachent l'espoir de leur guérison. C'est que non loin de là s'élevait le tombeau du médecin syriaque Tonnas, et ce tombeau était surmonté d'une colonne lorsque venaient de couronner qu'en y suspendait pour guérir de la fièvre. Près de l'orient où était la statue de Bona, au pied de laquelle les femmes, après le pèlerinage, ven-

sur en qu'elles venaient malade. Je doute qu'il y ait dans cet usage des palmiers de Marseille rien d'autre que des d'Asie.

¹ Bousquet, *Thésocris*, t. I, p. 114.

chèrement, déposaient leurs ornières, elles vail s'agenou-
d'elles glisser, assées sur le rocher, pour devenir secun-
des. Mille légions chrétiennes à l'aide de quelque
superstition païenne. L'église de Saint-André, à Parnas,
bâtie sur l'emplacement d'un temple de Corès, vail ac-
commoder une foule de pèlerins empesés de boire l'eau
d'une source laide pour sa vie, avec une devotion qui
s'adresse certainement au paganisme. A l'avant de l'A-
rolopage était un temple d'Hercule ou l'on conduisait les
enfants païens, et dans lequel un ancien usage voulait
qu'on leur fit leur éducation et reprennent leurs vêtements. Au-
jourd'hui une église remplace le temple d'Hercule, et la
coutume a subsisté il y a encore les enfants et de les y
déposaient de leur vêtements.

Enfin, il y a telle croyance populaire, celle d'un ar-
che antique, dont l'origine est due à quelque accident
bizarre du sol qu'on peut observer encore. Pres d'Athè-
nes, sur la route du Pnyx au Pnyx, est une roche ap-
pellée la *divine Sorcière*; on croit voir une vieille
femme assise. M. Bodwell pense, avec beaucoup de
raisonnabilité, que cette femme singulière a donné son
nom à l'histoire d'Aglauce; la jeune fille, malheur-
placée au rocher, est devenue la vieille sorcière; de
même le rocher a donné son nom au mont Sipylos à fait
renverser cette admirable histoire de Noë, qui explique
et historiquement comment l'homme est venu et peuplé
par une profusion d'êtres. Après avoir décrit avec
un grand bonheur d'expression les belles traditions
qu'on admet dans une grotte de l'île d'Alkyon, un ap-

1 Ce fait, ainsi que plusieurs de ceux qui précèdent, se trouvent
recueillis par un auteur ancien. *Strabon*, V. 10, 11.

rituel lauréat, ■ d'Eschmarch, dit vaguement : « Il me semblait reconnaître les prestiges décrits par le prince des poètes, et ces milliers taillés dans la pierre, où les belles nymphes incrustaient à l'aise les étoffes de pourpre qui sont les merveilles des yeux. » Je cite avec plaisir le *Journal d'un voyage en Grèce*, ce livre où deux impressions fines et sincères sont reproduites avec tout le charme et toute la vivacité de la conversation la plus piquante, et qui inspire tout à la fois le désir de faire le voyage et de connaître le voyageur.

Les légendes sont la poésie du peuple, et il est intéressant de les suivre en remontant jusqu'à leur origine. Herodote parle du fanatisme de Marathon. Pausanias rapporte qu'un personnage mystérieux parut dans la mêlée, chassant les barbares avec un voc de charme, il dit que, près des crocodytes de Ménélas et de Cécrops, on entendait de son temps, pendant la nuit, un hurlement de chevaux et de combattants. Aujourd'hui, les bergers craignent encore mal dans les marais des bruits étranges et voir un petit homme chevaucher sur le mont Vrana. Le peplidémone est un dérivé du fanatisme de Marathon.

Ailleurs, d'autres traditions se sont transmises avec une fidélité qui étonne. Le promontoire de Lénée s'appelle le promontoire des femmes, d'après souvenir de l'histoire probablement fabuleuse de Sapho et de Phao. Une grotte de Thessalie se nomme l'entre d'Actéon.

Vient-on voir comment les traditions se conservent en s'affaiblissant? Ou bien dans Pausanias qu'Herodote louait les merveilleux par on voyait le long-plein des eaux du

* *Diogenes, Presens*, t. 1, p. 110.

lac Copala. Voilà ce qu'on raconte maintenant dans le pays. Les terres couvertes aujourd'hui par les eaux étaient autrefois une contrée fertile. Le roi de cette contrée avait un frère qui, par un sentiment de vengeance, forma les ouvertures du lac ; plusieurs villages furent rasés. En Arcadie, une fable inventée pour expliquer la formation de la fontaine par laquelle s'écoule le fleuve Alpheus a été métamorphosée en une légende plus bizarre. Les anciens Grecs croyant que la montagne d'était ouverte en cet endroit pour donner passage à Pluton enlevant Proserpine. Naturellement les Grecs modernes ont mis le diable à la place de Pluton. Un jour, le diable se bécota avec un roi du pays ; les armes de premier étaient des boules de grès ; l'une d'elles prit feu ; le corps du roi, tout enflammé et lancé avec une force terrible, ouvrit passage aux eaux à travers la montagne. La parodie est évidente. Comme l'histoire originale, elle semble se rapporter à une action volcanique¹.

Partout, en Grèce, on entend parler de fleuves qui semblent se perdre et qui reparaissent sous un autre nom, de communications entre des lacs et des cours d'eau très-éloignés. Ainsi, mon guide m'assurait que l'Alphée venait du lac Pizonia, comme on montrait à Praeneste que des gâteaux jetés dans le Céphise de Bénéte reparaissaient dans la fontaine de Castalie. Ces poétages tiennent également à une croyance païenne d'après laquelle les fleuves habitaient sous la terre, et se réfléchissaient à la fable charmante du fleuve Alphée et de la nymphe Aréthuse.

¹ Diodore, *Historie*, t. II, p. 148.

Un conte grec recueilli par M. Bucken¹, et dont l'origine est populaire, offre évidemment une version altérée de l'histoire de Psyché et de ses sœurs. Le conte moderne prendait de l'île de Chios; probablement la femme chète qui l'a transmis vient sous le couvert l'ancienneté fabuleuse même qu'Apulée et La Fontaine ont reproduite avec tant de grâce, et qu'elle avait reçue de la tradition.

Cependant ne pas retrouver, dans ce qu'on raconte à Belphe de la femme d'un paysan qui se repose dans la fontaine de Castalie, l'histoire de la nymphe sœur d'Apollon, qui se précipita dans ces eaux et leur donna son nom? Si M. Fauriel a vu avec beaucoup de probabilité dans les aventures du sire du Bousquet revenant de la croisade une transformation lointaine des aventures d'Ulysse revenant dans Ithaque, s'il y a reconnu comme une dernière édition des royaumes populaires qui ont servi de base à l'*Odyssée*, tels qu'ils s'étaient perpétués en Provence, depuis l'arrivée des Phocéens jusqu'au xiv^e siècle, pourquoi ne verrait-on pas un vague souvenir du retour d'Ulysse dans la grecque ballade grecque intitulée *la Reconnaissance*?

Une jeune femme est assise devant son métier et travaille. Passe un marchand étranger. Le marchand arrête son cheval et parle à la jeune femme.

« Bonjour à toi, la belle. — Étranger, sois le bienvenu. — Ma belle, comment n'es-tu pas mariée, comment n'as-tu pas pris un brève pour mari? — Puisse arrêter ton cheval plutôt que j'entende de telles paroles! Fais un époux qui est à l'étranger il y a maintenant

¹ *Les Grecs contemporains et la Grèce*, p. 302.

deux années ; je l'attendrai encore, je pourrai encore patienter trois ans, et alors, s'il ne revient pas, s'il ne parait pas, je me fais religieuse, j'entre dans la cellule, je prends le vêtement noir. — Ma belle, ton mari est mort, ma belle, ton mari est perdu pour toi. Mes mains l'ont tenu, mes mains l'ont enseveli. — Si tu l'as tenu, si tu l'as enseveli, Dieu te le rendra. — Je lui ai donné le pain et la cire pour que tu me les donnes. — Le pain, la cire que tu lui as données, je te les rendrai. — Je lui ai prêté un baiser, il m'a dit que tu me le rendrais. — Si tu lui as prêté un baiser, retourne vers lui et va t'en le chercher. — Ma belle, je suis ton mari, je suis ton bien-aime. — Si tu es mon mari, si tu es mon bien-aimé, indique les signes de la maison, et ensuite je l'ouvrirai. — Tu as un poutre à la porte, dans la cour une vigne qui produit de beaux raisins et un vin qui est comme le miel. Les jacobines le boivent et vont combattre, les pères le boivent et oublient leur maître. — Cela, les voisins le savent, tout le monde le sait. Indique des signes de mon corps, et tout de suite je l'ouvrirai. — Tu as un signe à la jambe, un signe au menton, et sur le sein droit une petite morsure. — Servantes, allez ouvrir ; c'est lui-même, c'est mon bien-aimé. »

Quel charmant petit drame ! Peut-on ne pas se rappeler à la fois Ulysse indiquant à Pénélope les signes de la maison, lui décrivant le lit conjugal, et Ulysse reconnu à une domestique par la fidèle servante Euryclée ?

VI

NOUVEAUX LOUANGES LANGAGE ARTISTIQUE DE LA GRÈCE MODERNE.

Ce n'est pas seulement dans les superstitions et les légendes populaires de la Grèce que se retrouvent le souvenir et la confirmation de son passé poétique. A tous égards l'homme y est, à peu de chose près, tel que l'aient porté les anciens poètes. A travers tout de vicissitudes, le fond du Grec n'a pas changé; il a les mêmes qualités et les mêmes défauts qu'autrefois. Ainsi un homme qui pensait jusqu'à ridiculiser l'émigration pour les Grecs de nos jours n'aurait pas trouvé de plus grande injure à leur dire que celle-ci : C'est toujours la même comédie qu'un temps de Thémistocle. — Il est sensible que l'on peut accepter cette insulte. Un autre voyageur, qui est loin d'être enthousiaste, les a mieux jugés en disant d'eux, à l'époque où ils étaient encore esclaves, après avoir expliqué avec raison leurs défauts par l'influence fatale de l'oppression turque achevant l'œuvre de la domination byzantine : « Malgré cette fâcheuse enveloppe (unfortunate covering), l'ancien caractère national se fait jour à tout moment ¹. »

¹ *Anten, Modern Greece*, t. I, p. 14.

Les deux lectures espacées de la Grèce sont encore aujourd'hui les deux types du caractère de ses habitants. Le Thésalien Achille, c'est l'honneur du nord, l'honneur de la montagne, le Kécylos, le Pélaure, prompt à la course, vaillant, colère. Ulysse, c'est le Grec des îles, brave aussi, mais moins flegmatique, plus poli et parfois trop digne de l'admiration qu'inspirent à Minerve les ruses de son favori.

La curiosité, l'envie d'entendre des récits, étaient grandes chez les anciens Grecs. L'Odysse en fait foi, car elle a été composée pour satisfaire à ce besoin, et on sait avec quelle avidité sont toujours écoutés, dans ce poème, les récits d'Ulysse. Cet instinct de curiosité est bien puissant encore aujourd'hui chez les Grecs. Nos guides nous accablent de questions. Que disent ces lettres¹ demandant des femmes grecques à un voyageur qui ramenait une inscription. Le meilleur résultat de cette ardente curiosité, c'est de produire dans la nation une véritable envie de s'instruire. Ce qui s'est fait en Grèce pour l'éducation en deux ans est très-remarquable; le pays est couvert d'écoles²; les parents les plus pauvres adressent à leurs enfants un proverbe dont le sens est celui-ci : « Apprends, pour ne pas ressembler aux animaux; » ils s'écrient, déplorant leur sort : « C'est pour nos péchés que Dieu nous a condamnés à être ignorants. » Un des exemples les plus frappants de ce désir universel d'apprendre a été donné par Filotas Canaris, qui s'était, au commencement de la guerre, qu'on s'appelait maître d'Hydra; après la

¹ Voy. dans ce volume un tableau de l'état de l'Instruction publique en Grèce.

victoires, après avoir inscrit son nom au premier rang parmi les noms des libérateurs de son pays, il s'est senti qu'il ne serait pas l'ère, et, à plus de cinquante ans, le glorieux héros, devenu gouverneur d'une place forte, s'est mis à épeler comme un enfant. Telle est la mal d'instruction qui déserte ce noble peuple; on voit bien que c'est lui qui a crié les bellum et les a manœuvres dans l'Occident.

Qu'on ne parle des défauts qu'on reproche aux Grecs modernes, et y retrouver encore un héritage de leurs pères? Il ne semble que cette attention même ôte à nos rapprochements ce qui pourrait blesser. Ils n'ont, tous les peuples ou sont là, sont portés dans le sang le genre de quelque imperfection héréditaire, et ont, en général, la sagacité d'en convenir. Les Français se rougissent de trop bonne grâce à être les descendants de ces Gaulois vaillants, mais légers et indisciplinés, pour que les Grecs puissent se scandaliser beaucoup et quelques traits décalés contre leurs ancêtres viennent les effleurer. Ainsi, l'Alcibiade est plus sûr comme au temps de Lucien. Les Grecs, en général, naissent les peuples comme au temps d'Héraclide, et on pourrait leur adresser le conseil que le poète d'Acris donne à son frère. « Que le goût de la charrue ne le détourne pas du travail! »

Peut-être pour devenir la patrie de la fiction, pour créer les ingénieux mensonges qui charment encore tous les peuples civilisés, fallait-il que le peuple grec eût cette disposition même à descendre et à monter, qui fait proverbiale dans l'antiquité, et dont les voyageurs modernes sont encore frappés les fréquents. Je ne parle pas

de mensonge intéressé, qui est de tous les pays, mais de mensonge subtil, cultivé pour lui-même, pour la beauté de l'art de mentir, pour avoir, à ses propres yeux, la gloire d'un génie inventif et

. D'un imposteur
Qui se le cède en rien à personne que vive,

Quand M. Lenka reprochant à ses guides un mensonge, entre-t-il répondant : « Il fallait bien dire quelque chose. » Ulysse, le sage Ulysse, racontait aussi pour dire quelque chose ; il avait son fidèle Eumée, et adressa à Ménélas un récit plein de merveilles tout à fait vraies, qui était de la même noble mensonge singulier : « Certes, il semblerait habile trompeur celui qui le surpasserait en artifice. »

Les Alliés nous possèdent dans l'antiquité pour donner la nouveauté et le changement. Depuis la révolution du 2 septembre, qui a fondé chez eux la vie politique, on doit reconnaître qu'ils n'ont pas encore trop aimé paraître se défaire ; on peut espérer qu'ils en sont capables. Espérons qu'ils confieront sagement, comme ils ont commencé, qu'après avoir fait leur constitution, ils s'y tiendront, et qu'on n'aura pas à dire d'eux ce qu'Aristophane disait de leurs voisins : « Ils sont prompts à rendre des décrets ; puis, les décrets une fois rendus, ils ne veulent plus les exécuter. » Mais un point par lequel plusieurs d'entre eux se sont montrés déjà trop semblables aux Grecs d'aujourd'hui, c'est la tendance à se diviser, à se fracturer, au lieu de se fondre et de s'unir ; c'est cet esprit de jalouse égoïste qui fait tant de mal à la Grèce antique et la morcelant, et,

après l'avoir épaisée par des lilles et des destinées et la réintéressée, le livre sans défense aux tyrans étrangers. Ce patriotisme de carton, au lieu du grand patriotisme grec, n'a encore exposé l'Asie que trop de puissances. On a vu, le lendemain de la dernière révolution, un parti nombreux refuser les devoirs politiques à des citoyens que le hasard avait fait naître hors des limites de la Grèce actuelle; et cependant l'avenir de la Grèce est dans l'âme de ses enfants, de leur cœur qui ont l'honneur de parler le langage dans lequel est éclose la plus belle lyre que connaît. La Grèce n'a été mise que deux fois: la première, dans les temps héroïques, pour cette expédition qu'il loue à immortaliser; la seconde, pour cette lutte contre l'Asie, d'où est sortie la civilisation du monde. Il faut qu'une troisième fois toutes les populations helléniques soient réunies en un corps de nation. Alors seulement la Grèce pourra quelque chose de grand. On ne doit pas sans doute compromettre cet avenir en le voulant précipiter, mais on doit y tendre; et pour arriver plus sûrement au but, il n'est pas nécessaire de commercer par lui bannir le don.

Non-seulement le peuple grec offre encore des traits généraux de son ancien caractère, mais on peut déceler quelques traits particuliers qui distinguent la physionomie morale des différentes populations helléniques. « Athènes, dit M. Gell, est la ville la plus paisible de la Grèce; les habitants-thébains gardent encore leur indépendance et leur aversion pour les étrangers. Les hommes les plus rigoureux se trouvent encore à Sparte; les Arcadiens et les Égadiens sont encore les plus in-

disciplinée¹. « La Laconie est célèbre par la beauté de ses femmes, de nos jours comme au temps d'Hercule, qui appelle Sparte la ville aux belles femmes. La Bœtie cependant, je n'en doute pas, l'honneur proverbial de son pays. En attendant, on assure que les Bœtiens, ce que je n'ai nullement éprouvé, ont conservé quelque chose de la rudesse de leurs aïeux, et qu'ils ont de nos jours le caractère insupportable dont parle Homère. Il est impossible de ne pas être frappé de ce qu'on dit chez un voyageur récent², que les habitants de Topolia, au bord du lac Copais, en pleine Bœtie, n'ont pu trouver, après la révolution, personne qui sût lire ou écrire, pour organiser la commune.

Ce n'est pas seulement dans la Grèce proprement dite que les mœurs domestiques des anciens Grecs se sont conservées en partie jusqu'à nos jours. M. Louka dit expressément que dans l'Ionie elles lui semblent avoir peu changé depuis Homère³. A Alexandrie, les femmes portent leurs enfants sur une de leurs épaules; c'est ainsi qu'Andromaque porte le petit Astyanax, sur un vase où sont représentés les adieux d'Hector. D'autre part, à Chios ou Eubée, on apporte un voyageur l'eau destinée à laver ses malades dans un vase à long col, qui est le prototype d'Homère, tel que le montrent les monuments. Quel pays que celui où une fille d'amburge, en vase donnant un pot à l'eau, vous fait songer à Homère!

Au reste, en Grèce, on est reporté aux idées du sein

¹ Gell, *Passages of Greece*, p. 11.

² *Travels, Notes and Observations* (Périples et Remarques), p. 341.

³ Louka, *Modern Greece*, t. II, p. 133.

de la vie journalière vers la vie poétique de l'antiquité. Le voyageur introduit dans une famille grecque est accueilli à peu près comme le fut Télémaque à Pylus par Nestor, ou à Sparte par Ménélas. Le maître de la maison va au-devant de son hôte, l'accablant, le prend par la main et le conduit dans la salle de bain, où il trouve du linge et des vêtements. L'usage hospitalier d'accueillir un étranger en l'invitant à manger et à boire avant de l'interroger, cet usage est probablement l'origine de celui qui, de nos jours, prescrit de présenter à tout visiteur des confitures et du café. C'est comme un repas abrégé auquel les habitudes modernes ont joint le pipe; mais le principe est toujours le même : s'occuper d'abord du bien-être de son hôte, et lui offrir une attention quelconque avant de commencer à s'entretenir avec lui. On donne aujourd'hui le bain sur les yeux dont parle Homère, et le bain au front les oreilles dont parle Théocrite. Mille coutumes charismatiques de l'antiquité subsistent encore. Ainsi, les jeunes filles de l'Helicon portaient aux vieillards qu'elles déposent le lendemain de leurs noces.

La condition des femmes n'a pas beaucoup changé. Fidèles aux habitudes du gynécée, elles sortent rarement du logis. A Athènes, on voit peu de femmes dans les rues; jamais elles ne s'y mêlent aux hommes, et n'y font pas, comme chez nous, partie de la foule; elles semblent se souvenir de ce précepte que leur donne Euripide : « Ce qu'une femme peut faire de mieux, c'est de demeurer dans l'intérieur de sa maison. » La femme grecque sert son mari; elle lui apporte le pipe et le café, et ne s'assoit pas devant lui. On s'honorait

peu de lui attendre d'être comme Toulousine à Ajaccio
O maître!

Les rejoinsances qui accompagnent le mariage nuptial, par plus d'un motif, les nous indiquent. Le flambeau de l'Hygène est porté devant les nouveaux époux. On place sur leur tête la couronne de fleurs, suivant un usage dont parle Racine. Le beau-père offre à son gendre la coupe que remplit la rosée bouillonnante de la vigne, comme dit Pindare en parlant de cette cérémonie, déjà perdue de son temps. La nouvelle épouse, qui s'appelle comme autrefois la *nymphe*, s'enivre au milieu des chants et des danses de ses compagnes. On croit les voir, telles qu'elles sont représentées sur le bouclier d'Achille, conduisant l'épouse à travers la ville, à la charie des fiançailles, tandis que la foule entonne le chant d'Hygène, que les jeunes gens dansent et poursuivent, que les filles et les lyres se joignent. Des chants alternatifs des compagnes du marié et des jeunes filles qui entouraient l'épouse, les efforts solitaires qu'elles font pour la retenir, rappellent plusieurs détails de l'épithalamique grec tel que l'avant traité Sapho, mention par Catulle¹.

Les jeunes filles qui ont ramené la mariée de l'église dans sa demeure vont, le soir, chanter à la porte de la chambre nuptiale, comme Théocrite nous paraît les jeunes compagnes d'Ilione, les chers ornements de fleurs d'hyacinthe, les pleurs entreteints, se tenant par la main et adressant aux époux le chant gracieux et suave de l'Hygène.

¹ Cf. *Idylls, Mœurs de la littérature grecque (en allemand)*, t. II, p. 276-281.

Plus d'un voyageur a remarqué la ressemblance des danses modernes de la Grèce avec celles dont l'authenticité nous a laissé la description poétique. La danse qui a lieu tous les ans, le 1^{er} avril, autour du temple de Thésée, paraît provenir en droite ligne de la danse que Dédale inventa pour la belle Ariane, dont le souvenir aurait encore lié au souvenir de son ravisseur crétaïote. Les voyageurs les plus récents remarquent que le jeune homme qui conduit le chœur se permet seul des bonds et des sauts périlleux que s'interdisent les autres danseurs. Il en est de même des cabarets, qui, dans la danse qu'Hésiode a décrite sur le boudoir d'Actélie, conduisent le chœur et bondissent au milieu de la foule.

Nous devons à une Grecque sensible, morte du plus antique de nos poètes, à M^{lle} Chénier, quelques détails curieux sur la danse d'Ariane. Tristée en festinant avec un fil qui rappelle celui du labyrinthe, sautée avec un mouchoir. La personne qui tient le mouchoir dit ces paroles : « Surtout qui es parti et qui m'enlèveras-tu bientôt, mon poir, mon hennin, reviens pour moi le rendre ou pour m'emporter aussi. » On voit que c'est Ariane qui parle, et le mouchoir est là pour empêcher ses larmes. Quand Ariane a chanté, le chœur lui répond sur le même air, en s'attachant au sentiment qu'elle exprime, à la manière du chœur antique : « Maître du navire, mon espartier, et tant, tacher, tant de ma vie, reviens pour me le rendre ou pour m'emporter aussi¹. »

¹ Cette lettre se trouve dans le *Voyage littéraire de Gœte*, t. I, p. 142, 43. L'abbé en a parlé dans sa spirituelle biographie de J. Chénier, *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1839.

Les dames dans lesquelles les hommes figurent seuls sont moins gracieuses, mais boues à noter ici, comme particulières à la Grèce, et offrant plus de ressemblance avec le chœur antique, elles figurent jadis ensemble des hommes et des femmes. Il y a un rapport frappant entre le chœur tragique qui se mouvait autour de l'autel de Bacchus et la ronde des Alléluas que Leske appelle un chœur ecclésiastique, et qui, d'après l'encyclopédie peinte de Byron, semble avoir gardé le caractère organique d'une danse consacrée à Bacchus.

L'expression de la douleur n'a pas été moins constante que l'expression de la joie; plusieurs des antiques etes funéraires se sont fidèlement conservées. Tels sont les vases des femmes qui se font pleurer, et quelquefois un motif de leurs gémissements. Telles sont les couronnes de fleurs placées, contre aujourd'hui, sur la tête des jeunes filles mariées. Pour les anciens, la couronne était un ornement funéraire. Il seyait bien à l'antiquité de couronner de fleurs la mort comme la vie, la laudie comme l'hygiène.

Souvent, sur les sépultures antiques, on a sculpté les instruments de la profession du mort, ainsi, dans l'Odysse, Ulysse place une rame sur le tombeau d'Épéus. Aujourd'hui, au cimetière des Arméniens, à Constantinople, on voit gravé sur chaque tombe l'insigne de la profession de celui qui l'occupe : des ciseaux pour le tailleur, un rasoir pour le barbier, des tenailles pour le forgeron. C'est un usage grec; ce qu'il y a de particulier aux Arméniens, c'est de compléter de la même manière le genre de supplice par lequel le cad pèr; et c'est par la corde, on dessine sur la

pièce funéraire un pillet; et c'est par le glaise, on représente le mort le chef coupé, et place entre ses jambes.

Dans les lies homériques, un voyageur a vu les amis, les parents, s'approcher d'un ami ou d'un parent expiré, se pencher vers lui, murmurer à son oreille l'adieu suprême, puis porter sur sa tombe les gâteaux, le vin et l'huile, en l'inscrivant à paroles et repas¹. On retrouve à la fois l'offrande funéraire, la libation, la croyance aux manes qui boivent le vin. M. Faurel, dans son introduction aux *Chants populaires de la Grèce moderne*, qui est un vrai chef-d'œuvre, a parfaitement décrit les myriologues, offrandes postiques ou le deuil d'une épouse, d'une sœur ou d'une mère, en présence des restes d'un époux, d'un frère ou d'un fils². M. Faurel n'a pu recueillir que de courts fragments de myriologues, et ce que Guye et M^{re} Chénier nous en ont fait connaître est très-faible. Il nous avertit pour donner une idée exacte de ce poème qu'improvisent les femmes grecques à l'occasion d'une peribolomachie; mais M. Faurel a très-judicieusement remarqué que nous possédons un véritable myriologue dans un passage du *scène chœur de l'Écône*. Pour le rapporter le traducteur d'Hercher l'en place sur un fil, dans l'intérieur du poème. Après le mort se trouvent les chanteurs qui doivent diriger le chœur funéraire; ils entonnent ce chant et les femmes, en conséquence, leur répondent. Alors la veuve d'Hercher, Andromaque se levant en pleurant, qui se compose d'une allusion simple adressée à son époux et à son fils,

¹ *Grand dictionnaire*, *Projet d'un des Femmes*, t. II, p. 115.

² *Projet*, *Chants populaires*, des peribolomachie, vers et suite.

toutes les femmes accompagnent, par des gémissements, les paroles d'Andronique. Après la veuve, la mère commence au pleure; les gémissements s'élevaient de nouveau. Enfin Hélène commence au pleure; cette formule, répétée chaque fois qu'une des trois femmes prend la parole, pourrait se traduire : commencer à élever son myrtilogue. La scène touchante qu'Hésiode place ici dans le palais de Priam se passe chaque jour dans la demeure du plus humble ouvrier de la Grèce. Les chariennes y sont, et les femmes qui appartiennent à la famille expriment les regrets de tous comme le font, dans l'*Énéide*, Hécube, Andronaque, Hélène.

L'idée du myrtilogue moderne se montre aussi dans la poésie dramatique des Grecs. Le premier chœur des *Suppléantes* d'Éuripide se lamente par des plaintes semblables à celles que les femmes grecques de nos jours font entendre auprès d'un cadavre. Il en est de même du dernier chœur des *Sept Chefs* d'Eschyle. Antigone et Ismène adressent à leurs frères morts un véritable myrtilogue. Rien ne ressemble plus aux gémissements effroyables de la muse tragique que ses phrases simples et touchantes, prononcées aujourd'hui par une mère en présence du corps de sa fille : « Ma fille, ma joie, tu n'es plus, et j'ai des yeux, j'ai une voix, j'ai des pieds; je vois, je parle, je marche! » Je traite mal à mal les paroles exprimées que la version de Guizot singulièrement affaiblit. Ainsi, on reconnaît, dans Hésiode, dans Eschyle, dans Euripide, le simple myrtilogue existant déjà au temps d'Hésiode, et conservé jusqu'à nous par la filière des contes populaires.

Plusieurs traits des usages grecques rappellent les anciennes pratiques de l'agriculture et de la navigation. Le grain est fauché sur l'aire par des charrues, comme il l'est dans l'Iliade par des bœufs, comme il l'était chez les Égyptiens par des parcs, au dire d'Hérodote, et par des troupeaux de chèvres, d'après les monuments.

En naviguant près des côtes de la Grèce, on se croit transporté au temps où les Grecs de l'Iliade manœuvraient sur leurs mille vaisseaux, vaisseaux qui ressemblaient beaucoup aux esquifs d'aujourd'hui. Ces petits bâtiments, gondolés en dehors, sont tous les mêmes autre d'Homère. Le système de navigation est pareil; pendant le calme, on suppose le vent et les voiles, et on se sert de rames; si le vent se lève, on donne la voile, on déroule la voile, on la déploie, et le navire court sur les flots. Quand la vent vaît, ou si la mer est trop mauvaise, on aborde et on tire le bâtiment à terre; j'en vu souvent des esquifs rangés ainsi sur le sable, comme les navires des Grecs sur les côtes de la Troade. Le cri du rameur de l'Archipel rappelle celui des matelots dans le *Port d'Aristophane*. Chaque rame est fixée à une cheville par un lien de cuir, comme le dit Eschyle dans les *Peres*, tout est complet et minutieusement la ressemblance des anciens marins et des marins modernes! C'est que la tradition des usages antiques se conserve surtout dans les détails les plus familiers de l'existence, dans le cri du matelot, dans la chanson de la nourrice, dans les jeux de l'enfant.

Il ne faut pas, comme M. Geyx, rapporter à une origine grecque des jeux qui se trouvent ailleurs qu'en Grèce, comme la bougie; mais il en est de particuliers

aux enfants grecs. Tel est le jeu de la tortue, cité par le même voyageur, et le jeu des astragales, raconté par M. Ulrich dans le village phœnicien d'Arachon. Ce fut en jouant à ce jeu que Patrocle, dans son enfance, fut le fils d'Argéïdaman, ce que le contraindre se réfugier chez Pélée. Destinée des grandes choses ! influence des petites ! si Patrocle enfant n'eût pu jouer aux astragales, comme font encore aujourd'hui les jeunes montagnards d'Arachon, Achille, qui n'eût jamais été son ami et son vengeur, serait resté sous sa tente, les Grecs seraient restés sur leurs vaisseaux sans prendre Troie, et nous n'aurions pas l'Iliade.

Le costume national des Grecs tient beaucoup du costume qu'ils portaient dans les temps héroïques. L'épée de jachard de pourpre que portent les Képhyres rappelle les kionades, caractéristique des Grecs dans Homère. L'expression Grecs aux belles kionades, employée souvent par le poète, et que Voltaire a rendue par « Grecs très beaux », n'était ni ridicule, ni insignifiante. La kionade était la chemise des Grecs¹, tandis que les Troyens portaient des pantalons nommés *maxyria*. L'épithète qui, chez Homère, s'applique aux Grecs par opposition aux Asiatiques, renfermait une désignation nationale, européenne ; c'est comme si on opposait l'uniforme de nos soldats au manteau des Képhyres.

La coupe homérique est encore aujourd'hui celle

¹ Les kionades étaient de coton, comme le prouvent six vases d'Attique et plusieurs vases d'Ionie. La kionade moderne est en soie, mais l'ancien mot applique aux Grecs signifie toujours un vêtement de coton blanc. De plus, Diodore dit que les Grecs des Asiatiques ont conservé d'usage. *Travels*, t. I, p. 128.

des poètes de la Grèce moderne. On exalte ou on méprise, exactement comme légalisait Achille ou Agam. Seulement, dans l'Iliade, c'est un héros qui sert de pâture aux héros affamés. La différence du héros au héros mesure la distance du chef antique des Iléens au capitaine thracien, son successeur, peut-être son descendant, et la distance de la poésie épique à la chanson populaire des Klapides. C'est le même type et la même genre; mais les proportions de l'inspiration et de l'inspiration ont changé comme celles de l'appétit. Les rois moins primitifs du Grec des villes ont aussi un faim classique. Dans le dessein de retrouver en Grèce l'antiquité sous tous ses aspects, un archéologue tel journal y faire une savante étude de gastronomie poétique, en analysant les anguilles du lac Copais, vantées par Aristophane, et aujourd'hui fort appréciées par les moines des couvents voisins, ou les anguilles du Strymon, célébrées par le poète Archéologue, et dont le dîner lui-même prouvé à lui seul la ville de Macédoine. Il aurait quelque plaisir à boire du vin de Lemnos, mentionné par Homère; en goûtant, non sans faire la grimace, le vin que les Grecs préfèrent à plaisir avec de la résine, il trouverait une véritable satisfaction à penser que cet usage doit remonter à la plus haute antiquité, et qu'il est probablement l'origine de la pomme de pin placée à l'entrée du Rhyne bacchique; cependant ingénument que je dors, comme tout d'autres choses, à M. de Chateaubriand.

La vie intérieure des Turcs (sans elle-même), en beaucoup de points, à la vie des anciens. Les habitudes des musulmans sont en partie des habitudes grecques

adoptées par leurs maîtres : souvent les Turcs ont fait pour la civilisation grecque ce qu'ils ont fait pour Sainte-Sophie : ils ont conservé l'édifice ; seulement ils ont placé le trépan au sommet. Sous ce rapport, habiter une ville turque, ce n'est pas tout à fait sortir du monde grec. Pour moi, quand j'errais dans les rues de Smyrne, sans cesse une porte s'ouvrait, qui laissait mon regard pénétrer dans l'intérieur d'une habitation, me donnant l'idée de l'existence domestique des anciens. La disposition des maisons turques, sans être que des maisons arabes, est calquée sur celle des maisons grecques et romaines. Point de fenêtres au dehors, une cour étroite entourée d'un péristyle, au centre de celle cour une fontaine, et, dans la porte la plus reculée du bâtiment, le harem, qui s'appellait le gynécée. L'aspect d'un quartier de Smyrne, brisée récemment, me rappelait les rues de Pompéi. A l'intérieur, même ressemblance : les tapis placés le long des murs, dans la salle du palais des Pharaons, sont déjà disposés comme les divans orientaux. Le mobilier d'une maison turque, compose surtout des tapis et des coussins, peut se résumer dans un vers d'Aristophane, qui meurt, comme le remarque M. Leake, que les Grecs ont toujours voulu leurs appartements de la même manière ; observation qu'on doit étendre aux Turcs. Plusieurs usages de l'Orient, qui ne viennent pas des anciens Grecs, existent chez leurs descendants. Ainsi la coutume aujourd'hui si générale de coucher sur les toits plats des maisons coïncide la vie à Elphenor, dans l'*Odyssée*. L'usage du voile a été grec avant d'être turc ; dans les temps héroïques, les femmes ne paraissent que voilées. Andromaque peinte

son voile, quand elle sort pour aller au temple. Le voile iulien, tel que Bénédictus le décrit, ne lui permettrait que de couvrir, et cachant tout le reste du visage¹, est un voile large, et l'ous relevée, à Égine, une ligne en l'air enroulé, de grandeur naturelle, représentant une femme dont la bouche et l'extrémité du nez sont voilées², exactement comme s'il s'agissait d'une dame de Constantinople.

La culture des femmes n'était pas chez les Grecs, mais, quel qu'on en ait pu dire, elle n'était pas non plus en Troie : les femmes de Constantinople sortent perpétuellement, les rues sont pleines de femmes, et surtout les forums. Ce qui caractérise les mœurs orientales, c'est que jamais les hommes ne sont admis à pénétrer dans l'appartement intérieur, où ils ont ensemble la mère, les sœurs, l'épouse³ du maître de la maison et ses enfants. Or, il en était de même, à peu de chose près, des femmes grecques dans l'antiquité, et les hommes n'étaient pas plus admis dans les gynécées qu'ils ne le sont dans les harems. On ne voit pas que les prétendants, malgré leur audace, entrent jamais dans l'appartement où Pénélope est retinée, étant la laide, ou brochant la toile au milieu de ses esclaves. D'autre part, les désordres reprochés au gynécée par les poètes grecs sont ceux dont on accuse le harem. Aristophane et Athénée reviennent à plusieurs reprises sur le goût des femmes grecques pour le vin ; il paraît

¹ Edouard Meier, p. 40.

² Description de Paris, t. III, pl. XLII, fig. 2.

³ On a beaucoup regretté la polygamie orientale ; elle était dans chaque pays, et l'on n'a pas allé à Constantinople, quand on demandait à deux femmes, si les enfants étaient dans une maison différente. Les faits de ces dernières années démontrent les choses avec assez.

que ce goût est partagé par les femmes turques : beaucoup passe-temps de la solitude, auquel entraîne la privation des plaisirs plus délicats de la société. Il faut attribuer aux mêmes causes les conversations généralement monotones des dames turques entre elles, même de celles qui appartiennent à la classe la plus élevée. Simonde parle aussi de ces réunions où les femmes grecques tenaient des discours pleins d'apbrédier. L'habitude familiarisée des deux sexes que représentaient les péripéties de l'Andrienne, et que représentent encore aujourd'hui les mœurs de l'Orient comme indécise et effrénée, est aussi nécessaire à la moralité des antiques qu'à leur agrément.

Rien ne saurait donner une idée des horreurs de l'ancienne comédie grecque, mieux que les bouffonneries débauchées des ombres échevées de Ségence et de Constantinople. L'incroyant impudique des satyres qui figuraient dans les drames grecs que l'on croit avoir donné leur nom a été fidèlement conservé par un personnage scandalosamente burlesque, nommé Kameuze, favori de la populace turque, qui se permet devant elle certaines gaietés dont les analogues ne peuvent se trouver que chez Aristophane, et qui font comprendre l'origine qu'Aristote donne à la comédie¹.

L'usage de recevoir des esclaves sans qu'il en résulte aucun sentiment d'humiliation pour celui qui reçoit est encore un trait de ressemblance qu'offrent les mœurs antiques avec les mœurs actuelles de la Grèce et de l'Orient. On ne se fait faire des présents toutes les fois

¹ *Principes d'Aristote*, chap. iv.

qu'il en trouve l'occasion, et Achille parle avec complaisance des bœufs dont qu'il a reçus de Priam.

Il n'est pas jusqu'à des usages religieux ou superstitieux que les sectateurs de l'athéisme, malgré leur horreur de toute idéologie, semblent avoir empruntés au paganisme¹. Un voyageur a vu avec étonnement des femmes turques offrir des aliments et des parfums aux Furies dans une grotte près de l'Ibros, et il a remarqué l'usage de la danse des derviches tourneurs avec la danse des Corymbes, telle que l'a décrite Apulée; mais ici, je pense, avec M. Leroch, qu'il faut remonter plus haut, et voir dans les coutumes des derviches un reste de danses barbares que d'anciens peuples de l'Asie avaient enseigné aux corymbes.

Je l'ai déjà dit, plusieurs de nos usages qu'on trouve chez les Turcs actuels et chez les anciens Grecs ne sont point dérivés les uns des autres, mais appartiennent également aux habitudes générales de l'Orient. Ainsi, Nestor, Achille, Hector, Priam, sont des dieux et sont la prière comme le plus divin personnage. D'autre part, l'esclavage sous des types orientaux, ainsi chez les Grecs d'adopter certains usages de l'Orient. En approchant du galles, il fallait se prosterner et baiser la terre, selon l'ancienne coutume orientale dont parle Ovide dans l'Enéide. Ces usages disparaissent chaque jour; ils ont cessé d'être grecs, ou plutôt ils ne l'ont

¹ Les turques turcs ont pareils aux mêmes traditions grecs. la pierre sacrée au moment de l'apocalypse au temple au labyrinthe est la même dont parle Boccaccio. « Les turcs et les grecs l'honneurait par un sacrifice et une offre, comme qu'on trouve aux grecs. » (Hérodote, VII, 417.)

jamais été. Les Grecs, redevenus libres, les ont bientôt comme détestés les mots lars qui s'élevaient glorieux dans leur idioma à la faveur de la servitude. Ces mots ont disparu de la langue le lendemain du jour où les Turcs ont disparu du territoire.

La langue est ce qu'il y a en Grèce de plus antique. C'est un grand charme pour celui qui a voulu se cultiver l'antiquité grecque d'entendre parler grec autour de lui, de reconnaître dans les conversations d'un guide ou d'un étudiant tel mot qu'il n'avait jusqu'alors rencontré que dans Homère. Il semble alors qu'on est réellement transporté dans la Grèce antique; on est tenté de dire au passant, comme Philochète à ses compatriotes retrouvés dans Lemnos : « Je vous vous entendez, » et de s'écrier comme lui : « O langage bien-aimé ! » Mais, pour se livrer à ce transport, il faudrait, dirait-on, que ce langage fût celui des anciens Hellènes, et non pas un dérivé imparfait qui désigne une prononciation mauvaise. À cela on peut répondre : qu'il n'y a pas de raison pour que les descendants de Périclès adoptent le système qu'un serf hollandais a imaginé au xvi^e siècle. Du reste, la question est délicate et ne saurait être traitée ici. Qu'il suffise d'affirmer que plusieurs règles de prononciation, adoptées par les Grecs modernes, remontent à la plus haute antiquité, et que l'on trouve déjà dans le 5^e siècle de notre ère des exemples de l'iotacisme, c'est-à-dire de *é*, *et*, *es*, prononcés *i*, bien que l'iotacisme ne paraisse avoir été définitivement et complètement construit qu'au 11^e ou 12^e siècle.

L'iotacisme, d'ailleurs, n'est pas toute la prononciation.

tion grecque. Sous d'autres rapports, la prononciation du grec moderne est certainement conforme à la prononciation antique : la où la nôtre ne peut se flatter d'avoir été exacte. Les Grecs ont fidèlement conservé à l'accent la place véritable dans des mots où nous reproduisons les déplacements introduits dans l'accentuation grecque par la prononciation latine¹. En somme, il y a peu à suivre une prononciation vivante, bien que les notes aient pu utiliser le type antique d'où elle provient. Cette méthode sera toujours préférable à un système purement arbitraire, et l'on sera toujours plus près d'Hésiode et de Sapho que en prononçant le grec comme un mendiant d'Athènes qu'en le prononçant comme un bourgeois de Rotterdam².

Dans le langage populaire de certaines parties de la Grèce, on retrouve quelques vestiges des dialectes qui y furent parlés autrefois. En général, les anciens dialectes grecs ont péri par suite de conquête, qui les a identifiés avec la vie locale des pays subjugués. Cependant ils n'ont pas disparu entièrement; on recueille à des traces assez nombreuses le dialecte corinthe dans la Béotie

¹ Loeb, *Excursives*, p. 101-102.

² Le grec moderne n'est pas un dialecte qui diffère du grec ancien, comme l'italien ou le français du latin. Le grec moderne est seulement du grec fort altéré : la note de plusieurs mots a changé, on a écrit au lieu d'espacement un point, la prononciation s'est appauvrie, elle a perdu plusieurs de ses forces. Deux vices sont regrettables : l'un est qu'on emploie aujourd'hui le polytonique primitif de la majuscule que, par exemple, je n'ai pas j'aima, pour je veux aimer, et le diacritique ou au moins l'accent primitif primitif d'une préposition qui correspond à la préposition d'un français. Telles sont les principales différences entre le grec ancien et le grec moderne. Malgré ces différences, le fond de la langue est encore le même, et peut devenir l'étude de la langue de l'un de plusieurs maîtres.

et la Phocide, et dans un certain nombre de Péloponèse, la Tracanie, la dialecte d'arien s'est merveilleusement conservé. Un certain nombre de mots grecs oubliés avec le temps ont été remplacés dans l'usage par une autre expression : *maré*, *travé*, *courir*, se dit *trai*, au lieu de *draimé*; au lieu d'*arien*, *para*, *parina*. Eh bien! il arrive que le vieux mot grec oublié se retrouve dans un coin de la Grèce; par exemple, *draimé* dans les villages du Parosse. Pour *arien*, son héritier est plus singulier; après avoir complètement disparu de la langue grecque moderne, il ne se trouve plus que dans le patois des environs de Beroïlle, où *para* se dit *arien*, mot qui a encore été entendu en 1838, et qui certainement sera que quelques autres mots grecs épars dans les patois provinciaux, rattachés à l'arrivée des Phaciens sur les rives de la Gaule. En Grèce, quelques le mot antique a subsisté, mais avec un sens plus ou moins modifié. Il est curieux de se rendre compte des causes de cette modification, et de voir pour ainsi dire le grec ancien s'étourdir vers le grec moderne. Le mot *para*, qui s'emploie exclusivement pour *poisson*, est dérivé d'*oparion*, qui, dans le grec ancien, signifiait *bonne chair*, *bon morceau*, parce que chez les anciens le poisson fut toujours regardé comme l'aliment le plus délicat, le plus recherché, comme les viandes, de hauteurs métriques, et le favori de Bérillien. Or bien un usage antique restait rasé de l'exemple d'un mot employé dans le langage moderne; le vin s'appelle aujourd'hui *trai*, c'est-à-dire *bonne table*, en raison de l'usage où étaient les Grecs de mêler au vin du

¹ *Orléans, Recueil des Poésies*, p. 222.

antel et deux ingrédients. Voici un autre exemple de vers antel d'un mot oxyptre par une particularité de la vie antique, dont le souvenir a péri, mais qui a laissé une trace dans le langage par le mot même : *trigoussie* voudrait-il dire aujourd'hui chanter, et la *trigoussie* n'aurait pas été chançon¹ ?

Tous-voient le mot antique s'être conservé sous la forme de diminutif².

Parfois même une expression antée dans la langue grecque moderne ne se trouve à aucune époque dans le grec ancien, et cependant porte la marque d'une parenté évidente avec des mots qui tirent de tout temps partie de la langue antique. Ainsi *Foss*, en grec moderne, s'appelle *sero*, ce qui ne ressemble nullement au nom de *Foss* en grec ancien, *haidr* ; mais *sero* s'appelle *Nerens* et les *Néréides*, qui sont des divinités aquatiques. La racine de leur nom semble avoir péri à une époque très-ancienne dans l'ancienne langue, et, chose singulière, avoir subsisté jusqu'à nos jours dans *sero*, nom de *Foss* en grec moderne³.

Ces faits, quelque singuliers qu'ils soient, peuvent se comprendre à l'aide de faits analogues et s'expliquer par la nature des choses. Le langage que parle le peuple change beaucoup moins que le langage écrit par les

¹ Ce qui est antel pour le grec a eu lieu également dans le passage de l'un des langages qui se parlaient, et particulièrement en français. On appelle d'ailleurs, dans les langues françaises, d'un *trigoussie*, une petite chanson, mais (comme français) d'un *trigoussie*, une petite chanson qui dans le grec ancien, paraissait venir d'un mot plus fréquent que le simple *sero*, *sero*.

² Ce qui est antel de modern reconnaît l'existence d'un mot grec du *Nerens*, *Néréides*, porte de la langue d'aujourd'hui, et qui rappelle *sero*, d'est que le mot *sero* dans *sero* est d'un mot.

servants ou les poètes. Elle s'aggraveait insensiblement perdue, tel mot même sorti de la langue littéraire depuis des siècles, pouvait avoir subi longtemps après dans l'usage populaire; et comme le grec d'aujourd'hui parle est sorti de cet usage, il a pu conserver et rectifier les sons et les mots négligés ou égarés par les auteurs. Il en a été ainsi partout, partout le langage vulgaire a conservé des éléments très-anciens qui ont disparu dans le langage cultivé. Le patois que parlent les paysans normands et picards est beaucoup plus semblable au français de Ville-Hardouin ou de Joinville que le français de l'Académie; bien des mots que la langue française a exclus en se polissant sont restés dans les dialectes provinciaux. Il serait curieux de chercher si, dans les érudits écrits de la Grèce, on ne trouverait pas des formes très-anciennes du langage grec; on pourrait presque l'affirmer d'avance¹.

Le grec moderne peut donc servir à faire connaître plus à fond le grec ancien, quelquefois il peut offrir l'explication inattendue d'un passage obscur², et même répondre à de vaines inductions quelques contradictions³. Enfin, en parlant le grec moderne et en l'enten-

¹ De la même manière on fait les conclusions, que, des dialectes de la Grèce antique, celui qui descend dans le patois moderne normand, c'est le plus ancien de tous, le dialecte vulgaire.

² Le mot du mot *σύνεσις*, dans Septante, *σύνεσις* à l'olime, c'est l'application par le nom de *σύνεσις*, que les peuples étaient venus aux lieux qui étaient l'olime de l'olime. Voy. le *Trésor de Septante*, p. 101.

³ Il est dit dans les *Chroniques*, t. 108, à propos d'un passage de l'olime (10) vrai en l'olime de l'olime ou vrai dans une autre de l'olime. Il serait alors qu'un vrai d'olime pour l'olime, dans ce passage d'olime, l'olime d'un vrai.

deut parler, on acquiesce de la langue d'Iliade et de Pindar en se tenant pratique, et, pour ainsi dire, une intelligence vivante que rien ne saurait remplacer. Du reste, le grec moderne tend chaque jour davantage à se rapprocher du grec ancien, et dans quelques années le voyageur jouira presque complètement du plaisir d'entendre résonner à ses oreilles le langage qu'on parlait à Athènes il y a deux mille ans. Jamais, jusqu'à ce jour, un peuple n'a essayé de refaire sa langue, de remonter sans l'idée du langage de ses pères; c'est un apostrophe qu'il était réservé à la Grèce contemporaine de donner. Cette tentative unique est d'autant plus intéressante, qu'elle est dictée aux Grecs par le sentiment et l'orgueil bien permis de leur nationalité glorieuse. Pour eux, la poésie, c'est le passé, il est naturel qu'ils y cherchent les fibres de leur indépendance et la garantie de leur avenir. On aime à les voir rendre à leurs villes affranchies les noms qu'elles portaient antérieurement; ils veulent effacer le souvenir de la servitude et ressusciter les traditions de la gloire et de la liberté. Ces noms officiels sont acceptés par le peuple. Il en est de même pour la langue; non-seulement les écrivains s'efforcent de suivre les pas de Pindare et d'Homère, qui, au temps de la captivité, préparait par la régénération de l'épique-patriotisme la régénération de l'esprit national, mais aussi les courants littéraires reviennent de plus en plus aux formes de la langue antique, à tel point qu'on peut lire quelques-uns des pages cultes écrites hier presque sans s'apercevoir qu'on lit du grec moderne, mais chaque jour les habitudes du grec ancien reviennent insensiblement dans l'usage universel.

Chez un peuple aussi pharisaïque que le peuple grec, on est bien sûr que les lois sont comprises par tous, et les lois ont été religieuses dans un sens fort différent de ce qu'était le grec vulgaire avant la révolution. Plusieurs expressions nouvelles sont remplacées par les expressions religieuses; celles-ci, au moins, commencent à être entendues, et il n'y a eu le chagrin de trouver à Delphes un Grec qui ne comprenait pas le mot *thara*, parle, et n'entendait que le mot italien porta, en revanche, j'ai eu le plaisir de voir affiché à Eleusis un arrêtissement au sujet de certains chrétiens grecs qui s'adressaient évidemment à toutes les classes de la population, et dans lequel, au lieu du mot vulgaire *sigon*, chère, on mettait le mot classique *deipar*.

Avant d'avoir recouvré leur indépendance, les Grecs n'osaient porter leur vrai nom, leur nom digne et humanitaire d'*Hellènes*, ils le réservaient pour leurs aïeux, qu'ils croyaient avoir été des grands hommes comme les arbres des forêts, car le vague souvenir de la grandeur morale du peuple grec s'était traduit grossièrement en une idée de grandeur matérielle. En-mêmes s'appelaient non pas *Hellènes*, mais enfants des *Hellènes*. Depuis qu'ils sont libres, ils ont senti qu'ils avaient le droit de reprendre leur nom. Tout le monde connaît le début du chant de Riga : « *Allons, enfants des Hellènes....* » Riga lui-même ne donnait pas le nom d'*Hellènes* à ceux qu'il appelait à la liberté, mais qui n'étaient pas encore libres.

La guerre de l'indépendance a retrouvé le pansé de la Grèce, les scènes de la vie littéraire sont redevenues les scènes de la vie journalière. Les chefs sont

détachées de leurs montagnes, la clarté brillante, portant leurs belles kachides : on s'est levé en pleine nuit. On n'a vu que combats singuliers précédés de dolo et d'ingares, querelles pour le bœuf, luttas terribles pour enlever le corps d'un brave ou dépouiller un ennemi mort de ses armes. Du reste, c'était le même genre de guerre. Les Grecs comme les Turcs combattent toujours derrière un abri, et, quelle que fût leur bravoure, ne s'exposent pas volontiers à découvert. Mais aussi, quand il dirige sa flèche contre le fils de Tydée, se place derrière une roche silencieuse sur un tombeau, comme un palétre aurait agité sa carabine derrière une pierre funéraire dans un cimetière turc. Cependant des chanteurs, des hommes inconnus, mais inspirés, embellissent ces faits héroïques dans la langue de leur vieil aïeul, tandis que les jeunes compatriotes des villes répètent le chant de Raps, dont le début célèbre est emprunté aux *Perse d'Eschyle*.

Les héros de la Grèce moderne ont souvent offert des traits d'une ressemblance glorieuse avec les héros de la poésie antique. Par un hasard singulier, c'est un Olympe Olympien, qui, à beaucoup d'égards, rappelle Achille. L'Achille moderne aux passions terribles, à la colère fureur, blessé dans son orgueil, se sépare des autres chefs, et se fait longtemps à l'écart, non sans se tenir, au bord de la mer, mais dans une caserne du Pirée. Le vaillant Olympien était célèbre des jeunesses par la rapidité de sa course, comme le fils de Pélée. Il courait devant une voiture dont les chevaux étaient lâchés au galop. On dit la même chose de Nikita, surnommé *l'âne* relégué dans l'île d'Égine, ou le n'él

pas vu sans émotion ce terrible capitaine, que ses exploits héroïques avaient faits surnommer le *Forcage*, se lever de la simple table sur laquelle il posait son verre. En sortant, mon guide me disait : « Aujourd'hui encore, il défilait à la course le cheval le plus rapide. » Il me citait, pour m'en convaincre, deux vers d'un chant populaire sur le vieux Néfilis, dont les paroles des aïeux.

La jour où je visitai les ruines de Myrènes, le caractère des lieux et des monuments ne fut pas pour moi le seul commémoratif de la belle poésie d'Homère, et l'histoire contemporaine m'en offrit un autre moins frappant. Ce jour-là, on m'avait montré dans le mar de Faglies de Naxos l'inspiration de la belle qui frappa Capo d'Istria, et qui portait d'une main armée contre celle d'Orèsle, que le devoir de venger sa mère. Le vieux bey du Magne, Pietro Nevronichelli, dont je devais saluer quelques jours après la vénérable vicieuse; Pietro-Bey, qu'il faut entendre raconter avec une simplicité sublime comment son grand-père, son père et lui-même ont battu les Turcs; Pietro-Bey, qui n'avait peut-être pas assez subtil, sous un gouvernement jaloux d'effacer le passé récent de la Grèce, que les beys du Magne se contentaient d'offrir au sultan pour tout tribut vingt piastres à la pointe de leur sabre en lui disant : « Je te les donne, non que je te les doive, mais parce que telle est ma volonté ; » Pietro-Bey était en prison; son frère Constantin et son fils George n'avaient pu obtenir sa grâce de Capo d'Istria. A l'heure de la messe, Constantin et George attendaient le président à la porte de Néfilis; le frère du vieux Nevronichelli lire

sur l'enfance des siens, qui tombe à ses pieds, le fils, avec le sentiment d'Electre criant à son frère aîné qu'il frappe Clytemnestre : « Redouble et la poitrine » donne un coup de poignard au cadavre. Condamné, il demande la faveur de baiser la main de son père avant de mourir. Cette grâce lui fut refusée; mais, quand il marcha au lieu où il devait être tué, on vit le vieux roi, en robe descendant des Spartiates, paraître à la fenêtre de sa prison, et, sans larmes, sans parler, tenir son enfant.

Ce récit n'eût été en toute circonstance; il me frappa singulièrement dans ce jour, où j'étais plein d'Eschyle et poursuivi du souvenir d'Oreste. C'est, après tout de meses, comme un écho de la voix d'Aristote de l'antique Solonisme qui retentissait à mes oreilles dans ce roci d'Ivrie. La tragédie moderne était la pros d'Arges en regard de la tragédie antique. Un même principe avait créé le fils d'Agamemnon et le fils de Mueremchah; c'était cette loi du talon qu'Eschyle exprime si énergiquement dans les *Choéphores* : vie pour vie, sang pour sang.

Alors, dans ce pays, les événements de l'histoire, comme les scènes de la nature, conduisant à cette vieille poésie grecque reprenaient par le spectacle des lieux et des souvenirs qui l'ont inspirée. J'ai été surpris, je l'avouerai, de trouver en Grèce des vestiges si nombreux et si vivants de l'ancien caractère hellénique. Je les ai examinés avec soin, avec respect, comme des monuments vénérables et des titres glorieux. En me livrant à ce travail, avant tout littéraire, j'ai cru faire encore autre chose qu'affirmer la poésie antique : j'ai voulu en

même temps montrer que les Hellènes d'acquiescence sont les descendants légitimes des Hellènes d'autorité, et cela peut avoir quelque importance. Ils donnent leur liberté à leur nom. L'Europe s'est émue en leur faveur à cause de leur passé; tout ce qui se rattache à ce brillant passé peut concourir à assurer leur avenir.

Je ne me fâche point que ces notes rapides d'un voyageur soient destinées à servir en rien cet amour, je dis seulement dans quel sentiment j'ai écrit. Les Grecs, d'ailleurs, n'ont plus besoin que les encouragements leur viennent du dehors; ils ont maintenant une tribune nationale, cette tribune qui ne s'était pas relevée depuis Démosthène, et où un Grec aimé de la France, le patriote Jean Colletis¹, vient de faire entendre de si nobles paroles. Que les Grecs reprennent complètement la tradition de leur gloire, et pensent-ils, c'est le vœu par lequel je termine ces rapprochements entre l'antique poésie et la réalité contemporaine, pensent-ils avoir une histoire qui soit, non plus seulement la commentaire, mais la seconde édition de leur ancienne histoire?

¹ Colletis fut élu en 1834. En 1838, Colletis a prononcé de belles paroles sur la Grèce et la France est stupéfaite, mais, hélas! il les a prononcées sur son lit de mort.

L'AFFRANCHISSEMENT DE LA GRÈCE.

Parmi les révolutions que ce siècle a vues s'accomplir, il en est une qui a vivement excité les sympathies de la France, et dont les suites ne sont pas sans importance pour nos propres destinées : c'est la révolution qui a délivré la Grèce. Les hommes de la génération présente, en ces tristes jours d'abaissement moral et de prostitution politique, peuvent regretter ces années d'enthousiasme pendant lesquelles, une pour une, comme qui dit à la fois celle de la religion et de la liberté, celle des beaux souvenirs et des généreuses espérances, ils vivaient avec un intérêt passionné la lutte héroïque soutenue par les Képhirs du Péloponèse ou les marins d'Ipsara, alors qu'on se rencontrait dans les salons de Paris les députés de Hongkonghi, les maîtres de Chio, les capitaines de Canaris. Les femmes quittaient pour donner de la poudre aux Hellènes, les soldats français allaient les aider à vaincre, des hommes d'armes formaient un conseil destiné à seconder leurs efforts. M. Villermain retraçait eloquemment leur histoire. M. de Chateaubriand, écrivain,



artiste, ministre, prêtait à cette noble cause sa plume, sa parole, ses actes et l'appui de sa gloire. L'Académie française ne voulait pas rester étrangère à ce mouvement généreux ; elle choisit pour sujet du prix de poésie l'indépendance de la Grèce. A cette occasion furent composés les vers qu'on va lire. Alors enfoncé dans une petite ville d'Allemagne, d'où j'avais fait le vœu très-peu raisonnable de ne plus sortir, j'étais loin de penser que je venais jamais la Grèce ailleurs que dans les savants cours de M. Welcker et dans les roûts de mon ami Schœne. Je n'envoyai pas mes vers au concours. J'étais à cette époque atteint d'un grand découragement de la vie ; d'ailleurs, comme on le verra par la fin du sonnet, mon but aurait été de faire tout qu'il le pour les Grecs en remportant le prix si je l'avais obtenu. Mon absence était un obstacle insurmontable à l'émulation de ce poète qui n'avait point à concourir. Je ne concourus pas. Aujourd'hui, en publiant cette poésie d'un autre âge, j'ajoute à la mémoire des héros antiques, qui témoignent à leurs frères un don brillant ou modeste selon que les avait partagés Jupiter. Poëse à la Grèce dédiquée, que j'ai traduite avec tout de bonheur, Fléménage qui s'adressait avec tant de sympathie à la Grèce armée contre ses tyrans.

Les Grecs ont triomphé. A Navarin et en Morée, la France a partagé et assisté leur triomphe. Comment n'y aurait-il pas entre les deux peuples unifié sacré et unie constante? comment ne sentaient-ils pas enchaînés l'un à l'autre par ce lien qui subsiste entre deux frères d'armes qui ont combattu côte à côte et vaincu ensemble? Aussi le nom français est resté popu-

faire en Grèce. La Grèce se dresse des Anglais et des Russes, qui ont intérêt à la dominer; elle aime les Français, qui ont intérêt à ce qu'elle soit indépendante. Ce qu'on appelle en Grèce le parti français n'est pas un parti, c'est l'opinion nationale. Il se compose des meilleurs, des plus fiers et des plus sages patriotes. C'est vers la France que se tournent les regards des hommes désintéressés qui désirent sincèrement que leur pays prospère et s'agrandisse. De son côté, la France aime la Grèce. Elle l'aidera à vaincre; elle veut avec intérêt les premiers pas de cet enfant vigoureux qui est un peu le sien, qu'elle a élevé de son sang, qui flotte dans les langues étroitement liées avec trop de passions par les erreurs classiques de la diplomatie européenne. Elle voudrait le voir se mouvoir plus à l'aise sous son beau ciel; elle voudrait et elle doit vouloir qu'un État respectable se lève entre l'influence anglaise et l'ambition moscovite. Mais quand la France sera-t-elle assez libre au dehors pour être forte au dehors? quand reprendra-t-elle son ancien patronage des États chrétiens de l'Orient? En attendant cet avenir dans lequel il lui s'agitait à espérer, et auquel Dieu nous préserve de renoncer! la Grèce, réduite à elle-même, doit résolument travailler à développer tout ce qu'il y a d'énergie, d'effort dans ses citoyens, de ressources dans son sol et son climat; elle doit s'organiser, se fortifier, s'éclairer, s'enrichir, et attendre les événements. C'est le parti qu'elle a pris. S'il reste incertainement à faire, il lui reconnaît que depuis trente ans beaucoup de choses ont été faites. D'abord l'ordre a été fondé; la sécurité règne sur la terre et sur la mer. Ce n'était

pas chose facile d'établir une police exacte dans un pays dont les pirates avaient quelque renommée, et qui s'était affranchi surtout par le bras de ses Éléphantes. Maintenant on navigue sans aucun danger à travers l'Archipel. Quant aux Éléphantes, de peur qu'ils ne continuassent à s'être médié un nom sur lequel leur vaillance venait de jeter tant de gloire, on en a fait des gendarmes.

La population s'est considérablement accrue, sous le régime de la liberté et sous l'empire de la paix. La petite Ile de Syra, qui ne comptait que quelques maisons, compte aujourd'hui vingt mille habitants. Il ne se passe pas de semaine qu'elle ne lance un navire à la mer. Athènes n'esploit pas, pour ainsi dire, après la guerre; à peine quelques milliers d'hommes étaient debout : Athènes comptait aujourd'hui une population de plus de treize mille âmes, qui augmente chaque jour. Enfin, et c'est là ce qui, malgré toutes les difficultés du présent, répond de l'avenir, ce peuple a un profond sentiment de nationalité, un vil et sincère amour de la patrie. Il croit à lui-même, il croit à ses destinées. Il peut faire des fautes, mais il est plein de confiance et de courage. Il se sent Grec. Il se sent libre, il se rêve grand. Avec cela on peut blâmer, hésiter, souffrir; on ne peut pas.¹

¹ Jusqu'en 1821, 1826 et 1828.

L'AFFRANCHISSEMENT DE LA GRÈCE.

Un brail sourd se répand de Danube à l'Égée :
 Le montagnard l'entraîne, de l'Élément l'indompté,
 Le moine sur son âne.
 Que veut-on dire?... Quels vœux, quels dieux l'ont apporté ?
 On se suit, mais si dit : *Fraternité, Liberté !*
 Il dit à l'autre que la Grèce respire !

Le monde le croit mortel et pleure son tombeau ;
 L'Europe l'oublie longtemps sous les décombres ;
 Les vapoteurs d'alentour ont son tombeau ;
 On le regarde parmi les enfers.
 Elle va cependant... Ne vous trompez-vous pas ?
 Non, repart son front se colore,
 Son cœur dans son sein bat encore.
 Pour rendre un glorieux elle a leûs ses lites.
 Et, comme d'un instant d'une nouvelle source,
 Prenant sa faible main sur son front grisonné,
 A la clarté du jour elle a recouvert les yeux.
 Qu'elle est changeante, belle ! avec qu'elle est saur belle !
 Ses vœux : *Monarchie d'empereur seigneur d'elle,*
 Elle doit par degrés remonter au ciel,
 Lamentant sur son front encore pleins de sommeil,
 Elle dit de grands noms : *Thésée, Alcide, Achille,*
Lycurgue, Pédote, Marathon, Thermopyles...
 Ils se composent pas, ... ces noms pouront tout braver ;
 Pour-dire à la fin ont les gravés sur des tombes.
 Mais bientôt disparus comme au sein d'un nuage

De ce poëte confier le destin sanglant.
 La Grâce seule s'élève. Elle des cœurs fers
 De jadis nous coupe l'arrigueur barbare,
 Des peuples grégis d'or la splendeur vaine;
 Elle nous des fers, elle agit nos cœurs,
 Et nous des leurs présents qu'a menacés la gloire
 Des les enfants vains, les temples profanes,
 Et les prières vaines, dans l'homme ténébreux.
 De nous pressent alors. Et nous des fers d'illusions;
 C'est le bruit du sang qui gronde sur les murs;
 C'est le bruit qu'on sentant tout, venant les fers,
 Et de la liberté le sang rempli les murs.

LA GRÂCE.

O France! viens à moi, toi classique et chrétienne,
 Que parle de ta gloire et de ta sainte en la sainte.
 O France! viens à moi, toi classique et chrétienne,

LA GRÂCE.

Me vras, me vras, glorieux vras;
 Furent de l'ère sainte, furent de l'ère sainte
 Nos belliques vras sont vras d'illusions.
 Pour toute vras magiques
 Mes vras vras à vras.

LA GRÂCE.

O France! à ma sainte, ma sainte par la sainte.
 N'avez-vous plus de sainte sainte?
 N'avez-vous plus de sainte sainte?
 Ma sainte, ma sainte-tu ce que la sainte sainte?

LA GRÂCE.

Mais ce saint, sainte sainte, à sainte?
 Si j'ai sainte, c'est de sainte sainte.
 Pour les saintes je n'ai sainte de sainte,
 D'autres saintes occupent ma sainte.
 Je regarde vers l'illusions.

Sur Ocean l'aise voir en vain s'engouffrer ;
Vers du Nord au Sud en grande course écheue
Je veux courir au joug le siècle indépendant ;
Je veux...

LA MER.

Mélancolique toi, si la distance l'ose,
Sois, pour lutter à l'aise avec l'espérance,
Fuge la tristesse bleue, la douleur aux vagues,
Quand c'est toi qui es si vite les amers à la main !...
Rêpe pour te guérir de la douleur bleue
Les flots ont besoin de être inquiets !,
Fais-les, pour toi d'appeler le plus grand deuil :
Ces vagues qui peult sur le rocher qui gronde
Se détacher et tomber en tourbillon !,
Qu'importe est-ce toi qui restes ton orgueil ?
Je ne vois qu'une nuit profonde
Où la solitude agit son tourment,
En train que le sang s'écoule
Et des glaces sur ses tourments,
Tu passes dans tes vagues l'ondoyance du monde,
Mais ne pourrais plonger sous la surface,
Dans la fraîcheur de l'eau et chasser la croûte,
O tristesse de glace livide sur l'écume !...

Es-tu de moi ou de moi, de la liberté ;
Anglaisse ! Anglaise ! à ta superbe rive
Sur l'air de tes vents que ma plume s'élève ;
Mais tu ne réponds point... Dans un silence
Tu es de l'incertitude par l'angoisse agitée.
Qu'importe à tes vagues que je vive ou l'espérance ?
Pour toi fait le monde et fait ton empire.

¹ Le défilé de la mer.

² Le vent d'Alizés et les courants qui le suivent.

Tandis que les oiseaux vont à tes toisons,
 Le belier en vain de pleurs ses plis émaillera
 Et ses plaintes vers toi du bois au bois portées
 Va se briser avec eux sur tes bords.

Ames.

O Géron ! un cœur anglois a recueilli ta plainte,
 Un cœur que les vœux ont brisé sous leur poids,
 Ou du monde et du mal l'oppression est démise,
 Surpris de l'autre camp se réveille à ta voix.
 Oui, je le reconnais, ta voix plaintive, O Géron ;
 Elle m'a rappelé les jours de ma jeunesse,
 Les penses d'un autre âge et les temps d'autrefois.
 Quand tu chassais d'Irland le rinceur vicieux,
 Tu villos résumant du pur de nos châteaux,
 Mon corps avec nous se baignait dans tes eaux,
 Oui, Géron, je t'ai vu avec qu'on m'a vu
 Et je pleure ton sort avec tendresse,
 Avec qu'on pleure des vœux
 Aujourd'hui de l'autre côté la tête se redresse,
 Les bras levés en ta main et se combats, j'assure,
 Tous, je jure à tes pieds ma gloire, ma fortune
 Et le sac de mes jours,
 Que je suis l'un de ces peuples qu'il faut être
 Pour regretter et pour servir !
 Ah ! de tes vœux que jamais ne déçois
 Et que ton sein qu'on me laisse muer.

Maudslough ! c'est là que Byron de la patrie,

Maudslough ! en son sein baigné d'écume

Par l'instinct de la nature.

Avec sa queue, Byron, est brillant et haïssable,

Tu crèves sur tes pas la gloire et le malheur.

« Mais lequel, lequel d'eux ?
 — Qui, l'un, l'autre des deux.
 — Ses braves que le fils dirige !...
 — N'importe, ils combattent toujours. »

Ainsi, les jours couraient vers les deux mille,
 Chacun se livrant à l'effort de leur sort,
 Et tous les soirs battaient pour cette noble ville
 Comme pour un seul ennemi de la mort.

Mais ton jour au vent, jour de deuil et de gloire,
 Jour de massacre et de victoire.

« Alors, frères, moi de quelques-uns des miens,
 Les Tuons nous fîmes là, d'un au sein de l'autre,
 Longtemps notre courage occupa leur nombre
 Pendant que nous mourrions, aux bords des hourras,
 Aux cris de sang, aux suppliques infimes,
 Bébés, débiles aux enfans et nos femmes. »
 Ils marchaient dans la nuit, craignant de respirer,
 En silence après d'eux, d'enviaient leurs compagnes,
 Et les enfants s'abaissaient pleurer !
 Pourrais-je peindre les montagnes,
 Et tout autour ! — Non ; à peine à deviner
 Et tout autour ! tout le ton de malheur !

LA NUIT.

Mourir, voir que je pleure en ces ombres effrayées,
 Et la vieillesse défilé en l'ombre assourdie.

Et vous, même plus malade,
 Douce pour moi votre glorieux sang,
 Douce pour moi vos larmes glorieuses !

Ainsi dit le Grec... au plus, moi, c'est moi,
 C'est vous qu'il entendait, c'est toute fibre humaine
 Qui palpite d'espérance et qui frémisse d'effroi.

Regardons ces maux, — La vérité m'éclaire.
 Oûï, notre art est habile et nos talens sont prompts,
 Ils maillent, ces héros, sur les champs de bataille,
 Ils maillent, mais en vain, sans pouvoir les défendre,
 Ils maillent, mes châteaux, je rougis de mes châteaux,
 Et vous sans plus longtemps comptez de m'attendre.
 Ah! plus de châteaux, des pleurs!... pas de pleurs, ou pas d'art
 Pour sauver ce qui reste et qui rendrait tout art.
 Après, nous chanterons des hymnes à leur gloire,
 Après, nous verserons des pleurs sur leur misère,
 Mais d'abord demandez-leur de quoi briser leurs fers;
 Demandez du pain, demandez des armes;
 Des pleurs valent mieux que des vers,
 C'est d'acier vous donnez que des herbes.



PORTRAITS DE ROME

à DIFFÉRENTS ÂGES



PORTRAITS DE ROME

A DIFFÉRENTS ÂGES

MOYEN ÂGE.

(1275-1480.)

Les écrivains des siècles à Rome.—Impressions du voyage d'un Anglais de ce siècle.—Effet du nom de Rome sur les imaginations des hommes du Nord.—Lamentations de Belgique le Grand.—Bûcheron, dialogue de l'homme.—Pêcheurs liguriens.—Poète à Rome.—Autres de ceques âge contre Rome.

Rome n'est pas une ville comme les autres villes : Rome a un charme malaisé à définir, et qui n'appartient qu'à elle. Ceux qui éprouvent ce charme s'entendent à demi-mot; pour les autres, c'est une énigme. Quelquefois-uns avouent même ne pas comprendre l'attrait mystérieux qui attache à une ville connue à une personne; un plus grand nombre affichent la prétention de sentir cet attrait, mais les véritables fidèles reconnaissent bien vite ces faux dévots et courrent en les évitant, comme les personnes qui savent véritablement la peinture ou la musique sourient quand cer-

lignes considérables se plissent à court-jour devant le tableau qu'ils admirent, on balbutie à l'excès la mesure de l'air qui les transporte.

Il y aurait encore des volumes à écrire sur Rome, après tout ce qu'on a écrit; et je ne sçonne pas à donner un jour ma propre impression personnelle, comme tant d'autres l'ont fait. Mais pour aujourd'hui je m'ai pas cette ambition. Je me contenterai de passer rapidement en revue les impressions successives que Rome a produites sur un certain nombre d'hommes différents de nation, de caractère et de génie, pendant un espace de quelques siècles.

Ce n'est pas Rome même que je présente au lecteur, ce sont les reflets que Rome a jetés sur les imaginations de moyen âge et sur les intelligences modernes. Parmi ceux que divers motifs ont attirés vers cette ville extraordinaire, il y a des barbares et des saints, des pèlerins sans nom et de grands poètes, des philosophes et des artistes; chacun a vu et compris Rome à sa manière. La comparaison de ces points de vue, si dissimilaires, peut être piquante et instructive; elle peut aider ceux qui n'ont point vu Rome à se faire une idée de cette ville, comme on se forme l'idée d'un caractère en rapprochant les témoignages qui le concernent, les jugements qu'il a inspirés. C'est ainsi qu'on a fait l'histoire des historiens d'Alexandre. Et pour ceux qui connaissent Rome et qui l'aiment, n'y a-t-il pas quelque intérêt à parcourir cette galerie de portraits, à les comparer à l'original, à retrouver en eux quelque chose de ce qui plaît en lui? Fui comme un admirateur de Napoléon qui avait une collection de bustes et de gravures représen-

tout Plémarie vallonbressane, à toutes les époques de sa carrière. Dans le couvent de Vallonbresse, j'ai trouvé un recueil énorme de toutes les images de la Vierge, depuis les gravures d'après les chefs-d'œuvre des grands maîtres, jusqu'aux représentations populaires du type sacré, tel que l'ont décrite à l'infini les dévotions individuelles et les légendes locales. L'auteur du recueil était un bon moine vallonbressan, qui, indigné de voir qu'on rassemblait avec soin les images de Vierge, avait voulu, par un hommage risqué, venger de cet hommage profane sa madone adorée. Chacun ressemble à ce moine; chacun a sa religion; chacun a son héros, sa déesse, sa sainte, dont il suspend les images à son sanctuaire domestique. Rome a, comme Napoléon, des portraits de ses différentsigny. Comme Vénus, en mère, comme la madone, qu'on pourrait presque nommer sa fille, elle a réuni sous son des aspects son éternelle beauté. Rome a donc droit à un culte semblable; elle mérite bien qu'on recueille les peintures faites par la main des clercs, et qu'on les appende au parloir du temple que d'autres s'acharneront.

Le premier voyageur que je rencontre est un Gascon, un homme de Poitiers probablement, qui se nommait *Isidore Marafactus*. Après avoir rempli à Rome des charges importantes, il revint, vers 1810, dans sa patrie. Nous possédons un fragment lui est resté, à plusieurs égards, d'un poème qu'il avait composé sur son retour en Gaule. Ce fragment commence par un adieu que le voyageur adresse à Rome en la quittant. Depuis *Isidore*, bien des voyageurs ont éprouvé un douloureux attendrissement au moment de cet adieu. Quand on

s'est accoutumé à vivre à Rome, on ne peut s'en désigner sans un serrement de cœur; s'est comme si on abandonnait une patrie. Étranger, on éprouve quelque chose qui ressemble à la lésion de l'œil, et il arrive de pleurer en regardant Rome pour la dernière fois. Eh bien! ce sentiment est digne dans le Gaulois du *v^e* siècle, et il a respiré à la même intimité de cette époque de chez quelques uns d'une mélancolie pénétrante. Rutilius regrette Rome comme le pourrait faire un voyageur moderne. Un ami s'éloignant qu'il y ait resté si longtemps : « Étends-toi plutôt, lui dit-il, de la promptitude de mon retour.... L'éternité tout entière serait courte à qui admirer Rome; rien n'est long qui plaît sans fin.... » Il écrit ceux qui sont nés sur le sol sacré, ceux qui y ont obtenu des demeures.... « Mais, ajoute-t-il dans ses vers d'une mélodie plaintive comme un regret, mais moi, ma destinée m'enlève à ces bords chers.... Je cède et je m'arrache aux embrassements de la ville bien-aimée, je bouscule sous ses portes qu'il faut quitter, mes pieds franchement à regret le sol sacré. » Puis, le soir du départ, au moment de s'embarquer sur le Tibre, à quelque distance de Rome, arrêté par le vent contraire, il s'applaudit d'être retenu.... « Je me puis, dit-il, à traverser souvent la tige vers la ville encore peu éloignée, et à suivre les contours des montagnes dans la lune qui s'évanouit. » Le Gaulois avait remarqué la beauté particulière des horizons romains, de la lumière romaine. « Une région du ciel, plus délicate et plus serrée, s'élevait-il, fait resplendir les sept collines. La voûte de constants soleils, et Rome semble se créer un jour plus pur. » Et cependant Rutilius aime son pays ;

il aime cette triste Gaule que le flot des Barbares vient d'inonder ; il l'aime d'autant plus qu'elle est plus désolée ; ce sentiment lui inspire même quelques vers touchants et ces nobles paroles : « C'est un moindre crime de négliger ses concitoyens quand ils sont à l'abri du péril, mais les malheurs publics font un appel à la foi de tous. » Il revient donc pieusement dans cette malheureuse patrie à laquelle il appartient ; mais ce n'est pas sans éprouver un vil attendrissement en parlant de la mère bien-aimée. Baldras n'est pas le dernier qui, en quittant Rome, ait avec ses deux dévotions se combattre et se mêler dans son cœur.

Pour le malgastet gallo-romain du *v^e* siècle, Rome était toujours la capitale du monde, caput orbis. Prén encore, cent ans après le concile de Nicée, il avait les aux destinées du Capitole ; il ne pouvait croire à la chute prochaine de Rome, qui lui apparaissait brillante et magnifique « avec ses trophées nombreux comme les cloches, ses temples qui débordaient les regards, ... les rochers aériens de ses aqueducs, qui s'élevaient vers le ciel comme des montagnes, apportant des fleuves dans ses murs, au son de ses édifices retentissant du bruit de mille fontaines. » Cette peinture de Rome, inspirée par l'enthousiasme du polythéisme et du pétrisme romain à un des derniers siècles de ces deux religions, cette peinture nous frappe, et par les traits qui en subsistent, et par ceux que le temps a effacés. Les trophées et les temples que saint Basile voit dans la poussière ; la plupart de ces merveilleux aqueducs qu'il vit debout sont brisés !... Deux seulement, que les pages ont réparées, suffisent pour abreuver la Rome

moderne avec une profusion qu'on admire encore, car c'est même aujourd'hui un des grands charmes de cette ville que les nombreuses fontaines dont elle est toute remplie et toute ruisseau comme au temps de Napoléon.

Raffaele, aveugle au présent et criblé à l'avenir, promettait des destinées éternelles aux dieux qui tombaient, et il faisait l'apothéose de Rome entre Alaric, qui l'avait prise quinze ans plus tôt, et Genséric, qui devait la ravager quinze ans plus tard. Fides, il ne parlait pas de la Rome chrétienne, déjà plus puissante que l'autre¹, même sur les débris de ses bastions vulgaires. En effet, ce n'était pas Jupiter Capitolin ou la mère des Étrusques qui avait adouci le féroce des Goths d'Alaric, maîtres de Rome : c'était au nom de saint Pierre et de saint Paul qu'ils s'étaient modérés au sein du désordre et du pillage, et qu'on les avait vus porter processionnellement les vases sacrés dans les rues de la ville envahie. La Rome chrétienne, la Rome nouvelle, commençait à parler à l'imagination des peuples germaniques qu'elle devait longtemps dominer.

Mais la Rome des arts et de la civilisation antique ne pouvait servir à ces peuples. Dans le siècle suivant, sous voyons Théodoric occupé à restaurer Rome dans sa chaire, à réparer une Rome déjà menacée. Ce n'est pas lui seulement, l'homme extraordinaire, l'Ostrogoth, civilisateur, le Charlemagne allemand, qui témoigne de son respect et de son amour pour la cité ou il voulait

¹ Saint Martin, un peu singulier, naïf, peut-être, au contraire, Fides : dans des temples païens, qu'il était plein de puissance et de telles effrayantes, tandis que le peuple, pauvre devant son Dieu d'espérance, se précipitait vers les tombeaux des martyrs.

entrer en possession des Césars. N'élit contre les lois des empereurs contre ceux qui détruisaient les monuments publics, s'il releva le Théâtre de Pompée, sa fille, ses successeurs, Anastasius, Justinien, Théodot, suivront son exemple; ils liront venir de la Grèce des marbres précieux pour en parer cette Rome où ils étaient bien de régner. Toute cette barbare famille des Amals, la plus noble d'entre les Barbares, parut avoir partagé jusqu'à un certain point le sentiment d'admiration et de tendresse que Rome, au nom de son ancienne gloire et d'un reste de splendeur, inspirait encore à tous ceux qui la contemplaient.

Ce sentiment était surtout énergique chez ces hommes fidèles aux lettres antiques dont Théodoric avait à défendre, jusqu'au jour où la barbare reprenant tout à coup sous le joug, il faut bracher leurs sèdes, comme il advint à Symmaque, ou jeter leurs yeux du front, comme il advint à Boèce. Ces hommes, les derniers des Romains, devaient en effet conserver pour Rome un attachement plus et plus. Un d'entre eux, dont le fin fut plus plausible, Cassiodore, sorti de son cloître de Ravenne pour être consul et secrétaire d'un roi goth, et pour aller ensuite terminer ses jours dans un couvent de l'Apulie; Cassiodore, dans les lettres qu'il écrivait au nom de Théodoric, se montre à nous transporté d'une admiration un peu profane en présence des merveilles de la sculpture et de l'architecture palatiales que, de son temps, Rome possédait encore.

Prélat d'un architecte que Théodoric chargeait d'en-

trekter et de réparer les monuments romains, *Considera l'edificio*¹ : « Il verra certainement des choses qui surpassent tout ce qu'il a lu, et des merveilles au delà même de ses pensées. » Puis, continuant qu'il écrit au nom d'un roi guth, le secrétaire ampeste de Théodore déclame sur les statues et les monuments, mais déclame en homme pénétré d'une admiration véritable; il montre quelque sentiment de l'art lorsqu'il dépense « les vaines expressions dans l'aisance, les saillies des muscles, les nerfs comme touchés par la morsure. » Puis, il vante les statues équestres qui semblent courir, les colonnes élancées comme d'immenses roseaux. Il rappelle les sept merveilles du monde : « Rome tout entière, dit-il, est une merveille... » Mais c'est déjà la fièvre du passé; déjà l'étendue de ses pensées est trop grande pour la pensée qu'elle contient; déjà Cassiodore tremble par cette grandeur, désormais inutile, l'immensité de la foule qui la remplissait... « L'ampleur des merveilles de Rome, dit-il, la vaste enceinte des théâtres, la grandeur merveilleuse des thermes, atténuent quelle était la multiplicité des colépes. » Il compare ingénuement les édifices de la cité aux vêtements qui couvrent le membre du corps, et de ces vêtements vides il conclut à un corps de géant. N'est-ce pas ce qui fut encore aujourd'hui le voyageur arrivant parmi les grands débris des thermes de Caracalla, ou égaré dans ces masses de débris qui, en s'écroulant, ont élevé au-dessus du Palais une autre montagne formée de débris? Ce sentiment d'une existence déclinée, plus grande que l'existence présente, ce sentiment qui cause notre petitesse

¹ Livre VI, lettre 11.

avec le poids des ruines romaines, il était déjà dans l'âme de Cassiodore.

On ne trouve rien de pareil chez un de ses contemporains, le Lyonnais Sidoine Apollinaire, qui vint à Rome pour s'établir vers la fin du v^e siècle. Celui-ci était un bel esprit gaulois, un grand propriétaire instruit, qui, après avoir eu pour gendre un empereur romain, fut à la fin un évêque et un saint.

Sidoine, dans une lettre écrite de ce style précieux qu'il affectait, raconte à son ami un voyage à travers l'Italie; il fait, sur la route, éloges d'innombrables châteaux, à peu près comme un scholar anglais de nos jours. A Crémone, il cite Virgile et rappelle ce voisinage de Marston déplore par le poète; au bord de l'Eridan, car il lui donne son nom poétique, il sourit en voyant les peupliers du ruisseau, consœurs de Pinetou, dont il avait chassé maintes fois à côté les herbes foléoliques. Les songeurs de l'histoire ne sont pas moins présents au bel esprit gaulois que les traditions de la mythologie. Rémus lui rappelle César, et Fano Androbal. On s'attend qu'à Rome il va se livrer à toute la verve de sa jeunesse; Rome est favorable aux études pédantesques, et on ne lui a pas épargnées; mais Sidoine, de malheureux bien cela que beaucoup de voyageurs, même qu'un arrivant à Rome il pensait à toute autre chose qu'à ses souvenirs; il avait la fièvre, il était dévoré d'une soif ardente, et quand Rome, comme il le dit, s'étala devant son regard, il ne pouvait songer qu'à l'eau des puits et des fontaines; « il avait lu non seulement les historiens, mais les naturalistes. » Le fleuve historique, le Tibre, ne lui inspira qu'une réflexion: c'est que l'eau en était

l'âme tranquille et pourrait l'incommoder. Cependant, il pensa se lui-même procurer au lieu l'aise des apôtres, avant même de pénétrer dans la ville, qu'il fut soudain guéri; guéri par ses veilles, qu'il nous sera permis d'attribuer au repos d'abord, puis à l'effet produit sur l'imagination de Solenne par la pensée qu'il était à Rome, pensée qui, les premiers jours, ne laisse d'ordinaire aucun voyageur. Bientôt, du reste, l'enthousiasme l'eût gagné, car, dans une autre lettre, il prend un air de venir à Rome, qu'il appelle « le sanctuaire des lois, le gymnase des lettres, la caverne des hommes, le pont culminant du monde, la patrie de la liberté, l'unique ville de l'univers où seuls les barbares et les esclaves sont étrangers. » Au temps de Solenne, on était déjà les hommes du soleil d'Italie aux dépens de celui de nos rigides latitudes, et un certain Canaliculus de Gênes filaire le honneur des rois de la Sicile de ce qu'il verra quelquefois le soleil : épiGRAMME en vers contre les bourgeois de Lyon, qu'en bon Lyonnais je repense comme Solenne. Ces affirmations ont toujours regardé nos braves pays comme l'autre merveille des Gaules. Un Napoléon, qui avait été en Angleterre, ne prétendait-il pas qu'à Londres on tirait le canon toutes les fois que paraissait le soleil ?

Avant de servir plus loin la série des voyageurs qui affluèrent de toutes les parties du monde romain dans la ville de saint Pierre, je veux jeter un coup d'œil sur l'impact de sept siècles, qui montrèrent quelle impression l'ancien nom de Rome produisait de loin sur les imaginations des peuples restés en dehors de son influence. Ces enfants des régions lointaines, où on la

l'Espagne et la civilisation musulmane, ni le feu sacré, ni l'art, ni la poésie, ces plantes du ver et du vice moyen, seconde Urquhart et seconde menace de la barbarie, ne semblaient, comme les premiers Barbares, attirés vers Rome par quelque chose qui leur était de l'autre côté. C'était surtout la renommée de ses richesses qui les tentait à cette entreprise. Mais on se laisse tenter de l'autre côté par l'espoir de la distance; Rome se portait pour eux dans un lointain fabuleux, comme une espèce d'Eldorado chrétien. C'est ce que me paraît exprimer assez vivement la bizarre aventure racontée dans la saga de Ragnar Lodbrok, aventure dans les fables sont les fils de ce roi de la mer, célèbre par le chant de mort qu'un scold lui a écrit. La saga de Ragnar est une de celles qui peignent le plus fidèlement les sentiments, les mœurs et les idées des Normands à cette époque de leurs expéditions et de leurs conquêtes, qu'on peut appeler l'âge barbare de la poésie moderne.

LES FILS DE RAGNAR FORMENT LE FRONT DE PRIÈRE DE LA VILLE DE ROME.

« Alors ils s'embarquèrent, et ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent arrivés à une cité nommée *Luana*¹, et de làurent bientôt défrut toute ville et tout château dans le royaume du sud², et ils devinrent si fureux par le monde, qu'il n'y eut pas d'enfant qui ne s'appelât *norm*. Ils formèrent le résolution de ne point s'arrêter qu'ils ne fussent arrivés à la ville de Rome. Ils arrivèrent au len-

¹ Luau, plusieurs copies de *Liluvra* et de *page glosa*, citée par les Normands ou les Bretons.

² L'Isle.

de visiter cette ville pour sa grandeur, la multitude de ses habitants, sa richesse et la civilité de son nom. Cependant, comme ils ne savaient pas bien exactement la longueur du chemin qui y conduisait, et comme ils n'avaient pas avec eux de provisions pour leur nombreux troupe, ils restèrent un temps dans la ville de Lure à parler de leur expédition. Alors vint un vieux homme à cheveux gris, ils lui demandèrent qui il était ; il répondit qu'il était un marchand, et qu'il avait passé sa vie à courir le monde. « Tu peux donc, lui dirent-ils, nous apprendre beaucoup de choses que nous désirons savoir. » Le vieillard répondit : « Je ne pense pas que vous puissiez m'interroger sur un pays dont je ne sois en état de vous raconter quelques choses. — Vous disiez, lui dirent-ils, que tu nous dirais quelques choses de chemin il y a de d'ici jusqu'à Rome. » Il répondit : « Je puis vous apprendre quelques choses à ce sujet. Vous voyez ces souliers de fer que j'ai aux pieds ; ils sont maintenant vieux, et ceux que je porte sur moi des sont entièrement neufs : eh bien ! quand je suis parti de Rome, j'ai mis à mes pieds ces souliers de fer, maintenant neufs, que je porte sur moi des, et j'ai toujours marché de là jusqu'ici. » Lorsque le vieillard eut dit ces choses, ils pensèrent qu'il fallait renoncer au voyage de Rome. C'est pourquoi ils se mirent en route avec toute leur escorte, et prirent toutes les villes qui jusque-là n'avaient jamais reçu d'envoies dans leurs murs ; et on en voit les traces jusqu'à nos jours. »

Tel est le récit naïf de la saga. Ne traduit-il pas merveilleusement cette idée que les peuples du Nord se

historical de Rome comme de quelque chose de bruyant, de bruyant, de bruyant, mais de si éloigné, qu'on n'y pourra arriver* Le vieillard aux sourcils d'acier est le symbole de cette idée. La distance, a-t-on dit, augmente le respect : Major « toujours respectueux. Ici, une sorte de respect superstitieux s'exprime en s'agrandissant la distance, en repoussant Rome dans un lointain presque infini, comme une puissance supérieure à l'humanité, que Flaminio, qu'elle accable, rejette dans les vagues profondeurs de l'invisible.

Tandis que la fureur de Rome occupait ainsi les imaginations barbares, les citoyens de Rome arrachaient de tristes plaintes aux débris de sa ruine. Ici commencent cette longue suite de lamentations qui se prolongent et se répètent de siècle en siècle, comme les mille échos d'un même gémissement. Celui qui entonne ce chant de deuil sur le cadavre de Rome, c'est le pape Grégoire le Grand, à la fin du ve siècle. Une peste venait de ravager la ville, Grégoire poursuivait une herésie devant le peuple ; il commençait ces sombres paroles d'Isaïe menaçant Sennacherib : « Mettez les uns sur les autres, afin que je les fasse brûler dans le feu. La chair sera consumée ; on en recueillera toutes les fibres, on les fera cuire ensemble, et les os seront réduits à rien.

« Mettez aussi la chaudière vide sur les charbons ardents, afin qu'elle s'échauffe, que l'urne brûle, que son ouverture se fonde au dedans, et que la rouille se consume. »

À ces terribles images, le saint évêque s'interrompt,

et, par un rapide et bruchant retour sur la ville désolée, il s'écrie : « Mais de quelle manière est tombée Rome, qui semblait autrefois la souveraine du monde? c'est ce que nous voyons de nos propres yeux : elle est frappée de mille lègnes par un insupportable malheur, par le deuil de ses citoyens, l'oppression de ses citoyens, la multitude de ses ruines, de sorte que nous voyons accompli sur elle ce qu'Isaïe avait prophétisé sur Samarie.... Où est le saint? où est le peuple? Toute splendeur de gloire terrestre est délaïée en elle; et nous, un petit nombre, nous qui restons encore, chaque jour l'égale nous pressent, chaque jour d'insupportables calamités fondent sur nous. Ploier la chaudière vide sur les charbons ardens, dit le prophète.... Rome brüle maintenant comme une cité vide. Mais que parlons-nous des hommes, quand nous voyons les monuments eux-mêmes démolis par les ruines qui s'amoncellent chaque jour? »

C'est là une peinture des bien lugubres de Rome; et que de maux l'attendaient encore?... que d'inondations, d'inondations, de tremblements de terre, de troubles intérieurs? que de causes de maux et de deuil! Peu de villes ont aussi souffert dans le même âge; et chacune des catastrophes qu'elle a traversées a contribué à lui donner ce caractère sévère et triste, visible encore à travers les embellissements qui la décorent sans la réparer. C'est là ce qui, pour nous, contemplateurs seuls, produit un charme mélancolique dont nous ne nous rendons pas toujours compte; mais cette malheureuse ville a payé cher notre sévère, et il a fallu, dans le passé, bien des déesses et bien des douleurs réelles

pour amener les élites sentimentales de notre temps.

Voici un fragment d'une épique du xix^e siècle. L'essayiste s'écrit de ces vers montra quelques humiliations de l'apogée de Rome à ses misérables malheurs, et quelques jalouses contre le jeune capitale grecque, qui a défilé la vieille capitale italienne. On sent se respirer obscurément dans cette épique un voile de lamentation et une rivalité curieuse de la Grèce. Enfin, une épique assez énergique contre le gouvernement des successeurs de saint Pierre termine ce fragment.

« Rome, autrefois construite par de nobles patrons, maintenant soumise à des esclaves, tu le prédisais tristement. Il y a longtemps que les souverains t'ont abandonnée; ton nom et ta gloire ont passé aux Grecs; si tu n'as été personne de ceux que le gouvernement glorifieusement. Tes temples habitent les champs pillagés; une populace rassemblée des extrémités du monde, des esclaves d'esclaves, voilà aujourd'hui tes maîtres! La florissante Constantinople s'appelle le nouveau Rome, et toi, vieille Rome, les moeurs s'écroulent comme les parois. — ton empire a passé, mais tu es garde ton orgueil. Le culte de l'or te donne trop. Tu es autrefois indigne aux nobles, lorsque la victoire, un triomphe cruel, et maintenant tu enseignes à bréquer de leurs membres morts. »

Ainsi, dès cette époque, on opposait le Rome du passé à le Rome du présent. Des vers s'élevaient pour regretter l'époque de la gloire antique, et pour maudire l'abaissement moderne.

A ces regrets, à ces insatisfactions, se joignaient déjà d'autres insatisfactions contre le commerce des reliques.

On conçoit l'union de ses sentiments; la celle et le deuil de l'antiquité nourrissent la haine et le mépris de ce qui l'a fait remplacer. Cette alliance du péquignonne des souvenirs et de l'opposition française dirigée contre l'industrie chrétienne s'est plusieurs fois reproduite au moyen âge, et au xix^e siècle, siècle d'archaïsme et novateur à la fois, elle a été la réaction plus puissamment qu'on ne pense.

Nous le retrouverons même dans les vers élégiaques inspirés, vers le commencement du xix^e siècle, à Hildebert, évêque de Tours, par le spectacle de Rome après les dévastations de Gênesard.

« Rien n'est égal à toi, ô Rome ! quelque lu ne sois presque rien qu'une ruine.... les debris montrent ce que la flammes ton intégrité.... les chels produisaient les trésors, le destin en l'aveur, les artistes leur génie, le monde culter ses richesses, et elle est tombée, cette ville de laquelle, si je cherche à dire quelque chose qui soit digne d'elle, je dirai seulement : Elle fut Rome ! Et cependant, ce la surie des amours, ce la flammes, ce la gloire, n'ont pu entièrement abolir sa splendeur ; il en reste trop, et trop en est tombé, pour qu'on puisse détruire ce qui est debout, ce relever ce qui est glorieux.

Jusqu'à Hildebert exprime seulement une tendre considération pour les ruines qu'il a devant les yeux et un noble respect pour la gloire ancienne de Rome. Mais voici ce qu'il ajoute, et ce qui pour un évêque est peut-être un peu plus extraordinaire : « Ici les dieux eux-mêmes admirent les farces des dieux, et ils voudraient rassembler aux traits que l'art leur a prêtés. La nature n'a pu créer des dieux égaux en beauté aux

images merveilleuses que l'histoire a faites; on doit au moins respirer, et on les honore plutôt pour le talent des artistes que pour leur propre dessein. »

Dans ces vers on voit une expression maladroite d'effort de pender un sentiment profond, d'exprimer comme on titillait l'admiration des chefs-d'œuvre de l'art antique; dans ces vers n'est-il pas naturel de voir les traits du paganisme, évoqués pour ainsi dire, et comparés, comme des êtres vivants, à leurs propres images? Plus tard, quand nous raconterons ce culte de l'antiquité romaine, nous irons jusqu'à la superstition, nous ne nous en scandaliserons pas trop, car nous nous rappellerons les paroles de l'épique du xix^e siècle. De même, l'épique des successeurs des âges suivants contre le pouvoir des papes dépassera difficilement l'insistance de deux vers qui auront tout ce que nous devons de citer : « Heureuse ville si elle manquait de maîtres, ou s'il était honteux à ses maîtres de manquer de loi. »

Au moyen âge, on ne voyageait pas pour voyager, on s'achetait pas à Rome pour admirer les antiquités, pour rêver sur les ruines; mais il y avait une classe d'hommes qui apportaient dans la ville apostolique une imagination ouverte aux impressions solennelles des lieux, avide surtout de légendes saintes, mais curieuse aussi de merveilles de tout genre. C'étaient les pèlerins.

Dans les premiers âges du christianisme, Jérusalem surtout fut le but sacré de ces pieux voyages. Déjà, au iv^e siècle, saint Grégoire de Nyssa, dans une lettre fameuse, exhortait si vivement l'abus, et pressait les pèlerins et les pèlerinages contre les dangers de plus d'un genre qui les attendaient sur le chemin, et jusque dans

les rues de la ville sainte. Tous les siècles suivants, quand Rome est reconstruite à se consoler comme la fille et le cœur de la chrétienté, ce fut vers elle que se tournèrent les pèlerins, surtout ceux des hommes de race germanique. Tout le Borgo, l'ancien réens plus tard à la ville par Sixte-Quint, était peuplé de Français, de Saxons, de Frisons, que la dévotion attirait au tombeau de saint Pierre. Les noms de certaines rues, de certaines églises, attestent encore que là était la patrie des habitants de ce quartier. Bède nous apprend que les pèlerinages à Rome étaient très-fréquents en Angleterre au *viii* siècle. Long de Ferrars, au *xv*, recommande à tous les évêques deux prêtres de son monastère, qui, poussés par un mouvement divin, avaient résolu d'aller à Rome prier sur le tombeau des apôtres. Il paraît que c'était la formule consacrée en parlant de ceux qui se dévouaient à faire ce pèlerinage, car elle se reproduit plusieurs fois. De grands personnages donnaient l'exemple de cette dévotion aux monastères chrétiens de Rome. Saint Augustin et saint Jean Chrysostome avaient célébré ce fait « qui amenait dans la royale ville de Rome, au tombeau du pécheur, des empereurs, des consuls, des généraux d'armées. » Charlemagne, dit Éginhart, employa plusieurs jours à visiter les lieux saints; Knut le-Grand, roi de Danemark et d'Angleterre, qui, brave comme Clovis et poétique comme Charlemagne, occupait comme tous deux le parti qu'il pouvait tirer de l'Église, s'acheminait vers Rome du fond du Danemark; et, dans une lettre assez curieuse adressée à tout le peuple d'Angleterre, il s'exprime ainsi : « Je vous fais connaître que je suis allé récemment à Rome

prier pour la prospérité de mes péchés et pour le salut de mes peuples. ... Il y a longtemps que j'aurais dû venir à Dieu d'entreprendre ce voyage; mais diverses circonstances m'en avaient empêché jusqu'à ce jour. Maintenant je rends de très-humbles actions de grâces à mon Dieu tout-puissant, de ce qu'il m'a accordé de pouvoir visiter dans ma vie, et, selon mon désir, visiter et adorer en réalité (presensatier) Saint-Pierre, Saint-Paul et tous les lieux saints, qui sont dans les murs et hors les murs de la ville. » Le pape Secundaire avait eu d'autres intentions, en allant à Rome, que de visiter les tombeaux et les églises. Cependant on ne peut croire qu'il ait été insensible aux émotions du pèlerin. L'énergie barbare des expressions qu'il emploie rend bien bien ce qui est bon et noble et simple de nous éprouver en voyant, en touchant ces lieux si légitimement présents (presensatier), et le soin de notifier à tout un peuple un semblable voyage prouve l'importance que de son temps on y attachait.

Si on veut se faire une idée du sentiment dont Rome affectait ses pèlerins, et dont ils se nous ont pas conservé l'expression, on n'a qu'à se les figurer marchant par bandes dans les rues solitaires de Rome, et chantant ce cantique dont Michéa a déposé une strophe dans la poitrine de Vahsan. « O noble Rome, maîtresse du monde, la plus excellente des villes, rouge du sang des martyrs, blanche de la blancheur des lis des vierges, nous le saluons, nous le bénissons à travers tous les siècles, à jamais! »

Cette strophe a, dans l'original latin, un caractère effendié, qu'elle doit à ses consonnances en a et a

une certaine douceur plaintive d'expression, unissant la gravité de l'Elysée à la langueur de l'Idylle.

Aujourd'hui l'*Voyageur* a, pour s'orienter dans Rome, les indications du valet de place qui a bériné du nom de Ciceron; pour les pèlerins du moyen âge, il y avait aussi des recueils de ce genre; il y avait très-probablement des récits populaires qui expliquaient à leur manière les monuments et les ruines. N'âs avaient sûrement la véritable origine et la véritable nom d'un édifice, ils avaient cela de commun avec un grand nombre de leurs successeurs, et même avec certains antiquaires respectables; les légendes qu'ils racontaient n'étaient pas beaucoup plus fabuleuses que bien des systèmes, et elles étaient plus divertissantes et plus poétiques; de la tradition orale, elles passaient dans les romans qui servaient de guides, d'itinéraires aux pèlerins, et qui nous sont parvenus sous le titre de *Merveilles de Rome* (*Mirabilia urbis Romæ*). Une classe nombreuse de livres portait ce nom (*Mirabilia*) au moyen âge; il y avait les *Merveilles de l'Orient*, les *Merveilles de l'Irlande*, les *Merveilles du monde*. Tout ce qu'on pouvait apprendre des contrées lointaines et peu connues appartenait soit au jour merveilleux; on ne savait le monde que par oui-dire, on le rêvait peuple de prodiges. A cette époque d'ignorance et d'imagination, la géographie était une poésie, et les voyages romantiques à des contes de fées ou à des romans; bien plus, les voyages et les romans se prêtant mutuellement les trésors de leurs fictions. Ainsi cette même d'imagination exotique sur l'Inde, que les récits merveilleux des Grecs et les rêveries orientales ont concouru à

former, se trouve à la fois dans le roman d'Alexandre et dans les voyages de Mandrestie; le voyage de Benjamin de Tudèle est aussi celle de beaucoup de traditions fabuleuses sur la Route du moyen âge.

Dans les *Merveilles de Rome* que Mabillon a publiées, il se rencontre, chose remarquable, peu de légendes chrétiennes : ce sont les antiquités profanes qui jouent le principal rôle : seulement elles sont présentées sans méthode, et entremêlées d'anecdotes étranges. On croit, en lisant ce curieux petit livre, entendre quelques-uns de ces diables populaires dont j'ai parlé, quelques moines d'une ignorance bien profonde et bien assurée, expliquer les antiquités romaines aux pèlerins chrétiens et encore plus ignorants que leur guide. Les noms sont appliqués à tort et à travers aux lieux et aux monuments; l'Aventin est pris tantôt pour le Quirinal et tantôt pour le Janicule; les *Beaux de Cornouille* s'appellent le cloque de Vespasien et de Titus, par une confusion évidente avec le Colisée; le théâtre de Marcellus est devenu le théâtre d'Asinius : même ce qui est plus curieux, ce sont les légendes qu'on raconte à propos de divers édifices dont on indique l'emplacement ou les ruines.

Quelqufois on cherchoit à rattacher les monuments païens ou leur souvenir à l'événement du christianisme; ainsi on disait que Romulus avait placé dans son temple sa propre statue en or, et qu'il avait dit : « Cette statue tombera quand une vierge aura enfanté. » À la naissance du Christ, la statue étoit tombée. Ici on raconte une autre version de la prophétie de l'événement du Christ adressée à Auguste par la sibylle, et de celle

opinion, qui n'a cessé d'être reproduite depuis les premiers siècles de l'Église jusqu'en xvi : à savoir, que l'antépeste polémique avait présenté et possédait le rédempteur du monde. De là, les sibyllés citées à côté des prophètes dans les sermons ecclésiastiques, dans Lactance, par exemple; de là ce fameux vers de l'épique des morts,

Tunc simul cum sibyllis,

et Michel-Ange peignant alternativement un prophète et une sibylle au plafond de la chapelle Sixtine. On fit en cherchant pour des détails antiques une interprétation chrétienne. Ainsi fit-on pour les deux colosses et les deux chevaux qu'on vit sur la place du Quirinal, à laquelle ils ont donné son nom (Monte Cavallo). Ces colosses, qui représentaient probablement Castor et Pollux, portaient sur leur base les noms de Phidias et de Praxitèle. Les deux noms ont été mis là fort légalement pour indiquer les sculpteurs auxquels on attribuait ces statues; mais au temps des *Affresistis*, on ne savait ce qu'étaient Phidias et Praxitèle, et voilà l'explication que l'imagination légendaire avait inventée pour rendre compte des deux colosses, de ces noms, et d'une autre statue assise et entourée de serpents qui était placée à leurs pieds, ayant une coupe de marbre devant elle.

Phidias et Praxitèle étaient deux philosophes, venus à Rome sous Tibère, et moi je par son ordre; un pape leur avait fait élever des statues après leur mort. Mais cette explication historique, toute satisfaisante qu'elle fût, ne suffisait pas à l'archéologie populaire; il lui fallait aussi, comme à la docte archéologie de notre temps, une es-

placation symbolique. Voici celle dont on s'amusa : Les chevaux qui foulaient la terre sous les puissances du siècle. Il venait un prince des puissances qui menait les chevaux apocalyptiques. Les hauts élites, les doigts repliés des deux philosophes font voir qu'ils comprennent tout ce qui a été et qui sera. Ils sont nus, parce que la science humaine est nue et sans voile. Le femme nue à leurs pieds, c'est l'Eglise; les serpents dont elle est entourée, ce sont les vains volumes (volument). La coupe de mort qui est devant elle est la coupe baptismale. C'est ainsi qu'on interprétait les mouvements de Rome au sixième siècle. Cela est décourageant pour certains symbolisme de nos jours. On ne fera jamais mieux.

La plus belle légende du monde est celle qui concerne le Capitole. Je vais traduire exactement :

« Le Capitole est le lieu où s'assemblaient les sénateurs et les comites pour gouverner la ville et le monde. Il était couvert de statues d'argent et d'or, d'édifices revêtus d'or et de cristal, et de lucarne merveilleusement travaillés. Au-dessous de la citadelle s'élevait le palais, qui était d'or en grande partie et orné de pierres précieuses, et on disait qu'il valait le tiers du monde... La citadelle avait de statues qu'il y avait de provinces dans l'empire, et chacune avait une cloche suspendue à son cou; et elles avaient été disposées par un art magique, de telle sorte que dès qu'une contrée de l'empire romain s'était révoltée, aussitôt l'image de cette province se tournait de ce côté, et la cloche suspendue à son cou sonnait... »

Je ne sais, mais malgré son côté paillard et quasi grotesque, je suis singulièrement frappé de cette énigme.

figenda. Que pourrait inventer de mieux le moyen âge pour exprimer selon ses mœurs l'idée qui lui restait confusément de la puissance romaine, présente à toutes les parties de l'univers ? De même qu'à l'approche de l'annuel, on sonnait le cloche du château ou de la commune, de même, s'il y avait des extrémités du monde connu, le beffroi unique du Capitole sonnait le glas d'alarme.

Le plus grand révéil et la plus importante manifestation de l'esprit de pèlerinage, ce fut le jubilé. Boniface VIII imagina d'organiser un grand culte braché de dévotion populaire, et le concours de l'an 1300 dépassa ses espérances. Nous avons pu voir de nos jours, cinq cent vingt-cinq ans après le jubilé de Boniface, le jubilé de Léon XII. Quelque la supériorité morale de Rome ait eue, depuis ce temps, des alliées bien penchées ; quelque la distance des gouvernements s'enfuit ; la fétidité des peuples pour diminuer le nombre des pèlerins, il s'en est trouvé dix mille à Rome, en 1835, et pendant trois jours, cette multitude a été nourrie et logée par le saint-père. Mais en 1300 ce fut bien autre chose : l'Europe entière était à Rome ; et dans cette foule immense, il y avait un homme qui devait éterniser la mémoire de ce grand spectacle en le relâchant au spectacle encore plus merveilleux de sa vision. Dante a été son voyage dans le monde invisible de l'année du jubilé, et il s'est éveillé dans son Enfer de ces files innombrables de pélerins qui allaient et venaient le long du pont d'Adrien durant cette solennité. C'est, du reste, si l'on excepte les beaux vers sur le pape qui s'établît dans l'église du Saint-Jean de Latran, le seul

passage où Dante, qui a mis dans son poème tant d'impressions personnelles reçues des divers contrées où il a erré, ne parle de celles que la vue de Rome avait pu faire naître en lui. Rome, dont il avait tant à se plaindre, a été partie; elle n'a inspiré au poète aucun de ses grands traits pittoresques dont il a été prodigue pour immortaliser les lieux qu'il aimait. Une forme de Dante eût peint la décadence impitoyable de Rome comme on ne la peindra jamais; mais cette forme, il ne l'a point écrite, et quand il a parlé de Rome, ce n'a été que pour la féliciter; quand il l'a personifiée, il en a fait la grande prostituée que flagelle son brutal amant. Dante, catholique sincère, mais politique délié, n'a éprouvé qu'un sentiment pour Rome : ce sentiment hostile et méprisant qui remplît ses fabliaux du moyen âge, d'où il a passé dans Boccace et Chaucer. Dante avait des ironiques railleuses et quelquefois bouffonnes contre l'Eglise romaine. Alors il se reflète à toute cette ligne satirique dont je parlais tout à l'heure, car le baroque n'est pas étranger à ce genre grossier; le baroque se cache et se dérobe dans les racines de son autre sublime, comme se cache et grimace plus d'une figure grotesque au monstrueux dans les angles d'une cathédrale gothique. Dante est un représentant trop complet du moyen âge pour que le gros rire de cette époque ne retentisse pas jusque dans le ciel du poète et parmi les ineffables harmonies. Quand, par exemple, il interromp son catalogue contemplatif du paradis pour adresser aux cardinaux ces moqueries plus énergiques que révoltées :
 « Ils étendent leurs manteaux sur leurs pasteurs, de
 sorte que deux bêtes marchent sous la même peau, »

ne semble-t-il pas se faire l'écho de ces concubines maudies, expertes farta d'un siècle de veul, calures perdus de la sa-
lire, seminales amonées de la rillerie, à qui Rome
implant de vives cancores, vertout lorsqu'ile avient
de témoin de sa corruption? Gayol de Provins, dans
sa *diste satirique*, où il critique toutes les conditions en
commençant par l'apostole (le pape), a pleins des vers
contre Rome qui sont d'une grande vigueur. Quelques
détails partent à croire que, dans sa vie vagabonde, le
moine champenois avient visité la cité papale; ou soit
qu'il était allé jusqu'en Grèce. A l'emparement de ses
injuries, il semble ne pas parler par lui-même :

Rome veut tuer et vous engler (englober).
Rome détruit et occit les justs.
Rome est le nid de la malice
D'où naissent (éclosent) tous les maux de France.
C'est un vîer plein de venime.

Et plus, un poète narrateur de légendes suspend le
recit plein d'ondres d'un miracle de sainte Léocadie
pour s'exclamer :

Tout le mont Rome s'écrit en rouge.
Rome s'écrit et rouge tout le monde.

On se souvient de cette plaisante nouvelle de Bec-
quer, où un juif, pressé de se convertir, veut voir
Rome avant de se décider. Grande est l'inquiétude de
l'ami qui l'embarrasse à changer de foi; quel effet produira
sur lui le spectacle de la dissolution romaine?... Mais
le juif refuse fermement connaissance de la vérité de la
religion chrétienne : « Il faut bien, dit-il, que Dieu se

mille de la contenance pour qu'elle subsiste malgré tout ce que les hommes font pour la déshonorer. »

On ne pouvait représenter d'une manière plus vive, et par une plus sanglante ironie, le scandale de la corruption romaine, et le danger où le spectacle de cette corruption mettait les croisés. La convention du jeu, sous sa forme, faisait pressentir la séparation de la moitié de l'Europe; mais avant que Luther eût commencé à son œuvre cette séparation en abrogeant les indulgences, Chapeau, l'ami et le complice de l'évêque Walef, leur avait porté de rudes coups dans la personne du pardoner (indulgentier), l'un des personnages grotesques des *Contes de Canterbury*.

Le pardoner vient de Rome, tout chargé d'indulgences et portant dans sa valise grande provision de reliques, un nombre desquelles se trouvent un morceau de la robe de la sainte Vierge et un lambeau de la robe du balcon de saint Pierre, parer tel que l'on commençait alors à dépeindre. Ce personnage, dont les anciens manuscrits offrent la représentation figurée, paraît fréquemment dans les moralités dramatiques, sous forme de la satire au même âge; c'est un type du pèlerin venant de Rome, telle que la satire populaire l'avait souvent observé. Enfin, dans la grande époque satirique dont le *Renard* est le héros, le voyage de Rome est parodié comme les tournées de la chevalerie, les cérémonies de la religion, l'autorité de la justice féodale, comme la société de ce temps tout entière. *Renard* échappe à la potence, que ses ennemis lui avaient bien méritée, en alléguant un vœu qu'il a fait d'aller à Rome; mais avant de partir il trouve moyen

de se faire tailler, pour ses pèlerinages, des mandales et un capuchon dans la peau de ses concrets.

Après avoir dit un mot de la Rome des pèlerins, il fallait bien parler des grotesques portraits, des charges méprisables que traquait la malignité contemporaine.

RENAISSANCE

(1400-1600)

Philosophes.—Les Papes.—Épiscopat.—La Renaissance de la Rome de art et science.—Lettres à Rome.—Rabelais.—Montaigne.—Les deux Ronsard.—J. Bodelle.—
Épique de l'Antiquité.—Lettres de France.

L'Europe à l'époque où l'antiquité reparait au jour et inspire à l'érudition renaissante un véritable culte. Rome va redevenir un des principaux objets de cette érudition nouvelle : aussi, l'admiration de ses debris, les lamentations sur ses ruines, enfin une sorte de paganisme poétique chez les plus orthodoxes, toutes ces choses que nous avons relevées avec soin quand elles se montraient de loin en loin dans les siècles obscurs de la barbarie, nous allons les rencontrer à chaque pas dans l'âge de la science. La multiplicité même des exemples nous dispensera de les citer tous et nous fera une loi de ne nous arrêter qu'aux plus remarquables.

Le premier de ces hommes à qui l'amour de l'érudition et de l'antiquité inspira pour Rome des paroles de compassion et de tendresse, c'est Pétrarque.

La célébrité des sonnets et des amours de Pétrarque a mis dans l'ombre toute une portion de son talent, de

son caractère et de sa vie, qui fut considérée par ses contemporains et par les siècles comme la plus importante et la plus sérieuse; la plus noble position de l'homme de Lettres fut peut-être la passion de l'antiquité. Pétrarque et Boccace, ces deux continuateurs du moyen âge, ont été les précurseurs de la renaissance. L'un fut le dernier et le plus achevé des troubadours, l'autre le dernier et le plus éloquent des conteurs de fabliaux, et par là ils se rattachent tous deux à l'âge littéraire qui les a précédés; mais tous deux se rattachent aussi à l'âge qui les a suivis, par leur zèle pour les lettres antiques, dont ils furent les premiers initiateurs.

Pétrarque vivait avec les anciens dans un commerce intime et familier. Une partie de sa correspondance est adressée aux grands hommes de la Grèce et de Rome; il leur écrivait comme à des contemporains et à des amis. Il sentait bien ce qu'il reculait de son éducation profonde quand il approchait d'un couvent où il imaginait pouvoir découvrir quelques manuscrits précieux; son cœur battait de désir et d'incertitude, il se disait : « La poésie est maintenant l'objet que j'ai tant cherché? » Un chevalier n'aurait pas pu être si tourmenté du doute renfermant la source de ses pensées; l'enthousiasme romantique de ce temps enflammait ce cœur nouveau de la beauté antique; elle sortait de son cercueil jeune, radieuse, matérielle, comme une lie ancrée dans des siècles dans un tombeau, et l'âge de la chevalerie, avant d'expirer, inclinait le genou devant elle et l'adulait.

C'était Rome surtout qui parlait à l'imagination de Pétrarque; le nom romain était encore important pour

lui. Il rêva et chanta la reconstruction de la république par Bientôt; et, Florence, il absoil le Capitole pour y être couronné.

Cependant s'élevaient-ils des plaintes pressantes qu'arracha à Pétrarque le spectacle de Rome livrée aux ravages de ses propres citoyens, qui achèvent de détruire ce qui lui reste de monuments ? « Après, s'écriait-il, qu'ils ont renversé les arcs triomphaux, d'où ils ont précipité peut-être les statues de leurs pères, ils n'ont pas eu honte, pour obtenir un misérable profit, de trafiquer des débris de l'antiquité et de leur propre infamie. » Dans une lettre au pape Urbain, il lui adresse un touchant et vil appel, au nom des calamités de Rome : « Père miséricordieux, pardonne-moi cette audace... De quel cœur peux-tu dormir mollement sur les rives du Rhône, sous les paisibles toits de tes appartements dorés, tandis que le Latran s'en va en débris, que la mare de toutes les églises, manquant de toit, est couverte aux vents et aux tempêtes; cependant les sanctuaires des apôtres chancelent; ce qui fut leur temple est maintenant un amas informe de poutres et de débris qui arracheraient des soupîrs à un cœur de pierre. »

Il y a de la déclamation dans ces paroles, et le censuré qui les termine n'est pas heureux; mais on y sent une passion et une douleur véritables, et on ne peut les accuser d'exagération, car, dans le mémoire officiel adressé en 1376 par la bourgeoisie de Rome à Grégoire XI pour prier son retour, on lit ces paroles : « Les églises cardinales sont abandonnées de ceux qui jurent d'elles leurs vœux et leurs honneurs, au point qu'elles manquent de toits, de portes, de murailles, et sont en ruine

aux lieuperoux, qui souvent viennent paître sur l'asphalte.

Pendant tout le *xv^e* siècle, ce ne sont plus les églises dont on déplore l'abandon : le pape et les cardinaux sont restés veiller à leur entretien ; mais la passion toujours croissante de l'antiquité et de l'antiquité, pendant ce siècle qui prépare si puissamment le *xv^e*, cette passion fait poindre des germes de décadence et des imperfections à tous ceux qui sont leuons du triste état des antiquités romaines. L'aimable et savant Piccolomini, avant d'être pape, s'occupait archéologique et indigné : « Rome, il me plaît de contempler les ruines, dont la clarté rend le antique gloire ; mais ton peuple brûle des marbres antiques à les vieux murs pour en faire de la chaux » ; et si cette race impie agit ainsi encore trois fois avant lui, il ne restait plus de traces de la grandeur. Il y a quatre cents ans qu'Alexandre Sylvius corrigeait ces vers, et si on n'avait pas arrêté la destruction des ruines de Rome, il n'en restait en effet que cette trace aujourd'hui. Raphaël adressant à Léon X une lettre admirable dans laquelle il s'indignait que le musée de Rome était « la construction avec de la chaux d'origine antique.

Un homme qui avait tout des débris du *xv^e* siècle, leur esprit heureux et hardi, leurs hautes formes, leur passion pour l'antiquité, le Poggio a dû au spectacle des débris de Rome des paroles plus touchantes et

¹ Sur cet emploi des marbres antiques, il faut lire les versets métriques de Pindare (Pindare Vaincu, qui ne dit rien de ce qu'il en dit) mais on s'en est retenu par ces mots : « antique gloire ». Pindare Vaincu croit à l'existence des débris, ne s'occupant pas des antiquités romaines, qu'il voulait élever la voix à l'usage de marbre. Il ne peut même en voir quelques-uns dans une collection.

plus d'années qu'on ne serait en deuil de les attendre du grézier au-delà des *Fanfana* et de l'épave envenimée de *Phaléphe* ; c'est que tout homme sait nous toucher quand il exprime ce qu'il sent. Or, le Pagge sentait Rome dans un répit de ce tour barbare d'écueil, il y avait une veine de délicate tendresse, non peut-être pour une œuvre vivante, mais pour une ville morte. C'était sa Laure, à lui, l'antiquaire, que cette ville géant à ses pieds, et il trouvait sur son tombeau des paroles d'une mélancolie élevée, à propos de cette grande destinée, fragile comme toutes les destinées.

Ce qui me plaît aujourd'hui dans la Rome actuelle, c'est ce qui ressemble à la Rome de Pétrarque et du Pagge, ce sont les quartiers déserts, les monuments abandonnés, les vagues couvrant les fils des colonnes renversées, les hautes dans le Forum, et surtout les fragments antiques enfouis dans l'architecture moderne : l'architecture d'un temple servait de soutien à une porte d'égise ; un tronçon de colonne formait l'office de borne au coin d'une rue ; des colonnes nichées sous les gradins du théâtre de Marcellus, ou de petites maisons perchées sur les tombeaux de la voie Appienne. Ces accidents et ces contrastes donnent à Rome un caractère à part qui la distingue entre toutes les villes. Maintenant elle va le perdre chaque jour. On n'a que trop déblayé, fouillé, restauré. Il y a dix ans¹, j'ai vu encore la Gasa avec des trophées intacts, mais curieuses, j'en souviens, mais parés de débris. C'était une cannelure de colonne ou un bout d'inscription sur laquelle le regard aimait à tomber. C'était un fragment du royaume

¹ Parole est en 1870.

antique oude porphyre faisant saillie sur le sol et contre lequel, j'en souviens, venait heurter le pied du promeneur distrait; mais quelle rapidité et même réserve éventail au feu, mieux que tous les discours, ce heurt contre le passé, cet échoppement contre les siècles! Aujourd'hui, on peut marcher en toute sécurité dans une belle rue à trottoirs bien égaux, comme dans la rue Vivienne. On a tout disposé pour l'écoulement des eaux avec une adresse qui fait honneur à nos ingénieurs; mais cette rue, si belle et si commode, ne dit rien. Il en est de même de beaucoup de déblayements et de restaurations. Ces choses relèvent à Rome sa physionomie et son renom leur pays. Les antiquaires et les archéologues peuvent avoir raison dans l'intérêt de leur science et de leur art, mais quel effet, je le demande, produit la basilique Trajane au fond de la courte où s'élèvent, entourées d'une belle grille de fer, des colonnes bien proprement redressées sur leur base? Ceci du moins peut servir comme un modèle en carton pour montrer comment une basilique était faite; mais je regrette presque les fouilles du Forum! L'homme libre qu'on y a creusé a permis de voir la base de la colonne de Phocas et de lire une inscription, mais il a donné à ce lieu si poétique l'aspect d'une grande carrière. Quant aux restaurations, c'est bien pis. L'Anglais qui disait : « Le Colisée sera une belle chose quand on l'aura terminé, » doit être satisfait. Il semble que ce soit pour lui qu'on ait travaillé; le Colisée est maintenant comme neuf, ou faiblement usé, et n'y manque qu'un peu de ce badigeon blanc dont on a sali l'intérieur du manégeo d'Auguste. Profondément

que tout cela ! ne laissera-t-on pas une fois les os de cette vieille Rome en paix dans ses tombeaux ?

Au xiv^e siècle, Rome se ressentit plus que jamais du mouvement général qui portait les esprits vers l'étude de l'antiquité. On se mit à décrire et à expliquer les monuments : mais ce fut une époque de curiosité stérile, plus que d'enthousiasme poétique. Or, je ne fais pas ici l'histoire de l'archéologie romaine ; je n'ai point à mentionner les nombreux traités de Faëstus, de Marlianus, de Pavertin, de Bonaias ; je vais chercher dans les siècles qui suivent, comme je l'ai fait pour les précédents, les reflets variés de Rome sur les imaginations ; un intérêt nouveau et inverse, pour ainsi dire, se jointra à celui-ci : à présent que les voyageurs et les documents abondent, je m'attacherais surtout aux romans écrits dans ces deux genres des trois derniers siècles, d'où il suit que Rome ne sera aussi un roman, où l'on verra se refléter tour à tour ces grandes individualités.

Je commencerai par Luther.

Quand Luther vint à Rome, le réformateur luthérien était un jeune homme obscur et fervent ; venant de Pavertin, en creusant le pied dans la grande Babylone, que dix ans plus tard il briserait la tête du pape sur la place publique de Wittemberg. Son cœur ne ressentit que des émotions pieuses ; il adressa à Rome le salut de l'ancien hymne des poètes, il s'écria : « Je te salue, ô Rome sainte, Rome vénérable par le sang et le tombeau des martyrs. » Mais après s'être prosterné sur le seuil, il se releva, il entra dans le temple... Il n'y trouva pas le Dieu qu'il cherchait : la ville des saints et des martyrs

était la ville des courtoisiers et des prostituées. Les arts qui masquaient cette corruption étaient sans puissance sur les sens grossiers, et scandalisaient l'esprit austère du moine german; à peine donna-t-il en passant un coup d'œil aux ruses palloises de Rome, caténines, selon son expression assez pittoresque, à la hauteur de trois lazes. Intérieurement révolté de tout ce qu'il voyait, il quitta Rome dans une situation d'esprit bien différente de celle qu'il y avait apportée; il s'agenouilla alors avec la dévotion des pèlerins, mais bientôt il s'en retournait dans une disposition analogue à celle des frondeurs du moyen âge, mais plus sévère que la leur. Cette Rome dont il avait été dupé, et dont il était déshabillé, devait certainement parler de lui; il devait un jour, parmi ses joyeux propos de table, s'écrier jusqu'à trois fois : « Je ne voudrais pas pour mille florins m'être pas allé à Rome, car j'aurais toujours l'inquiétude d'avoir fait une injustice au pape. »

Après Luther, Rabelais, cet autre adversaire du pape, Rabelais, l'héritier direct de toute la gaucherie du moyen âge, bonafon catroque, qui mille son siècle en langage burlesque pour être compris, en langage allégorique pour ne pas être brisé; Rabelais, comme tout ses denueurs des fabliaux et des moralités, Rabelais lui veut surtout à l'Église : on n'est jamais trois que par les diens; mais ne perdez rien que ce qu'il causait par explication. Le chevaleresque Gervais fera une parodie sublimée de la chevalerie, et le curé de Meudon touchera la satire la plus sanglante du clergé; mais pour qu'il remplît complètement sa mission, il fallait qu'il eût visité Rome, et le sort l'y envoya. Il y trouva double

pâture : pour sa vaste mesquente, la four du page ; pour son ardeur de savoir, les antiques romaines ; car Rabelais n'était pas seulement, de son siècle, l'archaïsme de l'esprit et le barbare du langage, il en avait encore l'ardente universalité, et ce goût détesté d'antiquité, qui imprègne son style d'ultramarine, lors même que sa pensée est la plus grossière. Il est assez curieux que sa première publication ait été une édition de la *Topographie de Rome* de Marillon. Du reste, chez le poète, maître de Gargantua, on ne voit nulle trace d'une impression grave reçue en passant des débris qu'il avait étudiés en étudiant, mais dont il ne pouvait sentir la sérieuse portée. Tout ce que la tradition a conservé de ce voyage, ce sont des anecdotes ou des paroles bouffonnes, attribuées à Rabelais, et surtout ce catalogue de raillerie benoîte contre le cour de Rome, qu'on trouve répandue surtout dans les derniers livres de *Pantagruel*. C'est là qu'il faut chercher l'impression de la Rome papale sur cet esprit libre et hardi ; lui aussi, après tout le moyen âge, se mesquait des pèlerins romipètes, ainsi que les appelaient les curieux, et des manifestations déréglées. C'est bien Rabelais qui parle, cette fois, comme souvent, par la bouche de Pantagruel, quand il dit : « Oui des, messieurs, j'en ai vu trois (pages) à la sac desquels je n'ai gueres profité. »

Quand on a embrassé les mille cloches de Rome, dont le retentissement ne cesse pour ainsi dire jamais, et accompagné si bien la rivière que cette ville inspire, on comprend pourquoi Rabelais, qui ne prenait pas les chemins par le côté de la Vésuve, frappé à sa manière de ce bruit perpétuel de cloches, a appelé Rome l'île son-

nante, pourquoi il dit : « Nous entendions un bruit de loir, venant fréquent et tumultueux, et nous semblait, à l'ouïr, que ce fussent cloches, grosses, peïlles et modiques-ensemble sonnantes, comme l'on fêtoie Tours, à Paris, à Nantes et ailleurs ce jour de grandes fêtes; plus nous approchions, plus nous entendions cette sonnerie irrégulière. »

Cette île où les cloches suspendues au-dessus de leur cage font clanger les monnaies; cette île des porciaux, des capuciaux, des évêques, des cardinaux.... cette île enfin où l'on mange, avec grande difficulté, l'assaisonnement, unique, comme le phénix d'Arabie, le papoua... c'est la Rome de Rabelais.

Montaigne elle aime à Rome, Montaigne, qui s'attachait à sa manière l'œuvre de démolition à laquelle concouraient Lathier et Rabelais; plus réservé, moins fier-cieux que le dernier dans la forme, mais au fond aussi épuré, sans sceptique, et plein, comme Pascal le lui a reproché; Montaigne, moins craint que Rabelais, était aussi un homme notori des lettres antiques, et surtout des lettres romaines; enfant, il avait parlé latin, et malgré l'originalité prodigieuse de son esprit, ses sautes ne se produisent qu'à travers une masse de citations. Dans ses capricieux *Essais*, il se marche qu'accompagné de Cicéron, d'Horace, de Juvénal, car Montaigne est homme du xvi^e siècle, homme des nouveautés et de l'antiquité; chez lui il y a de l'esprit-fort et de l'éradité, déjà du révolutionnaire en idées, et encore du compilateur. Lui aussi était à Rome comme dans une patrie; il le sentit si bien qu'il voulait emporter le titre

de citoyens romains, il employa, dit-il, un cinq sens de nature pour obtenir ce titre, « ne fust-ce que pour l'ancien honneur et religieuse mémoire de ses ancêtres. » Il fut jugé très-digne d'être admis au droit de cité, par les suffrages et le jugement universel du peuple et du sénat, l'un de la fondation de Rome 338. La solennité dernière de ce formulaire antique, employé par les représentants modernes du sénat et du peuple romain, fut nulle dans l'âme un sentiment qui fût de l'ironie et de la pitié, pareil à celui que j'éprouvais en voyant le sénateur de Rome venir du Capitole, avertir le peuple romain que le sénat pouvait commencer... Montaigne ne se fust pas absent sur l'importance de cette dignité tant désirée : « C'est un titre vain, » disait-il; puis il ajoutait avec sa naïve franchise : « Tant y a que j'ai reçu beaucoup de plaisir de l'avoir obtenu. »

Montaigne est le premier voyageur, proprement dit, qui ait écrit sur Rome; son voyage en Italie est, autant que son *Essais*, un livre de bonne foi; il n'y embouche point sans cause la trompette de l'admiration, comme se sont crus obligés de le faire d'autres voyageurs. Il parle froidement des choses qui se l'émerveillent point. Ainsi il ne dit pas un mot de Raphaël ni de Michel-Ange; il ne sent point la campagne de Rome avec ce grand caractère de sublime solitude, avec la splendeur des temples, la tristesse des ruines, la beauté des horizons, telle qu'elle s'est révélée au pape du Pœvre, et au pape de Châteaubriand. La campagne romaine n'a inspiré à Montaigne que cette description plus exacte que poétique : « Nous avons, bon sur notre main gauche,

l'Apennin, le prospect du pays, mal plaisant, basot, plein de profondes fondrières, incapable d'y recevoir autre genre de guerre ou ordonnance; le terroir seul, sans arbre, sans bonne partie stérile; le pays fort ouvert tout autour, plus de dix mille à la ronde, et quasi tout de cette sorte, fort peu peuplé de maisons.

En parlant de Rome, Montaigne conserve en général ce ton tranquille; il paraît plus curieux que troumpé; mais ses impressions sont justes, et l'expression, pour être simple, ne manque pas d'énergie, quand il dit, par exemple, du quartier montueux qui était le siège de la vieille ville, et où il faisait tous les jours mille profondes et vaines, qu'il est « *seus (coups)* de quelques églises et quelques maisons rares, et jardins des cardinaux; » quand il dit « *qu'en marche sur la tête des vices sans que la plume découvre, etc.* »

Il y a pourtant un reproche assez antérieur, qui tranche sur le ton général par un tour légèrement déclamatoire; on voit que Montaigne, se trouvant à Rome, a voulu dire sur Rome quelque chose de beau, et que dans un moment d'enthousiasme un peu forcé, il a dit à son secrétaire cette phrase, où il y a assez d'enflure, et où l'on rencontre quelques traits assez frappants, mais un peu étrangement jetés, dans son journal, entre le récit de sa bourse perdue et celui de quelques écritures de sante, qu'il ne manque jamais d'enregistrer.

« Il disait (M. de Montaigne)² qu'on ne voyoit rien de Rome que le ciel sous lequel elle avoit esté créée, et la plume de son geste; que celle science qu'il en avoit estoit

² C'est son secrétaire qui parle.

une science abstraites et contemplatives, de laquelle il n'y avoit rien qui touchât sous les sens; que ceux qui disaient qu'on y voyoit les ruines de Rome en disoient trop, car les ruines d'une si épouvantable machine rapportoient plus d'honneur et de révérence à sa machine; ce n'étoit rien que son sépulcre. Le monde, content de sa longue domination, a voit premièrement brisé et fracassé toutes les pièces de ce corps admirable, et pareu qu'encore tout mort renversé et défiguré, il lui faisoit horreur, si on avoit enseveli la ruine même; que ces petites montres de sa ruine, qui paroissent encore au-dessus de sa bête, c'étoit la fortune qui les avoit conservés pour le témoignage de sa grandeur infinie, que tant de siècles, tant de feu, la corruption du monde vidées tant de fois à sa ruine, n'arrivoient pas universellement étendues; mais qu'il étoit vraisemblable que ces machines déréglées qui se redressent, c'étoient les moins dignes, et que la furie des éléments de cette gloire immortelle les avoit portés premièrement à ruiner ce qu'il y avoit de plus beau et de plus digne; que les balustrades de cette Rome bâtarde, qu'on alloit à cette heure attachant à ces masses antiques, quoiqu'elles eussent de quoi servir en décoration nos atches profanes, lui faisoient ressusciter proprement des rats que les monnaies et corneilles vont suspendant aux vallées et parus des églises, que les huguenots viennent de démolir, encore craignoit-il, à voir l'espace qu'occupe ce théâtre, qu'on ne le reconnoît pas tout, et que la sépulture ne fust elle-même pour la plupart renouvelée.

D'une autre les réflexions plus naïves de Montaigne, sur l'aspect de la ville de Rome, telle qu'elle étoit de son

temps : « C'est une ville toute cour et toute noble ; chacun prend sa part de l'historie ecclésiastique. Il n'y a nulle rue marchande, ou moins qu'en une petite ville ; ce ne sont que palais ou jardins ; il ne se voit nulle rue de la Harpe ou de Saint-Iveus ; il me semble toujours être dans la rue de Seine ou sur le quai des Augustins, à Paris. »

Certains traits de cette description sont encore applicables aujourd'hui, comme l'histoire ecclésiastique, dont chacun prend part... Quant aux comparaisons avec Paris, il faut songer que les deux villes ont bien changé depuis Montaigne : il ne dirait plus : « Les legs y sont communément meslés un peu mieux qu'à Paris, » ni que « la forme des rues en plusieurs choses, et notamment pour la multitude d'hommes, les représentent plus Paris que nulle autre où il eût jamais été. »

Dans ses observations sur les mœurs et la physiognomie de Rome, on retrouve fréquemment ses habitudes de donner, par l'expression, du relief et de la saillie à la partie de la pensée.

« Rome est la plus commune ville du monde, et en l'étrangerie et la différence de nation se considère la moins, car c'est une ville remplie d'étrangers. » Pour-on mieux dire ?

Enfin cette grâce, qui ne l'abandonne jamais quand il se montre dans sa vie habituelle, ne se lève-elle de tous les jours, quand il pose en langage cette grâce de Montaigne et entretient consciencieusement sa journée à son lecteur, n'est-elle pas tout entière dans ce passage où il peint sa vie de Rome :

« Je n'ai rien si entiers à ma santé que l'exercice et

l'oeuvre; la j'avois toujours quelque occupation, etant si plusieurs que j'avois pu le désirer. on m'avoit enjoint de ne pas désœuvrer, comme à visiter les antiquités, les vignes qui sont des lieux de plaisir, de beauté singulière, et là où j'ai appris combien l'art se pouvoit servir bien à point d'un bon bonou, moutureux et inégal, car eux, ils en faisoient des graces remarquables à nos bons plains (plats), et se privoient inévitablement de celle de vanité. Ce sont beautés couvertes à quiconque veut s'en servir... où aller ouïr des sermons, de quoi il y en a en tout temps, ou des disputes de théologie... Tous ces amusemens m'embourgeoient assez... De mélancolie qui est la mort, et de chagrin, je n'en avois toute occasion, ni dedans, ni hors de la maison.... C'est ainsi une plaisante demeure, et puis argumentez par là, si j'eusse goûté Rome plus privément, combien elle m'eust agréé. » Il n'y a rien à opposer à cette peinture si bien sentie de la vie indolente et occupée, calme et variée, paisible sans ennui, et remplie sans fatigue, qu'on mène à Rome, et qu'on ne mène que là. Enlia Montaigne avoit bien raison de dire qu'il n'est encore si bon avantage Rome s'il l'eût connue plus privément, car son charme devient d'autant plus profond et plus pénétrant qu'on le savoure plus longtemps. On peut ne pas se plaire à Rome; mais qui s'y est plu quelque temps s'y plait toujours davantage; qui s'y est attaché une fois ne s'en détache jamais.

La littérature française fut, au x^e siècle, moitié italienne et moitié latine; à ce double titre, Rome devoit être vaine, et l'a été en effet par presque tous nos hommes célèbres de cette époque. Nous avons mentionné Rabe-

les et Montaigne; il finissait y penser de L'Hôpital, de Thou, et Pons de Bornard, l'auteur du manifeste en faveur de l'école nouvelle qui voulait romancer l'antiquité, de l'école qui a été dite romantique pour avoir été trop classique, le bon Joachim Dubelloy.

Quelques lignes insignifiantes de la vie de de Thou, ornée par lui-même, et quelques vers latins pleins d'humour, dans les épîtres de de L'Hôpital, sont tout ce que l'un et l'autre ont laissé sur Rome. Dubelloy a fait plus : nous avons de lui deux recueils bien différents, consacrés à chanter cette ville où il passa plusieurs années, attaché à son parent le cardinal Dubelloy. L'un de ces recueils est intitulé les *Antiquités de Rome*, contenant une générale description de sa grandeur, et commençant déclamation de sa ruine. Ici Dubelloy prend Rome au sérieux; il exile sa voix pour en déplorer la chute. Celui qui parle, c'est le poète devenu presque poète, le force d'indifférence, qui calomnie le poète ou le déshonore, et chantait Rome dans ses réunions où l'on amolait un bon à l'académ. De ce point de vue éloigné, ce qui devait le frapper, c'était l'absence, pour ainsi dire, de la Rome antique, lui-même était comme un vieux Romain qui reviendrait crever sur ses débris, et chercherait, selon ses propres expressions, Rome dans Rome, sans la pouvoir trouver; il rencontre quelquefois un langage assez pittoresque et assez hardi, quand, par exemple, il peint la ville géante comme écrasée par Jupiter, sous le poids des sept montagnes :

Sur la vertex il phoix l'antique Palatin,
Qu'on voit sur un pied, et sur l'autre à l'envers.

Ceci est la traduction mythologique d'un fait vrai; c'est la terre éboulee des collines de Rome, qui a couvert l'ancien sol; ce sont ces collines qui ont, pour ainsi dire, enseveli la ville antique sous des eaux de ruines.

Il y a de la grandeur et un sentiment assez profond de l'aspect de la campagne romaine, après des hauteurs de Rome, dans ces vers adressés aux pères égarés des anciens Romains :

Ne venir vous asseoir sur votre pente,
Quand quelquefois, de ces sites romains,
Vous contemplez l'ouvrage de vos mains
Être plus dies qu'une pauvre et basse place ?

Le retentissement sourd et prolongé du dernier vers produit le même effet que certains vers lugubres de Dante.

Bubbling concevait cela qu'il appelle le triste Phœnix dans un de ces sonnets dont l'ensemble est intitulé *Phœnix*, et où il cherche à marier le genre allégorique de Dante. Chaque sonnet a pour objet d'exprimer figurément la grandeur et la chute de Rome. Mais tout cela, c'est la partie solennelle et un peu couronnée des poésies de Bubbling. Celui qui voulait que les écrivains français se fissent Romains, ou au moins s'inspirassent des débris de Rome; celui qui leur criait à la fin de ses *Illustrations de la langue française* : « Là donc, Français, marchez courageusement vers cette superbe cité romaine, et des vases dépourvus d'elle, comme nous avez fait plus d'une fois, ornons vos temples et vos palais ! » celui-là devait parler de la Rome antique avec pompe et révérence, et nous venant de voir en quels termes il

Quelquefois la satire prend un ton moins enjoué, et parle un langage plus énergique :

Et de mille feds on nous se dispense,
Et mille feds on nous se dispense ;
Et ne se peut l'homme en peine,
Et la science en par nous en peine.

C'est bien la Rome corrompue du *xv^e* siècle, telle qu'étaient achetés de la terre les bourgeois. Du reste, la position personnelle de l'auteur contribuait à lui rendre le séjour de Rome insupportable. Voyez le tableau animé de la vie qu'il y mène, vie dépendante et transmise, pleine de soins et de soucis :

Pape, venant savoir quels sont mes pen-
sées, je ne sais pas, j'ai été de la dispute
Qui se fait chaque jour, et il faut que je passe
À rendre mes réponses tout étroitement courtes.
Je vis, je vis, je vis, je vis, je vis, je vis :
Je vis, je vis, je vis, je vis, je vis, je vis :
Quand j'ai dépensé l'un, un autre recommence,
Et ne fait pas le quart de ce que je peins.
Qui ne présente au camp ses lettres au ministre,
Qui ne dit que devant moi, je ne suis pas, je ne suis pas,
Qui ne compte le service de ces propos divers.
Qui se plaint, qui se dit, qui murmure, qui est.
Avec tout cela, dit, Pape, je le sais,
Ne l'oubliez pas, dit, Pape, je le sais.

Il paraît qu'il avait tenté sur son parent le cardinal des expériences qui ne se réalisaient point. Aussi s'écrie-t-il :

Mille fois, l'un, le mois, le jour, l'heure, le point,

PORTAITS DE ROBE

Et malheureux est le homme expérimé,
Quand pour venir se j'abandonne la France,
La France et mes Anjou dont le dote au pout!

Une fois en proie au mal du pays, Dubellay devient insensible à l'infirmité des ruines qu'il avait charriées dans sa dépression. Quand on prend Rome en grippe, ce n'est pas à demi. Il ne voyait plus dans ces ruines

Que de vains monuments ne quel sans pitié,
et dans lui-même qu'un Prométhée cloué sur l'Arcture.

Dubellay nous a montré, à l'occasion de Rome, tous les côtés de l'âge d'un littérateur du xix^e siècle. Ces hommes, qui vivent au sein de l'antiquité, étaient en même temps presque tous de joyeux compères, aimant à rire et s'échauffer; nous avons vu Dubellay prendre par le côté comique le plus lugubre des sites. C'étaient aussi de bons gens attachés à leur province, à leur manoir, à leur clocher, non des pédants sans entrailles, étrangers aux affections du pays et de la famille. Du Bellay, au bord du Tibre, regrettait ses Anjou, comme Bellenz au Forum revenaient volontiers de leurs excursions imaginaires sur le Pô de grec, dans leurs maisons du Poche et du Vendémien. Ce touchant triangle de la bonhomie sur l'imaginaire, des affections domestiques de l'homme sur les joissements cosmopolites du siècle, est exprimé avec force du charme dans le sonnet suivant. On ne peut sacrifier de meilleure grâce l'antiquité au présent, et les souvenirs poétiques de Rome aux simples émotions de la patrie.

Rome est qui comme l'âme a fait un bon voyage
Qu'comme celui-là qui rompt le trou.

En plein air rassuré, plein d'usage et de sagesse,
 Vous cotiez ses patients le recte de son legs !

Quand reverrai-je, hélas ! de mon petit village
 Fumer la cheminée ? Et en quelle maison
 Ravaler-je le ris de ma pauvre maison,
 Qui m'est une prison et beaucoup de tourment ?

Plus me plaît le séjour qu'il est loin de moi
 Que des poires croquant le fruit verdâtre,
 Plus que le verger sur moi plaît l'air libre.

Plus mon Lysre gaulois que le Tibre latin,
 Plus mon petit Lyri que le grand Palais,
 Et plus que l'air marin le doux air agreste.

Mais ce qui est richeur, c'est de voir ce rêve s'élever
 dressant du pays natal digne par le retour tant désiré,
 rien de plus triste que la plainte du pauvre Duboulay,
 tombé des anneaux de la dépendance à l'étranger dans les
 tribulations éternelles du ciel du feu, et s'écriant :
Adieu doncques Bures, je suis encore Romain.

Deux autres poètes du xix^e siècle, bien autrement
 célèbres que celui que nous venons de nommer, ont
 trouvé à Rome des déceptions sensibles ;
 chacun d'eux les a ressenties et les a exprimées à sa ma-
 nière. Ces deux poètes sont l'Arboste et le Tasse.

Autant peut-être, on ne vît mieux qu'en ces deux
 grands hommes, quelle est sur la vie, les actions, les
 ouvrages, l'influence du caractère indépendamment des
 circonstances. Leur situation dans la vie était à peu
 près la même. Ils furent exposés à des traverses et à des
 contradictions fort sensibles ; traverses de cœur, in-
 gratitude des grands ; vaine, indifférence pour le mal-

boue et le pain, l'un et l'autre épuisèrent toutes ces choses. L'âme tendre, mélancolique, irritabile du Tasse, pleura sous le fardeau. L'âme forte, douce et sereine de l'Arioste résista : c'est au milieu d'ennuis sans cause raisonnables, c'est sous le poids d'une affliction privée et piteuse, c'est au fond des montagnes de la Corse où il fut relégué durant de longues années pour exercer une vaine charge de justice dans un pays perdu ; en un mot, c'est au sein d'une vie toute pleine d'agitations et de tristesses, qu'il a conservé cette gaieté d'auteur, cette glorieuse d'insouciance, empreintes dans chaque strophe du *Roïnaud furieux*.

Il n'est plus douloureux que de lire les lettres du Tasse. C'est un perpétuel gémissement, c'est un cri de détresse non interrompu. Le divin maître s'agite en désespéré sur sa couche, sans trouver une situation où il puisse se reposer. L'Arioste, dans ses lettres qui sont de véritables épîtres, et un peu des confessions mêmes, raconte gaîment ses tribulations et ses mécomptes ; Rome joue dans tous-ci un grand rôle, comme nous l'avons vu pour Babilay. Du reste, il s'en venge par sa satire ; et peinte est son défection en présence du Vatican ; il parle même assez faiblement du prince des apôtres, quand il demande à un ami de lui faire préparer un logis près du temple qui doit son nom à ce vaillant prêtre qui fit sauter l'ours de Babilay... Puis il se peint gaîment allant faire une visite à un priant, et reçu par un curé qui le renvoie au lendemain. Il insiste : « Qu'il aube au moins que je sois à sa porte. » Le curé se révolta que son maître ne veut permettre qu'un tel message

pénètre jusqu'à lui, quand viendront Pierre, Paul, Jean et le docteur de Rinsenth en personne. « Mais, après l'Arconte avec l'énergique indignation de l'honnête homme, à laquelle se joint la marque honneur du solliciteur exact, et j'avais des yeux de lynx pour pénétrer par la traie et je pénétre par la pensée... peut-être je les verrais tellement occupés dans leurs missions, qu'ils auraient lieu de se cacher, non-seulement à mes regards, mais à ceux même du jour. »

L'Arconte croquait sur les promesses de Léon X, dont il avait été l'un des éleveurs à la papauté; mais il ne tira pas grand fruit de cette amitié, qui, s'il eût voulu entrer dans les détails, eût pu, dit-il, le conduire à un échec.

Messer Ludovico Arconte-évêque ! il faut bien croire que Voltaire a eu le plaisir d'être cardinal.

L'Arconte n'avait pas le caractère de l'antiquité, heureusement pour lui. Son poème y a gagné en originalité; il n'a pas, comme le *Thésée*, emprunté la fantaisie chevaleresque dans le cadre mal approprié de l'épopée antique. On ne peut donc s'étonner qu'il ne se soit pas senti un grand frisson d'enthousiasme pour les souvenirs de la vieille Rome. Il le dit très-franchement et très-crûment à son ami Galuso; ce qui l'a permis à voir le cardinal Averlan, c'est le désir d'obtenir une bulle qui lui assure certains droits, écrit l'apocryphe, qu'il prend volontiers, dit-il, encore que peu nombreux. Voilà l'Averlan mentionné sans beaucoup d'enthousiasme; là où l'on pourrait penser à Hercule vainqueur de Cacus, au peuple romain triomphant du patriciat, l'Arconte ne pense qu'à quelques bagatelles.

Cependant l'Arcole ne pouvait être entièrement insensible aux nouvelles de l'antiquité romaine, tout indépendant de Virgile qu'il se montre dans son épique, il insinua Plante dans ses comédies, il écrivit des éloges latins : il était l'ami de Rabelais, de Béroalde, de Paul Jove, de Valla, de ces hommes dont le latin était comme la langue maternelle; et au voir qu'il avait peu plaisir à explorer avec eux les antiquités romaines, du fond de ces montagnes de la Garafagna où il est confiné, s'il souhaitait un ducé lointain, c'est pour se retrouver à Rome avec cette illustre élite, et prendre, dit-il, tour à tour, chaque d'eux pour guide à travers les sept collines. « Qui, le livre en main, me montre Rome divisée en ses différents quartiers; qui me dit : ici fut le cirque, ici la forum, la Suburra; ceci est la voie Sacra; ici Vesta, plus loin Janus, avaient leur temple. » On voit que la contagion servile avait gagné l'aimable indifférent, et qu'Arcole ne pensait pas seulement à ses boyaux sur le mari Acrotas.

Le Tasse, dans sa vie errante, visita plusieurs fois cette Rome où l'attendaient le triomphe après la mort. Le Tasse vit à Rome le jubilé, comme Dante l'y avait vu près de trois cents ans auparavant; mais il ne perdit pas que l'imagination de l'auteur de la *Gerusalemme* était touchée, autant que celle de son grand devancier, par les pompes de cette solennité. La fin du xiv^e siècle était loin de la loi naïve des ornements du xiv^e.

Le Tasse vint à Rome en 1568. Dès cette époque, il s'exprime dans ses lettres comme ayant renoué à toutes les expériences de fortune qui l'y avaient effrayé. Les courtois ambassadeur du portillierisme et du poète se sont ré-

duré aux horribles desirs du soldat. « Je voudrais, dit-il, deux chambres dans un couvent. » Il semblait, sans d'un protestantisme fané, chercher déjà dans la ville éternelle la petite cellule où il devait mourir. Toutes les lettres de cette année (1584) et de la suivante, écrites de Rome, confirment l'expression sévère et douloureusement monotone de son chagrin et de son désespoir. Il y est peu question des merveilles de Rome, et cependant le chantre du sacré lombard devrait être dans sa prison de la resplendeur de saint Pierre. Celui qui vivait solidement dans le commerce de l'antiquité, comme le procurait ses écrits ou pressé, et un Platon de la bibliothèque Barberine assés de sa main, devait être sensible au spectacle des ruines.

Nous avons vu Pétrarque se passionner pour les débris de Rome. Comment le Tasse est-il resté froid et muet devant ces débris? Hélas! c'est que Pétrarque était heureux! Ami des papes et des princes, correspondant des rois et des empereurs, le premier homme de lettres qui ait joué en Europe un rôle analogue à celui qu'y joua depuis Voltaire, Pétrarque, n'ayant d'autre souci qu'une belle poésie, qu'il célébrait dans ses sonnets larmes d'innocence, et qui exaltait son imagination sans gêner ses plaisirs, Pétrarque n'eut l'insouciance et l'absence nécessaires pour s'appuyer sur la chute des arcs de triomphe ou la décadence des fastes. Il n'en était pas ainsi du malheureux Torquato. Son humeur inquiète et terrible l'avait besuillé avec les princes; il fuyait le duc de Ferrare, et le duc revendiquait ses poésies domestiques, son feu échappé, pour lui emprunter une gloire qu'il lui payait en malheur. Le Tasse, afin de rester à Rome, eût

il était libre, afin de retarder le moment où il reprendrait ses études, ou il était de nouveau se faire écrouer dans le palais de son grélier, alléguant d'un ton ferme « qu'il était encore malade, ce que prouvait sa main tremblante » il s'efforçait de démontrer qu'il avait un bon inutile serviteur, étant absorbé par certaines études auxquelles il ne pouvait cependant renoncer qu'en renonçant à la vie : du reste très-pauvre, et luttant contre une pauvreté « de suite à Rome, comme il était, avec un dépitant incroyable... Je voudrais me retirer dans un désert, tant je suis las des cours, du monde et de mes cahiers : pleure à Dieu qu'il me rappelle bientôt à lui !... » Mais Dieu ne devait pas encore l'exaucer, et Rome lui réservait bien des douleurs avant la dernière agonie. Le cardinal Solignon de Gontagras l'avait choisi à faire partie de sa maison ; mais bientôt il le chassa... non, il le fit chasser par ses domestiques. Et le Tasse, qui n'est apparemment pas dédaigné, se trouva pendant l'été à Rome, malade, sans aide, sans argent, et, si l'on veut l'écrire, puisque lui-même l'a écrit, sans chemise¹. Que voulez-vous que le pauvre gentil homme, jeté à la porte comme un loquet, maussade de misère et de tristesse, trouvât à sentir et à chanter dans cette Rome où sa grande affaire était de se procurer un logis, des vêtements et du pain ? Dans les moments où sa fortune, sans être jamais bien florissante, était un peu moins désespérée, s'élevait, et on le comprend sans peine, les courtisanes de la Rome chrétienne qui seules savaient parler à cette âme affligée une langue qui le consolait. Les divertissements et les joies

¹ *Œuvres du Tasse*, t. I, p. 329, 330, 331.

² « *Si cela d'essai, et ensuite* » T. II, p. 116.

profanes ne pouvant l'indulger. Aux approches des fêtes de Noël, il désirait : « Mâle à Dieu qu'il me fût au moins donné de recevoir quelques consolations des fêtes sacrées, puisque dans les fêtes mondaines je n'ai pu trouver aucun plaisir ! » Par ses dernières, il entendait parler sans doute de ces jours turbulents d'octobre, époque de carnaval d'antonnes, où arrivait les hochetales satyriques. Ces fêtes à demi païennes avaient été sans doute pour la poète chaste et malheureux. Mais il attendait quelques éruditions fortifiantes de la vue du saint entretenu dans la croche. On sait qu'une fête de Noël l'usage, à Rome, est d'exposer la bambino avec une grande pompe. C'est une vive joie pour tout le peuple. On voit les pères des montagnes venir de loin s'agenouiller devant le saint berceau, comme les autres bergers qui s'agenouillèrent devant la crèche de Bethléem ; peut-être le clerc de Rome, confondu parmi cette foule rustique, se prosterner dévotement comme elle devant la bambino de l'église d'Annunziata ; et peut-être cette commémoration naïve de la naissance de celui qui vint pour affranchir les esclaves, consoler les affligés et les pauvres, apporte-t-elle au grand homme pauvre, affligé, esclave, un peu des consolations qu'il en espérait.

On trouve une expression touchante de la dévotion aux souverains de la Rome chrétienne qu'inspiraient si naturellement l'acte les infirmités de sa vie et la religion de sa pensée, dans un sonnet qu'il est difficile de lire sans émotion, surtout quand on songe à sa date. Il l'écrivit à son arrivée à Rome, dans cette année 1587 où ses lettres nous l'ont montré si malheureux. Après avoir demandé

à Rome de recueillir et d'absorber ses infortunes, le poète lui dit : « Ce ne sont pas les colonnes, les arcs de triomphe, les thermes, que je recherche en toi, mais le sang répandu pour le Christ, et les os dispersés dans cette terre maternellement consacrée, bien qu'une autre terre l'enveloppe et le recouvre du parthos. Oh ! puisai-je les douces sucs de baisers et de larmes que je puis faire de pas en traînant mes nombreux infirmes ! » Non, ce que tu cherchais à Rome, ô Tasse, ce n'était pas le poussière de l'empire romain, c'était la terre peinte des débris et du sang des martyrs ; et quand tu te sentis pris de quitter la vie, si tu te retiras sur le Janicule, dans le petit couvent de Saint-Onuphe, ce ne fut pas pour contempler en face de toi le Capitole, pour y rêver le triomphe qui t'y attendait si tu pouvais gagner ; ce fut, comme on le fit dans une lettre que tu écrivis peu de jours avant la mort, ce fut pour commencer avec les bons pères des solitaires qui devaient chercher dans le ciel... Ainsi, Rome ne fut pas pour toi un lieu de réverie, d'étude ou d'inspiration, elle fut le lieu de ton œuvre sur la terre. Un moment, le Capitole sembla devoir être le trône de la gloire du poète ; mais Rome n'eut pas cet honneur dont elle était digne : elle n'eut que les derniers regards, les dernières larmes du martyr, et ses larmes.

TEMPS MODERNES

(1493-1610)

Comparer, c'est comprendre. Choisir un sujet quelconque, observer comment il a été envisagé par différents hommes, à différentes époques, et lire une portion de l'histoire de l'esprit humain sous une forme neuve. C'est ainsi que nous avons fait, nous nous sommes installés dans Rome, et, posés au Capitole, nous avons vu dix siècles defiler à nos pieds. Chacun d'eux a vué à sa manière cette ville dont le sort est d'occuper le monde. Les uns l'ont pleurée, les autres l'ont maudite : nous avons entendu les regrets de Rabelais et de du Bellay; les lamentations de saint Grégoire et de Pétrarque, les invectives d'Érasme et de Luther, les exaltations de Rabelais et de l'Arétin. Le nom de Rome a résonné dans les sagas, les légendes, les fabliaux, sous sa forme merveilleux, ridicule et détesté. Montaigne et le Tasse ont passé dans cette ville, et l'un trouve la vie si douce, l'autre la mort si aigre. De plus, nous avons traversé tous les grands faits de l'histoire, depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'au commencement du xvi^e siècle. Nous avons vu la fin du paganisme et les

illusions de son agonie ; l'établissement des Barberes et leur superstitieux respect pour celle ombre de la puissance romaine qu'ils venaient effacer ; toute l'Europe gravitant vers son centre sacré, la réforme préparée longtemps à l'avance par la littérature satirique du moyen âge ; la renaissance des lettres classiques, cette autre réforme de l'esprit humain, préparée aussi, devant les études d'ignorance, par une tradition de sympathie et de respect pour l'antiquité, qui ne s'est jamais complètement interrompue ; nous avons vu toutes ces choses sans sortir de l'enceinte du Panserranus romain. Car, nous ne nous sommes jamais occupés des livres illustres ou laïques qu'a reçus cette école ; nous, pour les deux derniers siècles et pour le siècle ou nous vivons, ce que nous avons fait pour ceux qui ont précédé la renaissance, dans les impressions personnelles des marbres successeurs de Rome, l'héritage de leur âme, le caractère de leur action, le génie de leur temps.

En France, le XVI^e siècle se divise en deux époques bien distinctes. La seconde commence vers la majorité de Louis XIV ; la première comprend le règne de Louis XIII et la régence. Cette première moitié du XVI^e siècle, en France, a plus d'un rapport avec le XVI^e, dont elle continue en partie le mouvement ; elle s'en rapproche, entre autres choses, par une occupation et une préoccupation constante de la langue et de la littérature italienne. L'invasion ultramontaine avait été complète dans ce XVI^e siècle, les Valais transplantèrent l'Italie en France. Elle se prolongea, mais moins heureusement, au XVII^e. La dissidence commençait alors, en Italie, dans les lettres et dans les arts. Marini et Pierre de Cor-

l'une remplissaient l'Aristote et l'Aquinas. Ce fut la littérature scolastique et scolastique des coutumes et des conseils qui fit fureur en France jusqu'à Bologne. La plupart des fondateurs de l'Académie française étaient beaucoup plus versés dans les littératures espagnole et italienne que dans les lettres grecques et latines. L'*Adieu de Marini* fut publié, en France, sous la protection d'un poëte de Châteauneuf... Toute cette première moitié du XVIII^e siècle est donc dominée par les influences italiennes; aussi les hommes éminents de cette époque ressemblent-ils la plupart en Italie comme les hommes du XVI^e siècle. Voiture et Balzac, les deux chefs de cette école du grand siècle, Voiture et Balzac allèrent en Italie; Scarron visita Rome, ainsi que l'aurait fait Rabelais. Au contraire, pas un des hommes les plus célèbres de l'époque de Louis XIV ne mit le pied en Italie et ne vit Rome. En général, cette époque est scolastique; sa littérature, profondément nationale, voire peu en contact avec les littératures étrangères; de là un champ d'idées comparativement restreint peut-être, mais avec une forme parfaitement déterminée, une langue parfaitement française, mais avec d'accent étranger. Les grands hommes de ce temps ne sortaient guère du pays. Racine et Boileau n'auraient probablement jamais l'idée d'aller visiter cette Rome dont la littérature était l'objet des prédilections de leur goût. Ils la trouvaient telle qu'ils la voulaient peindre dans *Taïs* et dans *Bernice*, et peut-être au bord du Tibre ou l'auraient-ils peu reconnue. Pendant tout le règne de Louis XIV, nous n'aurons guère que les petits vers de M. de Conlanges, chancelier de Saint-Pierre et le Coléide.

Dans l'époque antérieure, Balzac est le seul qui nous

fontaines quelques passages remarquables sur Rome. Voltaire a trouvé le sujet trop sérieux pour sa frivole correspondance. Balzac, qu'on lui accorde à tort, était un esprit d'une portée bien supérieure; Balzac, qui a laissé sur la langue française une empreinte qu'elle porte encore, était sans doute trop amoureux du balancement des périodes et de la symétrie des phrases; il se laissait trop entraîner à la rhétorique et au bel esprit; mais il était capable de concevoir des pensées élevées et de trouver d'énergiques paroles pour les rendre. Cher lui, parfois, le sophiste devient penseur et le rhéteur se fait éloquent. On retrouve Balzac tout entier, avec les débuts et les qualités de son talent, dans ce qu'il a écrit sur Rome.

Commençons par les débuts.

« Au mois où nous sommes (juillet), je cherche tous les remèdes imaginables contre la violence de la chaleur. J'ai un éventail qui lève le sein de mes volets, et fait un vent en ma chambre qui sent un soufflage en plein mer; je ne dis pas que je ne m'efforce de la saigner avec du vin de Naples... C'est affaire au vinaigre de sentir les fleurs; j'ai trouvé moyen de les manger et de les boire, et le printemps est toute l'année avec moi en eau et en conserves. »

Il y a, dans les idées que Balzac exprime et dans les images qu'il emploie, autant de recherches qu'il y en a dans les habiletés qu'il décrit. Il y a du symbolisme dans ce style comme dans cette vie; c'est un tapis de feuilles de rose, et pas une feuille de rose n'a un pli.

Mais celui qui a écrit les lignes sévères n'était pas insensible à la majesté des sauroiens et des autres re-

moins : « À Rome, vous marcherez sur des pierres qui ont été les dieux de César et de Pompée : vous contemplez la ruine de ces grands ouvrages dont la vieillesse est encore belle, et vous vous promenez tous les jours par les histoires et les fables... Il n'y a que Rome où la vie soit agréable, où le corps trouve ses plaisirs et l'esprit les siens, où l'on est à la source des belles choses. Rome est cause que vous n'êtes plus barbares, elle veut à peine le culte et la religion... Il est certain que je ne monte jamais au Palais ni au Capitole que je n'y change d'esprit, et qu'il ne me vienne d'autres pensées que les mêmes ordonnances. Cet air m'inspire quelque chose de grand et de généreux que je n'aurais point auparavant : si je rêve deux heures au bord du Tibre, je suis aussi savant que si j'avais étudié tout jour. »

Voilà qui est grave, voilà. La dignité de l'ingénieur se fait jour à travers un voile de pompe et de symbolisme fastueux, dont Balzac ne peut jamais perdre entièrement l'habitude.

Ce siècle était peu descriptif¹. Nous sommes aujourd'hui arrivés à l'extrémisme opposé : ce n'est que vers la fin du *xix*^e siècle qu'on a commencé à décrire, et encore A.-J. Roussau, qui a fondé le genre dans quelques admirables pages de *L'Étranger* et des *Confessions*, a passé plusieurs mois à Venise et n'a pas décrit cette ville, dont l'aspect extraordinaire appelle et défie si puissamment la description.

Ce qui est peut-être encore plus singulier, c'est de

¹ On se peut être inspiré du *ser* ! Roussau n'a plusieurs fois à Rome, il ne donne pas sur cette ville un mot de description.

voir le Poussin penser tant d'anecdotes à Rome, sougé sans cesse à contempler cette physionomie des ruines et de la campagne romaine, dont l'imitation a donné à ses paysages leur grand caractère historique, et dans sa correspondance ne pas faire souvent allusion à ce que son pinceau se plaisait tant à reproduire. Le peintre seul a compris et rendu Rome, l'étranger n'en parle presque point et semble à peine y penser; il parle affaires, il exprime quelques idées remarquables sur la théorie de son art, mais il n'écrit pas une phrase sur l'aspect de Rome. Il aime cette simplicité, cette retenue naturelle d'un grand artiste, qui ne fait point l'écrivain, qui ne veut être qu'artiste, qui ne veut se servir que de sa langue, comme si la langue vulgaire des hommes était une profession. Poussin ne consentait à traduire ses impressions que par les merveilles de son art, et dédaignait d'écrire autre chose sur Rome qu'un paysage sublime. Les détails romains, pittoresques réduits, qu'il livre au papier, m'émerveillent d'autant plus. C'est ainsi que j'eus à lire, dans le journal d'Albert Durer, des détails sur les hôtes qui l'hébergèrent, et qu'il paye ordinairement par un portrait, plutôt que des descriptions pompeuses des paysages et des cathédrales du Rhin ! Poussin ne toucherait moins s'il entretenait ses amis des horreurs romaines, que lorsqu'il écrit à M. de Chaulieu cette triste lettre, dans son vieux âge, veuf et désempé : « Après avoir, pendant sept ans, gardé dans son lit ma pauvre femme, malade d'une toue et d'une fièvre d'étié, qui l'ont emmenée jusqu'à ce, je viens de la perdre, quand j'enais le plus besoin de son secours. Sa mort me laisse seul, chargé d'unna, paralysé, plein d'infi-

mille de toute sorte, étranger et sans ami, car dans cette ville il ne s'en trouve point... Me voyant dans un semblable état, lequel ne peut durer longtemps, j'ai voulu me disposer au départ; j'ai fait pour cet effet un peu de testament, par lequel je lègue plus de dix mille écus de ce pays à mes pauvres parents qui habitent aux Andelys. Ce sont gens grossiers et ignorants qui, après un mari, à recevoir cette somme, auront grand besoin du secours et de l'aide d'une personne charitable... Je m'assure, d'après l'expérience de votre sœur, que vous ferez volontiers pour eux ce que vous avez fait pour votre pauvre Poussin pendant l'espace de vingt-cinq ans. » En lisant ces paroles attendrissantes, on pense malgre soi au Tasse, mari à Rome encore plus malheureux. Au milieu de ces vives larmes du grand homme pour ses pauvres parents des Andelys, qu'il y a d'amertume dans cette ligne sur Rome! « ... Étranger et sans amis, car dans cette ville il ne s'en trouve point.... »

Il est fâcheux pour le plaisir du baroque que Sourrens n'ait pas écrit son voyage à Rome¹. Le baroque

¹ On ne peut former aucun regret de cette nature, puisqu'on a le *Roman baroque de Michel Tournier*. M. Tournier, dans ses spéculatives réflexions sur les vicissitudes de l'histoire, a été le passage le plus éloigné de cette ombre de tout ce qui est, que j'ai vu le fait d'actualité. Selon d'habitude on comprend cela, et le Collège.

Petit est l'histoire de la
Baroque, mais d'habitude
Petit de Tournier et il comprend
Sourrens dans sa petite main.

À la Tasse

Il vous est bien, monseigneur le Tasse,
En Rome avec vous de Rome,
Tous ce qui le rendre possible

lire les effets qu'il produit de l'opposition qu'il fait ressortir entre la grandeur du fond et la trivialité de la forme. Mais s'il est un tel précepte, n'est-ce pas Rome à un pareil contraste. On ne pouvait bouffonner sur un thème plus sublime. Mais, en 1634, quand Scarron fit le voyage, il n'était pas encore en possession du baroque, car il le rapporta d'Italie. Or, plus tard, il a donné un souvenir aux ruses des temples romains et du Colisée, c'est dans ce fameux *satire* :

Vous peins naïfs, chefs d'œuvre des Romains,
Et les derniers efforts de leur architecture,
Colonne de corinthe en pleines balustrades,
Et d'entassement et d'ornement adhésives,

Pas l'orgueil des art tout d'un abîme,
Ou du moins la plupart des arts d'un abîme...
Il n'est point de siècle que le temps ne dépasse.

Si nos maîtres à Paris ont été un peu vains,
D'ailleurs trouver ailleurs qu'un maître, pourquoi pas,
Qui n'a rien de son art, n'a rien de son art ?

Le seul représentant du siècle distingué, dans la ville

Il porte à la couronne le bonnet
Il porte aussi le bonnet de son temps
Il porte le bonnet de son temps
Il porte le bonnet de son temps
Il porte le bonnet de son temps
Il porte le bonnet de son temps
Il porte le bonnet de son temps
Il porte le bonnet de son temps

Et, ce qui est plus grave à nos yeux, les satiriques et les satiriques :

Il porte le bonnet de son temps
Il porte le bonnet de son temps
Il porte le bonnet de son temps
Il porte le bonnet de son temps
Il porte le bonnet de son temps
Il porte le bonnet de son temps
Il porte le bonnet de son temps
Il porte le bonnet de son temps

Le dernier trait d'un grand personnage, je n'ai pas à m'en expliquer

classique par excellence, toi, je l'ai dit, le servissant et prêt charitable à qui les belles villes de Rome inspiraient le madrigal suivant :

Plus je t'en vois, plus je t'en salue,
 Et plus, troublé de tes charmes divers,
 Je me bats que tes yeux soient vus
 Sous regards par le fils de Cythère,
 Plus fermement de ce sang couronné,

et qui, fruitant, en présence des monuments romains, ces beaux couplets :

Quel ! je revêts le fameux Colosse,
 Au front de terre nue,
 Je tressais le Panthéon
 Et le palais du Sénat,
 Le temple de Vénus et d'Antonin,
 Et le mont Capitolin
 Je revêts Mars Apollon
 Et les charmes de l'Académie.

Quand sera-t-il tout usé..... C'est lui dont madame de Servigne disait :

« Godefrays m'a écrit une fort grande et fort jolie lettre... Il m'a envoyé des couplets que j'honore, car il y nomme tous les lieux, endroits de Rome, que j'honore aussi »

On pardonne ces insignifiants madrigaux de M. de Godefrays à cause de quelques lignes de madame de Servigne sur Rome, dont ils ont été l'occasion. « Je te réfléchis à cette vue de Rome, si bien dessinée de profane et de saintes... Je salue à cette bottle où vous êtes grimpé avec vos jambes de vingt ans (la haute qui son-

monde la coupole de Saint-Pierre)... et combien je me promettaient de jours et d'années dans le plein-pied de nos allées, mais me trouver jamais dans cette besole. » Il y a un regret légèrement mélancolique dans la gaieté de ses derniers mots. Madelon de Sérigné, que transportaient si fort les vieux Romans de Corneille, devait souhaiter quelquefois pour elle-même ce qu'elle appelle dans le style galant de l'époque « la plus agréable aventure qui puisse arriver, » le bonheur de visiter « cette belle maîtresse du monde qu'on a toujours eue à sa portée. » Un peu plus loin elle dit : « Ah ! que j'aimerais à faire un voyage « Rome ! » Puis elle ajoute : « Mais ce serait avec le visage et l'air que j'avais il y a bien des années, et non avec celui que j'ai maintenant. Il ne faut point vanter ses os, surtout les femmes, à moins d'être ambassadrice. »

Condition charmante, bien d'une femme, et bien d'elle.

En son siècle, je ne trouve hors de France que Milton, dont la présence à Rome puisse offrir quelque intérêt. Malheureusement, il n'a consacré nulle part au détail les impressions reçues dans ce voyage, qui ne dut être pénible pour lui d'aucune manière. Milton, avant de partir, avait passé cinq ans à cultiver tous les auteurs de l'antiquité ; le puritanisme qu'il apportait à Rome n'eût s'y rendre encore plus dans son âme, en présence de l'idolâtre papiste et des abominations de Babelius. *Le Paradis des Fous*, gracieux épisode du *Paradis perdu*, semble, en quelques endroits, un rancunier souvenir des séparations romaines. Mais tout prouve qu'étant déjà Milton, il était jeune et bon dans ce voyage d'Italie,

où de charmant les hommes le regardaient dormir, et improvisaient des vers sur ses yeux fermés par le sommeil. Il ne resta à guère lésé de ses séjours à Rome d'autre trace que des vers galants, écrits en latin, il dit vrai, par respect pour lui-même et pour le lieu, et adressés à une courtisane nommée Léonora : *Ad Leonoram Romanam concubitam*. Il lui y joindit une belle ode à son petit roman malade, où Milton parle du Ptolémée, dompteur du possible Evandre, de Néron, peinant, dans l'horreur du bois sacré, la chasteté du roquet céleste, et toujours penché sur l'onde, où il contemple son Égérie, « avec un sentiment mythologique et dans un langage qu'un ancien Romain n'aurait pas dédaigné ».

En 1701, dans la première année du XVIII^e siècle, un poète anglais bien différent de Milton se trouvait à Rome.

Dans son voyage en Italie, Addison n'est guère occupé qu'à retrouver dans les monuments l'explication des auteurs anciens. Poète, en particulier, cet homme est un commentateur perpétuel de la littérature latine, et rien de plus. Sous ce rapport, il est le type et le père de tous les tourments scolaires jusqu'à Erasmus... Dans l'épître d'Addison sur l'Italie, le thème prédominant de cet objet de ses prédilections se retrouve sans doute, mais à côté de l'antiquaire se montre ici le poétique, le partisan de la révolution de 1688, celui qui devait célébrer Marlborough comme il célébrait Guillaume, celui qui, deux ans plus tard, devait donner ce *Caeser* qu'il composait pendant son voyage d'Italie, et auquel le parti whig réservait un succès d'enthousiasme et de circon-

stance. Dans l'épître sur l'Italie, Addison n'est plus seulement le adepte à qui tous les lieux qu'il voit plaisent, parce que les dérivés classiques les ont décrits; il est pour nous le palmiste ou peu adulateur qui ose proposer de parler de la Boyne à propos du Tibre; il est pour lui-même le citoyen d'un État libre dans un pays esclave. Il pleure avec orgueil les habitants d'une contrée qui ne profite pas de ses richesses. Il s'écrie : « O liberté! donne brutalement la pauvreté le courage, et les égyptes la face lugubre de la nature. Tu donnes la beauté au soleil et le plaisir au jour. C'est toi, déesse, qu'adore l'île de Bretagne. Combien de fois, pour toi, elle a épuisé ses trésors, combien de fois elle t'a cherchée sur les champs de bataille, et n'a pas eu payer trop chèrement la présence au prix de son sang ! »

Ce noble orgueil de la liberté en présence de la servitude, ce culte du pays en face de l'étranger, enfin, l'Anglais à Rome, fier de n'être pas Romain, tout cela a produit, depuis Addison, des poésies sans fin; mais alors, dans le moment qui nous est le plus cher, la paléontologie exaltée qui remplissait les lanes avait quelque chose de naturellement superbe et de véritablement imposant; quand le poète, s'arrêtant toujours davantage à la pensée de la Hollande secourue et de Louis XIV vaincu enfin, dit ces beaux vers : « Que d'autres charment la vue par de majestueux monuments, qu'ils se réjouissent dans l'orgueilleuse hauteur de leurs dômes, qu'ils aient des fresques plus délicates sur la toile ou descolles sur le marbre... le son de l'Angleterre, c'est de veiller sur le sort de l'Europe, de maintenir l'équilibre entre les puissances qui se combattent, de

menacer de ses armes l'orgueil des rois-présomptueux, et de secourir les sibles qui l'imploraient; « on reproche je ne sais quelle pus involontaire en voyant un de ces Bretons, que Rome ne comptait pas dans ses univers, lui renvoyer les paroles altières que son poëte jetait aux enfers :

*Quand est-ce que tu es venu au monde,
Tu n'as que le monde pour toi, Rome, mon monde.*

Le sage Addison s'élève pour un moment à un très noble : il parle en voyageur du monde.

L'aimable et mélancolique Thomas Gray vient à Rome vers le milieu du siècle, en compagnie du son et l'ami Horace Walpole. Gray n'a que les impressions du voyageur d'étude, mais chez lui elles tournent plus à la poésie qu'à l'érudition; Gray n'était pas moins érudit qu'Addison, peut-être l'était-il davantage; son biographe nous apprend qu'il avait fait un catalogue de tous les passages des auteurs anciens qui se rapportent aux différents usages de la vie. Mais il l'a soigneusement gardé pour lui, et ne l'a point publié, plus inspire qu'Addison, dont le voyage n'est, à bien prendre, qu'une assez pédantesque et assez faible compilation. Au lieu de cela, Gray nous a donné une ode latine délicate, écrite à Trévise, et qui est toute homérique pour le mètre et pour la grâce. Dans la candeur presque infantile de son âme, Gray, en arrivant à Rome, vit, en le sent d'abord, disposé à tout admirer, presque avant d'avoir rien vu. « L'entrée de Rome, dit-il, est prodigieusement frappante; la porte est magnifique et dessinée par Michel-Ange. En face, on découvre à la fois deux

églises d'une belle architecture.... » L'entrée de Rome par la porte du Peuple à peu de carrefours, la porte est mesquine et laide; les deux églises d'enl rien de frappant. Quand Gray ajoute que cette première vue a dépassé tout ce que son imagination attendait, on peut croire qu'il s'exagère un peu ses impressions présentes, et anticipe sur ses impressions futures. Le premier coup d'œil de Rome ne produit point l'effet qu'on en attendait; mais l'impression que l'on en reçoit augmente toujours, à mesure qu'on la contemple et l'étudie davantage. C'est un fait reconnu de tous les voyageurs, et qu'exprime très-bien pour sa part le président Nixon. Nixon fit le voyage de Rome en 1838, à la fin du xix^e siècle; mais par la tournure indépendante et souvent ironique de sa pensée, il appartenait réellement au xx^e siècle. Il était de ces esprits forts de la génération de Bayle, qui dévotaient la génération de Montesquieu et de Voltaire. Il eût, pour n'en pas douter, de l'expérience parler « de ces salons d'or et de milliers de vases qu'on appelle reliques... »

Avant lui on n'avait guère fait, et après lui on n'a encore fait longtemps, en Italie, que des voyages d'érudition. Le président Nixon est le seul, entre Montesquieu et Ducloux, qui ait pris intérêt aux moeurs, aux détails de la vie sociale; c'était en toutes choses un esprit libre et original. Voici comment il s'effrite d'écrire Gray, en rendant son compte plus plus exact de l'admiration graduelle et progressive que Rome inspire à ceux qui l'ont vue véritablement.

« Au premier abord, à regarder Rome en général, on n'y trouve point de beauté surprenante; mais plus-on y

seigneur, plus on y découvre de choses qui méritent d'être regardées. Saint-Pierre passe pour le plus vaste et le plus superbe temple du monde : pour le bien juger, il y faut aller souvent; il faut monter sur les vaultes et se promener partout, jusque dans la houle qui est sur le dôme. Il faut voir aussi l'église souterraine : d'abord on ne trouve rien qui puisse lui étonner; la symétrie et les proportions bien observées de l'architecture ont si bien mis chaque chose en son lieu, que cet arrangement laisse l'esprit dans sa tranquillité; mais plus on considère ce vaste bâtiment, plus on se trouve engagé dans le processus de l'admiration.»

La franchise du président Nixon, qui ne comprenait rien à la peinture de Michel-Ange et de Raphaël, a deviné celle d'un de ses contemporains, M. Samad, qui se trouvait absolument dans le même cas que le président. Les blasphèmes de M. Samad ont paru une grande nouveauté; ceux qui se les rappellent les retrouveront presque avec les mêmes expressions dans le passage suivant, écrit en 1888 :

« Se peut-il voir plus de barbarie et une ordonnance plus fantaisique que celle du Jugement de Michel-Ange? On y voit des anges sans ailes; on y voit le boucher Charon qui pousse des âmes dans sa barque; on y voit des rince-eaux de tout âge, et tout nus comme des Hercules; des nudités en profusion et des corps exposés avec indécence¹. » On a beau être étrange, on n'est pas si étrange qu'un original; il n'est paradoxal et audacieux qu'en cours le risque d'être une sottise.

Buchon a écrit un voyage en Italie plein de ce bon

¹ Voy. plus loin le voyage de Samad en Italie.

avec ferme et sûr qui est chez lui si remarquable. On ne peut craindre de sa part aucune sorte d'impression. Les traits fait justice de l'admiration banale des voyageurs ordinaires pour l'entrée de Rome par la porte du Peuple. Duches est peu touché des arts, ce qu'il dit de plus admiratif est celle placée sur Saint-Pierre : « À l'égard de Saint-Pierre, le premier sentiment que la place, la colonnade, l'obélisque, les deux gerbes d'eau et le temple eussent dans l'âme est celui de l'admiration, que l'examen ne détruit point. » Il ajoute : « Il n'y a rien encore, dans quelque état que ce soit, à opposer aux magnifiques fontaines qu'on voit à Rome dans les places et les carrefours, ni à l'abondance des eaux, qui ne consent jamais de contier magnificence d'autant plus louable que l'utilité publique y est jointe. » Enfin à raison sans doute ; mais on voit que pour admettre le beau, cet esprit positif a besoin de la trouver utile.

On ne peut pas dire que Lucius soit tout à fait insensible à l'impression des ruines. « Les débris des monuments, dit-il, qui, dans cet état de destruction, sont encore les témoins de la grandeur romaine, jettent l'âme dans une sorte de mélancolie qui n'est pas la tristesse, et font naître des réflexions sur le sort des empires. »

Si Lucius s'arrêtait là, il n'y aurait rien à remarquer ; mais voyez que le siècle épicurien prend la parole par la bouche du philosophe, qui commençait à gagner l'émotion serienne des ruines. Le philosophe tourne court, et ajoute, à propos de ces ruines, qui inspirent une sorte de mélancolie qui n'est pas la tristesse, et font naître des réflexions sur le sort des empires, « qu'elles ramènent l'homme à lui-même et l'avertissent de jouir. » Il faut

monter que les maîtres parlaient un singulier langage aux hommes du xix^e siècle.

Ce des livres les plus franchement spirituels qu'on ait écrit sur l'Italie, les *Lettres du président de Brosses*, montrent sous un jour frappant quelles étaient la hauteur des esprits et la direction des idées au xviii^e siècle.

Le président de Brosses vanta peu la médiocrité grandiose de la campagne romaine. Elle ne lui donna que de l'humour : « Pour aller aux maisons de campagne, il faut toujours traverser cette dalle de campagne de Rome, où l'on n'aperçoit d'autre objet intéressant que les murailles en ruine squallides. » Le président n'a pas un « Il sentiment des ruines, bien qu'en leur présence il lui échappe de dire : « Qu'est-ce que de nous ? Cela fait peur. » Mais l'ingéniosité qui s'attache en cet d'effroi à l'insaisissable épicurisme est passagère, et il n'y revient plus. Sans respect pour la majesté des débris, il voudrait rassembler la pierre la plus ruinée du Colisée, et de ce qui resterait faire un amplificateur. » Ne veut-il pas même, demande-t-il, avoir un demi-Colisée ou bon ciel qu'un Colisée entier en granit ? »

Je crois que plus d'un article, plus d'un homme d'imagination et de rêverie s'écartera :

Caricature à l'encre, ma parole n'en dira.

Ce n'est pas que le président de Brosses fût étranger à l'antiquité : au contraire, c'était un serviteur du meilleur aloi. Mais on peut avoir la science sans l'amour, la connaissance sans le sentiment ; on peut posséder sans joir de ce qu'on possède, acquiescer la science d'une chose sans en sentir la valeur.

De même le président de Brosses énumérait les arts morts que beaucoup de ceux qui en ont écrit. Mais cette connaissance très-récife et très-positive ne l'empêchait point de passer sur ses ent les jugements qui nous semblent les plus étranges. C'est qu'il était du *xviii* siècle et que nous sommes du *xix*. Le *xviii* siècle avait ses préjugés en matière d'art; probablement nous avons aussi les nôtres. Mais ceux de l'âge qui nous a précédés nous choquent particulièrement, parce qu'ils sont tout juste en sens contraire de ceux de notre époque. Aussi les opinions du président de Brosses sur les arts forment, avec les opinions en vogue aujourd'hui, le plus amusant contraste. Ainsi aujourd'hui on n'admire que le primitif; on est à genoux avec raison devant *Saint-Augustin*; plusieurs s'efforcent à la première manière de Raphaël. Pour l'ancien du *xviii* siècle, tout ce qu'on a fait avant Léonard de Vinci était mesquin, roide et barbare. Aujourd'hui il est de bon air de mépriser profondément le florentin et toute l'école de Bologne. Les préférences du président sont pour cette école; il admire à outrance les fresques de Lanfranc, et peu ou pas ce qu'il appelle les grâces adoucies de Raphaël. Quant à Michel-Ange, c'est un terrible, mais terriblement dévoué. En architecture, ses jugements ne sont pas moins hostiles; il n'hésite pas à mettre en regard le dôme de Saint-Pierre et la fontaine de la place Novane, cette œuvre gigantesque et minuscule, ce caprice colossal de Berni. Tout ce qui suit le moyen âge, cette belle race du *xviii* siècle, est prostré sous sa condamnation.

Le palais de Saint-Mar, cette barbaque florentine, d'un si grand aspect, est un vieux, vilain logement

tant a fait indigne de recevoir un procureur général du roi. Le président n'est pas le principal du palais de la Chancellerie, secrétaire d'état, chef-d'œuvre de Bossuet; il est tenu sur le pape Farnese, œuvre architecturale de Michel-Ange; il accepte sans restriction la renommée, alors incertaine, à quel lieu les trois-jérusalem du bureau, l'obélisque à colonnes fortes de Saint-Pierre. Enfin l'église du duc est « tout a fait belle tant au dedans qu'au dehors, à l'intérieur on n'a des yeux que pour l'édifice, la chapelle de Saint-Ignace, chef-d'œuvre de magnificence et de goût. Le magnificence, à la bonne heure; mais de goût, c'est autre chose : nous dirons, nous, chef-d'œuvre de roman.

Le tout était en général peu propre à goûter Rome ; à ce siècle ennemi du passé, l'antiquité inspirait peu, et le christianisme ne dansait rien. Aussi quand il voulait faire de l'enthousiasme sur Rome, cet enthousiasme était local. Le pauvre Dupaty, qui malgré ses pathos était un homme d'esprit, a payé pour tous. On n'est ni plus souvenu de ses déclamations que de celles d'une foule de ses contemporains, parce qu'elles étaient plus brillantes sans être plus emphatiques, et on peut dire que quelques-unes d'elles lui ont valu une célébrité de ridicule. Mais pour être juste, il ne faudrait pas s'en tenir à Dupaty. Des hommes de talent et de goût

¹ Mais pourquoi personne ne se souvient de ce côté, on peut juger d'un temps par les voyages qu'on fait plus volontiers en temps. Au 18^e siècle, tout le monde était en Italie ; pourquoi tous les grands hommes du 19^e siècle n'en ont-ils pas fait ? Pourquoi, pour ce qui est de l'Italie, l'enthousiasme est, en cela comme en plusieurs autres choses, une exception dans une époque. L'enthousiasme est le résultat de l'enthousiasme, mais grand homme, cela est médiocre et de reconnaissance. Il était que d'être à Rome qu'il choisissait de vivre.

pourraient même offrir l'exemple de singulières distractions dans l'appréciation des monuments romains.

Que le rival un peu prosaïque de Pucier, Bertin, aille

...Respecter la poussière laide
Des ossements de Traité,

à la bonne heure ; le si est dans un monde fait pour son imagination ; entouré d'objets et de souvenirs qu'il peut sentir et chanter ; mais que vient faire l'érudite observation dans le Panthéon ? Ici il est dépaycé, perdu, il n'a rien à dire, mais il veut dire quelque chose ; alors il crève sa voix et s'écrie

..... Ce beau Panthéon,
On semble avoir élevé l'autel d'un peuple libre.

Le souvenir du peuple libre ne pourrait manquer d'être évoqué à Rome, quand on n'eût été que par égard pour le Tibre et pour la rive ; mais où ce souvenir pourrait-il être plus déplacé qu'au Panthéon ? Le Panthéon est bien de rappeler des adieux républicains, il fut construit par Agrippa en l'honneur d'Auguste, et celui-ci, avec sa modeste ambition, en refusa la dédicace. Ce beau monument ne retracé donc à la mémoire que l'hommage servile d'une adulation trop humble pour être acceptée. Certes, je ne sais où l'on pourrait, à Rome, reconnaître l'autel du peuple libre, car les ruines sont presque toutes du temps des empereurs ;... peut-être au forum, mais certainement pas plus sous le dôme du Panthéon que parmi les débris du palais de Néron ou des thermes de Caracalla.

Le XVII^e siècle n'a été, nulle part, en Europe, le siècle de l'art ; en cet art on en plusieurs autres ob-

ses, ses devancier en réforme, le vénéralde, lui fut bien supérieur. Goethe est peut-être le seul grand artiste de cette époque, à laquelle il appartient et par la première moitié de sa vie, qui eût en un vif sentiment de l'art antique et de l'art moderne. Goethe, à cet égard, est sous l'impression immédiate de Winckelmann. Winckelmann, qui s'est trompé quelquefois dans le détail, a eu l'immense mérite de relever l'aspect du beau, dans un siècle qui vit fondre sept d'outils. Cet Allemand, transplanté en Italie, se fit Italien à force d'imagination, comme il s'était fait Grec à force de science. Ce fut surtout à Rome, parmi les merveilles du Vatican et de la galerie du cardinal Albani, que se forma en lui cette religion de l'idéal dont il fit le prêtre enthousiaste. Voilà donc, en Italie, à Rome, un homme qui sent le beau, qui aime l'art ! Jusqu'ici les monuments antiques avaient excité l'avidité ; désormais ils inspiraient l'admiration ; désormais aussi vont abonder sur ce sujet les déclarations creuses et les froids raisonnements. Une nouvelle source de médium produit toujours un nouveau courant de ridicule.

Disciple de Winckelmann, Goethe voyait dans Rome le sanctuaire du beau, un musée de l'art ancien et de l'art moderne ; c'est par ce côté qu'elle l'attirait puissamment. Goethe, élevé par un père amateur et dilettante, Goethe, organisé pour les arts, les commentant, et jusqu'à un certain degré les postulant depuis son enfance, après avoir exprimé, par enthousiasme et par contagion, la mélancolie germanique dans *Werther* et *Paulin*, le moyen âge germanique dans *Goetz de Berlichingen*, la sentimentalité allemande dans *Sesla*, se tournait depuis quelque temps, par goût et par volonté,

vers l'adoration de la forme et du style antiques; qu'il essayait de reproduire dans *Apollonie* et *Torquato*.

Telles étaient la disposition de son âme et la phase de son génie, quand il vint à Rome en 1786. C'était pour lui plus qu'un simple voyage, c'était un grand événement, une grande crise dans sa vie intérieure. C'était une transformation morale et politique qu'il voulait accomplir; il allait à Rome chercher l'initiation aux merveilles de l'art et demander le baptême de l'antiquité.

Il avait deux genres différents, ses lettres et ses poèmes expriment, avec une vivacité pareille le bonheur de se sentir à Rome et d'y vivre. « Enfin, écrit-il à un ami, je suis donc dans cette capitale du monde... À peine cessai-je me dire à moi-même *ah j'arrive*, au chemin je craignais encore, et ce n'est que sous la porte du Peuple que j'ai été bien sûr de tenir Rome... J'ai franchi comme un vol la route du Tyrol... Je ne me suis arrêté que deux heures à Florence... Maintenant que je suis ici, je me cultive, et cultive, je crois, pour la vie; tous les rires de ma jeunesse sont maintenant des rires résistants; je vois les originaux des premières gravures que je me souviens d'avoir contemplées, artist, dans une antichambre où mon père les avait suspendues. Tout ce que je connaissais depuis longtemps par les tableaux, les dessins, les gravures, les reliefs, le plâtre ou le liège, tout est là, ensemble devant moi; partout où je vais, je trouve une connaissance dans un monde inconnu, tout est comme je me le figurais, et tout est nouveau. »

Le sentiment pris ici, pour ainsi dire, sur le fait, dans sa subjectivité individuelle, ce sentiment qui le mènera, exalté par la poésie, lui dictera les beaux vers de sa

septième étage. « Oh ! que je me sens bien à Rome ! Je pense au temps où, dans le Nord, au jour grisâtre m'enlevait ; le ciel s'albissait lourd et sombre sur mon front ; je languissais au sein d'un monde sans forces et sans couleur ; je m'abîmais dans l'obscurité contemplation de moi-même ; je me fatiguais à combler les vides sombres de mon esprit sans repos. Maintenant, autour de mon front rayonne l'auréole d'un effort certain. Apollon le dieu évèque les formes et les couleurs ; la nuit étoilée respicente, elle résonne de chants d'amour ; la lune brille ici plus claire que le jour du Nord. O quelle félicité m'a été accordée, à moi mortel ! Est-ce un songe ? à Jupiter ! à père des dieux, ouvre les a l'étranger ton palais parfumé d'ambrosie ? Je suis prodromes, tendant mes vaines suppliques vers les génoux ; accueille-moi, Jupiter Hospitalier ! Je me salue avec contentement je suis venu jusqu'ici ; Hélios a pris le voyageur par la main, et m'a introduit dans le temple. Las ne te ordonne, ô père des dieux, d'y conduire un bison ? la belle déesse s'est-elle trompée ? Pardonne, si laisse-moi profiter de son erreur ; la Fortune est aussi ta fille, elle distribue ses dons à la manière des jeunes filles, comme la grêle son caprice ; es-tu venant Jupiter Hospitalier ? Oh ! alors ne repousse pas l'étranger qui t'honne, ne le repousse pas de ton Olympe sur la terre.... ou es-tu mentitô poète ? Pardonnez, le sommet du Capitole est pour moi un second Olympe ; que Jupiter me souffle ici, et qu'illuminé, bien tard, du pied de la pyramide de Cérès¹ me conduise chez les ombres. »

¹ Le cloître des prêtres à Rome est au pied de cette pyramide.

Il est impossible de se faire plus complètement poète, d'inspirer plus naturellement Jupiter, Apollon, Hérès; en tant que le poète ne peut se creuser à ces dieux; il fait dévotement sa prière à Jupiter Hospitalier; il se recommande après sa mort à Hérès, conducteur des âmes; à Hane, Gœthe poète par nature et par théorie, Gœthe qui a bien pu voir son obligation pour le christianisme, autant que la lui permettait la présence de son caractère, Gœthe a senti présentes les divinités qu'avait ce pour il adorait de loin, et les a saluées religieusement.

Ce n'est pas seulement en vers qu'il se marie avec à Jupiter; dans ses lettres, il écrit : « Je n'ai pu m'empêcher d'acheter une robe blanche de Jupiter, elle est en face de mon lit, convenablement éclairée, afin que je puisse lui adresser mes prières du matin (*Morgenandacht*). »

Gœthe a été plus exact dans la même voie, et par respect pour l'antiquité, il a deviné les vers; il est vraiment curieux de l'entendre s'occuper avec une étrange ferveur : « Combien il m'est salutaire, moralement parlant, de vivre au milieu d'un peuple purement antique. Et la pratique suivit fidèlement la théorie, non par entraînement, par habitude, par discipline, mais naturellement, systématiquement, dans un but d'étude et d'art. Il m'est impossible de traduire ce qu'il a conçu sur sa manière d'étudier l'antique à ces distances éloquentes, empreintes de liberté brève. Tout ce que je puis dire, c'est que Gœthe ne perdait point de temps à Rome pour s'induire, il pensait et comparait en toute circonstance. On ne peut parler plus haut que lui l'étude de la forme et les préoccupations de l'artiste.

Dans cette manière toute poétique et toute nouvelle de prendre Rome, on conçoit que la Rome chrétienne tenait peu de place. L'esprit sombre et réfléchi du poète allemand ne pouvait se prêter à l'alliance souvent si étrange de religion et de volupté que fait naturellement le genre italien. Si les pompes catholiques surprennent un moment l'imagination de Goethe par leur aspect pittoresque, bientôt, comme il le dit lui-même, la piété original du protestantisme arrête son enthousiasme. Goethe n'a point senti tout ce côté si attachant de la vie romaine : les cérémonies magnifiques et les solennités naïves, la majesté de la bénédiction pontificale descendant au bruit du canon, au roulement des tambours, au retentissement des fanfares, du balcon de Saint-Jean de Latran, ou de Saint-Pierre, sur la ville et le monde, et l'humble hommage rendu à la madone dans un coin de rue, sous la petite lanterne agitée par le vent, devant la petite grille ardue de fleurs bénites ; les processions de pénitents faisant les statues devant les chapelles du Gesù, ou chantant les litanies des morts le long de la voie Sacrée ; tous ces accidents de la vie religieuse des Romains, ce cycle annuel du filin et du prétre, qui a Rome accompagnent si bien les ruines et les souvenirs ; tout cela me paraît avoir passé à côté de Goethe sans l'émouvoir, il était absorbé par les aspects et masses merveilleuses de l'art et de l'antiquité ; il n'y avait plus de place dans son âme pour les émotions religieuses et populaires : Goethe n'a point senti le catholicisme dans la capitale du monde chrétien ; il faut que Rome soit un bien vaste objet pour que l'âme si vaste de Goethe n'ait pu l'embrasser tout entier.

A cette lecture prise, nul esprit n'a rien vu saisi, nulle âme n'a mieux goûté l'attrait et multiple de Rome; car tout l'intéressait : « L'histoire, les inscriptions, les médailles dont je ne me souciais jusqu'à présent de rien savoir, tout m'étonnait; il m'arriva ici ce qui m'est arrivé dans l'étude de la nature... A ce lieu se rattache toute l'histoire du monde... » C'est ce qu'il, dans un autre endroit, lui faisait dire ingénieusement : « L'histoire se lit et s'entendait qu'en aucun lieu de l'univers. Soit que on la lise du dehors ou dedans; ici, on croit la lire du dedans au dehors. »

Il dit encore : « Plus on avance loin sur la route, plus on la trouve profonde; il en est de même de Rome. » Rien ne caractérisait l'aspect général de cette ville avec plus de précision que le passage suivant : « Tandis qu'on marche ou qu'on s'arrête, on découvre un paysage qui se renouvelle sans cesse de mille façons. On voit des palais et des ruines, des jardins et des solitudes; l'horizon s'élève au loin ou se renferme tout à coup; les maisons, les églises, les colonnes, les arcs de triomphe, tout cela est pêle-mêle, et souvent si rapproché, que tout pourrait trouver place sur la même feuille de papier... »

Ce ton est simple et n'a rien d'affecté; Gaudio ne se drape point pour poser parmi les ruines; il les montre, mais que lui, telles qu'elles sont; il ne fait ni leur histoire ni la sienne. On le voit sur les débris du palais de Néron, tout occupé, non à rêver sur l'insubstantialité des grandeurs humaines, mais à faire ce que beaucoup d'autres ont fait après lui, à remplir ses poches de morceaux de grès et de porphyre. Il ne suppose point

les architectes qui croissent parmi les ruines. Il conserve ces débris qui augmentent l'effet. Quand on veut visiter la roche Tarpeienne, on songe à une porte de pont d'apparence, sur laquelle sont écrits ces mots : *Rocce Tarpeia*. Une pauvre femme arrive et vous mène dans un carré de cloaca. C'est de là qu'on précipita *Marcius*. Je serais étonné que la carré de cloaca manquât. Le souvenir y perdrait.

Garthe jouait à Rome avec une parfaite sécurité d'âme et d'esprit. Échappe à toutes les incertitudes littéraires, à tous les petits soucis de cœur et de société ; sachant *Egmont* et *Torquato*, écoulant retentir jusqu'à lui les vagues d'*Idylgense*, jouant du cœur, de la lumière, des arts, des manuscrits, avec l'œil d'un connaisseur, l'intelligence d'un critique et l'âme d'un artiste, il goûtait à Rome tout le bonheur que les sens, l'imagination et l'étude peuvent donner. Les facultés de son être étaient dans un équilibre déficient ; il espérait en être maître sans en solaires ce sentiment d'harmonieuse félicité dont haine le symbolisme. Lui, accoutumé à étudier et à se dominer, se livre avec un aveugle abandon. Dans un passage seulement de sa correspondance perçoit la défiance du bonheur qu'il avait dû à lui de son éprouvé passager.

« Ma vie actuelle est comme un rêve de jeunesse ; nous verrons si je suis destiné à le goûter, ou à reconnaître que celui-ci est vain, comme tant d'autres l'ont été. » Ce sentiment de mélancolie si naturel au bonheur ne fait que lever le voile, et il continue à le servir sans échange et sans inquiétude ; mais cette disposition partitionnée soignée et satisfaisante de l'âme de Garthe ne

Ils n'ont pas permis d'aborder Rome par la côté sérieux et sérieux : il a connu le côté du beau, plus que la sidération du passé, il a compris le moment où l'air est aussi un bonheur. La même grandeur, la même lénité de la campagne romaine ne l'ont pas frappé; sur les bords déserts du Tibre, en présence de cette solitude et de cette dévotion qui a rappelé à M. de Chateaubriand Tyr et Jérusalem, Gauthier n'a trouvé à faire que des observations techniques sur la transparence de l'air et la couleur du paysage, surtout dans les fonds. C'est un paysage qui parle de ce que son ciel voit; l'âme du poète devait sentir autre chose. En somme, Gauthier goûte le plaisir du spectacle plus que le charme intime de la rêverie et de la pensée; ce n'est qu'un moment de quitter Rome, que son âme, préparée aux émotions sérieuses par le triviale d'un départ long-temps retardé, paraît avoir été plénifiée de tout ce que Rome, la nuit, peut inspirer de solennel, d'imposant, de lugubre et presque de terrible.

Après des jours écoulés au sein de distractions possibles, je les, entièrement seul, la promenade que j'avais coutume de faire avec un petit nombre d'amis. Lorsque pour la dernière fois j'ai vu le Corso dans toute sa longueur, je me suis vu Capitale, qui était là, comme un palais de fin dans la solitude. La statue de Marc-Aurèle me rappelle la statue du commandeur dans San Juan, et donne à entendre au voyageur qu'il entreprenait quelque chose d'extraordinaire. Néanmoins je descendis la rampe qui est derrière le Capitale. Lugubre, et jetant une ombre lugubre, l'air de Séptime Sévère était en

face de soi. Dans la solitude, les momens se passent de la vie sacrée avaient quelque chose d'étrange et de fantastique. Lorsque je m'approchai des ruines majestueuses du Colisée, et plongai mon regard dans ses entrées, à travers la grille fermée, je ne puis voir qu'un frisson me saisir et balaï mon visage. « Et Garibaldi, exilé de Rome, comme Orsini, s'éloigna en répétant l'éloge des soldats : *Deus repeto noctem...* »

Mais le moment approchait où Rome allait être comprise dans ce qu'elle a de plus triste et de plus majestueux, dans les ruines qui la couvrent, et dans les solitudes qui l'environnent.

Le sentiment poétique des ruines, je l'ai dit, n'était pas au xix^e et au xvi^e siècle. Il naquit en France à la fin du xviii^e avec la mélancolie qu'on ne rencontre guère dans la littérature française avant Rousseau. Le siècle des sens et de l'esprit devait le connaître, car la mélancolie est au bout de la pensée et du plaisir. Déjà Bernardin de Saint-Pierre avait dit des choses charmantes sur la grèce des ruines ; mais celui qui en révéla véritablement la poésie, ce fut l'homme qui revêtit au siècle suivant le monde de la religion et de l'imagination, que le vieux siècle croyait avoir fermé. On avait admiré dans le *Génie du Christianisme* une théorie élogieuse des ruines, et voici que l'auteur de ce livre immortel était à Rome, au milieu des ruines de la cité impériale, devenue la grande métropole chrétienne. Comment n'était-il pas troué là d'admirables paroles pour exprimer ce qu'un tel spectacle lui inspirait ? N'était-il pas averti des événements et de la vie à comprendre ce langage sombre ? Ne devait-il pas, étant que

personne avait lui, sympathiser avec ces débris illustres? Il avait contemplé les débris d'un édifice plus grand que les palais des Césars et les temples des dieux, les débris de l'ancienne société française écroulés à son pied, et celle-ci elle avait haïssé dans son âme comme un long retentissement. Il avait connu aussi la ruine des effroyables des espérances, ce que Rome a dit d'une souffrance sublime. Il était doublement préparé par son temps et par son genre à sentir et à rendre le caractère grandiose et l'effondrement mélancolique des ruines romaines. Il ne leur a donné que quelques lignes d'une correspondance rapide; mais quelle puissance pénétrante dans celles-ci :

« Quomodo n'a plus de bon dans sa vie doit venir demander à Rome; là il trouvera pour lui-même une terre qui nourrira ses réflexions, des promenades qui lui feront toujours quelque chose. La pierre qu'il foulera aux pieds lui parlera, et la poussière que le vent élèvera sous ses pas confirmera quelque grandeur humaine. »
 Ce qui suit se rapporte à la villa d'Adrien, à Tivoli, mais peut merveilleusement des effets pittoresques des aspects mélancoliques qui se reproduisent partout dans les ruines de Rome.

« Autour de moi, à travers les arades des ruines, sournaient des points de vue sur la campagne romaine : des bosquets de marbre remplissaient les vides obscurs, on venait se réfugier quelques marbres solitaires ; les fragments de sarcophages étaient ligés de feuilles de scolopendre, dont la verdure salée se dressait comme un travail en mosaïque sur la blancheur des marbres. Ça et là de hauts cyprès remplissaient les colonnes tou-

bees dans ces palais de la mort. L'écaille surcraie rem-
pait à leurs pieds sur des débris, comme si le naturel
s'étais plus à suspendre sur ces chefs d'œuvre mutilés
de l'architecture. L'ornement de leur beauté posée ; les
solles-diverses, et les sommets des ruines, ressemblaient à
à des corbilles et à des bouquets de verdure ; le vent
se agitant les guirlandes humides, et les plantes s'in-
clinant sous la pluie du ciel. »

Mais ce ne sont pas seulement les ruines proprement
dites dont l'admirable écrivain a platement rendu la
physionomie et le caractère. Une autre poésie plus in-
time, et qui ne se manifeste qu'à ceux qui étudient
l'âme de plus près et avec plus d'amour, la poésie des
lignes solitaires, des rues désertes, des cloîtres vides,
celle poésie n'a pas été perdue pour lui, et à côté d'une
description du Colisée éclairé par la lune, elle lui a dicté
les paroles suivantes ; je les tire d'une lettre moins
connue que la magnifique lettre à M. de Fontanes :

« Rome somnolente au milieu de ses ruines ; est autre
de la nuit, glorieuse que l'on suppose un monde flu et dé-
peuple, promène ses pâles saluades au-dessus des soli-
tudes de Rome ; il échoie des rues sans habitants, des
enclos, des places, des jardins où il ne passe personne,
des monastères où on n'entend plus la voix des com-
munes ; des cloîtres qui sont aussi déserts que les por-
tères du Colisée. »

Voilà pour le charme des ruines, pour l'harmonie et le
silence des lieux ; quant à la campagne romaine, il est
reconnu que personne n'en a rien dit que égale certains
passages de la lettre à M. de Fontanes, dont je parlais
tout à l'heure. C'est en sur tout que le génie du peintre

s'est élevé à toute la hauteur du ciel : *Magnus Roma per ingens.*

Cette lettre est si élégante qu'il est peu nécessaire de la citer tout entière. Je dois remarquer seulement que si la poésie française est frappée de la hospitalité de l'air et de la beauté des lignes de l'horizon romain, s'il dépense les contours vagues et fugitifs des montagnes qui la terminent, et cette vapeur particulière répandue dans les vallées, qui arrondit les objets et fait disparaître ce qu'ils pourraient avoir de trop dur ou de trop heurté dans leurs formes, il ne s'en tient pas, comme la poésie allemande, à ces observations matérielles; ce n'est pas seulement l'horizon et la lumière de la campagne romaine qu'il décrit, il peint cette campagne elle-même, et communique au lecteur quelque chose de la dissolution sublime qu'elle répand dans l'âme de ceux qui savent la contempler.

« Vous apercevez çà et là quelques bords de vases renversés dans des lieux où il ne passe plus personne, quelques troncs desséchés des torrents de l'hiver, qui, vus de loin, ont elles-mêmes l'air de cheveux blancs et fréquents, et qui ne sont que le lit d'une onde orangee, qui s'est écoulée comme le peuple romain. À peine découvrez-vous quelques arbres, trois ou quatre partout des ruines d'agrotates et de tombeaux qui semblent être les fruits et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires; souvent, dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches mémons; je m'en approchais, et ce n'étaient que des herbes folles qui avaient rongé mon sol. Sous ces massifs arides, on distingue quelques

les traces d'une ancienne culture. Point d'arbres, point de groupements de troupeaux, point de villages; un petit nombre de fermes délabrées se dressaient sur la caillasse des champs; les fenêtres et les portes en sont fermées, il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitation. Une sapine de soufre, presque nue, gèle et meurt par la rigueur, garde seulement ces tristes chaumières, comme ces espèces qui, dans nos histoires galloises, défendent l'entrée des châteaux abandonnés... Vous croiriez peut-être, mon cher ami, d'après cette description, qu'il n'y a rien de plus affreux que les campagnes écossaises; vous vous tromperiez beaucoup : elles ont une incompréhensible grandeur..... »

Votre ce que Gæthe n'a point senti, et ce qu'il fallait sentir pour être complet. Mais l'âme de Gæthe, si ouverte à la beauté de l'art antique et à tout ce qui dans la nature ressemblait à cette beauté harmonieuse et tempérée, n'était pas également accessible à une agilité sévère, à une majesté brute. Elle se laissait trop, à Rome, les impressions douces et sereines, pour s'abîmer dans les émotions sombres; de plus, un certain grandiose avait marqué ses premières habitudes de ses rêveries. Elle contemplait Wuthen et Juvénat dans les ruines, mais au petit manège vaillant de l'Allemagne. Alors et Rome ne parurent dans la scène immense, au bord des gigantesques eaux du Marchésin. Les solitudes vierges de l'Amérique avaient préparé M. de Chateaubriand aux solitudes marquées de la campagne romaine.

Le nom que la postérité place en regard du nom de M. de Chateaubriand est celui d'une femme, madame

de Stahl. Ces deux artistes nous s'offrent au-dessus de la littérature de l'empire, isolés par l'indépendance et par la gloire.

Musant de Stahl a conservé quelques belles pages de Corinne à peindre Rome. Dans cette peinture, on admire plus la hauteur et la force des pensées suggérées par les objets à l'écrivain, que la fidèle représentation de ces objets. L'imagination de madame de Stahl est plutôt de celles qui produisent l'émotion des choses que de celles qui reproduisent les choses mêmes. L'importance de la passion et l'ardeur de la pensée ne lui laissent pas toujours le temps nécessaire pour réfléchir fidèlement la réalité. Et surtout ce qu'elle dit des chefs-d'œuvre de l'architecture, de la sculpture, de la peinture qui sont à Rome, et que Corinne lui a racontés à Gervais. Chacun de ses chefs-d'œuvre lui inspire des idées élevées et brillantes sans doute, mais qui font un peu oublier le monument pour la théorie. Si les abîmes plaient à l'engloutissement de Corinne, ce n'est pas parce qu'ils se détachent merveilleusement sur l'air serain, c'est parce qu'ils semblent « porter jusqu'en ciel une magnifique pensée de l'homme. » Le Panthéon lui fera dire : « Les anciens ont divinisé la vie ; les modernes ont divinisé la mort ; » et Saint-Pierre : « L'architecture est une musique sacrée. » Tout cela est pensé avec hardiesse et profondeur, mais c'est plus pensif que vu. La réflexion cache l'objet ; de là souvent une certaine préoccupation d'une idée formée d'avance, qui empêche de saisir les choses telles qu'elles sont, et peut jeter dans l'erreur ou l'engloutissement.

Corinne dit, en parlant de la coupole de Saint-Pierre :

« Ce dôme, en le considérant même d'en bas, fait éprouver une sorte de terreur; on croit voir des objets suspendus sur sa tête.... » Je ne puis penser que personne ait jamais éprouvé une pareille impression dans Saint-Pierre, dans ce monument dont l'élégance est décelée par l'harmonie des proportions. Ces abîmes classés évidemment dans la vaste imagination de madame de Staël. Corinne ajoute : « Je n'en ai jamais vu Saint-Pierre en détail, parce que je n'ai pas y trouver ces beautés multipliées qui dérangent un peu l'impression de l'ensemble. » Il n'y a pas de danger à Saint-Pierre que l'impression de l'ensemble soit dérangée par les beautés multipliées; excepté deux ou trois tombeaux, les détails et les ornemens sont très-madecres quand ils ne sont pas très-étranges. On pourrait penser que madame de Staël ne les avait pas regardés avec beaucoup d'attention; en reste, il lui était facile d'accrocher un peu sa pensée. Il y avait une couronne injuste à conclure de là et de quelques autres inexactitudes que madame de Staël n'a pas sentis Rome. Elle en a senti ce qu'elle a si bien appelé « le charme dont on ne se lasse point. » Elle en a senti jusqu'à la poésie quelconque et familière, même ces paroles : « C'est un des plaisirs de Rome que de dire : Conduisez-moi sur les bords du Tibre; menez-moi sur les bords du Tibre.... » Elle a bien senti et bien senti le pignoneau de Rome. Mais plutôt cette page si vraie :

« Sans doute on est impatient de tous ces bâtimens modernes qui viennent se mêler aux antiques débris. Mais un portique debout à côté d'un humble toit; mais des colonnes entres lesquelles de petites fenêtres d'église

sont prodigieuses, un lambeau servant d'aide à toute une famille rustique, peuchent je ne sais quel mélange d'idées grandes et simples, je ne sais quel plaisir de découverte qui inspire un intérêt continu; tout est commun, tout est prosaïque dans la plupart de nos villes européennes, et Rome, plus souvent qu'aucune autre, présente le triste aspect de la misère et de la dégradation. Mais tout à coup une colonne brisée, un lambeau à demi détruit, des pierres liées à la façon des architectes anciens, vous rappellent qu'il y a dans l'homme une puissance éternelle, une étincelle divine, et qu'il ne faut pas se laisser de l'éteindre en soi-même et de la jeter dans les autres. »

Dans ces derniers mots, on retrouve madame de Staël tout entière, avec sa noble et chaste nature, qui ne pouvait s'enfermer dans une contemplation désolée par les ruines, mais qui, de son-de ces ruines, faisait un ardent appel à l'éternelle puissance de la spiritualité, à l'éternelle jeunesse de l'orthodoxisme, comme on plante un arbre toujours vert sur un tombeau.

Au fond, le secret de Corinne, c'est qu'elle préfère Naples à Rome. Il est une belle et grave élogie de M. G. de Schlegel sur Rome, le poète dit-il : son charme est : « Tu l'as découverte de vie sur le sein voluptueux de Parthénopée, apprends maintenant la mort sur le tombeau du monde. » Mais la vie était trop étrangère chez madame de Staël pour qu'elle pût supporter longtemps la fiente de la grande capitale du passé. Les fleurs, les parfums qui entrent, le vol des grande aigles de la mer des étoiles; le bruit, la foule au soleil, voilà ce qu'il faut à Corinne. Elle est morte sous le ciel ap-

théologique de Naples que sur le sol historique de Rome; elle languit sur un cap Misène que sur le rocher du Capitole.

Rome et Naples sont les deux idées entre lesquelles l'esprit se partage le culte des amateurs de l'Italie, ou plutôt on n'hésite pas, chacun se prononce vivement sur la question de supériorité, chacun éprouve et manifeste pour l'une ou l'autre de ces deux villes une préférence dédaignée. Cette préférence tient à tout l'ensemble du caractère et de l'imagination. On peut prévoir ce que pensera, ce que sentira, dans plusieurs circonstances, une personne dont on connaît l'opinion sur ce point. Ainsi, M. de Lamartine est plutôt le poète de Naples que le poète de Rome. On trouve dans les *Méditations* une belle description du Colisée éclairé par la lune : mais, sauf ce moment et quelques vers magnifiques jetés en passant comme une rampe aux ruines de Rome, avec une pitié qui n'est pas sans dédain, c'est Naples qui a son cœur et sa lyre. M. de Lamartine goûte moins l'art que la nature, l'histoire que le poète : il est moins sensible aux grandes traces de l'homme qu'aux splendides vestiges de Dieu. Rome est bien sombre, bien vieille, bien austère, pour le jeune chœur d'Olivia. Ce qu'il lui faut, c'est la plage de Sorrente ou le golfe de Baie, un ciel aussi serein que son âme, des floes aussi mélodieux que ses vers.

Byron à son tour est allé à Rome : il y a coiffé son *Berold*, ce pèlerin du désespoir, ce pèlerin sans but, semblable au juif éternellement voyageur, et qui va toujours sombre à travers le monde, adorant la nature, détestant l'homme, et cherchant Dieu. Sous ce poème,

plus que dans aucun autre, Byron s'est identifié avec son héros, auquel il se substitue sans cesse, et qu'il fait par ombler tout à fait.

C'est surtout dans les deux derniers chants qu'il en est ainsi; c'est la partie-là qu'il a mise la plus de son âme, de son gloire et de son malheur. Il les publia six ans après les deux premiers : dans ceux-ci on trouve la mélancolie anticipée d'un jeune homme blessé par les plaisirs avant d'avoir connu les passions, et l'abattement de la vie avant d'avoir vécu. Dans les deux derniers chants de *Childe Harold* se montre un désespoir plus profond, une tristesse plus amère, plus sacrée dans l'âme, la douleur mêlée par la vie, la lassitude après la passion épuisée, le découragement après l'action tentée sans fruit. Byron, dans l'interval, avait lutté avec le monde, et il avait été vaincu. Les événements, soudainement levés, s'élevaient vengés crachement, et la société froide et vaniteuse, dont il fut un instant l'étoile, avait, par un hypocrite ostracisme, puis même les flots de sa mobilité que les douleurs de son génie.

C'est avec ce nouveau poids sur le cœur, ce nouveau torrent de fiel dans les veines, qu'Harold reprend sa course à travers les montagnes, les mers et les cités. Il est merveilleux que malgré la torture intérieure qu'il porte partout avec lui, comme un ulcère criant, son âme puisse encore s'ouvrir à tant d'impressions diverses de la nature extérieure et des œuvres de l'homme. Il est merveilleux qu'absorbé dans une pensée constante de désespoir, il puisse s'élever, pour ainsi dire, hors de lui-même, et aller dans le sein des choses chercher la poésie qu'elles cachent. Mais cependant, malgré

cette puissance du génie par laquelle il échappe au sentiment amer qui le domine et le poursuit, ce sentiment reparait toujours comme un écail sous les fiots. Ce qu'il peint avec une heureuse prédilection, ce sont les scènes lugubres, les souvenirs de deuil, c'est l'agonie de Venise, la solitude de Ferrare, la tristesse de Rome.

Rome est, pour Byron comme pour Chateaubriand, la cité d'asile des malheureux, le refuge des âmes qui n'espèrent plus, le dernier amour de ceux qui se désolent. Il lui dit : « O Rome ! ma patrie, cité de l'Espe, les douleurs du cœur doivent se tourner vers toi. » Son imagination, subjuguée par les merveilles qu'elle aperçoit, trouve de magnifiques descriptions pour le Panthéon, pour Saint-Pierre, pour le Vatican ; mais c'est à l'ode de ruine, de mort, qu'il revient avec une préférence douloureuse. Rome est surtout, pour lui, la Noëlle des nations, comme il l'appelle, le symbole impérieux du deuil humain ; tantôt il pleure cette grandeur déchue, tantôt il hurle, le détachement des choses mortelles n'a jamais prononcé ses anathèmes de plus haut que de ce sublime piédestal de ruines. Byron tend la, pour ainsi dire, l'histoire du monde sous ses pieds, et se plait à en fouler dédaigneusement la poussière. Il s'écrie : « O homme ! adieu, triomphe, méprise, vie, pleurs, il y a tel malheur à tout cela. » Il se laisse distraire un moment de ces contemplations lugubres par un être gracieux d'aspect, en présence de la solitaire beauté d'Égérie, par une réserve attendrissante qu'éveille en lui l'imposante sépulture de Cecilia Metella, ou le souvenir de la tradition qui a fourni à la peinture le pour et le contre de la Charité romaine. Ces images de symphonie

descendues du ciel sur la terre, de jeter le royaume secondaire de la terre dans une prison ou dans un tombeau, ces images s'élèvent naturellement à côté de la vaine agonie du gladiateur dans cette sombre imagination, d'où sortent *Effigies*, *Angustias*, *Dolores*, *Verbera*, la *Furiosa d'Alphes*, aussi bien que le *Corax*, le *Gineur*, *Manfred* et *Alp le Bérigot*; car les plus sombres imaginations naissent dans cette fibre troublée, comme en les flancs de l'Archipel, qui jaillissent d'un volcan pendant la tempête. Mais Byron revient bientôt à l'incertaine assurance de ses pensées; il mêle cette tristesse à la tristesse des lieux qu'il contemple. Les ruines offrent au temps ses effraies de ruines, des ruines d'années, sans âge et sans. La nuit, au Colosse, montrant sur les malheurs du monde et sur les dieux, sur les triomphes de Rome triomphante et sur l'apostasie de sa patrie et de ses proches, il évoque Némésis pour qu'elle le venge et punisse... Mais en présence de ces ruines au milieu d'une nuit italienne, qui fascine sur le merveilleux monument, il sent la colère s'apaiser dans son cœur, et la révolte y mourir; et de ce cœur, anéanti par la tristesse du soir et de la nuit, s'échappent ces paroles : « Ma malédiction sera un pardon. (My curse shall be forgiveness.) »

Anna Byron, dont la poésie est essentiellement personnelle, n'est si éloquent sur Rome, que parce qu'il a identifié ses propres tristesses avec les tristesses de la ville éternelle : c'est comme un miroir romain et brisé, dont les mille fragments lui renvoient l'image de sa douleur.

On comprend mieux facilement le caprice d'imagina-

l'un qui a déterréné Moore, dans ses *Épigrammes en the road*, à passer de Rome ainsi qu'il l'a fait. On voit que sous ce titre sans prétention il a publié un petit volume de poèmes détachés, jetés sur la route, selon le hasard et la fantaisie du moment. A Rome, on entend du poète de l'Irlande quelques mélodies catholiques; il n'en est rien. Le hardi coquet d'Érle, le mobile personnage qui passe tour à tour de l'Église érotique à la controverse, était à Rome en trameur profane. Dans la ville des papes, il n'a une pensée et des vers que pour le tribun Cola Riario, et dans la longue harangue paraphrasée du père du Corvino, que le poète papiste place dans la bouche de Riario, on est un peu surpris de trouver ces invectives hostiles contre la papauté: « Et nous, nous avons humblement, humblement bous la terre devant le pauvre pape!... et bérilons de notre ancienne patrie... Trop longtemps des prêtres tyrans, et des tyrans affilés aux prêtres (*heraldy priests and priestsly heralds*), après avoir fait tout notre arguot, nous ont conduits à l'infel comme des animaux de queue à la mort et enlevés de garlandes d'opéra. » L'attraction de l'indivisible lien commun sur l'ancienne Rome, opposée à la moderne, a été plus facile que l'attachement de Moore à l'Église, qui cependant, pour un patriote irlandais, pouvait représenter les idées d'indépendance et de liberté. Riario d'ailleurs s'alliait aux seigneurs et non au pape.

Un philosophe catholique, poète naïf, mais-poète plus sérieux, plus profond que Moore, M. Bolinbroke, a lui-même, comme lui, dans des *Fragments*, le trace de son voyage à Rome. Les graves et mélancoliques paroles de son séculier sont mieux appropriées à sa croyance. C'est

en 1817, le moment était remarquable, Rome était sans pape. M. Ballanche lui écrivait surtout : « de la grande ombre du souverain pontificat, tout brillant de son absence même. Le futur auteur d'*Œdipe*, plein d'un sentiment dont l'analogue avec celui du Tasse est remarquable, disait : « Je me sépare sans peine de la ville des Brutes et des Césars. Pour elle, ce mot d'effacement de ma bouclie sans assombrir mon cœur. Il n'en est pas ainsi de celle en qui est Pierre tant en voyageur, seul, mais accompagné de la force de Dieu. Ville de saint Pierre, je joins le dieu point absent. » En effet, M. Ballanche devait servir à Rome; et c'est en présence des sept collines qu'il devait concevoir sa Rome mythique, type pour lui de la cité humaine, et reconstruire en esprit la ville primordiale d'Évandre et de Camilla.

La présence de Rome a agi sur plusieurs historiens célèbres. Niebuhr a changé son système, entre la première édition de son livre et la seconde, parce qu'il a vu Rome dans l'intervalle; et l'on sait que quelques années, écartant les illusions sur l'emplacement du temple de Jupiter Capitolin, inspirèrent à Gibbon la pensée de son *Histoire de la décadence de l'Empire romain*; tout l'ouvrage se ressent de cette première impression. Gibbon est pour les prêtres de Jupiter contre les moines; il est pour le Capitole contre le Calvaire. En allant plus au fond de l'histoire même du genre humain, on est pa-
 thologique à part, tiré du même contraste avec conclusion toute contraire. Nan, Gibbon, ce n'était pas un souffleur pour le monde, mais un prophète, que de voir les serviteurs d'une religion de parcel et d'un autre remplacer les ministres d'une religion de sang et de volupté.

Ami de l'humanité, vous deviez vous réjouir de ce qui avait suscité un tel changement. Il fallait comprendre que le parti du christianisme était le parti du genre humain.

De toutes les effusions que Rucce a provoquées, il n'en est peut-être pas de plus naturelles, de plus saines, que les courtes pièces de vers dont se compose ce que Louis Tuck a intitulé : *Poèmes sur le voyage d'un malade*. Tuck est un agréable et ingénieux poète, un révélateur gracieux, un conteur plein de charme : mal ne sait mieux mêler l'imagination à la plaisanterie, la mélancolie à la gaieté. Cette allusion, qui lui est naturelle, donne un charme particulier au voyage du malade, au plaisir de convalescer. L'Italie, qu'il adore, lui apparaît comme à travers un crêpe léger, non pas noir, comme pour le deuil, entre deux rose, comme pour être sôle, mais d'une couleur indécise, ni schalarde, ni sombre, ni tout à fait brule, ni tout à fait rose. A mesure qu'il approche du soleil, le réseau étendu devant ses yeux devient de plus en plus transparent, et jette des reflets de plus en plus lumineux : à mesure que la santé revient à son corps, et la jeunesse à son âme, son imagination semble sortir lentement de l'ombre et se détacher mollement dans la demi-lumière, comme une figure du Corregio : la mélancolie du Nord se fond par degrés au soleil du Midi, elle s'évapore et retombe en bric-à-brac roses de poème.

Voici l'impression du départ, mélange de joie et de peine. «... Quel transport ! quelle tristesse ! Est-ce bien moi qui étals moi si-bas, dans ces murs, comme enchaîné ?... Ous, le douleur m'a serré ; elle étend un voile

noir sur les champs et les forêts. « Hélas ! oui, la douleur l'accompagne, et c'est d'un air de douleur qu'il entre Rome, objet de toutes vaines. » Ainsi la vaste route est franchie ; enfin, enfin la lui devant se présente ; et tandis que le vieil homme pour une seule fois s'arrête, et sentir la grandeur de ce moment, l'usage à peine usé se brise et s'écroule en douleur ; tous les nobles souvenirs s'enfuyaient devant le présent étroit et oppressant. — Cambiolo l'homme est petit, qu'il est pauvre avec une apparence de richesse... » Et le malade, au lieu de sentir le ravissement d'être à Rome, va tomber dans les bras de son vicaire, et se soulager par ses pleurs ; son âme voudrait s'arrêter aux charmes des lieux et du ciel, mais l'aiguillon de la souffrance vient le réveiller de ses douces rêveries de la villa borghese. « Quel charme : l'isolant et le consolant, l'air et la nature réunis. Je vois donc enfin ce que, jeune garçon, j'avais déjà rêvé ; et maintenant, —, livrés uniquement à la tristesse, ces riants paysages ne font mal. Mon rêve s'est enfin accompli, et les dieux pleurent maintenant les, pauvre l'homme, auquel il manque de pouvoir jouir de son bonheur.

« Comme ces horreurs et ces mystères me reprennent tristement ! Là-bas, les pins secouent doucement leurs têtes marmottantes : que ? c'est ainsi que la vieillesse s'agit ? est-ce donc là la promesse ? Au lieu de jurer comme le maître du vin, nous venons au malade, le souffrant, qui, sous ce ciel d'un bleu si pur, et sous le murmure de feuillage des pins, et dans le parfum des mystères, ne respire que la douleur. Tomber, chères pensées, vous qui traitez chaque moment

de vie; laissez-moi libre, que j'embrasse avec transport toutes ces formes merveilleuses, ces amies d'autrefois!

« Mais le prisonnier n'a que des larmes qui coulent dans les ténèbres; la soirée me reporte à la ville déjà dans l'ombre, et, me reposant dans mon feston de malade, les de verre, c'est à peine si les deux entretoises, les feuilles légères, peuvent me distraire et me consoler. »

Mais peu à peu l'influence du climat se fait sentir; sa santé s'améliore par l'exercice, et la gaieté se glisse dans son âme et dans sa poitrine.

C'est à cette gaieté reconquise que nous devons de pouvoir écrire de si beaux romans, racontés par Tuck avec une vivacité et une grâce difficiles à conserver dans une traduction. Ceux qui ont été à Rome reconnaîtront son *Mendiant*. « Ne pourrai-je jamais échapper au hasard effrayant, orateur mendiant, devant lequel je passe toujours en retournant au logis? Parfois, il ne l'est point, et cependant je suis forcé de lui donner plus qu'une mousmoune. Prendrai-je cette autre rue? Non, rougis de cette faiblesse; il peut d'un instant haranguer, prier, supplier, passer devant lui d'un pas ferme, le front haussé, et que pas une pièce d'argent, pas une pièce de cuivre ne tombe de la main en héritage à son claqueur. Déjà il m'a reconnu de loin; il balance son grand chapeau à trois cornes, et le timbre sonore et plein de sa voix retentit: « Béni soit le noble seigneur qui tous les jours marche d'un pas plus léger à travers les rues « calées de notre ville! Mes dévoties prières ont donc « été utiles à ce seigneur incomparable. Comme il

« passai là devant moi, la première fois, malade, faible
 « et gémissant !.... Bientôt je le vernal marcher d'un
 « pas vigoureux, tant bête, en parfaite santé. Que
 « suis-je, moi misérable, moi pauvre orfèvre, obligé
 « d'être le géant dans la rue, pour que ce cher et es-
 « sissant singulier s'occupe de cette figure desséchée. Il
 « s'approche, il s'approche de moi. Quel visage plein de
 « douceur ! Ne serais-je pas un reproché, si la joie que
 « je lui témoigne de sa santé n'avait pour lui que d'en
 « obtenir un présent ? Loin de moi une pensée si vile.
 « Non, digne homme, homme vertueux ; pense, pense
 « devant moi ; ne regardes pas le plus pauvre de
 « tes serviteurs, qui cependant prie toujours pour
 « vous. Lorsque je marche, je ne connais pas l'indolence ;
 « mais je ne puis être sans désagréments pour refuser et
 « mépriser ce que m'offre un tel Alexandre. » Il a déjà
 « repa le pied, et sourit en me remerciant avec un regard
 « singulier.

En place ces esquisses, croquisées d'après nature, a
 la suite des grands tableaux de Rome que nous avons
 admirés, comme on dessinait des arabesques autour d'une
 fresque majestueuse.

Maintenant nous allons remonter au plus grand
 acmé.

Après l'hymne, la satire ; après l'enthousiasme, l'hy-
 pocrisie : c'est là les des choses, la marche éternelle de l'im-
 port humanité ; jamais cette réaction ne fut plus terrible
 que pour la nuit qui nous occupe.

Le despotisme de l'enthousiasme anime la virgile de
 la poésie ; l'exagération de la louange anime l'hy-
 perbole de l'invective. On comprend que l'ingratitude

pourrait être plus sévèrement que dans ce monde de l'arabesque Allen :

« Une région vide et insalubre, qui se donne le nom d'État; des champs incultes, arides; les vignes sales, maigres, appauvries, d'un peuple scélérat, lâche et sanguin; un sang sanguineux et non libre; de riches et rudes patriotes couverts de la pourpre, et encore plus sales que riches; un prince que blâme le sultan de son prochain, une cité sans d'effort; des temples augustes sans religion; des lois injustes que chaque autre veut changer, sans en payer; des dieux qui s'achètent ailleurs, et couvrent son crâne les portes du ciel, mais qui maintenant sont vides par le temps. Ô Allah! est-ce bien toi? ou est-ce le mal des vices? »

Ceci est une boutade, donnée évidemment pour telle, et dont l'émigration n'a pas besoin d'être relevée. Mais l'on craignait bien que tout aller si loin, certains esprits, les de voir les voyageurs prendre tout à l'aise par la belle idée, aient fait quelques protestations, les uns justes, raisonnables, les autres aussi pédonquesques et sans pertinence que l'empereur même qu'elles allaient.

L'excellent et spirituel Bonstetten doit être compte parmi les premiers. C'est lui par un sincère amour de l'humanité qu'il a mis en relief la misère effroyable des habitants de la campagne romaine, que la Bible livre à la fureur, comme le bonnet livre le patient à la torture. On aime à voir le philosophe, sorti de la haute-aine académique bernaise, s'intéresser vivement à des misères populaires. On lui qui goit de n'être pas tellement absorbé par l'effet pittoresque de la campagne re-

mises, et par les ruines d'Ardie ou de Laurentum, qu'il ne puisse trouver le temps de consulter et de déplorer la triste condition de ceux qui sont condamnés sur cette campagne, ou se trahent et languissent parmi ses ruines.

L'auteur perdait d'autant plus d'impression qu'il ne doctrine point, mais dit simplement ce qu'il a vu et le fait voir au lecteur. Tel est le passage du Voyage dans le Latium, où M. de Bonaldien relate une triste scène dont il fut témoin. Une jeune fille qui travaillait dans la campagne s'évanouit de laim, on mène la couvrir de son tablier et retourne à l'ouvrage... « Que la plus pauvre cabane puisse me paraître riche en ce moment ! évie la dignes voyageur ; je jetai les yeux autour de moi, et, n'apercevant aucun abri, aucun secours, je fus pour la première fois effrayé de l'obscurité et de la solitude de ce pays, si plein de souvenirs, si vide de réalité. »

Cette scène est touchante en sentiment de compassion exprimé avec simplicité, autant est triistante la position philanthropique et sentimentale qui se produit avec affliction dans un ouvrage où les généralisations et l'effacement abondent, dans l'Asie de lady Morgan.

Que les Anglais soient vivement frappés en entrant en Italie, et surtout en venant demeurer à Rome, de ce qui manque aux habitants en bien-être, en propriété ; que les vices évidents des gouvernements italiens en général, et du gouvernement papal en particulier ; que les hommes accablés au spectacle des

* Ce Japonais même d'ait jadis sous Grégoire XIII, dit jour ou jour à la dernière messe son Pie IX.

meurs constitutionnelles, et qu'ils expriment leur mécontentement du peuple et du gouvernement en lettres assez énergiques, rien de plus naturel assurément. Depuis le régent Addison, chez qui nous avons vu se manifester avec quelque fièvre, en présence de Roane, le sentiment de la supériorité politique de l'Angleterre, presque tous les Anglais ont proclamé, après lui, cet orgueil leur commun. Il leur est fort pénible de passer sur l'Italie cette revanche de tous les honneurs qu'elle possède et que leur sont refusés : ciel, soleil, climat, sentiment des arts; mais il ne leur est pas qu'ils se livrent trop à une méprisante pitié. Il ne leur est pas que, du haut de leur sublime philanthropie, qui n'agit encore l'œuvre du pain pour l'Éthiopie, ils jettent leur arrogance sur la misère ou la compassion à une telle qui ne changerait pas ses rames et ses aigles pour leurs manufactures, son soleil pour leur gaz hydrogène, le génie qui a élevé le Colosse et Saint-Pierre, sculpte le Bœuf, ou peint la Sédaine, pour l'industrie qui a fait naître la machine à vapeur, ou même inventé ses métiers qui, depuis cinquante ans, ont produit la valeur d'un fil de coton aussi grand pour mesurer, dit-on, cent quarante-deux fois la distance de la terre au soleil.

On me pardonne ou m'excuse d'être en train de faire les éternels vœux du bien de lady Bogan.

L'auteur, pour se singulariser, ne voit en France, parmi nos écrivains qui ont parlé si eloquemment à Byron, à Chateaubriand, à madame de Staël... « que des traces d'un pouvoir illégal et d'une force antisociale... Tout est calculé pour charmer l'œil de l'Anglais et suffoquer l'imagination du poète; mais ces combi-

sont sans cesse à débiter le conte de l'âme pauvrement humaine, à diaprer les rêves d'une bienveillante philosophie. Ce lieu n'offre pas une place sur laquelle l'esprit puisse se reposer, explorer l'amélioration de l'homme, la diminution de ses erreurs et de ses souffrances, sans rappeler ses folies, ses crimes, sa crédulité, ses impostures. »

Voici maintenant pour Saint-Pierre : « Au phantôme qui considère tout sous l'influence de ses sympathies avec l'état de l'homme, ce temple minuscule paraît une des causes qui ont perpétré le mal dans les prisons du Latran, et porté la misère et l'erreur à des myriades d'êtres sur toute la surface du monde. »

Si l'on pouvait se permettre d'employer, à l'égard d'une femme, le langage trahissant que lady Morgan emploie souvent, ne devrait-on pas dire qu'elle unit les propos d'un protestantisme étroit à l'affertion de la philosophie voltairienne, et au péché d'une philanthropie vulgaire?

Mais voici ce qu'un ami de Rome ne peut pardonner à l'enthousiasme de la propriété anglaise et à la polularité de l'anglicanisme. On appelle, à Rome, immenses les lieux où l'on jette les inconnus. Lady Morgan couronne toutes ses déclarations contre les superstitions romaines, en déclarant que Rome est « l'immensité même de ce monde dont elle fait entrevoir la misère. »

Un ouvrage écrit par une ingénieuse célèbre, madame Butler (Fanny Keble), et qui est intitulé *Une Année de consécration*, nous montre l'imagination d'une grande artiste faite pour servir la poésie de Rome aux

prises et les habitudes d'une Anglaise mariée en Amérique. En approchant de Rome, la jeune femme a ressenti un trouble qui lui a rappelé ce qu'elle avait éprouvé la première fois qu'elle s'était penchée sur l'édifice lamellé du Niagara. Puis la malpropreté des rues de Rome a soulevé la délicatesse de ses exigences hygiéniques. Après le premier effroi, elle s'est applaudie d'être née en Angleterre et de devoir mourir en Amérique. Elle s'imagina un moment qu'elle pourrait, comme nous un jour, regarder le ciel en écoutant le murmure d'une fontaine. Puis ce besoin d'activité, qui est l'instinct naturel de sa race énergique et affranchie, la reprend ; elle s'écrie : « Non, non, de quoi et pourquoi, telle est ma destinée ! (No more, up and he doing is the impulse for ever with me !) »

Il n'est mieux Samuel que lady Morgan ; celui-ci est plus naïf et plus discret ; ce n'est point par affectation, par envie de se singulariser, qu'il dit de la Transfiguration et du Jugement dernier le contraire de ce qu'on en dit ordinairement : c'est parce qu'il sent ainsi ; il trouve les chefs-d'œuvre de l'art universellement ridicules, et il ne s'en cache point. Michel-Ange et Raphaël lui déplaisent, et il le proclame sans ménagement. Il dit de la fresque de Raphaël représentant l'ascension du Borgo : « Le dessin n'en est pas correct, l'expression médiocre, le coloris tel que l'œil ordinairement les fresques, froid et sans harmonie. » Il dit du Jugement dernier de Michel-Ange : « Les et venge, bons et justes, se confondent ; c'est un véritable ponting de réminiscences. » Cela est bon, cela est franc, cela est héroïque ; Samuel n'est point de ces

Barbares humains qui cherchent à dépasser leur barbarie en quelque sens semblant d'une admiration compréhensive; ce n'est point un sauvager qui endosse grossièrement le costume de la civilisation, ou s'efforce d'en contrefaire le langage, c'est un Barbare qui se vante de sa barbarie; c'est un sauvager qui se promène fièrement, au et taloné, parmi les monuments d'une société inconnue, ou plutôt fierement rassuré à ce Cléon que Galba vit à Rome, et à qui les monuments de l'art inspirent un si sûr et sûr sujet, quand il leur compare ses architectures à sonnettes, sa peinture de parlements, ses beaux bijoux de laque et de carton d'art.

Dans ces dernières années, les voyages à Rome se sont tellement multipliés, qu'il serait impossible de s'y arrêter¹ sans fatiguer la patience du lecteur. D'ailleurs nous reconstruisons peu de points de vue nouveaux; en visitant un lieu tant de fois décrit, il est bien difficile de ne pas retomber dans les descriptions que d'autres en ont faites; alors l'enthousiasme n'est qu'une redite; on croit sentir, on ne fait que se rappeler.

Je n'ai pas à parler des livres consacrés à faire connaître Rome, plutôt qu'à manifester les impressions de leurs auteurs. Telles sont les amusantes *Promenades dans Rome*, de H. Byss, avec qui c'est un si grand charme de s'y promener réellement, et qui serait plus

¹ Il faut faire une exception pour l'indigénat de la chose en faveur d'un genre nouveau de récit. On voit que les Romains se promènent dans les sites romains. M. André d'Arny, l'impératrice à Rome, raconte des histoires qui tiennent à cette religion. En parlant de la religion de l'Empire, il expose un développement qui s'élève, il compare avec ce qu'il faut d'abord avec le long de ses livres, et, comme de la terre. Il raconte et relate ses sites dans les Romains du Capitole.

à la place dans un salon de Paris¹, causons spirituellement, qu'interviendrait dans son triste consulat de Civita-Vecchia. Enfin le vaste et profond ouvrage (*Der Staat Rom*), où le représentant de la Presse poise le salut-risque, et de la science allemande poise l'antiquité, M. de Hammer, aidé de ses doctes amis, applique avec tout le sagacité Perodrius et la critique de l'école de Niebuhr à l'étude des monuments romains.

Bien, pour dire complet, il faut dire un mot de quelques hommes de notre génération qui ont parlé de Rome sous l'empire des sentiments politiques contemporains : je citerai M. Delavigne, M. Ch. Deler, auteur de *Rome restaurée*, M. Bucher, auteur du *Pianto*.

La libéralisme glorieux, mais insubstantiel et un peu timide de l'opposition littéraire sous la restauration (l'exception Courcier et Beranger), ce libéralisme a été la muse politique de M. Delavigne ; (cette muse s'élève de cette opposition qui flottait entre les souvenirs à demi ravivés de 89 et les souvenirs plus récents de l'empire, la muse de celui qui fut notre poète à tout au servir du lycée impérial, ou du lycée Napoléon, a continué par le délirantisme sur la couronne du roi de Rome, et a fini par la *Parthénone*. Sur sa route elle a pleuré Waterloo, salué la Grèce reconquise, endossé l'Italie ou le bohème ; toujours indépendante et pure, mais

¹ Le goût du patois et quelques représentations obscènes des derniers siècles ne doivent pas empêcher de noter, justice au plaisir de l'écrit qui, sous le nom de *Facetiae*, a publié les *Proverbia* dans Rome, Rome, Naples et Florence; l'histoire de la peinture au Palais-Musée, malgré ses altérations, il était grave et solennel, en dépit de ses défauts d'équilibre (cf. M. Bérty est venu plus souvent chez les autres, il avait en outre plus d'intérêt et surtout plus d'ordre) il est sévère.

un peu déformée dans ses allures et l'édifiée dans ses tentatives, comme la France d'alors; trahant les conseils aux comtes, arrivant à l'épigramme par l'illusion; et, pour en venir à ce qui nous occupe, poursuivant de ses ruses discrètes contre les rois jusqu'aux bords pacifiques de la fontaine d'Égérie, descendant de la ceinture d'une robe assez mollescente :

Sois une robe encore, sous les rois,
Que soient une robe dessous,
Ne ruses plus cherches des lais
Où Rome pénétré le royaume.

On voit qu'il y a une grande crise sociale et comme un cataclysme politique entre ces insinuations sur les événements du jour à propos des classiques souterrains de Rome, et le sentiment qui a inspiré Rome souterraine à M. Bertin. Mais François n'a peut-être pénétré plus avant que M. Bidier au sein de la nature et des populations italiennes. Il a vécu avec les pères et les monastères dans les forêts de la Calabre, et dans les steppes de la Marcione, parmi les buffles et les chèvres sauvages. Il a vécu longtemps à Rome, au milieu du peuple et des rochers. Puis, après 1830, obéissant à l'élégie qui transportait tout d'un coup vers un monde de régénération sous l'écume, il a voulu placer à Rome cette pensée de l'affranchissement de l'Italie, et rêve de la grande république au-dessous qu'il avait surprise dans beau des comtes; il a creusé, sous la Rome que l'on visite et que l'on connaît, une Rome souterraine, mystérieuse, souterraine; il a ouvert les loges du carbonarisme et les entassements de la liberté; et au-dessous de ces tortueux allées dans il

vous devaient les hébreuxelles, il a donné pour Hélier à son auteur la Rome schéma, dont il a dessinée la topographie en homme qui est prêtre du pays, comme disent les Italiens. Je ne suis sûr qu'il y a assez de talent plastique chez M. Dider pour donner une idée de Rome à ceux qui ne la connaissent point; mais cet art rappelle avec plus d'exactitude à ceux qui la connaissent le caractère particulier de ses différents quartiers, surtout l'aspect agricole et rustique des Eux chaudières et des ruisseaux.

On reconnaît une autre inspiration, une inspiration déjà plus découragée, dans le Poème de M. Barbier. M. Barbier écrit le Cœur des le lundis de la grande semaine, écrit par un protestant et un instinct de poète de toutes les déceptions qui attendent l'homme en basculant de cet admirable moral.

La ruse de M. Barbier; c'est la désillusion des choses, ne du désespoir des hommes; c'est cette mélancolie sociale, pour ainsi parler, qui lui a inspiré, après l'empirement des fables, ces lamentations sur l'Église, qu'il a critiquées et Poème. Après avoir souffert des plus vives, le poète est allé souffrir le linceul d'une nation morte; et dans son voyage à travers le pays du bon, cette inspiration lugubre n'abandonne nulle part celui qui s'est donné pour mission de mettre le doigt dans toutes les blessures. Au Campo Santo de Pise, sur la plage de Naples, au milieu des loges de Venise, il peint le linceul, le vide du présent, avec vérité, avec une sorte de complaisance et peut-être d'affection. De ce point de vue sévère et désolant, Rome doit apparaître dans toute

un Irésienne, et pour avoir dit dans toute sa naïveté¹. Ce sera la Rome des faillites et des guets, une Rome sale, marchande, fébrileuse; l'auteur se plaint au forum, qu'il aura soin d'appeler de son ignoble nom moderne, le *Champ des Vaches* (*Campo Vacca*). Il y mentionne :

Le temple de la Paix aux trois volutes jumelles,
Ses colonnes, et l'arcade voûtée par ses trois arcs de fer,
Le cloaque de Rome et ses gouttes profondes

Il tempio della Pace con tre volute gemelle,

De grands monuments de terre, où l'endosse se pose
Et des trous si profonds et si larges, que l'eau
Fait passant une mare en cherchant son chemin,

Ajoutons que ces traits ne sont pas les seuls; il en est de plus politiques, mais j'ai été com- et comme enclenché sur le point de vue de l'auteur. On le retrouve encore dans cette apostrophe aux Romains :

O superbes Romain, que l'histoire de Tite-

O superbi Romani, che l'istoria di Tito-

Les poètes gagnent presque toujours à oublier les systèmes qu'ils se sont faits; et M. Stachier ne se trouve pas mal de mettre un peu de côté sa manie-
 1. C'est une sentence satirique de ce genre qui a été dite au plus capricieux et parlie à l'un des plus souverainement inspirés de nos poètes, M. Alfred de Musset.

Tout ce petit morceau d'italien
Récité après

obligé dans ce tableau du Forum aux approches du soir :

Au faite des toits plats, au front des chapiteaux,
L'un des perd à grande place, comme de solen couronnes,
Le sol devient plus rouge, et les arbres plus nombreux;
Derrière de grands arcs, à travers les diamètres,
Le long des chemins-croix, nos regards erraient en
Saisir des buffes sales attachés par le nez.
Les superbes troupeaux à la gorge pendante
Régulièrement à pas lents de la campagne voisine,
Et les pâtres velus, bruns, et la lune au piquet,
Ramenant l'éclairci des champs de blé
Puis parait un vert profil, auquelques heures sole,
Qui se luttant le ciel de sa robe couleur,
Des brins de blé sortant portés en blanc échevelé,
Un rayon de soleil les suit et marche seul.
Puis, des femmes en rouge, et de bruns dignes,
Descendent en filant des degrés de verdure
Les gens dignes de qui devaient tout en un
Se lever luttant pour prendre leur repas
L'homme qui hachait et râpait se levait
Laquette; le torré, les pelles, tout d'attente
On s'attendait plus en bas qu'un moment digne
Que le ciel d'un arc, le soleil d'un lever,
On, descendit en brins de soleil sur la terre,
Quatre brins de soleil accablés sous les regards,
Que, les cinq doigts seules, et de les dans les yeux,
Quatre et cinq sous des brins de soleil.

La peinture est toujours un peu crue, mais elle est
parfaitement vraie de dessin et de couleur, et c'est par
cette vue du forum au coucher du soleil qu'il faudrait

l'emmenant avec sa protonotaire à travers l'immense galerie que nous devons parcourir. Mais je ne puis résister à la tentation de m'y accroupir aussi une petite place en collant un fragment d'une épître sur Rome, laquelle, je l'avoue, n'a jamais été achevée. J'ai cherché à y inscrire solennement la bénédiction du pape à Saint-Jean de Latran, c'est-à-dire la cérémonie la plus imposante du catholicisme s'accomplissant en présence des plus augustes ruines de l'antiquité. Aujourd'hui cette bénédiction est descendue de la main libératrice de Pie IX à acquiescer une nouvelle salutation ; jusqu'à elle emprunté-elle sa grandeur aux souvenirs d'un double passé, elle y joint les espoirs vagues de l'avenir.

11 mars 1891

Blaise éblouissant, auguste et solennelle
 À Saint-Jean de Latran le vœux sont offerts,
 Car l'Église, héritier des empereurs romains,
 Te veut reconnaître le mal pour les hommes,
 Et recevoir les clés de cette basilique,
 Que des temples chrétiens et de la terre unique,
 Tu, de ses cathédrales, trois poutres intimes,
 Et tends l'autel vers de ce labyrinthe.
 Au pied de cette église est le lieu sacré,
 Là, quand l'autel de la sainte descendait sur la terre,
 Bénédiction que de toi nous avons attendue.
 Ses docteurs sont du jour et du soir l'édifice
 Contemplant les débris épars dans les rangées
 Et l'âme vibrant des profanes montagnes,
 Et les vases remplissant sur les gazon passants.
 Le dôme et le soir partaient d'un ton ton ton
 Le charme d'une danse et longue éternité.
 Ce jour, c'était le jour de la Pique Romaine,
 On respirait dans l'air l'air de l'Église

Et de prison brisé blindé par le vent,
 Là, je gisais longtemps, oppressé de souffrance.
 D'un bonheur douloureux la longueur et l'absence.
 Alors me vint de vous quel espoir quel regret !
 Assez les quel espoir ! Oh ! précède des troupes
 Un peuple d'hommes, qu'un grand spectacle inspire,
 Des peuples, des guerriers, la foule qui s'agite,
 Les flottes de ports et les locomotives
 Des chemins intelligents sous le harnais fumant,
 L'ennemi du caïen des Égyptes fumant
 Tâche de briser des chaînes d'un peuple oppressé
 Rode sur ses flots d'un autre monde
 Ces mouvements peuples qu'un pays se lève...
 Mais il vint, tel un jour bleu dans le ciel
 Appareille dans d'un ciel sur un voyage
 Seul au-dessus de tous, seul avec sa queue
 Sur son corps dans l'air d'un monde apparaît...
 Souvent, comme un serpent, le peuple se lève,
 Lève les mains en priant, vers le ciel les bras
 Pousse son corps vers le ciel et son front vers le ciel,
 Dans un calme profond le peuple se penche,
 De moment en moment le ciel se lève et grandit,
 Et son bras brasse le ciel dans le monde.

Pour ne pas quitter de moi Uncle, il m'a fallu braver en passant à bien des questions, depuis l'établissement du christianisme jusqu'à la révolution de 1830. J'ai été forcé d'être rigide, et j'espère que, dans les jugements qu'on pourra porter sur mes jugements, on tiendra compte de cette rigide force; elle m'a souvent interdit les développements, les preuves ou les restrictions.

Je sais qu'il y a dans mon travail des omissions et des

lucides : il était impossible de parler de tous ceux qui ont péri de Rome, mais je crois n'avoir omis aucun type important. D'ailleurs, je crains peu qu'on ne m'accuse d'avoir dit trop court ; je peusse plus le reproche contraire. A ceux qui me l'adresseront, je répondrai que l'on ne quitte pas Rome comme on veut, surtout quand on y rencontre tous les grands hommes qu'elle a vus ; que je me plains trop à vivre dans ce lieu, en si bonne compagnie, pour être pressé d'en sortir ; que ce moment est pour moi comme un autre départ, et qu'en éprouant je suis forcé de m'écarter avec tristesse : « Je crève, je m'arrache aux embrassements de la ville bien-aimée ; mais pleins franchement à regret le soleil sèvre ! »

Levez-vous, car complétez votre,
 liveli supran les les avec jodel. »

VOYAGE DANTESQUE



VOYAGE DANTESQUE.

C'est un vrai malheur pour les admirateurs sincères de Dante que la mode se soit composée de ce grand poète. Il est cruel pour les vrais dévots de voir l'objet de leur culte profané par un engouement qui n'est souvent qu'une préférence. Ce n'est rien de tenir tête à l'injustice de l'opinion, il y a, dans la lutte, un plaisir secret qui soufflent et même à la résistance. Mais il faut souvent un vrai courage pour persister dans une opinion juste, en dépit de ses détracteurs. Or ! le bon temps pour les amis de Dante et de Shakspeare que celui où tous deux étaient traités de barbares ! Cependant on ne doit point renoncer à sa religion, parce qu'elle est professée par une secte qui ne croit pas du fond du cœur ; on ne peut abandonner ses affections littéraires, parce qu'il est du bon air d'en afficher de pareilles. Il faut être fidèle au genre et à la vérité quand même ; il faut tenir pour le christianisme, malgré les arguments de certains apologistes et la foi de certains croyants ; il faut tenir pour la liberté, malgré certains libéraux ; il faut admirer les grands poètes du siècle de Louis XIV,

malgré les protecteurs officiels de leur gloire. Enfin, je suis résolu à persévérer dans mon amour pour le poète de Dante, bien que ce soit aujourd'hui une faveur universelle, en France et en Italie, d'admirer à tout propos et hors de propos l'auteur de la *Divine Comédie*, que presque personne ne lit et à laquelle on ne s'occupe pas.

J'aurais besoin de placer cette profession de foi en tête de quelques pages, inspirées par ma religion pour le grand Anglais. En effet, c'est une véritable pègre envers son génie qui m'a fait entreprendre, à deux reprises, un pèlerinage aux lieux qu'il a connus par son vers. Je l'ai suivi, pas à pas, dans les villes où il a vécu, dans les montagnes où il a écrit, dans les ardes qui l'ont ramassé, toujours guidé par le poème dans lequel il a déposé, avec tous les sentiments de son âme et toutes les spéculations de son intelligence, tous les souvenirs de sa vie ; ce poème, qui n'est pas moins une confession qu'une vraie encyclopédie.

Quelquefois l'aspect des localités a bien changé, et, au lieu d'être frappé par une ressemblance, on est frappé par un contraste ; mais surtout les scènes de la nature, les monuments de l'art, que Dante a contemplés, ont laissé sur son œuvre une empreinte d'une éternelle fidélité. En présence de ces scènes et de ces monuments, le voyageur acquiert, par la comparaison du modèle et de la peinture, un vrai sentiment de la méthode et de l'art du poète. Il prend, pour ainsi dire, sur la fait l'imagination du poète dans l'acte mystérieux par lequel elle s'unit à la réalité pour créer l'idéal.

On peut aborder la *Divine Comédie* par bien des côtés; on peut la considérer abstraitement comme un tableau de la vie humaine, ou point de vue chrétien, comme une initiation à la vérité divine; on peut chercher à reconstituer le système théologique contenu dans ce prodigieux poème : c'est ce qu'en jeune écrivain, M. Guzman, vient de faire avec une vraie supériorité; on peut demander à l'auteur de Dante l'histoire contemporaine : c'est ce qu'a fait M. Fauriel dans ses belles leçons, dont ceux qui les ont suivies n'ont pas perdu la mémoire; c'est ce qu'a fait M. Lantier dans un cours justement applaudi; mais on peut aussi, négligeant ce qui est extérieur dans cette œuvre si complexe, s'occuper de ce qui est personnel, individuel, local; car la poésie de Dante est à la fois ce qu'il y a de plus général et de plus particulier. Pour apprécier de telle poésie un sentiment vrai et complet, il est bon de découvrir du premier coup de vue un second. Après avoir reconstitué, par l'école, l'édifice théologique que Dante a élevé, et l'état social qu'il a dépeint, il est bon de voir ce qu'il a vu, de vivre où il a vécu, de poser le pied sur la trace que son pied a laissée. Par la son génie n'est plus seulement en rapport avec les idées et l'histoire de son siècle, il devient, pour nous-mêmes, quelque chose de vivant, d'infusé, de fécond; la poésie il devient présent, pour ainsi dire. On comprend mieux, on sent mieux vraiment cette poésie, en présence des objets qui l'ont inspirée; elle est là comme une fleur sur sa tige, avec ses racines, ses nœuds et ses parfums. Enfin, toute allée à part, il y a quelque charme à chercher aussi le but donne un intérêt de

plus et une sorte de nouveauté : un voyage tant de fois entrepris et tant de fois accompli. Dante est un admirable voyageur à travers l'Italie, et l'Italie est un beau compagnon de Dante.

PISE.

Un voyage tel que celui-ci ne peut ni être commencer que par Pise, Pise rappelle Ugolin ; et bien qu'on n'en soit plus, grâce à Dieu, au temps où l'on ne citait de la *Bonne Camélie* que l'épisode d'Ugolin et l'épisode de Françoise de Rimini, laissant de côté le reste du poème comme barbare et indigne d'occuper les gens de goût, cependant l'historien du supplice infligé au chef pieux n'en reste pas moins un des personnages les plus étonnante de l'histoire poétique de Dante, ou de ceux qu'il est impossible d'oublier, surtout un.

J'ai cherché le lieu où s'est passée la tragédie que Dante a représentée dans un récit court et terrible, et qu'un poète allemand, Goethe, a étendue sur une surface de cinq actes, cinq actes d'agonie ! La tradition avait conservé à une tour de Pise le nom que Dante lui donne, le nom de *Tour de la Paix*, mais cette tour n'existe plus. Il est heureux pour les voyageurs qu'il en soit ainsi. Se présentant-ils à l'issue de la rue d'un débarras, les antiquaires leur en contestaient le droit. Les uns retrouvaient la tour sur le place des Chevaliers, les autres sur l'emplacement de l'ancien palais de la commune ; il fallait traverser tous ces doutes pour arriver à une émotion telle quelle : maintenant qu'il

n'y a plus de leur, la conscience du veupveur est en paix.

Mais voici pour elle une nouvelle cause d'hésitation et d'incertitude. On pense en général que la faim porte le malheureux père à se couvrir de la chair de ses enfants. Sans qu'on se rende bien compte de ce qui, dans le mot de Dante, peut justifier une pareille idée, elle est reçue, elle fait partie de l'horreur qu'on s'est accoutumé à ressentir, et il en coûterait à plus d'un lecteur d'y remédier. Cependant rien n'est moins certain qu'une telle supposition. Dans les commentaires étaient partagés; mais, à l'heure qu'il est, une polémique spéciale s'est engagée sur cette question, entre deux hommes distingués de l'université de Pise, MM. Rossi et Carnignani. Les antagonistes, qui sont des amis, se sont combattus avec vivacité et courtoisie, sans se convaincre, c'est l'ordinaire, mais, ce qui est plus rare entre savants, sans se fléchir. J'ai trouvé à Pise le factum de M. Carnignani, qui finit par l'anthropophagie d'Ugolin ».

Le premier qui s'est écarté cette controverse est le poète éminent Niccolini, dans un beau discours sur le sublime de Michel-Ange. C'est à l'occasion de ce discours que la discussion s'éleva, dans un grand dîner où se trouvaient des princes et des infans, entre les deux savants professeurs de Pise. Leur combat rappelle celui que les maîtres du xiv^e siècle se livraient

« Lettera del professor Giovanni Carnignani all' amico e collega suo professor Giovanni Rossi, sul vero senso di quel verso di Dante » *Prosa più che il dolce poëta B. Alighieri* » (Jug., t. 114, n. 74.) — La réponse de M. Rossi se trouve dans son *Lettere a Piero*, t. III, p. 144.

à propos d'un vers d'Horace ou d'une phrase de Cicéron; pour que la ressemblance soit complète, il ne manque rien que des rigures.

Où reste, les doctes citations et les citations subtiles abondent. M. Corniquant va jusqu'à discuter gravement jusqu'à quel point l'état physique des enfants permettrait à Ugoles de s'en amuser. Il faut avouer que c'est conduire l'esthétique au charnier. Pour moi, si j'osais descendre dans la lice où se sont mesurés de si redoutables adversaires, comme on dit péroratoriellement que grandes circonstances, on serait pour combattre l'opinion qui transforme Ugoles en cannibale. Dante n'a pas fait à la littérature assez de notre temps l'honneur de la devancer. Ce vers

Et puis la haine la plus forte que la douleur,

me paraît avoir un sens inexact, et il me semble qu'il y a une profonde amertume dans cette réflexion sur la misère de notre nature :

La douleur ne sévit pas tel et la haine ne tue.

En effet, on meurt plus souvent de la seconde que de la première.

Une induction admissible et peu connue de ce récit terrible est un bas-relief de Michel-Ange, que j'ai vu à Florence, au palais della Giocondesca. La Femme, sous les traits d'une horrible vieille, plane au dessus des pourreaux, et montre à Ugoles ses trois fils mourants. Le père, debout, s'appuie sur une main de l'autre, il presse ses entrailles et regarde en face sa terrible ennemie. L'attitude d'un des jeunes gens, qui

contemple son frère étendu à ses pieds, est une de d'une expression touchante. Au-dessous l'Arno est représenté, dans cette poétique composition, déformant les yeux de tant d'horreur. C'est encore un souvenir de Dante. Celui-ci, dans son satyre contre Pise, s'adresse à l'Arno, et lui demande de noyer le peuple qui a laissé consacrer une telle barbarie.

À ce sujet, j'ai eu bien de mal constant, par une merveille provençale, de l'exactitude géographique du grand poète. Dans cette même impression, il s'écrit : « Ah ! Pise, approches des rivaux de bons pays où le se réjouit, puisque les voisins sont si lent à le punir », que la Capraucet la Gorgone (deux petites îles de la mer Tyrrénienne) s'élevaient et barrent l'embouchure de l'Arno, de manière à noyer tous les habitants ! » Cette imagination peut paraître bizarre et bizarre si l'on regarde la carte; car l'île de la Gorgone est assez loin de l'embouchure de l'Arno, et j'avais toujours pensé ainsi jusqu'un jour où, étant monté sur la tour de Pise, je fus frappé de l'aspect que, de là, on présentait la Gorgone. Elle semblait fermer l'Arno. Je compris alors comment Dante avait pu avoir naturellement cette idée, que n'avait sensible étranger, et son imagination fut justifiée à mes yeux. Il n'avait pas vu la Gorgone de la tour par où il se trouvait pas de son temps, mais de quelque-une des nombreuses tours dont Pise était couronnée. Ce fait seul suffisait pour montrer combien un voyage est une bonne expédition d'un poète.

Un commentaire d'un autre genre est celui que j'ai trouvé écrit au tour d'égise, à San Giovanni, petite

¹ Inf., c. XXXII, 40.

ville située entre Florence et Arezzo. Dans la chapelle est une espèce de niche, et dans cette niche un cadavre desséché, défilé, les bras croisés et crispés fortement contre la poitrine, la bouche ouverte, et comme poussant un hurlement de terreur. Tout indique que ce malheureux a été salement vivant dans cette muraille, probablement par une erreur involontaire. Il y est mort de la mort d'Ugolin, plus vile, car il avait moins d'air à respirer, et moins douloureusement, car il était seul.

À l'entrée du cloître de Saint-François, à Pise, on montre la pierre sous laquelle furent ensevelis Ugolin, et ses enfants.

Quand je visais le coin du cloître où gisent pêle-mêle les victimes innocentes et la victime coupable (car il ne faut pas oublier qu'Ugolin avait assuré et peut-être tenu sa parole), autour de moi tout était silencieux, serene et brillant. Une lumière admirable inondait les oranges qui remplissaient l'intérieur du cloître, un arceau encadrait leur verdure, le coquelicot rouge de Saint-François se détachait harmonieusement sur le bleu velouté du ciel. J'éprouais un sentiment profond d'adoration pour la nature et d'éloignement pour l'homme, tandis que, le pied sur la fosse d'Ugolin, je regardais les oranges et le ciel. Une seule pensée combattait cette impression. Je me disais : « Contre-scène, éclairée par les passagers postiches, qui produit un des plus admirables effets d'œuvre de la poésie humaine ; l'art console de la vie. »

Il paraît étrange que dans le Campo-Santo de Pise, ce maître du moyen âge, rien ne rappelle la poésie du

moins âgé. Toute cette peinture coïncide presque ou peu postérieure de Giotto, d'Orsagna, de Beccafumi-Giotto, au caractère de ses lignes. Souvent la similitude est frappante et montre l'analogie des peintres. Quelqu'un dirait qu'on peut croire à une imitation.

Ainsi, dans la fresque d'Orsagna qui représente l'enfer, il est impossible de ne pas reconnaître des éléments tracés d'abord par le prince de Basso. On voit au Saut deverser trois corps humains à demi-nus effondrés dans sa gueule gigantesque. Il en est de même dans l'Enfer. Le nombre des victimes est pareil. Ce sont, chez Basso, Indes, Indes et Cumes, rapprochement bizarre en apparence, mais qui cesse d'étonner quand on a étudié, dans le Traité de la Mesure, le système de politique et d'histoire que le grand homme avait fait en devenant géomètre, afin de justifier ses opinions nouvelles. Pour lui, les deux puissances de la terre, presque égales en succès, et l'une et l'autre d'origine romaine, c'étaient d'une part le pape terrible de saint Pierre et vicair de Jésus-Christ quasi au spirituel, de l'autre l'empereur terrible de César et vicair de Dieu quasi au temporel. A ce point de vue, les meneurs de César étaient presque aussi complices envers le grand homme que les meurtriers de Christ. Telle est la raison profonde de cette étrange association. Pour Orsagna, en mettant trois damnés dans la gueule de Basso, il ne pouvait avoir d'autres raisons que de suivre Basso, qu'il a bien réellement copié dans cette fresque du Campo-Santo. La sont ainsi les belles, grandes trous circulaires dans lesquels l'auteur de la Divine Comédie avait plongé les différentes sortes de damnés, la ou voit

une figure décapitée, et, comme Bertrand de Born, tenant par les cheveux sa tête sanglante ainsi qu'une lanterne, expression familière, mais terrible, parce qu'elle est d'une exactitude pittoresque, et fait voir à l'esprit le tableau qu'Orgagna n'a pas craint de montrer aux yeux.

Du reste, cette fresque, évidemment retouchée, est bien d'être une des plus remarquables du Campo-Santo, c'est à Florence, dans l'église de Santa-Maria-Novella, que nous trouverons le même Orgagna couvrant tout un mur de fresques bien plus complètement exécutées sur le dessin de Dante.

Dans une autre peinture du Campo-Santo, Buffalmacco a représenté l'univers composé de neuf cercles suivant le système de Ptolémée, et soutenu par les deux mains du Christ, dont la tête s'élève au-dessus du dernier cercle. C'est une allusion du même genre entre les idées chrétiennes et les idées de Ptolémée, qui sert de base à la construction du *Paradis*. Dante s'élève à la fois de planète en planète, de verta en verta, de vérité en vérité, jusqu'au principe du mouvement universel; arrivé là, il est parvenu à la plus haute manifestation de l'essence et de la vérité divines. Les divers degrés de la contemplation religieuse sont rapportés par lui aux différents cercles célestes imaginés par Ptolémée et placés ici entre les bras du Christ, dominés par sa tête radieuse. Dans les deux cas, même lien de la science cosmologique du temps et de la pensée théologique¹.

¹ On pourrait citer une foule d'exemples de la même association des idées astronomiques et des idées théologiques. Dans *le cercle du Père*, dans le *ciel* de *Saint-François*, le Christ et la Vierge sont entourés d'Époux, avec leurs pieds sous leurs têtes et la base. *Saint de par*

Dans celui-ci, il n'y a pas emprunt fait par le poète au poète ; il y a chez tous deux analogie d'inspiration. Ainsi Orgagna nous montrait tout à l'heure l'archevêque que le poète de Dante a tiré de son l'air italien. Belfagor nous montre maintenant que l'un et l'autre ont pu être obéi spontanément aux mêmes influences.

Avant de quitter ce musée de sépultures, il faut saluer au nom de Dante celle de l'empereur Henri VII, le malheureux Henri VII, celui dont il attendait tout ce que désirait son âme ardente : rester dans sa patrie, renouer de ses racines, triompher de ses idées politiques ; celui dont il prophétisait, avec des paroles qui semblaient empruntées à lui-même, les prochains triomphes, et qui se voit dans cette fable, où il était lui-même attendue, que pour y mourir. Le pauvre empereur a la tête à demi couverte ; il semble faire un effort inutile et retomber sous le poids de sa tristesse. Sa main vacille en vain. Il tenta péniblement de relever la majesté impériale ; elle retombe vaincue ; le long en était passé. On dirait qu'il est encore fatigué de ses malheurs, tentatives ; il a l'air de dormir mal et de ne pas dire à son aise, même dans la mort. On a trouvé, dit-on, dans un cercueil, des vêtements d'or qui tombaient en poussière. Cela peut bien se défendre. De la poussière de mortels impériaux, c'est tout ce qui devait rester des projets d'Henri VII et des espérances gibelines de Dante.

Au nombre des traits les plus remarquables de ce poète est le respect que, malgré sa rigoureuse orthodoxe, il manifeste pour les rois du papauté ; il a placé

celui du papauté, un « dans les rois », qui représente la décadence de l'État aux rois, par la même légende : l'empereur est.

deux pilons en parois, Rhiphe et Traque, et a fait de Calos le socle le gardien des âmes du gauchiste¹; il a appelé Aristotle maître de ceux qui savent, bref et romantique élève. Il y a eu, au moyen âge, plus de cette sollicitude qu'on ne croirait de nos jours. Le saint de Traque n'est pas de l'arriviste de Dante; il était même généralement, et même un décret des magistrats de Rome au XIV^e siècle pour la conservation de la basilique traque. Aristotle fut presque canonisé par l'Eglise; mais nulle part peut-être cette déférence pour la sagesse païenne ne se produisit d'une manière plus extraordinaire que dans un tableau de l'église de Sainte-Catherine à Pise. Ce que je viens de dire m'entraîne à en parler, d'autant plus que le personnage principal est saint Thomas, le maître de théologie de Bologne. Saint Thomas est assis, son expression est méditative; il a l'air de résoudre quelque question difficile. On comprend le serment de bœuf qu'on lui donne et dont se jettent. Le Christ, les évangélistes, Moïse et saint Paul sont au-dessus de sa tête. Des deux côtés du saint, deux plus bas que lui, Aristotle et Platon debout firmement sur un livre écrit en hébreu. Deux est un serment du tableau; des filets d'or descendant de sa bouche sur les docteurs de la primitive Eglise, qui les croquent à saint Thomas, et de la bouche de celui-ci, il en descend un grand nombre sur la foule des théologues. Mais ce qui est plus extraordinaire, deux de ces filets remontent vers le saint, des livres de Platon et d'Aristotle.

¹ Dante paraît avoir eu une sorte de cette peur Calos. Il s'écrit dans le *Comte*, page 178, 480, de Pasquelli : « L'arrivisme païen et » Calos, est le premier de sa partie? » Il est dans le recueil de Dante à son premier aspect et apparaît du traque de Platon vers élève.

Ainsi le peuple admettait que la science mondaine pouvait fournir quelque chose à celui qui était l'oracle de la théologie chrétienne. Mais il fallait que le triomphe de la foi sur la philosophie profane fût exprimé ; c'est le célèbre monumental d'Aristote, Averroès, qui a été choisi dans ce but. Le médecin Averroès, dont la philosophie scandalisa ses contemporains musulmans, séduisit en Occident un assez grand nombre d'esprits forts dans des opinions peu chrétiennes. Pélusque s'empêcha avec violence contre ceux qui méprisaient l'Écriture sainte pour les livres d'Averroès. Dans la lettre de l'église de Sainte-Catherine, il est couché aux pieds de saint Thomas ; il semble abattu, et, appuyé sur son coude, il s'efforce à se relever.

LACQUES.

Pour aller de Pise à Lacques, on passe au pied du mont Saint-Julien, et nous qui fûmes les deux écus ne pouvions le voir,

Pieds ! Pise ! Lacques ! voir son point !

a dit Dante avec sa précision géographique accoutumée.

Lacques est placée au centre d'un délicieux pays. Il n'y a rien de plus frais, de plus gracieux que les environs de Lacques. C'est un lac de verdure entouré dans d'admirables montagnes. La ville s'élève au milieu. Les

¹ *Id.*, t. XCVIII, 26.

meille à une sorte d'amende honorable que l'usage communautaire, sans à laquelle ne pouvait se plier l'âme altière du poète. La fin de cette lettre respire une fierté égotique : « Voilà donc le glorieux moyen qu'on offre à Dante Alighieri de rentrer dans sa patrie après le supplice d'un exil de plus de trois lustres ! C'est là ce qu'a mérité mon innocence, qui est connue de tous, et les maîtres et les sages qui m'ont côtoyés mes travaux, voilà ce qu'ils me proposent ! Loins d'un honneur commun à la philosophie, cette honteuse imprudence, honneur pour un cœur de lion ! Moi, je consentirais à être reçu en grâce comme un enfant ! je pourrais rendre hommage à ceux qui m'ont offensé, comme s'ils avaient bien mérité de moi ! Ce n'est pas par ce chemin, ô mon père ! que je veux rentrer dans ma patrie. Si vous ou tout autre trouvent une voie que s'adresse à Dante et son honneur, sa reconnaissance, je l'accepte, et je n'y marcherai pas d'un pied pesant ; mais, si je ne rentre à Florence par un chemin honorable, je n'y rentrerai jamais. Eh quoi ! le soleil et les étoiles ne se valent-ils pas de toute la terre ? Ne pourrais-je méditer sous toute voûte du ciel la douce vérité si je ne me fais d'abord un honneur sans gloire, ou plutôt un honneur d'apparence pour mon peuple et mon pays ? Non ; et, je l'espère, le pays même ne me manquera pas. »

C'est plus certain tout tel qu'il faut placer une infidélité de Dante à la mémoire de Béatrice, car nous avons son propre aveu.

Un digne Lascaris, qui avait d'abord murmuré le nom de Gerarca, lui dit : « Une femme est née qui ne

parle pas encore la grande jeunesse des jeunes filles), et, à cause d'elle, la pauvre notre Vile, quelques reproches qu'en les adresser. » Remarquons avec quelle délicatesse Dante a soin de dire qu'en 1300, époque où il glorie sa vision, celle qu'il aime en 1314, date de son séjour à Lucques, portait encore l'armement de tête des très-jeunes filles. Par là il donne les limites de son âge ; en 1314, elle ne pouvait guère avoir plus de vingt-quatre ans.

Gentucca n'était pas la première qui eût consolé le poète seul. En 1300, il était amoureux à Padoue¹. Il en coûta de trouver de telles faiblesses chez l'armant de Beatrice ; elles dérangèrent cependant moins l'imagination que les balades de Pétrarque. Dante avait dans bien lieu de rougir devant son amie transfigurée, quand, du sein de sa gloire, du haut de son char céleste, elle lui adressait de si sévères reproches². Il avait raison de se tenir devant elle confus et la tête baissée.

Ce sont ces erreurs de Dante qui ont fait dire un peu crûment à Tennyson : *In queste marjole porta troci angustissimi l'acqua la fantasia*.

Du reste, je ne suis ni une partialité pour mon poète de prédilection ni fâché à lui chercher une excuse, mais il est certain que j'étais, à tout moment, frappé de la beauté des jeunes Lucquoises que je rencontrais dans les rues, ou que j'apercevais égarées à leur fenêtre ; mes compagnons de voyage faisaient la même remarque. Nous entrâmes dans l'église de San-Romano,

¹ Voy. la notice de M. Foullet, insérée dans le volume de la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} octobre 1884.

² Voy. *Parque*, c. XX et XXI.

pour y adjoindre l'un des plus beaux tableaux de Fra Bartolommeo. La renommée Madeline de cette peinture causait, trait pour trait, à une jeune femme que nous venons de voir dans un wagon de freuques. Il fut conclu que, si Dante devait se permettre une infidélité au souvenir adoré, il ne pourrait pas mieux la placer que dans la patrie de Gentauro.

Ce que l'on a peine à concevoir, c'est que cette ville, à laquelle le rattachant un tendre intérêt, ne lui ait inspiré que des railleries amères et des insultes; il place parmi les adorateurs un Lucques de la famille des Interminelli¹. Ceux qui se souviennent du tourment infligé par Dante aux flauteurs me dispenseront de le rappeler, et comprendront qu'il ne pouvait choisir un supplice plus rebutant, peut-être y avait-il, dans ce choix d'un Interminelli, quelque motif d'intimité personnelle, car à cette famille appartenait Gestracchi, le ruse-pour d'Ugocione della Faggiola, ami et protecteur du poète. C'est contre Lucques qu'il a détaché ce trait ironique : « Tout le monde y est fripon, excepté Bartore. » Or, Bartore passait pour un fripon subé. Dante semble avoir voulu montrer en passant que, s'il avait buiné une satire terrible, il aurait eu besoin d'ajouter un vers d'apagratane. Il place aussi l'ironie Lucques parmi ceux qui ont volé des femmes pour le compte d'autrui. Y avait-il là un peu de récrimination contre quelques traîtres qui auraient dit courir de lui vers un autre les affections de la belle Gentauro?

Le poète, qui fait toujours allusion à ce qui est local dans chaque pays, n'a eu garde d'oublier à Lucques

¹ *Ibid.*, c. XXII, vers.

sainte Zita¹, la patronne de la ville, et la Santo-Vecchia, sa principale relique.

Le tombeau de sainte Zita est dans l'église de San-Frediano, vieille et curieuse basilique, et son histoire est le sujet d'une complainte populaire que j'ai recueillie dans la rue. Sainte Zita est la Pamela de la légende : c'était une pauvre servante que son maître voulait séduire. Toutes les villes d'Italie, au moyen âge, avaient ainsi un patron ou une patronne dans la ciel, comme les anciens adoraient le génie du lieu, la divinité protectrice du pays : Minerva était la patronne d'Athènes, et Vénus la patronne de Rome. Certes, il y a quelques choses de plus touchant dans les puissances laïcales invoquées par les villes chrétiennes : ce sont souvent de faibles femmes, de jeunes filles ; à Palerme, sainte Rosalie, pieuse modeste qui vivait dans un trou de rocher, et dont le fils est accompagné de pompes splendides et gigantesques.

L'humble et chaste servante de Laques a été la patronne d'une république guerrière. Les grands et terribles chefs du xiv^e siècle, Uguesone della Faggiola, Caltavoto-Caltavotari, se sont inclinés devant son image. Ils ont passé rapidement : leurs tombes ne se trouvent plus dans la ville ou ils ont regné ; la cendre de Zita y repose encore, et Dante a prononcé son nom.

Quand au Santo-Vecchia, que l'on conserve dans une chapelle fermée de la cathédrale, je n'ai pu le voir ; mais à Pisane on en montre un fac-similé d'après lequel il est aisé de se convaincre que l'original est un archange byzantin en bas noir, probablement d'une assez haute

¹ 265, 4. 331, 308.

antiquaire, et pouvant remonter au vi^e siècle, époque où l'on dit que Langues reçut la précieuse image. Dans ce siècle, qui fut celui des iconoclastes, beaucoup d'objets pareils doivent être transportés en Occident par ceux qui fuient la persécution des empereurs barbares.

Voici, selon la légende, l'histoire du Santo-Yolte. Après la mort et l'ascension du Sauveur, Nicodème voulait sculpter de souvenir la figure de Jésus Christ crucifié; déjà il avait taillé en bois la croix et la tôte, et tandis qu'il s'efforçait de se rappeler les traits de son divin modèle, il s'endormit. Mais à son réveil il trouva la sainte tête sculptée, et son œuvre achevée par une main céleste. Cette légende se rattache aux traditions apocryphes, dans lesquelles figurent Joseph d'Arimatee et Nicodème; elle pourrait bien remonter à la date du crucifix lui-même, et être née pendant les persécutions des rois. Donner alors à un crucifix une origine céleste, c'était braver et flétrir les édits qui proscrivaient les représentations figurées; c'était dire aux empereurs iconoclastes qui mutilaient les peintures et les sculptures chrétiennes : Vous ne couperez pas la main qui a fait cette image.

Je me suis procuré une brochure imprimée à Langues sur l'origine, l'invention et la translation du Santo-Yolte. Le but de l'auteur n'est pas d'établir l'authenticité de l'œuvre de Nicodème; il la regarde comme suffisamment démontrée. Ce qu'il veut prouver, c'est qu'un autre simulacre qui est à Beirut, en Syrie, également de la main de Nicodème, n'a été fait que le second. C'est une discussion qui appartient tout à fait à

un papa d'art comme l'Italie, où l'on est accoutumé à discuter si tel tableau est un original, une copie, une réplia. L'auteur de cette brochure tenté à établir que le Santo-Volto de Beiruth est une réplia du Santo-Volto de Lucques.

Le dernier moment de la dévotion à la préieuse image est une lampe d'argent d'une grande valeur, que les Lucques ont suspendue dans le chapelle du Santo-Volto, pour que, grâce à sa protection, la ville n'a pas été frappée par le choléra. J'avoue que j'étais plus tenté d'attribuer cette absence du fléau à la pureté, à la douceur de l'air; mais cette explication, qui paraît plus raisonnable, n'est pas plus certaine, car la cause du choléra est encore un mystère pour tous; d'ailleurs, la lampe d'argent ne serait pas de laup, car dans tous les cas les habitants de Lucques ont à rendre grâce d'une benediction du ciel.

PISTOIA.

Pistoia joue un terrible rôle dans l'histoire de Florence et dans l'histoire de Dante, car c'est de Pistoia que vint cette division dans le parti guelfe, en noir et blanc, qui agit si profondément la destinée de la république et la vie du poète. Au reste, ces factions datent leur dénomination, plus que leur origine, à Pistoia. Les blancs et les noirs représentaient, comme l'a très-bien montré M. Fauriol, les uns la portion purement démocratique du parti guelfe, et les autres la portion de ce parti qui conservait des tendances ghiblines. On sait que Dante

diel gaëlle quand il lui baissi ; plus tard, le désespoir, la haine de Boniface VIII qui l'avait lésé, et une sorte d'enthousiasme mystique, où entrait pour quelque chose le respect du nom romain, la superstition des origines romaines chantées par Virgile, firent du gaëlle dévoué un gâcheux vaillant.

Les historiens contemporains s'accordent à attribuer aux habitants de Pistoia un caractère violent. L'origine de la querelle des blancs et des noirs offre des scènes d'une atrocité qui touche même sur le fond des mœurs farouches de l'Italie au moyen âge. Un jeune homme, appartenant aux conseillers blancs, ayant insulté un conseiller noir, celui-ci attaqua, le soir du même jour, le frère de l'agresseur, le blessa au visage et lui abîma la main. Le père du coupable corrigea son fils au plat de bois, nommé *Gallardo*, pour trahir d'une satisfaction ; mais Gallardo blessa le jeune homme au visage, lui coupa la main sur une rampeure de cheval, et le renvoya ainsi à son père.

Je me rappelle cette horrible représaille, suivie de tant d'autres, en parcourant les rues vastes et solitaires de Pistoia, qu'une malédiction semble encore habiter, quand, en entrant dans le palais de la commune, barbare, suivant l'usage italien, des débris de tous les chefs de peuple, je rencontrai celui des conseillers. Ce nom si fatal à Pistoia, et par suite à Florence et à Dante, se présentant la nuit à coup à nos yeux, sur cette façade maudite, parmi d'autres insignes du moyen âge, produisit sur moi une grande impression ; il évoqua le souvenir de ces terribles haines et des luttes au sein desquelles Dante couvra sa vie.

C'est à Pistoia que Califfa fut latin. Au temps de Dante, les savonniers romains, attirés par la tradition, étaient populaires en Toscane. On expliquait la ferocité native des habitants de Pistoia en les faisant descendre des soldats de Califfa, et Dante fait allusion à cette origine dans une violente apostrophe contre leur patrie¹. Il y a encore dans cette ville la rue Califfa.

Avant d'en finir avec les blancs et les noirs, je relève-
rai une assemblée de Guepi, trop souvent répétée. Cet
sénat, dans une salle de la rue de Cino de Pistoia,
présentait que l'alternance de marbre blanc et de marbre
noir, qui se remarque dans plusieurs monuments de
Pistoia, est une allusion aux noms de ces deux parties
politiques et à leur réconciliation. Malheureusement une
construction tout à fait semblable se trouve dans des
monuments antérieurs à la décorisation de blanc et de
noir. Pour ne citer qu'un exemple, cette singularité est
tout-à-remarquable dans la cathédrale de Pise, du 12 siècle
on, on ne peut se réconcilier deux cents ans avant de
s'être brouillé.

Ce Cino de Pistoia est celui qui enseigne le droit à
Bartolus; il est cité par Dante, dans le *Tratté de l'Éti-
quetterie vulgaire*², comme un des trois Italiens qui venaient
se fixer, en poésie, le plus grand parti de la langue ve-
nante, et parmi lesquels Dante avait l'humilité de se
placer. On est étonné qu'il n'ait mentionné Cino nulle
part dans le *Divine Comédie*. N'avait-il pas, dans le par-
gatoire, le plaisir d'arguer, si cherché pour introduire
les poètes? Ce silence de Dante moi-même peut-être la rai-

¹ Inf., v. XXX. 39.

² Lit. I, chap. 100.

que de Cino. Cino attaque le *Reine Consolida*, — ce livre qui, dit-il, reverse le droit et fait passer devant l'iniquité. — Cependant il n'est pas à se plaindre du jugement porté dans le *Traité de l'Éloquence vulgaire*.

La tombe de Cino se voit dans la cathédrale de Pistoie ; on lui-même la représente en chaire, enseignant le droit à un auditoire attentif. Dans une figure placée en arrière des autres, on croit reconnaître Madonna Salvaggia, à qui furent adressés les sonnets de Cino, et qui, dans une attitude modeste, écoute et inspire le professeur.

FLORENCE.

On ne trouve pas d'abord la Florence de Dante. Rien ne ressemble moins aux Toscans du XIII^e siècle que les Toscans d'aujourd'hui. Ces puissants seigneurs, ces puissances profondes et farouches, ont fait place à des hommes paisibles, à des habitudes simples. À cette vie d'entreprises, de lances, de perils, a succédé une vie insulente et douce ; il n'y a rien ici de la violence concentrée du caractère romain. Les paysans même des environs de Florence ont une certaine élégance et une certaine dignité de manières et de langage. Le vieux type bouc du moyen âge a été graduellement effacé par la main des Médicis ; la multitude de Léopold a cherché d'un polir les dernières espèces.

Il en est de même de l'aspect de Florence. Au premier coup d'œil on la trouve bien moderne. Les monuments antiques, les vieux châteaux-forts qui, comme le pa-

les Sirois, assemblèrent les restes de leur maison morte et rebâtie, soit en général moins attachés que Dante. La cathédrale était à peine commencée de son temps. Il a fallu cent soixante six ans et le génie de Brunelleschi pour la terminer. Le seul monument actuellement existant depuis Dante sans modification est le beau baptême qu'il aimait tant :

Dans l'air San-Geramo.

Cependant, ce n'est là quelques noms et quelques vestiges qui rappellent la Florence du xiv^e siècle. Un hasard favorable avait placé en face de ces fenêtres une muraille portant l'écusson fauché de Charles de Valois, le fleur de lis, pour Dante emblème de proscription et d'exil, aujourd'hui à son tour exilé et prosaïque.

En y regardant mieux, on retrouve peu à peu la vieille Florence au sein de la nouvelle. On voit une construction moderne s'élever au-dessus d'une construction ancienne; des croisées à plusieurs vertes se dressent au-dessus d'un mur en pierres noires, noires et diamantées. On lit sur la rue Appienne, des maisons-selles de paysans s'élèvent sur des tombeaux romains.

Les noms des rues transportent au temps de Dante. Souvent ce sont ceux des personnages et des familles qui figurent dans son poème. On rencontre la rue des Noirs, le crucifix des Blancs, la rue Gêbaine et la rue Guelfe. En traversant ces rues à nous italiennes, il semble toujours qu'on va contempler Fieschi, Colonna, et Albano les-mêmes.

La portion de Florence où les corridors dialectiques

semblent caractéristiques, c'est celle qui avoisine la cathédrale et le baptistère. Parmi les nombreuses tours carrées qui surmontent çà et là les maisons de Florence, il en est une qu'on appelle le *Tour de Dante*. Au-delà de la cathédrale, au regard, il y a quelques années, une pierre sur laquelle on disait qu'il avait coutume de s'asseoir. La pierre de Dante, surnom de Dante, n'existait plus, mais une inscription tracée sur une plaque de marbre conservé le souvenir de ce souvenir, la tradition de cette tradition.

Enfin, non loin de là, existe encore le palais des Portinari. Dans ce palais était une petite fille à laquelle on donnait le nom enfantin de *Bice*. Le petit Dante, qui était un garçonnet du voisinage, venait partager les jeux de la jeune enfant du palais Portinari, et des larmes commençaient pour lui cette vie nouvelle qu'il a si douloureusement racontée ; des larmes étaient aussi dans cette âme de neuf ans le germe qui devait produire un jour l'œuvre immense consacrée à immortaliser Batrice. Ce fut un Portinari, probablement un oncle de Batrice, qui, en 1387, fit bâtir l'hôpital de Santa-Maria-Novella. Cette date repose aux sources de la Fila nuova. Le charme qui s'attache à tout ce qui se lie au souvenir de Batrice fait regarder avec intérêt, dans l'église, les portraits de quelques enfants de la famille Portinari.

Dans un premier voyage à Florence, j'avais déploré, comme tout le monde, que la mémoire de Bice fût absente de Santa-Croce, ce sanctuaire du genre et du malheur ; Dante manquait à la compagnie de Michelangiolo et de Galiléi. Quand j'entrai à Santa-Croce, en 1834,

ce fut pour moi comme une fortune et une heureuse rencontre de voyager de ma traverser en face d'un monument élevé au poète dont je cherchais partout les vestiges. Il me sembla enthousiasme, je lui consacrai à haute voix la vers heureusement emprunté à la *Divine Comédie*, et transporté de l'illustre ancien à l'illustre moderne :

Reverente l'altare poeta.

Par malheur, l'excavation du monument n'est pas digne du sentiment patriotique qui l'a inspiré. Toute la composition est froide de pensée et froide de style; les personnages allégoriques sont lourds et communs; Dante, assis et méditant, a l'air d'une vieille femme qui fait ses comptes de ménage. Le poète est encore plus absent de Santa-Croce depuis qu'on l'y a placé. Tantôt devant des images de Horace et de Cassius qu'elle brillait par leur absence; et Dante est effacé par sa présence.

Pendant que la sculpture toscane s'honorisait devant le monument de Dante, une Française, mademoiselle Faureau, tentait, avec plus de succès, de reproduire la même épopée et célèbre et deux amants de l'antique, ceux qui ont inspiré à M. Schœffer ses ballades empruntées d'une si délicate poésie.

A chaque pas qu'on fait dans la ville natale de Dante, on rencontre des objets qui rappellent quelques peintures ou quelques allusions de son poème. Pour en citer un entre mille, dans le cloître de Santa-Croce sont des fragments du moyen âge, soutenus par des cariatides (pas, le vent ployé et la tête penchée, semblent porter sous le fardeau qu'elles soutiennent). On peut remarquer

allures de semblables figures : telles sont, par exemple, dans la loge des Lausi, les statues ancrées sous les arcs-boutants. C'est un souvenir des habitudes gothiques de l'architecture dans la belle et déjà classique construction d'Oragna. Dante eut au vue de telles curiosités quand il leur comparait l'altitude des sapèthes, courbes sous le poids des rochers qu'ils portaient¹, altitude exprimée dans des vers que je n'essaie pas de traduire, mais qui peignent admirablement l'espèce de fatigue qu'on éprouve à regarder ces figures. Il semble, en lisant les vers du poète, qu'on voit poser devant lui son modèle².

Mais, laissant la foule de détails qui peuvent faire penser à lui, c'est dans la cathédrale et dans l'église de Santo-Maria-Novella qu'il faut chercher Dante à Florence.

Dans la première de ces deux églises est un curieux tableau qui, placé tout-à-côté même lui-même qu'il ne l'estoit par le passé, se voit maintenant muet et muet d'être bien vu. Dante, vêtu d'une robe rouge, tenant son livre ouvert, est au pied des murs de Florence, dont les parois sont livrées pour lui. Tout près, on découvre l'entrée

¹ *Purg.*, v. X, 114.

² Il faut bien remarquer que les carreaux, dans la bonne époque de l'architecture, n'employaient jamais les carrelures qu'ils portent au fond des lèges et qu'on pourrait croire souvent sans trop d'effort. Il y a des carreaux qui, dans ce cas, ne supportent même la partie de l'architecture qui est destinée à l'architecture. Le même lège, qui n'estait pas ce qui pouvait supporter son propre poids, et ce qui était tout-à-côté d'un autre lège, jusqu'à ce qu'il fût supporté par des figures ou par des colonnes, jusqu'à ce qu'il fût supporté par des colonnes d'un grand relief. Il n'estait pas les vers de Dante comme représentant une dégradation de ce genre d'architecture. Je ne crois pas que le poète ait eu cette intention, mais il exprime admirablement le caractère de la statue et de l'architecture qu'on voit sur des figures.

des gouttes infernales; Dante les montre de la main et semble dire à ses auditeurs : Vous voyez le lieu dont je dispose. Mais il y a plus de douleur que de menace en son visage qu'il penche tristement. La vengeance ne le console pas de l'exil. Plus haut s'élève la montagne du purgatoire avec ses rampes circulaires, et au sommet l'arbre de vie du paradis terrestre. Le paradis est désigné par des cardes un peu indistinctes qui colorent toute la composition. Dante est la rose son cœur et sa destinee. Cette curieuse représentation est de 1461. Son auteur fut un religieux qui expliquait alors la Divine Comédie dans la cathédrale. Ainsi, cent trente ans après la mort de Dante, on faisait un cours public sur son poème dans la cathédrale, et on suspendait aux parois de l'église l'image du poète à côté de celles des prophètes et des saints.

À Santa-Maria-Novella, il est plus extraordinaire encore de trouver, non pas son portrait, mais celui de son enfer. Orgagna a écrit tout un mur de chapelle d'une seule fresque. La distribution du séjour des démons, selon la Divine Comédie, est reproduite dans le plus grand détail et avec une scrupuleuse exactitude, comme si c'était un article de loi et non l'écrit du poète.

Ceci est bien autre chose que l'enfer du Campo-Santo de Pise; ici se retrouve toute la topographie de l'enfer dantesque, autant du moins que la surface dont le peintre pouvait disposer le lui a permis. Aussi n'y a pas en place dans le champ de la fresque pour les hypocrites, mais le nom est écrit à l'extrémité du tableau, et montre l'intention où eût été le peintre de les y faire

¹ C'est le quatrains en commençant par la droite.

entrer si l'espace ne lui avait manqué. De reste, rien n'est déguisé ou dissimulé de ce qu'il y a de plus cru et parfois de plus grossier dans la peinture de certains supplices, le traî de maître Adais, le fémur meurtrissant hydropique et haletant de soif, cet agressement au naturel ; on dirait un dard de bonnet. Les flateurs sont plongés dans l'empêche de fange par laquelle Dante a voulu exprimer tout son dégoût pour les âmes infectées de ce vice qui empoivre les cœurs.

Ce qui est plus étrange, là, dans une chapelle, se présente au peintre n'a pas craint de reproduire cette barbare alliance du dogme chrétien et des fables païennes que rêvait parfois le poète, docile au génie de son temps, et qui étonne encore plus quand on la voit que quand on la lit. Ainsi des centaures poursuivent, sur les murs de Santa-Maria-Novella, comme dans la *Sivone Cenci*, les violents et les pervers de Rhodes ; les harpies, souveurs profanes de l'*Enéide*, ou elles sont plus à leur place que dans l'épopée catholique, sont perchées sur les tristes rameaux d'où elles jettent des plaintes lugubres ; enfin les furies se dressent au-dessus de l'abîme sur la leur embrasse.

En face de l'enfer, Orgagna a représenté la gloire du paradis. Les cercles célestes de Dante ne se peignent pas à la peinture comme les bords infernaux. Orgagna n'a donc pu s'élever ici avec la même solidité la basilique du poète. Cependant, ce qui donne ces sortes de tableaux, au moyen âge, savoir, la glorification de la Vierge, est aussi ce qui couronne le grand tableau de Dante.

Dans le cloître de la même église est la chapelle des Espagnols, où se voient d'autres peintures du treizième

qui ne sont point copies de Dante, mais offrent dans leur ensemble un système de composition, et dans leurs détails des associations d'idées, qui peuvent éclairer la composition et certains détails de la *Divine Comédie*.

Les admirables fresques de cette chapelle, dont les auteurs sont Thadéo Gaddi et Summa Novati, montrent à l'œil ce mélange d'histoire et d'allégorie, ce caractère à la fois encyclopédique et symbolique qui appartient à l'œuvre de Dante, ainsi qu'à beaucoup d'autres poèmes du moyen âge, composés dans le même esprit, mais non avec le même génie. Summa Novati a fait une peinture de la société civile et ecclésiastique : toutes les conditions sociales sont représentées dans ce tableau, qui est comme une immense revue de l'époque. Le pape et l'empereur figurent au centre, selon le système de Dante ; les portraits des personnages célèbres du temps s'y trouvent ; on y voit des personnages purement allégoriques, où l'on fait usage est prise pour une allégorie sans en avoir d'être un portrait. Leur représentation la voit dans la peinture de Novati, comme Beatrice la contemplant dans l'œuvre de Dante.

On peut remarquer que Dante a coutume de choisir dans l'histoire un personnage comme type d'une qualité, d'un vice, d'une science, et emploie tout à leur usage procédé et l'allégorie pour réaliser une abstraction. De même, dans la fresque de Thadéo Gaddi, quelques sciences ou arts sont exprimés par des figures de femmes, au-dessous desquelles sont placés des personnages typiques qui sont des symboles historiques de chaque science. Le premier est le droit civil avec Aquila ; le droit canonique ne vient qu'après. Cet ordre est bien

dans les idées politiques de Dante. La grande part qu'il voulait faire dans ce monde au pouvoir impérial l'a porté à choisir aussi Justitia pour représenter la Justice dans Mercure, planète où il a placé la récompense de cette vertu, en dépit de ce que la morale et l'orthodoxie pourraient reprocher à l'égout de Théséus.

Dans ces peintures, on retrouve donc sans cesse des conceptions semblables à celles de Dante, ou inspirées par elles; on remonte à lui comme à une source, on en descend vers les courants à une mer qui a reçu dans son sein tout les courants d'Italie qui ont alimentés l'art au moyen âge.

LA VALLÉE DE L'ARNO.

Il n'y a peut-être pas en Italie un pays dont les souvenirs soient plus fréquemment mêlés aux affections personnelles de Dante que la portion supérieure de la vallée de l'Arno. Depuis quelque temps, les gens des voyages se tournent de ce côté. On a fini par s'apercevoir qu'il y a autre chose en Italie que des capitales. Les petites villes, les châteaux isolés, les vallées solitaires, les cloîtres enfoncés dans les profondes ou juchés sur les crêtes de l'Apennin, ont bien aussi leur intérêt et leur physionomie. Il y a toujours profit à sortir des routes battues. On fait maintenant ce qu'on appelle la course des antiquaires. Partant de Florence, on visite en quelques jours Vallombrosa, les Camaldules, Faldernaia, le couvent des Franciscains, lieu consacré par la

veclides de saint François, qui y reçoit les dignités. Pour moi, cette course avait un intérêt particulier; j'étais attiré par une foule de localités vers lesquelles m'appelaient des vœux que Dante leur a consacrés.

Vallombrosa a dû en partie sa célébrité à Florence de son beau nom. Milton y a contribué aussi par une comparaison célèbre. L'une de ses rêveries sur l'Italie qui abonde dans son poème, si auguste pourtant par le fond. Ce souvenir n'est pas un des plus remarquables de la Toscan; les deux autres que j'ai nommés tout à l'heure, les Carmaldes et l'Alvernia, lui sont bien supérieurs par l'aspect pittoresque des lieux environnans. L'église est moderne et sans caractère. Cependant l'arrivée à Vallombrosa frappe et retient comme fortifiant. Si près de Florence, on trouve avec surprise un bois de sapins, et comme un île de la Norvège au de la Saane. En mettant le pied sur le plateau où s'étend le monastère, je me crus transporté sous une autre latitude; le vent même avait changé; une brise froide soufflait à travers les branches des sapins; sous leur feuillage sombre me venait souler mon cœur.

Mais Dante n'a pas nommé Vallombrosa, et nous n'avons pas à nous y arrêter. Il a nommé le fondateur des Carmaldes, saint Bernard¹, et il a parlé du saint désert, de l'Ere², nom qui paraît attribué aux lieux occupés par cet ordre. Il y a aussi au-dessus de Naples des Carmaldes, et un saint désert, Sant-Ere, qui donna son nom au solitaire Saint-Erme, et servit avec de près pour un nom de saint, tout Purgato-

¹ Parad., c. XXII, 17.

² Purg., c. V, 101.

tion, surtout chez les peuples méridionaux, est due à tout personnel.

L'Ereco des Carabollas est mentionné dans le *Purgatorio* à propos de la bataille de Campaldino, célèbre par le mort de Buonconte di Montefeltro, lui sur les bords de l'Ardisiana, levent qui va se jeter dans l'Arno, et qui prend sa source au-dessus du couvent des Carabollas :

Chi sono l'Ereco sono le Aquedine!

C'est dans la plaine de Campaldino, aujourd'hui riante et couverte de vignes, qu'eut lieu, le 11 juin 1289, un rude combat entre les gibelins de Florence et les fascistes gibelins, secondés par les Arétins. Dante combattit au premier rang de la cavalerie florentine, car il était que tel homme, dont la vie fut si complète, avec d'autres théologien, diplomate, poète, etc. etc. soldat. Il avait alors vingt-quatre ans. Lui-même racontait cette bataille dans une lettre dont il ne reste que quelques lignes. « A la bataille de Campaldino, la part gibelin fut presque entièrement mort et défaite. Je m'y trouvai, novice dans les armes; j'y eus grande crainte, et, sur la fin, grande allégresse, à cause des diverses chances de la bataille. » Il ne faut pas voir dans cette phrase l'aveu d'un manque de courage, qui ne pouvait se trouver dans une âme trompée comme celle d'Alighieri. La seule peur qu'il eut, c'est que la bataille ne fût perdue. En effet, les Florentins parurent d'abord battus: la cavalerie arétine fit plier leur infanterie; mais ce premier avantage de l'ennemi le

¹ *Par.*, c. V, 96.

perdit en divisant ses forces. Ce sont là les vicissitudes de la bataille auxquelles Dante fait allusion, et qui expliquent d'abord son inquiétude, puis croissant son désespoir.

À cette courte campagne nous devons peut-être un des morceaux les plus admirables et les plus célèbres de la *Divine Comédie*. Ce fut alors que Dante fit amitié avec Bernardino della Pulceste, frère de cette Françoise de Ravenna que le lieu de sa mort a fait appeler à tort Françoise de Rimini. On peut croire que l'amitié du poëte pour le frère l'a rendu encore plus sensible aux infirmités de la sœur.

À côté du champ-de-bataille de Campaldino s'élève la jeune ville de Poggi, dont le château a été bâti en 1120 par le père de cet Arnault qui flétra quelques années plus tard le palais vert de Florence. Dans ce château, on montre la chambre à coucher de la belle et sage Guelfrada, que Dante appelle la *buona Guelfrada*¹, et sur laquelle Villani rapporte l'anecdote suivante, qui ne manque ni de vérité ni de grâce, et que m'a racontée avec beaucoup de simplicité un bon cure de la *Pieve de Ravenna*, qui connaissait très-bien ce qui se rapporte à Dante dans ces localités. « Otton IV ayant vu la belle Guelfrada, fille de messer Belfregone Berli, demanda qui elle étoit. Belfregone répondit qu'elle étoit fille de quelqu'un qui promettoit à l'empereur de la lui faire embrasser. Mais la jeune fille, ayant entendu ces paroles, rougit, se leva, et dit : « Nul homme vivant ne m'embrassera, c'est à moi mon mari. »

Dante n'a donné qu'un vers à l'Adrienne, qui s'ap-

¹ *Inf.* IV, 271, 32.

rochers qui séparent les sources de l'Arno de la source du Tibre :

Nel sole nasce in Tevere ed Arno.

Mais ce vers expressif fait partie du magnifique éloge de saint François, qu'il a placé dans la bouche de saint Thomas d'Aquin.

Je me souvins avec plaisir en ce lieu tout plein de la mémoire des miracles de saint François, sur cet être sublime de l'Apennin, d'un s'être répandu sur le monde l'ordre lumineux qui a réprimé le catholicisme au moyen âge, et dont le pôle du catholicisme et du moyen âge a si magnifiquement enlaid le dogmatisme. Je rencontrai, en arrivant au monastère, la foule de pèlerins qui se retiraient après être venus célébrer la fête des Stigmates. Plusieurs centaines d'hommes et de femmes arrivaient de tous les environs par les chemins. Une portion de cette foule avait couché dans l'église de Saint-François.

La loi du ser s'écrit était encore là, et, chose curieuse ! elle y était représentée par un franciscain de Marseille. Le frère Jean-Baptiste me conduisit aux divers lieux témoins des merveilles opérées par saint François. En me racontant ces merveilles, il semblait les voir. « C'est en, disait-il, que le miracle s'accomplit, le saint était là où je suis. » Et, en prononçant ces paroles, la physionomie, la voix, les gestes de frère Jean-Baptiste exprimaient une invincible certitude. Il m'a montré des rochers fendus et brisés par quelque accident géologique, et m'a dit : « Voyez comme le son de

la terre a été déchirée dans la nuit où le Christ est descendu aux enfers pour y chercher les âmes des justes morts avant sa venue ! Comment expliquer autrement ce désordre ? Com, ce n'est pas moi qui vous le raconte, vous le voyez de vos yeux, vous le voyez ! »

Nous nous arrêta d'autant plus d'instant, que Dante fait allusion à la même croyance. Pour passer dans le cercle des violentes, il lui fait franchir un éboulement de rochers auquel Virgile son guide attribue une semblable origine. Il le rapporte de même au tremblement qui agita l'abbaye la jour où le Christ y descendit. Virgile dit en substance à Dante ce que me disait le frère Jean-Baptiste ¹.

Descendu de l'Alvernia, j'arrivai le soir, par un beau clair de lune, dans la petite ville de Edessa : c'était quitter les Alpes et retrouver l'Italie. Au lieu du vast froid des hauteurs, une brève brise courait légèrement sur les oliviers blanchis par la lune. Les villas qu'elle éclairait semblaient s'engloutir dans l'ombre. La gaieté bruyante d'une soirée d'été sillonnait les ruis étroits de Edessa. Une jeune petite fille sortait d'une école en chantant : *Je suis la rose d'Amor*. C'est un des charmes de cette course du Casentin que le passage presque subtil des ouvrages barbares de la nature alpestre et des rigueurs de la vie monticole à ce que la nature et le vie romaine ont de plus brillant, de plus aimé, de plus doux. Ainsi, dans la Divine Comédie, une image gracieuse, une comparaison venue vous console des terreur de l'enfer, on voit s'élever des substances contemplatives du paradis.

¹ Inf., c. VI, 86.

Mais je voulais m'enfoncer plus avant dans la vallée de l'Arno, remonter jusqu'à la source du fleuve, et gravir la montagne de Fallerona, son berceau, montagne du sommet de laquelle on embrasse la croupe tout entière du fleuve que Dante a si énergiquement maudit.

Sur la route, on rencontre plusieurs lieux empreints de son caractère ou de ses vœux. La tour de Romens est encore debout. Là, un Breton, nommé maître Adam, à l'instigation des comtes de Romens, falsiqua de faux billets aux armes de la république, et fut brûlé dans un feu qui, en mémoire de cet événement, s'appelle encore le *Cenarino*. Chaque passant avait coutume de jeter la une pierre. Non qu'il connaissait le *Misereux du Mort*; mais il ignorait l'histoire de maître Adam; il savait seulement qu'un homme avait été tué en ce lieu. C'est ainsi que souvent une tradition se survit à elle-même dans un souvenir incomplet.

Dante a eu deux motifs pour donner dans son poème une attention assez considérable à cet obscur faux-monnayeur. D'abord, falsifier le florin, ce grand instrument du commerce et de la prospérité florentine, devait être un crime sévissable aux yeux du patriote exilé de Florence. En suite, les comtes de Romens, qui s'étaient servis de maître Adam pour cette criminelle entreprise, avaient excité le ressentiment du poète; il s'était d'abord vengé sur eux; puis, après qu'il déboua la malconcoiteuse expédition tentée par Dante et les autres bannis pour rentrer dans Florence, indigné de la coalition avec laquelle ces seigneurs soutenaient sa cause, il les avait abandonnés : de là peut-être cette mention d'un crime auquel ils avaient participé et qui avait été hon-

lovement poir. Du reste, les grands personnages usant volontiers de ce moyen d'augmenter leurs richesses. Nos voyans, dans le *Paradisi*¹, qu'un roi d'Ethiopie avait frappé de l'exil deserte de Venise. On ne brûlait ni les cornes, ni les nez deux-magnoyeurs, comme le pauvre maître Adam, mais la poêle vengeresse de Dante fusait justice de ses offendeurs que la loi n'affligeait pas.

Maître Adam est parti de son amour compatible pour les richesses par une souff ardente; son corps est tué par l'hydrepne, son sang est arrosé par les herbes de la soif, et dans cet état il est poursuivi par l'image des vallées que je parcourais et des petits ruisseau qui, des vertes collines du Casulin, descendent dans l'Arno:

La cascettella che de' velli esli
 Del Casulin discende giù in Arno,
 Piuonda lor cana e frotta e molle².

Il y a dans ces vers intraduisibles un sentiment de fraîcheur (espère, le don à la vertu de dire que le Casulin était beaucoup moins frais et moins verdoyant dans la réalité que dans la poésie de Dante, et qu'un ruisseau de l'Éthiopie qui m'entourait, cette poème, par sa perfection même, me faisait éprouver quelque chose du supplice de maître Adam.

Ainsi d'une main toute douloureuse, maître Adam s'efforçait que, s'il pouvait voir les comtes de Bornano partager ses tourmens, il ne donnerait pas cette vue pour les rois de Fante-Francia. On a cru que cette fontaine

¹ *Parad.*, c. XXX, 128.

² *Ibid.*, c. XXX, 32.

était celle qui, à Sénes, porte le même nom ; mais la grande célébrité que celle-ci doit à sa situation et à son architecture ne saurait me faire admettre qu'il en soit la question. Le *Forte-Broda*, mentionnée par maître Adam, est plus probablement la forteresse sans nommée qui coule encore son loeu de la tour de Rorsum, entre le lieu du crime et celui du supplice.

Plus loin est une autre tour, la tour de *Porriano*, qu'on dit avoir été habitée par Dante. De là il me restait à gravir les cimes de la *Fallorosa*. Je me mis en route vers midi, pour arriver avant le lever du soleil. Je me disais : Que de fois a été dans ces montagnes le poète dont je suis les traces ! C'est par ces petits sentiers alpestres qu'il allait et venait, se rendant chez ses amis de la Romagne ou chez ses amis du comté d'Urbain, le cœur agité d'un espoir qui ne devait jamais s'accomplir. Je me figure Dante cheminant à la clarte des étoiles, recevant toutes les impressions que produisent les lieux agrestes et tourmentés, les chemins escarpés, les vallées profondes, les accidents d'une route longue et périlleuse, impressions qu'il devait transporter dans son poème. Il suffirait d'avoir lu ce poème pour dire certain qu'on auteur a beaucoup voyagé, beaucoup erré. Dante nous dit véritablement avec Virgile. Il se fatigue à monter, il s'arrête pour reprendre haleine, il s'aide de la main quand le pied ne suffit pas. Il se perd et demande sa route. Il observe la hauteur du soleil et des astres. En un mot, on retrouve les habitudes et les souvenirs du voyageur, à tous les vers on saute à tous les pas de sa pérégrination poétique.

Dante a certainement gravi le sommet de la *Falla-*

rous. C'est sur ce sommet d'en l'un embrasse toute la vallée de l'Arno, qu'il faut lire la singulière imprécation que le poète a prononcée contre cette vallée tout entière. Il suit le cours du fleuve, et, en avançant, il marque tous les lieux qu'il rencontre d'une invective ardente. Plus il marche, plus sa haine redouble de violence et d'apoplexie. C'est un acronas de topographie satirique dont je ne connais aucun autre exemple.

Il est le XIV^e chant du *Purgatoire*, Dante rencontre deux florentins; l'un d'eux lui demande d'où il vient, et Dante commence ainsi: «A travers la Toscane s'étend un fleuve qui a sa source dans l'Adriatique, et dont tout vallon n'éprouve pas le cours. — Il me semble, dit un des interlocuteurs du poète, que tu parles de l'Arno. — Pourquoi, ajoute un autre d'eux, celui-ci n'a-t-il caché le nom de cette rivière, comme on fait d'une chose odieuse?» L'autre répond qu'il est bien juste que le nom d'une telle vallée périsse, car, depuis son commencement jusqu'à sa fin, on fait le vert comme une vipère. Il continue ainsi: «D'abord, l'Arno rencontre des pourcentres indignes de la nourriture des hommes (on est peut-être une allusion au nom du dictionnaire de *Paracelse*, qui appartenait aux comtes Gualdi de Rancône), puis des rochers plus barbares que ne le comporte leur pouvoir. » Ce sont les *Arctins*: ils vivent gibelins. Dans le langage symbolique de Dante, les gibelins sont toujours représentés par des chiens, et les guelfes par des loups. De plus, les *Arctins* peuvent encore pour avoir une haineur quarrelleuse qui contraste avec le douceur gibelins du caractère humain. L'Arno, arrivé près d'A-

¹ *Purg.*, c. XIV, 11.

naux, s'élèveraqueusement en cercle et se dirigeant vers Florence. Cette circonstance n'a pas échappé à Dante, qui a vu dans cet accident géographique une image et une expression de son sentiment pour les Aethiops, et priant à la vallée de l'Arno son propre destin, il a écrit le vers, qui serait trop baroque en français :

Et le dialogue entre il nous.

Puis il continue à descendre de plus en plus dans ce qu'il appelle la fosse misérable et ténébreuse :

La maladetta e miserrima fossa.

L'expression fossa est d'autant plus accrue que le lit de l'Arno, entre Arezzo et Florence, est souvent une fosse profonde et ténébreuse. Les eaux du fleuve, pour se frayer un passage, ont coupé les collines en deux endroits, un peu après Arezzo, vers l'embouchure de la Chiana, et à Piacenza, palais de Pétrarque.

Après les pourcenons du Casentino et les chiens d'Arezzo, viennent les loups de Florence et enfin les renards de Pise, de cette Pise que Dante a appelée *la Biera Popolare dei nativi*. Pise était gibeline aussi bien qu'Arezzo. Dante avait autrefois combattu contre les Aethiops à Capodarno, contre les Poens au siège de Caprona, et, bien qu'elle par l'œil et la proscription aux gibelines fugitifs, bien que résolu jusqu'au delà l'antipathie impériale, les anciennes inimitiés du guelfe vivaient toujours en lui, et faisaient explosion en présence des lieux qui les lui rappelaient.

Avant de terminer le récit de cette course dans le Casentino, je dois raconter un incident assez bizarre de

cette partie de mon voyage d'antiques. Arrivé à Borgo alla Collina, je fus entouré par plusieurs personnes du pays, à la tête desquelles était un prêtre qui, fort obligeamment, m'offrit de me montrer le corps d'un saint conservé miraculeusement. Je les suivis à l'église; on souleva la pierre du sépulcre, et on me montra la figure desséchée du saint hermite. Fallait me retirer quand, à ma grande surprise, jetant les yeux sur l'épigraphie, je découvris le nom de Landino, le célèbre commentateur de Dante au treizième siècle. J'ai vu depuis à Florence, dans la bibliothèque Mediceo-Laurenziana, un magnifique manuscrit de ce commentaire, offert par Landino à la république. Une note manuscrite ajoutait que la république, en récompense de ce présent et de cet éternel travail, a accordé des lettres à Landino, père de Borgo au poète. Il y repose maintenant, et ses compatriotes, qui probablement ignorent sa gloire d'écrivain, lui ont décerné les honneurs de la civilité. Cette reconnaissance vaut bien l'autre, et je me gardai de dissuader ceux qui m'entraînaient; j'aurais voulu de faire baliser dans leur esprit l'importance de leur concitoyen. En m'éloignant, je ne pus m'empêcher de sourire de cette reconnaissance inutile et symbolique. Partout, dans la nature des lieux, dans la mémoire des hommes, j'avais trouvé vivant l'esprit du poète, et ici je trouvais desséchée la main du commentateur.

Au delà d'Arezzo commence la riante vallée de la Chiana. C'était un temps de peste un peu pestiférée; pour désigner un rassemblement de corps souffrants et infects, de malades tombant en pourriture, le poète dit « qu'il en serait ainsi » tous les malades de Val-di-Chiana et de la

Marquons, entre juillet et septembre (mois des fleurs), deuxièmement dans une même fosse ¹. « Maintenant le Val-di-Chiana est le pays le plus fertile et le plus riche de la Toscane; cet heureux changement est dû à de multiples travaux de dessèchement. Le souvenir actuel en a été pris de perdre dans la Mercurio, et il est à espérer qu'avec la temps la comparaison de Dante ne deviendra pas moins fautive pour ce pays que pour le Val-di-Chiana.

S I E N N E.

Avant d'arriver à Sienne, on laisse encore un frappant exemple de l'excellence pittoresque qui caractérise toujours les belles descriptions de Dante. Il compare les giras qui se dirigent en cercle au-dessus de l'Albano² au château-fort de Montecapone, qui s'élève sur une crête escarpée de Sienne, et la couronne de la ville. Ce château-fort, au dire des commentateurs, était garni de tours dans toute sa circonférence, et n'en avait aucune du centre. Dans son état actuel il est encore incroyablement dépeint par ce vers :

Montecapone di torri sì cinta

Les comparaisons de Dante sont empreintes et se sentent aux localités avec tout de bonheur et de justice, que son sens un aspect rappelle un vers ou une image du poète. Un voyage dans les lieux où Dante a vécu est une perpétuelle illustration de son poème.

¹ Inf., c. XXX, 11.

² Inf., c. XXX, 11.

Sans la gloire n'est guère mieux traité que Florence la guerre. — Ce que Dante reproche surtout aux Siennois, c'est leur vanité, qui l'empêche même sur la vanité française¹. Cette vanité, inspirée à Dante par son dépit contre la France, montre que nous avons déjà, au moyen âge, la réputation d'un déshonneur dont on s'est toujours accordé à nous gratifier.

Laisant de côté la question de la vanité française que mon patriotisme me défend d'omettre, je soupçonne l'influence de quelque méconnaissance du latin sur le langage du poète. À peine Dante est-il averti à Rome les fautes nouvelles de la défection du pape, de l'occupation de Florence par Charles de Valois, du triomphe sanglant des noirs, qu'il vient à Sienne, où s'étaient réfugiés les blancs exilés de Florence; mais il n'y resta pas longtemps. Peut-être les faiseurs de sonnets n'ont-ils pas dans cette ville tout l'appui qu'ils en attendaient; les blancs sont difficiles à contenter. Dante venge probablement ses espérances trompées par la honte dont nous avons eu notre part.

Cette humeur contre les Siennois l'a rendu hostile pour Francesco Salimati², le glorieux vainqueur de Mont-Aperti, auquel il reproche d'avoir voulu se rendre maître de Sienne³. Si Dante l'accuse d'ambition et d'orgueil, du moins lui reconnaît-il de la générosité, car il fait allusion à un trait d'honneur, mais qui respire le dévouement entre des vaines chevaleries. Un ami de Francesco Salimati était prisonnier du roi de Sicile

¹ Inf., c. 33, 337, 138.

² Une église de Sienne s'appelle Santa Maria di Montemonte. Elle est consacrée au plus ardent qu'on ait fait Francesco Salimati.

³ Prop., c. 36, 130.

et devait perdre la tête si, dans un court délai, il n'eût payé une énorme rançon. Parvenant, pour sauver son ami, au le conseil de modifier cette rançon au profit de la place publique.

Initialement cet espace de forum,

dans le lieu qui s'appelle encore aujourd'hui, comme alors, *Campo-di-Senai*¹.

Dans presque toutes les villes d'Italie, la place publique, même en général à côté du palais communal, est un lieu remarquable. Dans les plus humbles cités, elle est entourée d'un portique appelé *loggia*; c'est sur ce plus que se construisaient les forums, selon Vitruve. Il y a une double civilisation des mœurs antiques et des mœurs républicaines du moyen âge dans l'importance qu'a la place, même de nos jours. Elle n'a point de nom particulier, elle est la place, le champ, on dit aller en place, comme on disait aller au forum.

Aucun lieu de ce genre n'est plus fréquent que le Campo de Sénai: sa forme est presque ovale, d'un côté, de grands palmiers en délimitent le contour. Le sol incline du nord par une pente douce jusqu'au pied de l'ancien palais de ville; du sommet de ce palais, une tour motte s'élevait hardiment dans les airs. Sur le terrain elliptique et incliné se font chaque année des courses de chevaux tellement pittoresques que des matches sont disposés pour recevoir dans leur stade les chevaux et les cavaliers. Des fêtes analogues avaient déjà lieu au temps de Rome, et la tradition rapporte qu'il aurait à une de ces fêtes, sous un toit ce qui se passait autour de lui, tant

¹ *Pop.*, n. 32, 334.

on se le représentait comme un homme d'action et de contemplation, vivant par la pensée dans un autre monde ?

Le Campo-de-Sienne, que Dante a immortalisé en le nommant, mérité cet honneur; c'est une des places publiques, que, en Italie, le peuple garde la plus précieusement du pays. Autrefois les jeunes nobles de Sienne venaient s'y livrer à des exercices chevaleresques; on y combattait le lionceau; une poitrine qui se voit dans le palais communal représente une lutte dangereuse, héritage du cirque romain, que l'Espagne seule a conservé.

Maintenant des courses de chevaux ont lieu sur la place de Sienne le 2 juillet et le 15 août. Y remporter le prix s'appelle encore vivre et païe, comme au temps de Dante. Ces courses sont très-curieuses. Toute la population de Sienne en est, quatre jours durant, uniquement occupée. Pendant les trois premiers, on fait mille et voir une prose, c'est-à-dire une répétition du spectacle qui doit avoir lieu le quatrième. L'avant-dernier jour, c'est une répétition en costumes. A chaque prose, la multitude qui accourt pour en être témoin se livre à des émotions d'une insupportable vivacité. Chacun des dix-sept quartiers de la ville (*contrade*) a son cheval. Celui que le monde porte les couleurs du quartier. On ne saurait s'empêcher, quand on ne l'a pas vu de ses yeux, avec quelle ardeur les habitants se passionnent pour le cheval qui représente leur contrée. Ce sont des trépidations, des cris frénétiques : hommes, femmes, enfants semblent hors d'eux et possédés d'une sorte de folie; on dirait qu'il s'agit d'une victoire

décider, qu'il y va de leur fortune et de leur vie.

Le cheval vainqueur est reconduit par une foule enivré qui le suit et parle le bois avec transport. Une femme de la contrée en est l'église de Sainte-Catherine, était devant moi : « Nous vaincrons, car sainte Catherine a mis des ailes à notre cheval » Tel est le poétique langage de ce peuple.

Pendant chacun des jours qui précèdent le jour de la course solennelle, les habitants de Sedan ont deux accès de ferveur, l'un le matin et l'autre le soir. Chacun va sur la place montrer sa pousse et compter ses espérances. Cette ferveur tient longtemps éveillé les habitants des quartiers dont le cheval a remporté ce triomphe provisoire qui fait présager une victoire définitive. On les entend chanter, crier, harler, durant des heures entières, jusque bien avant dans la nuit. Ils s'exaltent ainsi durant plusieurs jours et arrivent au moment de la grande course dans un état d'exaltation qui ressemble au délire.

Ce moment vient enfin. Ce jour-là, les fenêtres sont ornées de tentures. Un cortège fait sa sortie de la place annonce l'arrivée du cortège. A ce bruit inaccoutumé, les vieux, habitants de la grande tour, s'en-voient écrier, et l'on a soin de remarquer, comme l'aurait pu faire un ancien étranger, de quel côté se dirige leur vol qui annonce la victoire.

Puis, chaque cheval fait le tour de la place, précédé par des hommes aux couleurs des diverses contrées, agitant, faisant tourner ou lançant au fur des drapeaux qui portent les armoiries des différentes parties de la ville, la louve, la pastèque, la fleur, la tour, la

chaussée, l'aigle, etc.. Au moyen âge, famille, église, profession, quartier avaient sa bannière et son enseigne ; il ne nous en reste plus que le drapeau du régiment et la bannière de la paroisse.

L'aspect de ces drapeaux annoncez rappelle combien facile, ce peintre fidèle des coutumes comme des idées et des sentiments du moyen âge, donne de place aux descriptions heraldiques. Le discours de Coccaquida à son descendant est presque entièrement composé de descriptions d'armes et de blasons. Le lecteur les voit passer la devant son imagination comme on les voit avant la grande course, flotter et défilier sur la place de Sicone.

Puis vient le carrocero, cet écorce dur de guerre, en polissoir ambulants des républiques toscanes du moyen âge. Aujourd'hui il porte les drapeaux des quartiers qui se concurrencent. Il y a quelque chose d'un peu humiliant pour le polier dans le rapprochement qu'on ne peut s'empêcher de faire entre la destination heraldique de l'ancien carrocero et l'emploi moderne du carrocero moderne. Cela avertit de la différence des temps.

Tout à coup les chevaux montés par les *juanes*, dont les habits et le bonnet indiquent le quartier auquel ils appartiennent, s'ébranlent ensemble et font trois fois le tour de la place. Celle-ci est bornée en demi-cercle et incline comme un amphithéâtre. Cette disposition en fait un lieu très-commode pour leur voir, et fait des spectacles eux-mêmes un spectacle lois-pittoresque. Une fois les chevaux lancés, tout est permis aux cavaliers ; ils peuvent se pousser, chercher à s'arrêter ou à se faire tomber les uns les autres, frapper leurs concurrents sur la tête et au visage avec des nerfs de bœuf

qu'on leur distribue avant la course pour équiper le cocher. Souvent plusieurs quartiers s'entendent par une sorte de conspiration pour empêcher le triomphe d'un rival détesté; car tant que durent les courses, une animosité qui ressemble à la haine règne entre toutes les parties de la ville. On a vu des époux fort amis d'ailleurs, mais qui n'étaient pas nés dans la même contrée, se séparer pour ces jours-là, durant lesquels il leur aurait été impossible de vivre en paix. La course terminée, on va porter le drapeau victorieux dans une église où l'on conduit aussi le cheval presque devant l'autel.

Dans ces jours qui soulevaient tant de passions et des animosités ardentes, on voit vivait encore cet esprit local et particulier qui divise si profondément l'Italie au moyen âge. Quand non-seulement chaque petit État, mais chaque petite ville et même chaque quartier avait, pour ainsi dire, sa nationalité distincte.

L'antagonisme des contrées de bœufs pour le cheval qui porte leurs couleurs, leur colore et presque leur haine contre les autres contrées font comprendre le rapprochement de l'Italie. Dante reprochait à ses concitoyens les quatre tristesses arides cœur que séparait un fossé seulement. Toute l'Italie a été ainsi partagée et fracturée, durant des siècles, par les sentiments encore plus que par les rivalités. Et il ne faut pas trop s'en plaindre, car c'est à ce fractionnement poussé à l'extrême qu'elle a dû le vie multiple qui lui a fait produire tant d'hommes, élever tant de monuments, créer tant de chefs-d'œuvre. Qu'a été autre, en fait le reconnaître, la cause de son épaissement et de sa chute. Les Italiens regrettent aujourd'hui de n'avoir

par forme un grand État comme la France ; et nous, nous sentons les inconvénients de cette absence de toute vie locale, qui fait la stérilité intellectuelle de nos provinces, et nous rend le vrai effort si difficile. Ce n'est pas un médiocre thème d'histoire que le spectacle des courses de Sicone.

Sans doute il y a quelque chose de triste dans cette préoccupation sérieuse pour de frivols divertissements dans cette passion qui se prend, faite d'objets sans portée, à de faibles triomphes. L'appareil imposant de l'architecture municipale applique à des courses de chevaux peut être une dérision du passé. Cependant il ne faut pas croire que tout sentiment politique soit absent de ces fêtes populaires. Les aspirations de l'Italie actuelle viennent se mêler aux passions de l'Italie du passé. L'un des quartiers de Sicone se lève pour contempler les couleurs de la bannière que un moment s'est appelée la bannière Italienne. Le drapeau qui est sur un champ rouge a été adopté par les rouges. Ceux-là je ne les aime ni ne les crains, mais il m'a semblé que les couleurs italiennes étaient un plus vil ennemi que les autres, et moi-même je ne pouvais me défendre d'un douloureux secret de les voir triompher.

La bataille de Mont'Aprile, gagnée sur les guelfes de Florence par les blancs gibelins, eut lieu sur Sicone, fut une de ses rencontres dans lesquelles les hautes de ville à ville se mêlaient à l'acharnement des partis ; elle fit beaucoup d'impression en Toscane, et elle excita considérablement ce que Dante aurait appelé la *canaglia* des Sicones¹ ; on combattit avec acharnement sur les bords

¹ Inf., c. XXV, 111.

de l'Arbia, petite rivière qu'on passe à quelques milles après Sienne, sur la route de Rome.

Dante a exprimé avec sa précision et sa vigueur acoustiques combien lui saignait cette bataille, qu'il appelle « le carnage et le massacre qui colobrérent en usage l'Arbia. » On connaît et l'on montre encore aujourd'hui, dans la splendide cathédrale de Sienne, le crucifix qui servait de bannière aux Siennois, ainsi que le mit placé sur le carrocchio des Florentins, et qui portait leur drapeau. Il y a plaisir à voir de ses yeux, à toucher de ses mains, un semblable trophée. Il fut véritablement conquis et vaillamment disputé. Un Florentin, nommé Tornabuoni, portait avec ses sept enfants en défendant le carrocchio. On croit assister aux luttes de Messens et de Lacédémone.

Un récit contemporain de cette bataille célèbre par Dante a été retrouvé et publié à Sienne¹; la simplicité communicative aux paroles du chroniqueur ont touché notre poète. Le syndic Buonaguida propose au peuple de donner la ville et le pays à la vierge Marie. « Et le syndic Buonaguida se disposa le chef et les pieds, puis en chemin, la corde au cou, il fit enlever les clefs de toutes les portes de Sienne, et, les ayant prises, il marcha à la tête du peuple, déchirant comme lui, avec larmes et gémissements; il se rendit à la cathédrale, et tout le peuple, y étant entré, cria miséricorde. Alors s'avança l'évêque avec les prêtres; Buonaguida se prosterna aux pieds de l'évêque, et tout le peuple se mit à genoux. L'évêque prit Buonaguida par les mains,

¹ *La Battaglia de Mont'Aperto, tratta d'un antico manoscritto pubblicata per Ottavio Fieschi.*

et le repos de terre, puis l'embarcas et le bâta, et tout les citiens en firent de même, pleins de charité et d'amour, oubliant toutes les injures passées, et Bontaguida les donna tous à la vierge Marie. » Telles sont les humbles et pures préparations de la bataille, mais l'orgueil des Siennais reparait dans le triomphe. Ils prirent l'hue d'Anne Uualle, revendues de Hymenes, qui, dit le chronique, avait reçu après la victoire la condamnation de trente prisonniers; à la queue de cet hue, ils attachèrent l'étendard florentin, pour qu'il fût traîné dans la poussière, ainsi que la grosse cloche appelée *Martinaella*, que les Florentins avaient coutume de souler chevaleresquement avant d'entrer en campagne, pour avoir leurs ennemis de se tenir sur leurs gardes.

On ne peut quitter *Sienna* sans s'être fait montrer la demeure de la *Pia*, celle femme sur la destinée de laquelle Dante a jeté un mystérieux intérêt.

Une ombre s'approcha et lui dit¹ : « Quand tu seras retourné dans le monde, et que tu te seras reposé de ce long voyage, qu'il te souvienne de moi, je suis la *Pia*. *Sienna* m'a tuée, la *Marcotte* m'a déshonorée. Il le sait, celui-là qui avait placé à mon doigt l'anneau de mariage. »

Qu'était cette femme malheureuse et peut-être coupable ? Les commentateurs disent qu'elle était de la famille de Tolomei, alliée à *Sienna*. Parmi les différentes versions de son histoire, il en est une vraiment terrible. L'époux outragé aurait été en compagnie dans un château isolé au milieu de la *Marcotte* de *Sienna*, et là il se serait enfermé avec la victime, attendant sa ven-

¹ *Pop.*, t. V, 126.

grosse de l'atmosphère impénétrable de cette solitude. Respirant avec elle l'air qui la suit, il feignait vainement de plaindre. Ce funèbre tête-à-tête l'eût toujours tenu impossible jusqu'à ce que, suivant l'expression de Dante, la Merenne eût défait celle qu'il avait créée. Cette lugubre histoire pourrait bien n'être d'autre fondement que l'engrais des vers de Dante et l'effort dont cette dégringolade a frappé les imaginations contemporaines.

Quoi qu'il en soit, on ne peut se défendre d'un tristesse involontaire, quand, en vous penchant au joli petit balcon en fer, dont les crochets sont soutenus par des colonnettes de marbre, on vous dit : « C'est la maison de la Fin. »

PÉROUSE ET ASSISE.

En allant à Assise visiter la patrie de saint François, le lieu que Dante a célébré dans cette magnifique histoire du triomphe et du martyre de la pauvreté évangélique, dont le fondateur des ordres mendiants est le prodigieux héros, j'ai traversé Pérouse. Dante ne la désigne qu'en passant, mais c'est par une de ces indications topographiques dont je ne me laisse pas de noter l'exactitude. Étant allé deux fois à Pérouse, j'y ai éprouvé le double effet du saint Urbain, qui, dit la poëte, fait consentir à cette ville le froid et la chaleur :

Gelo Peragio non le indito e caldo¹.

c'est-à-dire qui tour à tour réfléchit sur elle les rayons du

¹ *Parad.*, c. III, 44.

volait, et les crevasses des vents glacés. Je n'ai que trop pu vérifier la justesse de l'observation de Borgia, surtout en ce qui concerne la froide impénétrable que Pérouse, quand elle n'est pas brillante, doit au mont Ubaldo. Parvenu dans cette ville par une brillante nuit d'hiver, j'eus le temps de commenter tout à mon aise les bases de l'Ubaldo, en gravissant au petit pas les distances de la route qui conduisit aux portes de la ville fortifiée par un pape. Après de longs détours, je me croyais arrivé, quand je vis au-dessus de ma tête le double étage des murs de la forteresse et les hautes glaces qui le descendaient. Aux portes de cette ville, d'un aspect guerrier, et qui fut la patrie de plusieurs grands capitaines italiens, j'étais sous l'impression de quelque chose de formidable; cette impression ne diminuait point quand j'entrai dans la ville par une large rue bordée de palais muets; quand j'errai dans d'autres rues plus étroites au pied de ces vastes demeures ou ne brillant pas une lampe, d'où ne descendait aucun bruit, d'où ne sortait personne; quand j'entrevis les gigantesques portes cintrées gardées par les charbons de la lune et par les ombres de la nuit. C'était bien la froide Pérouse, *Perugia d'Inferno*¹.

Dans un premier voyage, suivant déjà les traces postiques de Dante, j'étais arrivé au couvent de l'Adventin le jour où le réveil de l'esprit chrétien, le nouveau Christ, comme l'appellent les hérétiques², rejet les superstitions, c'est-à-dire l'empire le sur ses mains et sur

¹ *Parad.*, c. VI, 76.

² « Il n'y a d'autre dieu que le Seigneur, » me disait le franciscain qui me montra les prisons d'Inferno.

ses glands des choses qui attachèrent le Sarrasin sur la croix. Le lendemain du jour consécrationnel de ce grand événement, j'étais vu s'en retourner cette foule immense d'hommes, de femmes, d'enfants qui étaient venus honorer le saint, et profiter de l'hospitalité aux portes des monastères mendiants. Un soir tardif m'arrivait quatre ans plus tard à Assise, le jour de la fête de saint François. Ce n'était pas un instant bien choisi pour voir les fresques de Giotto, de Cimabue et de Mantegna, mais c'était une rencontre curieuse pour qui voulait apprendre ce qu'ont encore d'énergie les institutions du moyen âge. Je suis retourné à Assise pour les fresques; mais dans aucun autre moment je n'aurois vu cette église à trois étages remplie par la dévotion des fidèles accourus de toutes parts, et le soir, en m'éloignant, le majestueux portique qui domine le cloître, illuminé dans toute son étendue, se dessiner dans la nuit, pour effleurer le jour où nous étions, il y a six cents ans, un pauvre monde. Je me disais: C'est ce souvenir auguste-d'hier répété qui a fait d'un si petit grand poète des temps modernes, parlant de la petite ville où je suis¹: « Ici est tel, pour le monde, un soleil, comme l'autre sur le Gange; que celui qui voudrait nommer ce lieu ne dise pas Assise, il dirait trop peu, mais qu'il dise Orient, s'il veut bien parler ».

Cette hyperbole qui nous étonne n'est pas trop forte pour exprimer l'enthousiasme qu'inspire au moyen âge cet hôtelier du renoncement, et, selon le langage énergique de Baudelaire, ce saint mariage avec la pauvreté, venue depuis deux siècles de son premier époux².

¹ *Poésie*, p. 22, 23.

² 1845, 86.

Il n'est pas surprenant que la peinture contemporaine de Italie ait été l'œuvre d'un sentiment universel. Les deux pères de cet art sont en présence dans l'église supérieure ; Giotto n'a point laissé d'arrière-pensée en la saluant sa grille même à un certain grandiose qui dans les fresques d'Assise. On voit près de lui son devancier le vieux Cimabue, celui auquel il avait enlevé la largeur publique :

*Cimabue s'élève plus haut
 Tu es le camp et en la Giotto il gèle :*

Cimabue oppose à son rival, sans trop de désavantage, quelques figures de saints pleines de liberté. En somme, Assise est un musée et un sanctuaire de la peinture catholique du moyen âge.

Je me suis fait répéter deux fois un trait de vanité que je n'affirme pas, et dont je mets l'exactitude sous la responsabilité du frère qui me montrait l'église. On m'avait parlé d'un enfer de Giotto où devant se trouver quelques analogies avec celui de Dante, je m'enquis de cet enfer. Le frère m'affirma que les peintures avaient existé, un enfer, dans l'abside de l'église moyen, mais que comme il manquait un paradis et un paradis, les pères, avaient fait illusion la fresque de Giotto et peindre, par-dessus, un enfer, un paradis et un paradis par un certain Serrasi.

Ce frère était, du reste, un certain peintre comme qui se représentait les tableaux de saint François d'un air rival et jaloux. Ce n'est pas qu'il manquât de foi, au contraire. Ces faits miraculeux étaient, à ses yeux, des

¹ Prop., t. 23, 94.

faute parfaitement juste; ils excitent chez lui le même sentiment qu'auraient produit des incidents heureux s'il il eût été le moins. Un enfant est en voyage l'arc-en-ciel, il ne doute pas pour cela de l'arc-en-ciel.

Une nef souterraine a été ajoutée tout récemment aux deux lignes superposées qui existaient déjà. Je ne connais d'autre exemple d'une église à triple étage que Saint-Martin-des-Monts, à Rouen. A Assise, l'église intérieure n'est pas, comme sur l'Esquifin, une vieille construction romaine dont le christianisme primitif s'est emparé; c'est une construction nouvelle, qui n'a pas vengé. Le premier aspect de cette architecture sans caractère, qui est venue se placer sous l'architecture si caractéristique du moyen âge, est déplorable; mais quand on vous apprend que le corps de saint François a été transféré en 1818, quand on vous fait toucher le morceau de roc qu'on a laissé subsister afin de montrer ce qu'il a fallu faire pour bâtir une église sur deux autres églises, vous vous sentez gagné d'un certain respect pour cette dernière manifestation de la puissance qui, après avoir accompli tant de grandes choses, a fait encore celle-ci. La perception de ce malheur vous échappe d'autant plus qu'il se produit sous des formes plus modernes. On se dit: Quoi! le même sentiment qui a élevé les vieux murs couverts des peintures de Giotto et de Cimabue, qui a élevé les murs de Bante, ce sentiment est aussi puissant de nos jours pour élever les montagnes et pointer les rochers comme au temps des catacombes! Nulle architecture n'offre ou à plein siècle, vaincue par sa sublimité, ne s'aurait fait sentir aussi profondément la puissance religieuse du catho-

comme que ces mesquines colonnes et cette insignifiante architecture. Que de vie dans la fail!

A côté des merveilles d'un art un peu barbare, le temple de Minerve, niché dans la ville de saint François, semble, par son élégante et harmonieuse beauté, protester contre le moyen âge triomphant.

AGUGLIO.

La petite ville d'Agugglio (aujourd'hui Gubbio), célèbre dans le monde entier par les tables de bronze auxquelles elle a donné son nom, et qui présentent le plus considérable monument des anciennes langues italiques, est un des points que tout petit dialectique doit surtout jalouse de visiter. On sait que vers la fin de sa vie le grand érudit trouva un asile auprès de Bosc, tyran d'Agugglio, en prenant ce mal de tyran dans le sens que les Grecs lui donnaient, pour déguiser ceux qui s'engageraient de l'aider à gouverner dans une république ou une ville libre.

Cette hospitalité parut avoir été plus cordiale que celle des fastueux Sciliger. Dante prit intérêt et peut-être aida aux études d'un fils de Bosc; et, dans un sonnet qu'on lui attribue, il loue ce jeune homme de ses progrès dans le français et dans le grec, c'est-à-dire dans une langue dont la connaissance était alors très-répandue en Italie, et dans une autre qui y était généralement ignorée. Si le jeune Bosc savait le grec, il n'était certainement pas le seul. Ce fut peut-être donc quelque jour sur l'époque de la plus belle des deux Héra-

l'art de l'antiquité a été connue dans les temps modernes.

Beson parait avoir eu un attachement véritable et un culte sincère pour l'étranger réfugié. Le chef guerrier d'Agubio se fit même théoricien et poète pour l'honneur de Dante. Il dépensa sa mort en vers, et fut le premier commentateur de son poème, commenté tant de fois. Un des fils de Beson fit un abrégé du Commentaire parterni. Tout cela montre à quel point une famille puissante avait subi l'action et comme ressent l'influence de ce poète.

Par un singulier hasard, le mortel ennemi de Dante était d'Agubio; Carlo di Gabriele¹, podestat de Florence en 1302, fut son nom en tête d'une sentence écrite dans un latin barbare, et qui condamnait exaggravement, pour cause de bestialité, d'excitation et de larcins impies, à être brûlé jusqu'à ce que mort s'ensuivît, s'être remués le pied sur le territoire florentin, quinze contumaces, parmi lesquels se trouve nommé le maître et jete la dans le fond, entre Lippus Bechi et Orlanduccio Orlandi, Dante Alighieri. Ainsi du même lit devenait maître pour Dante un persécuteur acharné et un ami fidèle.

Enfin Dante a place en purgatoire, à l'étage de l'orgueil, que, pour le dire en passant, il a rempli de poètes et d'artistes, un artiste d'Agubio, un enlumineur,

¹ Je dois à l'amitié de M. Levesque l'identification d'un passage de la *Vie Noire*, qui mentionne positivement que Dante avait un maître dentier. Je désigne ce maître supra-cite barbare (*V. N.*, p. 41, Paris, 1856).

² La ville d'Agubio, et la famille de Gabriele en particulier, ont fourni à Florence un grand nombre de podestats et de barons.

comme on disait à Paris, où Boticelli avait osé employer cette expression, sans qu'il nous l'apprend lui-même. « En la dona Oleria, l'honneur d'Agubbia, et de cet art qu'à Paris on appelle enluminer ¹² ». Cet art était celui des peintres de miniature, et la tradition n'en a pas péri depuis les plus anciens ouvrages byzantins jusqu'aux chefs-d'œuvre du xiv^e siècle.

Dante s'était probablement lié pendant le temps de son séjour à Agubbia avec cet Oleria. On sait qu'il aimait les arts et ceux qui les cultivaient. Avant d'entrer dans la purgatoire, il s'arrêta pour embrasser Casella, qui, dit-il, savait calmer toutes ses passions :

Chiedi quel ghorar tutte mie voglie ¹³.

Il est vrai que Casella chantait des vers de Boticelli, et il y a pour celui-ci de sérieuses raisons d'interdire. Son savoir pour Casella est resté dans la tradition; on dit même qu'il apprit de lui à dessiner. En vérité, il semble que celui qui travaillait avec un style si net et si ferme les contours des images et des pensées, devait avoir l'œil et la main d'un peintre ¹⁴.

Il y avait donc pour nous un triple motif de visiter Gubbio, cette petite ville unie à la destinée de Dante, et appelée dans son œuvre, cette patrie de Boccacchio, de Guido di Cavalcanti et d'Oderizzo.

La route a elle seule mériterait le voyage. Pour aller de Pérouse à Gubbio, on parcourt une contrée siégeant des Apennins. Quand, après avoir gravi longcoups-de-pentes escarpées et arides, on arrive au versant qui regarde l'Adriatique, on découvre un paysage d'une

¹² *Parap.*, II, 22, 70.

¹³ *Ibid.*, II, 22, 100.

grandeur et d'une subtilité incomparables. A droite s'élevaient les plus hautes cimes de l'Apennin, que les Tamas appelèrent, à cause de leur forme, les *Mamelles* de l'Italie. Le moment où je les découvris fut un événement pour moi, car cette vue réveillait un souvenir d'enfance. Bujéo se réfugia quelque temps au pied de ces hautes sommets, entre ces mamelles de rochers.

La route côtoie un serpenteau de grande enfancesse, rempli de chèvres négligées. Ça et là se dressent une leur encochés sur un tertre de couleur jaunâtre; à l'horizon, des montagnes d'un aspect atroce, forment trois pyramides.

Je n'ai rien vu de plus imposant que ce spectacle. En présence de cette fière et terrible nature, je pensais à certaines priéges sur la nature et la poésie d'ailleurs. « Où est la noble Italie? me disais-je; comme on le sent! *Enfer*, le *Paradis*, on se demande où est la langue des castelli et des madrigaux. Je tenais que ce paysage immense, abrupt et pourtant harmonieux, ressemblerait à l'œuvre de mon poète. Voilà des montagnes : d'antiquaire, m'écriais-je, et, si j'eusse voulu donner carrière à mon imagination, il m'eût tenu qu'à moi de retrouver, dans les lignes anguleuses et fortement caractérisées de ces montagnes, le profil colossal de Dante.

Je ne sais si la première impression que produisit sur moi la petite ville de Gabbès ne se ramène point de l'aspect d'artifice ou même plonge le caractère grandiose des pays que je venais de traverser; ce qu'il y a de certain, c'est que je fus très-frappé de l'aspect qu'elle me présente. Le château de Buson a été bâti vers le

même temps que le palais royal de Florence, et, dit-on, par le même architecte. Sa forme est semblable : une grande tour crénelée s'élève d'une plate-forme; la haute tour du château, placé à ses côtés, donne et semble surmonter la ville; on dirait un aigle qui courait au nord. Partout, à la tombée de la nuit, dans ce grand monument maintenant vide; du seul des salles hautes et vides, je voyais le ciel embrasé par un magnifique coucher de soleil. Je pensais qu'à travers ces créneaux l'onde avait regardé ce soleil disparaître derrière les montagnes, du côté de la patrie.

En redescendant, je rencontrai un albe de Galles, à la porte de la bibliothèque. Je demandai à voir le fameux sonnet de Dante à Boccaccio, dont cette bibliothèque a la prétention de conserver le texte original et autographe. Ma requête fut agréée, et bientôt mon compagnon de voyage et moi nous nous trouvâmes en présence du précieux sonnet placé derrière un verre, à l'abri de tout contact profane. Malheureusement la moindre illusion était impossible; la inscription du sonnet portait : *Dante à Boccaccio*, au lieu de *Dante*. Comme il est vraisemblable que Dante aurait écrit son nom, il faut que les habitants de Galles renoncent à l'honneur d'avoir un échantillon de son écriture. Cette objection fut un coup de foudre pour les personnes fort obligeantes qui nous faisaient les honneurs de la bibliothèque. J'aurais eu la bêtise de ne rien dire, mais mon compagnon de voyage fut impitoyable. Ce qui rendait la conversation qu'il eut plus profonde, c'est qu'un de ceux auxquels il s'adressait tenait à la main une feuille de papier à dévotiver qu'une signature anglaise avait apportée tout ex-

peut pour avoir un fac-similé de la profonde écriture de Dante. Malgré notre antipathie, on ne nous montra pas moins, avec beaucoup de bonté, les fameuses lettres et un portrait de Boccaccio, à l'authenticité duquel il n'est pas plus possible de croire qu'à l'autographe du poète. Le portrait est trop jeune de deux cents ans, et le chef du moyen âge y ressemble, par le costume et l'air de visage, à un maréchal de camp du temps de Louis XIV.

Après ces deux épreuves, je n'eus plus rien à lier à la tradition d'après laquelle on attribue le lieu où ilait la maison de Dante, non loin de celle où naquit son célèbre oncle, Guido de Gabriella. La, du moins, rien ne démentait le prestige des souvenirs, et en me promenant dans la ville, au milieu des ténèbres, en passant sous ses portes monumentales, en contemplant par un beau clair de lune ses maisons hautes et silencieuses, et la tour de Boccaccio s'élevant au-dessus de leur masse noire, et blanchissant dans les airs, je retrouvai des impressions plus vives que au siècle et au goût de Dante.

L'AVELLANE.

Il y a en Italie une foule de localités qui ont la réputation d'avoir servi de refuge à Dante, et où l'on prétend qu'il a composé diverses parties de son poème. Ces localités sont respectables et touchantes ; elles font partie de la gloire nationale du poète et de cette légende que se forme toujours autour des grands noms. Comme plusieurs villes de la Grèce se disputent le héros d'Homère, plusieurs lieux de l'Italie se disputent l'ou-

de Dante. Mais ces tentatives n'ont soulevé d'autres fondements qu'une pierre croyance. Quand il en est ainsi, quand elles ne reposent sur aucune indication, sur aucune allusion du poëte, elles sont au dehors de mon rôle. Ainsi je n'ai point visité le château de Colmaro, en Ombrie; je ne suis pas allé non plus saluer cette grille où, dit-on, les rangers du Frioul rencontrèrent un rocher nouveau: encore aujourd'hui le Sige de Dante, sur lequel il méditait et composait ses vers.

Il n'est ni pas de même du monastère de l'Avellana, où se conservent aussi le souvenir et la reliquie de Dante. Le poëte a parlé de « la sainte solitude faite pour l'adulation, au-dessous de cette fosse de l'Apenin qui s'appelle Catria »¹. La mention était précise; je ne pouvais me dispenser de visiter cette retraite, et d'aller, moi indigne, demander l'hospitalité à une porte où Dante avait frappé. De plus, on me parlait de l'Avellana, placé au cœur des Apenins et vers leur plus haute cime, comme d'un lieu pittoresque et sauvage. Je quittai donc, un peu après Agabbiù, la route du Fano et de Rimini, et je m'enfonçai dans les Alpes de l'Ombrie.

Le mot *Alpes*, qui dans l'usage s'applique en Italie aux montagnes, et que Dante a employé dans ce sens, n'a rien ici d'exceptionnel.

Il faut, pour arriver au couvent, cheminer pendant cinq heures au bord d'un précipice. Le sentier toujours étroit et escarpé, tourne autour du plus haut des sommets, qui tous portent le nom de Catria. C'est le dos de l'Apenin, dont parle Dante. Enfin on arrive en vue de l'abbaye, qui s'étend en vaste façade sur une plaine

¹ *Parad.*, c. XVI, 104.

appuyée à la montagne et dominée par de hautes rochers tapissés de sapins. On voit le lac, mais on n'y est pas encore parvenu; il faut plonger dans un ruisseau le chemin semble disparaître, puis remonter la pente opposée. S'il est un lieu fait pour abriter une existence obscure et persécutée, c'est l'Avellana.

Nous fûmes reçus comme on l'est dans tous les monastères situés au milieu des solitudes apennines, comme je l'avais été quatre ans auparavant à Vallombrosa, au Camaldole, à Falerone. Presque aussitôt d'esperance, à mon entrée dans l'abbaye, les deux hospitaliers des pères. Une claque de cheval m'avait brisé le bras; ce triomphiste secouait sa sueur dépitée; je n'eus pas l'air de l'être, à ce bon marché, un peu maître de ma dévotion pour Dante. Le frère Mauro, qui était à la fois le curateur, le pharmacien et le chirurgien du couvent, de la même main qui venait de m'offrir une tasse d'excellent café s'empressa de frictionner énergiquement la partie blessée, et y appliqua un baume de sa composition, traitement dont je me trouvai très-bien. Après les premières paroles-échanges, l'abbé, qui est un homme instruit, qui semble aussi un homme de caractère, et qui, ou je me trompe bien, ne passera pas sa vie entière dans les Apennins, nous parla de Dante, de son séjour à l'Avellana, et, après nous avoir récité les vers de la *Divine Comédie* que j'ai cités plus haut, nous mena dans une salle attenant à la bibliothèque, où le buste du poète est placé dans une niche au-dessus de laquelle est une inscription latine dont voici la traduction : « Étranger, cette chambre qu'habitait Dante Alighieri, et où il composa, dit-on, une

partir considérable de son œuvre presque détruite, tombant en ruine et était des débris. Philippe Rodolphe, servon du cardinal Laurent-Bocchi, remua ces débris, mit par son insigne pitié auvers son concitoyen, à réparer ce lieu et à lui placer ici ce témoignage pour rappeler la mémoire d'un grand homme. Calendes de mai 1557.

Les moines ont voulu s'unir à ce pieux hommage ; ils ont écrit au bas des lignes qu'on vient de lire : « Les moines cisterciens, après s'être assurés de la vérité du fait, ont placé ce portrait dans ce lieu consacré par eux (fol. 20v. 1622). » Par cette seconde inscription, les bons pères semblent revendiquer pour eux-mêmes le mérite d'avoir élevé le plan de Philippe Rodolphe. Cette double inscription d'hommage les honore.

On s'empresse de nous mener visiter la chambre de Dante ; un jeune novice en robe blanche, une lampe suspendue à la main, nous mène à travers les corridors et les escaliers du cloître. On nous mène dans deux cellules occupées par des novices, dans l'une d'elles se trouvant de fort beaux manuscrits. Un vieux prieur dit gaiement au jeune habitant de la cellule : « Dante s'est-il pas de si beaux raisons ? » Ce qui paraît très-plaisant, car on rit beaucoup. Il était curieux de voir le grand savant littéraire se livrer à ces rêveries dans cette solitude reculée, au sein des contemplations silencieuses.

Je dois de la reconnaissance à Dante pour m'avoir conduit dans un lieu remarquable où je ne serais probablement jamais allé sans lui. C'est toujours avec un singulier plaisir que je dors une nuit dans ces cellules dont les habitants ordinaires y demeurent toutes leurs

meille jusqu'à la dernière. J'aime à être réveillé par la cloche qui sonne les offices de la nuit dans la solitude. J'aime les querelles des moines nuns et qui se passe dans le monde. Ceux-ci étaient fort occupés des chemins de fer. L'abbé me parla de M. de Lamenais et de M. Cousin, et par-dessus tout de M. de Chateaubriand ; je lui racontai de la voir, à mon tour, se découvrir et saluer la mémoire de mon père ; et puis, c'étaient des rires d'écolier à leur propos, une certaine enfance de cœur qui s'agrippe pour les moindres choses. Tout est éternellement dans la monotonie de la vie montagnarde. On se fit une grande joie de nous conduire à un écho, merveille de l'Auvergne, le plus puissant que j'aie jamais entendu ; il répète distinctement un vers entier et même un vers et demi. Je me plais à faire adresser par les rochers au grand poète qu'ils avaient vu venir parmi leurs cimes ce qu'il a dit d'Homère :

Comme l'éolusien poète.

Le vers fut articulé distinctement par cette voix de la montagne qui semblait le vers lui-même et mystérieuse du poète lui-même.

Il y a toujours quelques bonnes légendes à recueillir dans ces pénétrations. Voici ce qu'un des religieux me raconta. Un seigneur du pays avait commis toutes sortes de crimes ; dans son désespoir, il s'écria : « Il est aussi impossible que Dieu me pardonne qu'il est impossible que j'entame en mer avec un continent. » Plein de rage, il lança son continent contre la mer, et le mur s'éleva. Nul et touchant apologue qui exprime merveilleusement l'impuissance de la miséricorde offerte.

Pour trouver le souvenir de Dante plus présent que dans les collines aux romans, et même dans la chambre de l'inscription, je sortis à la nuit et fus m'asseoir sur une pierre un peu au-dessus du muraille. On n'apercevait plus la lune, encore cachée par les gros nuages ; mais on voyait quelques anneaux noirs éparpillés de ses premières lueurs. Les chants des religieux montaient jusqu'à moi à travers les ténèbres, et se reflétaient aux échos d'un chemin perdu dans la montagne. Je voyais à travers une fenêtre du chœur un même blanc procelum en oraison. Je pensais que peut-être Dante s'était assis sur cette pierre, qu'il avait contemplé ces rochers, cette lune, et entendu ces chants toujours les mêmes comme le ciel et les montagnes.

ROME.

Rome n'est un lieu indifférent pour aucun de ceux que le sort y amène, et le fut même pour Dante que pour personne. A Rome s'accomplit la crise de sa destinée. Tandis qu'il négotait au nom de la république de Florence avec le pape Boniface VIII, il apprit que ses ennemis politiques, conduits par Charles de Valois, et d'accord avec Boniface, venaient de s'établir à Florence par le carnage et l'incendie. La commença pour lui toute cet acharnement de malheurs qui devait durer autant que sa vie, et qui ne devait pas finir avec elle.

L'année qui fut si douloureuse dans son existence marquant une époque unique dans les listes de la souffrance. C'était la dernière année du treizième siècle et celle du pro-

meur jubilé; il n'est donc pas surprenant qu'à ce double titre elle ait frappé l'imagination de Dante, et qu'il ait daté sa vision de cette année mémorable et fatale. Lui-même, je l'ai rappelés ailleurs¹, a exprimé l'impression que produisit sur lui le spectacle de la foule immense qui affluait et venait le long du pont Saint-Angé, d'un côté vers le château et vers Saint-Pierre, de l'autre vers le mont². Le mont était probablement le *Monte Giordano*, élévation peu considérable qui maintenant a presque disparu sous les édifices modernes.

Un spectacle à peu près semblable s'est renouvelé de nos jours : malgré la différence des temps, malgré le double obstacle qu'opposaient au concours des pèlerins le refroidissement de la foi religieuse et les inquiétudes de la politique, l'affluence a été considérable au jubilé de 1823. Seulement, on peut croire que le jubilé de 1300 était plus poétique; Rome surtout l'était davantage. Alors, le pont Saint-Angé, qui s'appelait pont de Saint-Pierre, n'était point arboré par les anges vengeurs du Bértran. Un portique immense couvrait du pont jusqu'à la basilique³; le long de ce portique se pressait la multitude venue de tous les points de l'Europe pour cette grande pompe de la papauté. Perdu, couloyé dans la foule, marchant le poêle qui devait donner à cette solennité une gloire que personne ne soupçonnait, on y réfléchant une œuvre dont lui-même ne savait peut-être pas encore le nom. Parmi tous ces

¹ Voy. plus haut l'ouvrage de Rome à différents âges.

² *Ibid.*, n. VIII, 16.

³ On peut croire qu'il existait encore, car on sait positivement qu'il avait débordé au tour d'elle.

milliers de créatures humaines destinées à l'oubli, il y en avait une dont le souvenir devait remplir les siècles.

Il reste à Rome un monument contemporain de cet événement célébré par Dante, c'est une posture attribuée à Grégoire, et qui se trouve devant un des piliers de Saint-Jean de Latran; on y voit Boniface annonçant au peuple le jubilé. Le portrait du pape doit être reconnaissable. J'ai reconnu dans cette physionomie, où il y a plus de finesse que de force, la statue que j'avais vue couchée sur le tombeau de ce pape, dans les souterrains du Vatican.

Grégoire VII ou Alexandre III ne devait pas avoir ce visage-là; on y sent la papauté décline de la force et de la grande stabilité à la ruse. Voilà bien le pontife adroit; il n'aide que tromper Dante, l'ivre Florentin, et que Dante place, par anticipation, dans son *Enfer*, parmi les simoniaques. Boniface ne fut grand que par sa cupidité. Son caractère se reflète sous les outrages. Souffleté fichtement par le gant de fer de Colonna, le vieux pape fut sublimé dans cette douleur farouche et muette dont il mourut. Aussi Dante, malgré sa juste aversion pour Boniface, ne trouve en jour-là que des anathèmes contre ses violences, et il s'écria : « Je vois les fleurs de lis entrer dans Alogni, et le Christ être captif dans la prison de son vicaire; il est une seconde fois livré à l'opprobre. Je vois recommencer la descente du vinaigre et du fiel, et le Christ égaré entre des voleurs ! »

Cette apparente contradiction se retrouve dans tout ce que Dante dit de Rome. Il blâme à son égard les

¹ *Paradise*, c. XX, 66.

sentiments les plus contraires; tantôt il lui adresse des louanges inspirées par un respect superstitieux et une mystique adoration, tantôt il lance contre elle les imprécations et les invectives; mais cette colère est encore de l'amour; elle sait bien lui du déplaisir qu'il ressent à voir Rome différente de ce qu'il voudrait qu'elle fût, et l'idée que caressent ses rêves les plus ardents relatée à une si triste réalité.

Rome était pour Pierre le centre de l'histoire et de l'humanité, et non-seulement la Rome chrétienne, mais la Rome antique. Comme plusieurs d'entre les pères, il voyait dans la conquête et la domination du peuple-roi un moyen dont s'était servi la Providence pour préparer l'unité catholique et la suprématie de la papauté. Il le dit dans le second chant de l'*Enfer* avec une netteté de langage qui étonne; il n'hésite pas à comparer Ève à saint Paul, tous deux transportés dans un monde inconnu. Mais qu'on ne s'étonne point de ce rapprochement, car, si saint Paul fut le vase d'union destiné à réparer sur la terre la foi et le salut¹, «Ève fut choisi dans le ciel pour être le pont de l'océan la sainteté de son empire, lesquels, pour dire le vrai, furent fondés dans la vue du siège où ruede le sacrement de Pierre²».

Et le poète qui, descendu aux enfers, Éve entendit des choses qui firent la cause de son triomphe et du malheur péjoré :

En sa sainte e del papado veniente.

Il appelle le peuple romain le peuple saint, *popei*

¹ *Id.*, t. II, 29.

² *Ibid.*, 28.

amé. On conçoit qu'une pareille manière de voir doit lui rendre le séjour de Rome comme un séjour sacré. Aussi écrit-il-il dans le *Conetto* : « Je pense fermement que les pierres de ses murailles sont dignes de respect, aussi que le sol où elle est assise; plus encore qu'en vain croit généralement. » Tout de l'idolâtrie, et les enthousiastes les plus déchaînés de la ville éternelle ne sauraient aller au delà.

Mais il ne larde pas moins de terribles anathèmes sur la corruption de cette Rome pour laquelle il professe un religieux respect. Nulle part il ne le fait avec plus d'énergie que dans le vingt-septième chant du *Paradis*¹, il met dans la bouche de saint Pierre ces foudroyantes paroles : « Celui qui marche sur la terre des papes, est, ma place qui est vacante aux yeux du Fils de Dieu, et change le lieu de sa signature² en un égout d'infection et de sang. » Après avoir continué sur ce ton, qui fait pâlir les habitants des sphères célestes et béatifier elle-même, saint Pierre annonce le secours que réserve à tous les maux de l'Eglise la sainte Providence, qui s'est servie de Scipion pour sauver la gloire de Rome; tout la honore qu'il découvre entre les destins de la Rome antique et celles de la Rome moderne est toujours présente à la pensée du poète antique et chrétien.

Cependant ne finit-il donc que lui, qui s'est consigné dans son ouvrage les souvenirs de toutes les lieux remarquables

¹ *Parad.* : c. XXXV, 10.

² Le mot *vacante*, employé par Dante, s'appliquait, dans la priée, une église, aux lieux consacrés par les vénérables martyrs. L'église vacante de Saint-Pierre est elle-même bâtie sur l'emplacement du sépulcre de Pierre, où la tradition veut que l'apôtre ait été mis à mort, et où on trouverait encore aujourd'hui ses saintes reliques.

qu'il a visités, n'est pas parle des monuments romains? Rien n'était mieux à son génie que la poésie de leurs ruines. On regrette et on ne saurait conserver qu'il n'y ait perdus la Divine Comédie quelques vers d'une tristesse et d'une imagination sublimes sur la masse immense et à deux extrémités de l'ampitheatre, sur les aqueducs qui se dressent à travers les collines, comme les portiques abondants de Pétrée. Et pourtant Dante avait contemplé la ville de Rome et la vaste campagne qui l'environne. Il est un point de vue qu'aujourd'hui encore on indique aux étrangers comme l'un des plus favorables pour embrasser d'un regard l'ensemble de la ville éternelle; c'est le sommet de la colline appelée alors *Monte-Male*¹, qui porte le nom de *Monte-Martin*, et sur laquelle se dressent les cyprès de la villa Médicis.

Et à cette époque combien Rome était plus riche en monuments de l'antiquité qu'elle ne l'est de nos jours! Robert Guiscard, il est vrai, avait fait, en 1084, cette irruption qui fut si funeste aux édifices des Romains, brûlant et ravageant tout, depuis Saint-Jean de Latran jusqu'au château Saint-Ange². Mais nous savons que beaucoup de précieux restes de l'antiquité, maintenant détruits, subsistaient encore quand Dante écrivait, et même longtemps après lui.

En voyant ce qui a été détruit depuis le x^e siècle, on acquiert la triste conviction que les âges civilisés ont plus dépouillé Rome que les âges d'ignorance et que

¹ *Parad.*, c. XX, 140.

² « *Requiescant in pace* » et venant à palais Latranus super cathedram
« *Sigisfridi Imperatoris* » (Giovanni Soderanus, *Chronicon Roman.* li. III, c.
xxx. VI.) — « *Sancti Roberti Imperatoris antecessoris, sancti antecessoris, Imperatoris
et Romanus Imperatoris* » (Ibid. *Sancti Roman.* li. V.)

les architectes ont fait plus de mal en ce genre que les Barbares. Les Barbares n'en sentaient pas assez et n'évaluant pas assez de patience pour démolir des monuments romains; mais, avec les ressources de la science moderne et la suite d'une administration régulière, on est venu à bout de presque tout ce que le temps avait épargné. Il y avait, par exemple, au commencement du xiv^e siècle, quatre arcs de triomphe qui n'existaient plus; le dernier, celui de Marc-Aurèle, a été enterré par le pape Alexandre VII. On lit encore dans le Corso l'incroyable inscription dans laquelle le pape se vante d'avoir débarrassé la promenade publique de ce monument, qui, vu sa date, devait être d'un beau style. En outre, on a eu la fureur d'entier de marbres antiques les églises, presque toutes d'un goût détestable, bâties à Rome depuis deux cents ans. Ces églises sont pleines à voir, car chaque chapelle, chaque autel, chaque balustrade rappelle un acte de vandalisme et de destruction. Ce qui a pu échapper échève maintenant de disparaître, transformé en coupes, verre-papier et autres colichemats que tous les ébénistes de l'Europe apportent au lieu des souvenirs et des étalles qui ne se vendent pas dans les magasins de momies de la place d'Espagne. Ici, on vend quand on se souvient pas le nez d'une statue ou la fronde d'un chapiteau pour voler bêtement un morceau de pierre ! C'est le pillage en petit après le brigandage en grand. En suite, les Romains eux-mêmes avaient donné l'exemple de ces voleries que la civilisation devrait proscrire. Les colonnes du temple de Jupiter Capitolin avaient été enlevées au temple de Jupiter Olympien.

Après avoir soulagé mon cœur par cette bordée, je

renvoya à nos questions. Comment se fait-il que Dante, rebu d'une vénération superstitieuse pour la Haute antiquité, n'ait pas parlé des antiquités de Rome?

Je sais bien que, si elles étaient plus nombreuses qu'aujourd'hui, elles étaient beaucoup moins en évidence. Le Colisée était une forteresse que l'empereur Frédéric III avait prise aux Français pour la donner aux Anabaptistes, et que le pape Innocent IV, en 1244, avait rendue aux Français. Ce colisée et surtout tout le col, comme tout le reste de l'Italie, le Colisée, en un mot, ne pouvait échapper les regards et l'imagination par ses gigantesques débris. Il en était de même de chaque ruine; le tombeau de Cecilia Metella était devenu un château fort avec ses murs des Cactées, et autour de château s'était formé un village avec son église, dont on a récemment retiré les pierres. L'arc de Septime Sévère était abîmé par l'église de Saint-Serges-et-Bacches, à laquelle Innocent III, en 1179, avait consacré en toute propriété la moitié du monument.

Malgré cet état de choses, le silence de Dante n'en est pas moins surprenant. Quand il n'y avait eu que les grandes lignes d'épaves qui offensaient la campagne de Rome, on ne saurait comprendre qu'elles ne lui aient pas servi pour quelques majestueuses comparaisons, pour quelque construction idéale dans le monde qu'il créait. Tout ce qu'on peut répondre, c'est que le souvenir des ruines n'était pas vif. Ce souvenir est assez mortant; il ne se montre plus dans notre littérature avant Bernart des de Saint-Pierre, et n'est manifesté pour la première fois, avec toute sa poésie et toute

sa puissance, dans quelques pages du *Grand du César-Auguste*.

Quand Dante peint les Barbares venant des contrées boréales et étonnant à l'aspect de Rome¹, il fait un retour vers le passé, il ne parle pas de la Rome qu'il voyait, mais de Rome au temps de sa splendeur, quand elle dominait le monde². Le seul vestige d'antiquité romaine dont il soit fait, dans la *Divine Comédie*, une mention positive, est celle posant le pied colossale au beau-pas plaçant au-dessus de la Vierge sous l'abside de Bramante, et alors dans la cour entourée d'un portique au devant de la vieille basilique de Saint-Pierre. Elle jouissait d'une certaine popularité; car, dans les peintures qui représentaient Saint-Pierre dans son ciel ancien celle, par exemple, qui se voit à Saint-Martin, on a soin de rappeler l'existence de la pègre, et la poëte l'a mise dans l'intérieur de la basilique, à l'entrée de la nef, où elle n'a jamais été. Dante compare à cette énorme pierre de pis le rôle d'un géant qu'il aperçoit à travers la brume dans le dernier siècle de l'empire³. « Sa face est puissamment grosse et longue comme la pègre, de Saint-Pierre, à Rome, et les autres membres étaient en proportion. »

Bien souvent toujours le même procédé pour rendre accessible à l'imagination ce qui semble des air lui échapper, ici Dante prend pour un point de comparaison un objet d'une grandeur déterminée, la pègre à deux pieds,

¹ *Parad.*, c. XXXI, 18.

²

Quintile Lancia.

³ *Idem*, c. XXXI, 18.

Quintile Lancia d'après le dessin des objets antiques.

Quintile Lancia d'après le dessin des objets antiques.

⁴ *Idem*, c. XXXI, 18.

le grand devant donc en avoir cinquante-dix : elle sert, dans la description, l'office de ces figures que l'on place auprès des monuments pour rendre plus facile à l'œil d'en mesurer la hauteur.

Je ne me serais pas arrêté aussi longtemps à la pigna si Dante n'en avait parlé, honneur dont beaucoup de doctes du passé étaient bien plus dignes.

Le Vaïcan offre d'autres souvenirs de Dante qui méritent aussi de nous arrêter, souvenirs historiques, car ils ont été faits par le pinceau de Raphaël dans les Sances, et par le pinceau de Michel-Ange à la chapelle Sixtine.

Raphaël a bien peint Dante en plongeant parmi les théologiens, dans la Dispute du Saint-Sacrement, celui pour la tombe duquel a été écrit ce vers, aussi vrai qu'il est poétique :

Theologus fuit, nullus dequâ ripa.

Parmi les docteurs, Dante a conservé la coutume de lacer ses robes poétiques, mais on n'aurait pas besoin de cette indication pour reconnaître ce profil austère, ce visage maigre et pâle sur lequel ses contemporains croyaient lire les visions d'un autre monde. D'ailleurs Raphaël l'a aussi placé sur le Farnèse parmi les poètes.

M. Guizot a remarqué que la *Théologie* de Raphaël semble un divin portrait de Boétius. Caneva nous a représenté Boétius avec son voile et sa couronne de feuilles d'ailleur :

Non exilis vel cinis illius
Dans sa figure.

Vers que le maitre du sculpteur a tracés au bas de l'édifice et sous cette figure pour laquelle il s'était inspiré de la poésie de Dante et de la beauté de M^{me} Boccaccio.

Michel-Ange n'a pas demandé à l'auteur de la *Divine Comédie* des inspirations au si gratuites que Raphaël ou Canova. Tout le monde sait que, dans le Jugement dernier, il a calqué son Charon sur celui de Dante. C'est bien le démon aux yeux ardents, aux yeux de bruis, qui pousse à coups de rame les ombres trop lourdes¹. Outre ce détail, évidemment emprunté, on sent dans toute la composition, empreinte d'un sentiment lugubre et terrible, l'action du poète sur le peintre. Par son côté sombre et violent, le genre de Dante se reconnaît aisément au génie de Michel-Ange, qui le lui fit sans cesse et offrit de lui élèver un tombeau à ses pieds. Car il ne faut pas oublier la perte de cet exemplaire de la *Divine Comédie* dont l'auteur du Jugement dernier avait conservé les marges de dessin! Je regrette surtout l'*Esqum*; je doute que la verve bougonne, le dessin hardi et vigoureux de Michel-Ange eussent pu rendre la naïveté mélancolique du *Purgatoire*, sans parler des visages inexplicables du *Purgatoire*. Mais si le nom de Michel-Ange ne vient pas compliquer sur

¹ *Inf.* — c. III, vers. — Michel-Ange, en plaçant par là le démon au milieu des démons du pays d'enfer, il veut à se plaindre, à dire ce que Michel-Ange et ses disciples ont d'incompréhensibles desopards. Il y avait assurément à Santa-Lucia de Florence des peintures de Dante et d'Allegretti dont lesquels figuraient les scènes des démons, d'autres personnages de leur temps, entre autres Lucien d'Anelli, probablement à cause de ses ouvrages contre Dante, son du Dante et l'inspiration d'Allegretti, et ce sont au général de la cathédrale de Florence, comme l'appelait un de ses poètes, avait été, ainsi que le statue et le juge qui la dans l'endroit l'inspiration de celui-ci.

le succès d'une pareille entreprise, que dire de la tentative de Pinelli, qui, pour avoir avec bien mérité à rendre, et encore d'une manière consciencieuse, les brigands des Abruzzes, les paysans de la campagne romaine ou les portefaix du Transévère, s'est cru appelé à dessiner l'histoire romaine, à traduire avec sonneries l'Arconte, le Tasse et Dante? Qu'est-il arrivé? Ses personnages ne sont jamais ni d'anciens Romains, ni des chevaliers, encore moins des héros du monde terrible; ce sont toujours des Transévériens, et des Transévériens de Pinelli.

Si l'on veut retrouver à Rome le genre de Dante dans de récentes peintures, il faut mieux aller chercher genre de Saint-Jean de Latran le casin, sur les murs duquel le prince Massimo a fait représenter, dans trois pièces différentes, des sujets tirés de Dante, de l'Arconte et du Tasse. Dante a été confié à Cornelius, l'Arconte à Schner, le Tasse à Overbeck, les trois plus célèbres noms de cette école qui croit pouvoir remonter par une tradition savante à la naïveté du xiv^e siècle. Le talent des artistes allemands est plus certain que leur système. Quoi qu'il en soit, les fresques dont les sujets ont été empruntés à Dante n'ont paru les meilleures de celles qui décorent le casin Massimo. En effet, Dante contenant mieux que l'Arconte et le Tasse une telle manière de traiter la peinture, lui, exprimant réellement de la candeur sublime du moyen âge, tandis que les deux autres, dans leurs réels enchevêtrements, ne nous montrent pas la chevalerie primitive, mais une chevalerie de la renaissance, et qui n'est elle-même qu'une renaissance de la chevalerie.

Bonte, disent les biographes, fut chargé par la république de décrire plusieurs aspects de la cour de Naples; mais on ne voit dans ses vers presque aucune trace de son séjour dans le midi de l'Italie.

C'est moi sur le mont Cassin¹, où il avait probablement logé et peut-être entendu raconter cette vision du frere Alberic, dont on retrouve quelques traits reproduits dans sa grande composition; un mal sur le mont Cassin, voilà tout ce qu'on peut relever chez lui de souvenirs pittoresques au delà de Rome. Les campagnes cyrénaïques, les rudes horizons, ne paraissent pas à l'imagination poétique et grise du Florentin, et le soleil et brillante Porthénopée ne lui a pas inspiré un vers.

OSVIETO ET BOLOGNE.

Bien que Dante n'ait peut-être parlé d'Osvieta, en passant par cette ville, on est forcé de penser à lui. Les admirables fresques du Jugement dernier, par Lucas Signorelli, offrent plusieurs détails qui rappellent certaines peintures de Dante. Ici, comme à la Sistine, les anges pleins de douceur ressemblent à ceux où Chéron les peignait pleins de coups de massue. Des anges jettent graduellement des fleurs, comme d'autres anges les répandent en rangs autour de Béatrice². Mais ce qui est exactement copié d'un vers de Dante, c'est le groupe céleste dans lequel on voit un dieu transporter à bras d'ange, sur son épaulé, une pécheresse³. « Et je vis venir d'en-

¹ *Parad.*, c. XXX, 97.

² *Par.*, c. XXX, 46.

³ *Ibid.*, c. XXX, 81.

rière nous un diable noir. Ah ! comme il me semblait terrible ! Les ailes blanches et le pied léger, il emportait fièrement un pêcheur sur son épaulé penché, et le tenant fermement attaché par les nerfs des pieds. »

Michel-Ange passe pour avoir une quelques traits de l'éblouissante composition de Lucas Signorelli, dit le style, magnifiquement hardi pour le temps, devance d'une manière frappante le style du grand dessinateur florentin. Il est noté que celui qui a pu deviner d'avance et peut-être imiter le génie de Michel-Ange se soit emparé de l'esprit de Dante et soit comme un intermédiaire entre ces deux genres de même temps.

Les populations de la Romagne comptent parmi les plus énergiques de l'Italie, les on ne prononce en public le nom de la liberté, dont le désir est dans tous les cœurs. Les Romagnols d'aujourd'hui descendent au combat dévoués au vers que Dante adressait à leurs confrères :

O Romagnols charges vaillamment en liberté !¹

Les villes industrielles et paisibles qui traversent une très-belle route, Forlì, Faenza, Imola, étaient un temps de Dante, autant de petits États caractérisés au premier chef, et possédant tour à tour, comme les anciennes villes de la Grèce, des orages de la démocratie aux calme de quelques petits tyrans. Elles étaient en paix au moment où Dante place ses merveilleux paysages ; mais il sentit ce que valait cette paix et ce qu'elle pouvait durer, et il s'exprime à ce sujet avec une anxiété d'autant plus expressive qu'elle est plus con-

¹ O Romagnoli carichi in libertà !

l'écrit : « La Romagne, dit-il : Gaius de Marci-fino, n'est et ne fut jamais sans guerre dans le cœur de ses seigneurs, mais je n'en ai jamais aucune déclarée à cette heure¹. »

À propos de la ville de Césène et de sa position topographique, Dante fait encore une application remarquable de ce sentiment des localités qui ne l'abandonne jamais, et auquel il doit de rester si fortement dans un point les idées relatives avec les choses sensibles, les réflexions morales ou politiques avec la nature du sol et la physiognomie des lieux : il dit de Césène : « La ville dont le Sarnio baigne la base, comme elle est assise entre la plaine et la montagne, vit entre la tyrannie et la liberté². » Je ne sais si Césène n'a point subi la loi commune qui a fait descendre tant de villes d'une hauteur dans un lieu plus bas. Ce qu'il y a de certain, c'est que, soit dit sans allusion au gouvernement pontifical, elle n'a paru plutôt dans la plaine que sur la montagne.

Si Dante se montre sévère pour la Romagne, telle qu'elle était au moment où il écrivait son poème ; si, fidèle à son habitude de décrire le pays géographiquement, et de tracer, pour ainsi dire, le cercle de ses limites, il dit que dans le pays situé entre le Po, l'Adouana, le mar et le Reno, tout est plein de tristes continents, il fait un éloquent éloge des Romagnols de l'âge précédent ; il demande ce qu'est devenue « la race loyale qui habitait le pays où les coeurs sont maintenant si félons. » Il célèbre l'ancienne chevalerie dans des vers qui res-

¹ Inf., c. XXVII, 70.

² Ibid., c. XXVII, 10.

perdit toute l'élegance et toute l'urbanité des manières charbonnières, dont il dégage la gorge, et semblait avoir inspiré le début de *Richard farinas* à l'abbé, qui a emprunté à Dante la note de son premier vers.

Le dante, l'arabesque...?

Derrrière ses courtois de bon temps se cache une prédisposition secrète pour les manières féodales et l'aristocratie florentine de l'époque. Dante était aristocrate; dans sa culture contre la démocratie florentine, il vivait le temps qui avait précédé le triomphe de cette démocratie, il regrettait l'ancien régime; le même sentiment lui a été inconsciemment relié vers les manières chevaleresques de la Bourgogne, et son admirable peinture des vieilles manières de Florence.

Quand à Bologne elle-même, il n'en est pas question dans la *Divine Comédie*; pourtant Dante y est certainement venu: il peint d'une manière trop précise pour ne l'avoir pas contemplé l'effet que la tour penchée de Bologne, appelée Garisenda, produit sur celui qui est placé sous la voûte inclinée de la tour. Voici à quelle occasion.

Dante a creusé au plus profond de son enfer un enfer particulier, réservé aux traîtres. Pour expliquer comment il a pu descendre dans ce dernier abîme, il suppose qu'Arché, un des grands révoltés contre le ciel, le prend dans sa main, avec Virgile, et se baissant, les dépose tous deux à ses pieds.

Sans doute, Dante a voulu, par cette singulière invention, frapper l'imagination du lecteur, lui enser-

1 *Orlando furioso*, t. I, p. 1.

pour la distance qui sépare des autres crânes la plus célèbre de tous, le crâne dont il avait été plus particulièrement victime. Pour mesurer cette distance, il ne lui a pas fallu moins que la taille d'un géant.

De plus, pour rendre sensible le mouvement formidable d'oscillation s'abaissant aussi vers les profondeurs de l'enfer, le poète a fait, comme en tant d'autres endroits de son poème, un emprunt à la réalité physique : il a pris pour objet de comparaison un objet déterminé, un monument célèbre en Italie, la tour de la Garisenda ; il compare donc l'impression produite sur lui par le poète qui se penche, à l'effet qu'un usage, posant au-dessus de cette tour et venant du côté vers lequel elle s'incline, produit sur le spectateur placé au-dessous d'elle. C'est dans la tour qui semble s'abaisser de toute la vitesse du usage. L'image est colorée comme elle devait l'être, et en même temps elle a cette exactitude matérielle que Dante recherche toujours avec tant de soin, et au moyen de laquelle il parvient à peindre le monde idéal à l'imagination et aux sensuelles du lecteur.

Dante eût choisi le obélisque corinthien de Pise, illustré depuis par le génie d'un autre grand Florentin, de Galilée¹, si le monument eût existé de son temps ; mais il ne fut achevé qu'après la mort du poète, et la Garisenda de Bologne date de 1166.

¹ Galilée fit ses premières expériences de la pesanteur en jetant différents usage du haut de la tour de Pise. On dit aussi que les mathématiciens d'une tour suspendue dans la salle cathédrale de cette ville donnaient à l'illustre géomètre la première idée de ses observations sur le pendule. On ne trouve guère qu'en Italie les colonnes de la science moderne s'élevées avec des proportions merveilleuses de l'art et de la sagesse du moyen âge.

On a dit de ces deux tours proches qu'elles avaient été ainsi construites à dessein ; mais cette opinion est supposée tout généralement abandonnée, là où on voit un air de force de l'art, il ne faut voir qu'un accident produit par la nature du terrain. Les deux tours ne sont point d'aplomb. Les trois pentiques pour placer les échafaudages de construction présentent la même inclinaison que le reste du monument¹. Au reste, le fait est loin d'être aussi curieux qu'on le suppose. Dans la façade de la cathédrale qui est à côté de la tour de Pisa, deux arcades soutiennent aussi par leur inclinaison une légère dépression du sol. Dans la même ville, le clocher de Saint-Marcus penche évidemment, et ce n'est pas seulement à Pisa et à Bologne qu'on voit des clochers et des tours qui penchent, mais encore à Bavenne, à Vienne et ailleurs, principalement dans les lieux où le terrain, comme celui de ces deux dernières villes, a peu de consistance, et pour cette raison a pu fléchir singulièrement sous le poids des édifices. Le dôme de Saint-Pierre de Rome lui-même n'est pas parfaitement vertical. La tour de Pisa et la Garisenda sont donc un peu moins merveilleuses qu'on se les a faites, mais il reste à leurs noms avec de poésie et de gloire, puisqu'ils rappellent les noms du Dante et de Galilée.

On peut voir à Bologne comment la tradition du moyen âge catholique, dont l'art est dans la poésie et si admirablement représentant, était perdue dans l'art à l'époque où florissait cette école de Bologne qui, malgré tout son mérite, ne fut qu'une brillante érudition. Dans

¹ *Monum. Pisa illustrata*, tome I, pag. 305 — *Guida di Bologna* de 1818, page 102.

L'église de Saint-Pierre, bâtie au X^e siècle, est une peinture de l'écœur dans laquelle on sent naître une aspiration analogue à l'inspiration dantesque, mais dans l'église de Saint-Paul, construite en 1655, les tableaux qui expriment l'état des âmes dans l'autre vie ont un tout autre caractère. Le purgatoire du Gaezio est d'abord plus la montagne capotaire dont les images symboliques expriment les divers degrés par lesquels l'âme s'élève et se purifie; on voit seulement quelques figures nues, tendant les bras du côté des flammes dans lesquelles elles sont plongées, selon la doctrine vulgaire qu'en Italie on trouve reproduite à chaque pas, pour exciter par cette représentation la dévotion des plus simples fidèles. Quant au paradis de Louis Carrache, le Bolonais n'a point cette crainte de difficulté, qui est si grande, s'en convenir, et dont le merveilleux triomphe Flaminio lui-même, le traduire aux yeux en mystique paradis que Dante a composé de lumière, d'harmonie et d'amour. Au lieu des chœurs symphoniques que forment dans la trinité. Comme les esprits bienheureux, Louis Carrache s'est borné à peindre des anges jouant de divers instruments. Ces anges sont de beaux jeunes gens fort appliqués à leur leçon de musique; l'un d'eux est armé d'un immense tambour; c'est un concert d'amateurs beaucoup plus qu'un concert de paradis.

Je ne nie point le mérite de ces deux tableaux, je ne nie point que les âmes en purgatoire du Gaezio et les anges de Louis Carrache ne soient très-agréables à regarder; je conviens seulement que la vieille inspiration dantesque était entièrement oubliée de l'école bolonaise.

Quel qu'on ait dit du paganisme de Michel-Ange et de Raphaël, il n'en est pas de même dans leurs contemporains. J'ai eu occasion de rappeler combien Michel-Ange était pénétré de l'esprit de Dante ; et dans un petit tableau de Raphaël on voit les hypocrites peints comme dans *l'Enfer*, par le sursaut des cliques de plomb. La chaîne traditionnelle de l'art du moyen âge se continue dans jusqu'à ces grands peintres, et son dernier anneau se rattache à leurs pieds. Hommes du xiv^e siècle, ils tiennent dans leurs mains le moyen âge que l'époque de la perfection ne saurait leur ôter, mais qui ne doit point rendre ingrate pour cela : la nuit a ses beautés, le jour a le soleil.

MANTOUE.

Mantoue est pour Dante la patrie de Virgile, la patrie de celui qu'il a choisi pour son guide dans la première partie de son voyage, et qu'il considère son maître en l'art d'écrire de la l'importance que Dante donne à cette ville, de là le long récit des mythologiques aventures de la prophétesse Manto, fondatrice féculaire de Mantoue et merveilleuse allée par les devins qui recherchent la fille laurée en arrive.

Aujourd'hui Mantoue est encore pleine de souvenir de Virgile. Selon la tradition, Charles Malatesta jeta dans le Mincio une statue qui est sur la place du marché dell' Arce, et que le peuple avait coutume de consacrer le jour de la naissance du poète. Cette tradition paraît reposer sur un fait réel, mais alteré : à savoir que ce Malatesta transporta le buste de Virgile dans le lieu où

s'admonestrait la justice, et qui s'appelaient *rei*, comme à Falone, à Vicenza et ailleurs, soit de la région, ce qui ne veut pas dire celle de la raison, mais celle des devoirs humains, celle du conseil.

Cette barbarie, vraie ou supposée de Malatesta, inspira une violente réaction latine à Yergorini, florissant avant le 15^e siècle. Pour un brévil de la reconnaissance, toucher à une statue de Virgile, c'était profanation et sacrilège.

On montre dans le musée le buste de cette statue que Malatesta aurait jetée dans le *Mincio*.—Mais plus la tradition est douteuse, plus l'ardeur avec laquelle elle a été embrassée, au point d'imposer aux historiens, prouve quel sentiment de vénération, pour ne pas dire de superstition, Marquis a conservé pour Virgile.

Tout est virgilien à Mantoue; on y trouve la topographie virgilienne, et la place Virgilienne, semblable lieu qui fut dédié au poète de la cour d'Auguste par un décret de Napoléon.

Dante a caractérisé le *Mincio* par une expression crue, énergique selon son habitude¹ :

Non solo la terra che tiene una fama
Nella qual si desidera l'empireto

mais qui n'a pas la grâce de Virgile :

U'incerto ager fluvio, vici
Mincio, et terra pariter incerta ager.

La dernière expression est un peu trêpe du poète florentin, comparée à l'élégance élégante de Virgile,

¹ Inf., c. XX, 71

montrer bien la différence du style de ces deux grands artistes peignant le même objet.

Du reste, le *noti ispechada* rend parfaitement l'aspect des environs de Mandara. En approchant de cette ville, il semble véritablement qu'on entre dans un autre climat; des palmiers marécageux s'élèvent presque constamment une brume au vent fortépaisse. Par moments on pourrait se croire en Hollande.

Tout l'aspect de la nature change : au lieu des rizières on ne voit que des prés, des prés vigoureux, herbages gras. On conçoit mieux ici la mélancolie de Virgile dans cette atmosphère brumeuse et douce, dans cette douce campagne, sous ce soleil fréquemment voilé.

Je suis allé voir le lieu-dit *deus heros* de Virgile, Petela, parce que Dante l'a nommé dans ses vers¹; mais c'était affaire de conscience, voilà tout. Pour être sensible à l'effet des lieux épiques, je veux autre chose que leur nom. La maison brisée d'un grand homme existait, mais encore faut-il que cette maison existe; je ne saurais m'enthousiasmer en présence d'un village parfaitement semblable à un autre, parce que certains auteurs affirment que dans ce village est né Virgile. L'aspect du pays m'intéresse, car je le retrouve dans la poésie des *Bucoliques*, mais je n'y retrouve pas les rizières et les maisons modernes de Petela. À Petela, rien ne parle de Virgile qu'une hypothèse scolastique, et il m'est impossible de m'attendre sur une hypothèse.

Un autre *poëte de Mandara* est mentionné par Dante, c'est le fameux *Sordello* dont la biographie, remplie d'aventures merveilleuses, montre tout ce que la légende

¹ *Par.*, v. 3788, 89.

pourrait faire de la vie d'un troubadour. Il doit sans doute à cette célèbre renommée, si au lieu de sa naissance, Placence d'avoir été mise dans la Divine Comédie en rapport avec son compatriote Virgile. Le lauréat qui lui a donné le même honneur a fourni à l'auteur du *Purgatoire* une des plus belles scènes de la seconde *Comédie*¹.

Sordello se tenait à l'écart immobile et bar,

A peine à lui qu'on se pose

Virgile s'approche pour lui demander la route, Sordello ne répond point, mais interroge les voyageurs sur leur patrie. Virgile présente le nom de Mantoue. Aussitôt le troubadour mantouan s'écrie : « Je suis Sordello de bon pays, » — Et se s'embrassant tendrement. Témoin de cet échange du sentiment de la patrie sur deux nobles cœurs, Dante adresse à Filipe, déchiré par les larmes, l'impérative eloquente et si connue :

Ai meo luto, Achivo quella, etc.

Le palais Sordello occupait à Mantoue une grande partie du terrain où est aujourd'hui la place Saint-Pierre.

VÉROME.

Voici enfin une ville italienne à laquelle Dante n'a point dit d'injure. Elle a dû cette exception presque unique à l'hospitalité qu'elle lui a donnée. Il a reconnu et célèbre cette hospitalité en vers magnifiques : « Ton premier refuge et ton premier asile sera la courtoisie

¹ *Purg.*, l. VI, 44.

de ce grand Lombard qui dans ses armes porte sur une échelle le saint étendard (l'aigle)¹ ».

La puissante famille des Scaliger, tyran de Vérone, donna aux Malaspina, aux Gualti, aux Polentini, l'exemple d'un second genreux, qui est leur principale gloire dans la postérité.

Cas Grande, le plus illustre des Scaliger, héritier de son palais un refuge et un asile pour tous ceux que les révolutions politiques avaient bannis de leur patrie. Scrupuleux les imaginations des présents dont il enrichissait l'infirmité, il avait fait représenter dans les divers appartements qui leur étaient réservés divers symboles analogues à leur destinée : pour les poètes les Muses, Mercure pour les artistes, le paradis pour les penseurs, pour tous l'inconsciente Fortune.

Une courtoisie aussi difficile envers le malheur et le talent fut honneur à cette famille baroque et barbare, dont l'histoire est pleine de crimes et de grandes actions, comme celle des autres petits souverains italiens de la même époque. Les noms singulièrement vulgaires des Scaliger semblaient annoncer des mœurs brutales et sauvages. Il est curieux de trouver une courtoisie d'hospitalité pareille chez des princes qui s'appelaient *Mille premier*, *Mille second*, le *Grand Chein* (Cas Grande). Ces *Milles* de Vérone, comme les *Mauvains-Fêtes* (Malvestri) de Bologne, dédaignaient glorieusement le rôle dont on a trop exclusivement fait honneur aux Médicis.

Il devait arriver parfois à ces chefs guerriers d'être traités à ce rôle, si nouveau et si étranger pour eux,

¹ *Parad.*, t. III, 36.

de professeurs des arts et des genres, comme il arrivait à Théodore d'habiller un beau jour son rôle de civilisateur, et d'envoyer Symonque et Balce au supplice. C'est probablement à des auteurs pareils que l'on allouait certaines mescolles populaires conservées par les biographes ou les apocryphes. Ajout un jour, dit-on, Cam Grande demanda insolamment à Dante comment il se faisait que lui, personnage si digne et si sage, pût même qu'un bouffon dont les sottises désolèrent beaucoup la cour de Vérone. Dante répondit fièrement : « Ceux-là se plaisent qu'il se ressemblient. »

Le fait est peu certain; mais ce qui est probable, c'est que l'Éminence et son bagout eût dû par moments souffrir de sa situation auprès de ses redoutables hôtes. Il a dû se dire le souvenir de ses infortunes dans les vers admirables et tant de fois cités :

Tu parles... , etc. ¹

Mais il faut remarquer que, par un noble sentiment de reconnaissance, Dante n'a exprimé qu'une plainte générale sans désigner personne; car je ne puis croire qu'il ait caché sa vengeance dans un jeu de mot², allusion sans dignité qui gâterait pour moi les beaux et simples vers du poète.

L'empereur gigantesque des Scelfiger est encore sur Vérone, où il a régné plus d'un siècle. C'est l'un

¹ *Parad.*, § XVII, 36.

² Tu considères combien le pain de l'étranger est amer, et combien il est dur de manger et de dévorer l'écorce d'autrui. »

³ La vengeance d'autrui par l'écorce autrui.

[Mais en vain, le mot seule avait une allusion maligne au nom et aux crimes de Scelfiger.]

d'Orto, *San Grande II* qui a bâti en trois ans le castral Vecchio, cet édifice encore debout et intact avec ses énormes murs de brique presque sans fenêtres et ses deux grandes tours carrées, forteresse colossale du moyen âge.

Dans plusieurs églises, on voit des tombes qui parlent sculptée l'éclatée, ardemment parlante des Scaliger et symbole de l'ascension rapide de leur fortune; ils y jaillissent l'aigle au point, le sang étendu, comme dit Boccaccio, c'est-à-dire l'aspect des Césars, ces représentations sacrées de l'être sur la terre, selon le système politique de gibelinisme royaliste et providentiel que l'écclésiastique était fait.

Il y a à Verone une rue de la Scala, une place de la Scala, et une église qui s'appelle *Santa-Maria della Scala*, enfin les monuments funéraires des Scaliger sont un des restes les plus imposants et les plus curieux du moyen âge, et l'on voit bien loin derrière eux le laborieux tombeau de Juliette.

L'art gothique n'a rien de plus riche et de plus hardi que trois de ses monuments. Le plus simple est consacré à San Grande, l'église de Dante, les deux autres à deux princes de sa race: ceux-ci, plus sculptés, plus magnifiques, d'un plus beau travail, attestent que l'art a marché avec le treizième siècle. Tous trois représentant un personnage couché sur un tombeau. Ce tombeau est formé d'un tabernacle entouré de colonnes, de statues, de pinacles, et au sommet s'élève la statue apostrophe du glorieux défunt, double image du repos et de l'absence, de l'action indélébile qui semble s'élever au-dessus de la mort et la dominer par une apothéose chevaleresque et guerrière.

Le plus splendide de ces monuments est consacré à Can Siguero, le dernier de cette famille, mort de la poitrine en 1373, à l'âge de trente-cinq ans. D'après une tradition peu probable, qui ajoute à ce lieu funéraire une poésie terrible, Can Siguero aurait tué son frère¹, celui-là même qui repose auprès de lui.

Ce sentiment de la tragédie toute faite que ces frères immolaient ainsi en présence d'autrui les aïeux, cette race puissante succombant sous la malédiction du sang, et le terrible frappe de la mort, attend de la malédiction de nos générations défilées, et par elle expliquant les crimes de la foule. Cette tragédie serait l'œuvre de la tradition populaire. Elle n'y entend cette Belgique; elle a contemplé les plus grands sujets de la tragédie antique et de la tragédie moderne, elle a créé *OEdipe*, *Macbeth* et le *Cid*.

Près des tombeaux des Scelfger, on montre leur palais. Ce palais, celui où Dante a vécu, celui où il a peut-être écrit les vers qui prophétisaient leur grandeur, reste là pour être le lieu de leur mort.

Dante parle d'une porte du Palais. On raconte aussi un meuble de drap vert qui était le prix d'une course equestre près de l'une des portes de Yveron, par des hommes nus, le premier jour de carême. Cet usage remontait probablement au paganisme, comme les courses

¹ Ce frère aurait eu 1381; le meurtre aurait eu lieu que deux ans. Probablement cette légende repose sur une confusion. On entre Scelfger, plus vieux, à son oncle dans le même lieu, celui et les neveux associés, non par son frère, mais par un certain Bernard. Ce meuble est lui-même un meuble qui d'apparence ne paraît pas d'ailleurs, au dessus de ces meuble de tragédie antique, on a placé l'image du docteur et poète Scelfger (Maffei).

de femmes nues, qui eurent lieu entre autres dans le midi de la France. Le moyen âge avait poussé loin la tolérance de certains usages païens, auxquels il avait même donné une place parmi les cérémonies chrétiennes. La course peu édifiante du Poite volontiers ébranlait le commencement du carême. C'était un binaire enlèvement du carnaval sur le temps consacré à la pénitence. Dante avait été témoin de ce singulier spectacle pendant son séjour à Verone. Il y fut effrayé dans le *ser* chant de l'Enfer, pour peindre la libre attitude de son maître Brunetto Latini rejoignant ses compagnons de supplice qui marchent sous le poids du feu¹. « Il semblait être parmi ceux qui courent le drap nu sorti dans la campagne près de Verone. On l'eût pris, non pour celui qui est nu, mais pour celui qui l'enlève : » Une porte de Verone porte encore le nom de porte du Poite, en mémoire de cette course courue du moyen âge. C'est un des beaux ouvrages de San-Michele. Il la chercha longtemps et ne pensa au milieu des vastes fortifications qui entouraient la ville, demandant la porte du Poite aux factionnaires autrichiens, au lieu d'interroger pour les antiquités dantesques; mais ils furent excusables, car le nom historique de la porte que je cherchais est remplacé aujourd'hui par le nom vulgaire de la Sapea.

La légende qui se forme autour du souvenir des grands hommes s'attache surtout aux lieux qu'ils ont habités. Ainsi, on assure que dans l'église de Sainte-Anastasia Dante mourut, en 1302, une thèse sur l'eau et sur le feu; de même, Boccace raconte qu'à Paris il pro-

¹ *Inf.*, c. XX, 120.

possé de dissocier en écartant le pour et le contre sur deux aspects différents. Si ces faits ne sont pas certains, ils montrent que Dante possédait auprès de ses contemporains pour un grand philosophe et surtout un puissant dialecticien¹. C'était en effet une de ses principales préférences. On ne trouve dans la *Divine Comédie* que peu de passages où le langage du poète a bien de la peine à se défendre des habitudes du scolastique; et, dans le *Convivio*, il est généralement qu'après avoir perdu Beatrice, ayant lu la *Consolation de Boèce*, le philosophe persévérant dans ce livre se confondit avec le narrateur de la jeune fille adorée². Quel qu'il en soit, la thèse de Sainte-Aulaire n'a rien d'intransmissible. Dante savait toute la physique de son temps; il se plût à faire maîtresse de ses connaissances en ce genre. Il a même écrit, dans le *Paradise*, une expérience de catoptrique, seulement la date embarrassée, en 1293, et remplacée à Venise une machine que lui aurait donnée les Polonais de Ravenna, et à cette époque il était plus occupé de diplomatie que de science. C'est pour cela que j'ai rapporté ce fait à la légende plutôt qu'à l'histoire.

On s'oppose pour la légende des grands hommes un intérêt qui n'est pas sans mélange d'une sorte de di-

¹ Partis en deux par les traits d'un visage d'ange. On voit que notre poète n'est dans la rue du Fouarre, d'après certains, espérant posséder un dialecticien qu'il appelle Bepi. — H. V. Lottin, d'après de la Faculté des lettres de Paris, et un philosophe venu dans l'ouvrage *Stimulando* (page 10), a été écrit, par des recherches archéologiques, le livre dont parle le Dante. Cette découverte nous a été apportée à nous les commentateurs italiens. Il est bien qu'elle appartient à un travail français. *Top. Histoire littéraire de la France*, t. XXII, p. 38-39.

² *Convivio*, éd. de Venise, 1711, page 61.

dans ; on leur en veut presque de porter un nom que personne ne devrait porter après celui qui en a fait la gloire. Il déplait à la postérité que ce nom, propriété de l'homme célèbre, descende à un race obscure ; l'héritage semble une usurpation. Il n'y a pour l'imagination qu'un Dante Alighieri ; pourtant il y en a eu plusieurs dans la réalité. La famille du poète se finit à Verone et s'y maintint pendant deux ou trois générations. Le dernier rejeton de la ligne masculine qui préservait du grand poète a failli éteindre, dans une chapelle de l'église de San Formo, deux monuments à deux fils de Dante. Sur l'un des tombeaux on lit : A Pierre Alighieri Dante III, vivant dans le grec et le latin, époux incomparable ; — sur l'autre : A Louis Alighieri Dante IV, jurisconsulte averti de toutes les vertus. — Malgré ces portraits épiques, et bien que l'un des deux frères fût un époux incomparable, bien auquel son père n'eût pu-être que prétendre, on n'est pas fâché de savoir que la famille a fini avec ces seconds hommes, et qu'on n'est pas exposé à rencontrer le signore Dante enseignant les rudens grecques ou les latines. Une seule chose me plaît dans les inscriptions funéraires que je viens de rapporter, c'est le chiffre placé après le nom d'héros : Dante III, Dante IV ; on dirait une dynastie¹.

Les filles de Dante moururent religieuses à Verone ; j'aime mieux cette fin que l'autre. La réputation est toujours après la gloire. Il n'y a qu'un moyen de se tirer de là ; c'est de s'éteindre avec bonheur devant la

¹ Un véritable poète aurait pu rendre Virgile époux. Il devrait à son fils de Dante, pour l'honneur à Verone, en 1340, à Quare, vers 1345, la même honneur d'honneur Dante pour l'honneur à Verone à l'an 1345.

reconnaitre paternelle, de s'adorer comme Hippolyte et Louis Racine :

Il me, fils unique d'un si glorieux père.

Mais l'abus du droit ne m'a servi pas à un bon éloge du respect de la postérité. Un tel nom se cultive noblement dans les modestes ténèbres du manuscrit. Ce n'est pas descendre de la gloire que d'élever à Dieu.

Une de ces traditions sans preuves dont j'ai parlé plus haut veut que le *Purgatorio* ait été composé à Gargagnone, près de Vérone. Le *Purgatorio* fut probablement écrit par Dante à plusieurs reprises, dans les diverses contrées où la peste successivement l'exila. Mais j'aurais voulu avec respect cette habitude ou la coutume Sereno Adighieri avait rassemblée une bibliothèque des plus rares et des meilleures éditions du grand poète, si cette dame, qui avait dans les veines du sang des Adighieri, eût encore vécu. Les regrets touchants que lui a composés M. Volzky établissent cette lecture de mon pèlerinage. C'est avec à lui que je reviens pour l'établissement indiqué par Dante dans la vallée de l'Adige¹, et que les commentateurs n'ont pas retrouvés avec certitude. J'aurais été curieux d'examiner la question, qui était de mon ressort. Malheureusement pour moi, comme je me disposais à me rendre sur les lieux, l'état de ma santé me força de laisser brusquement le dos aux Alpes, et d'aller, bon gré mal gré, chercher les traces de Dante dans une partie plus méridionale :

¹ *Ibid.*, t. XII, 4.

Qu'il à quelle route il se rendait,
En qua de Tenno l'Adige partait, etc.

Dei bei paesi dove il si muove.

Par la même raison, je n'ai pas visité le pont naturel de Nipa, qu'on dit avoir servi de modèle à Dante pour la construction de son pont infernal. Mais il est dans Vérone même un monument qui a pu lui fournir le type de son enfer tel qu'on peut le voir représenté en tête de presque toutes les éditions italiennes. Ce grand entonnoir, dont l'intérieur est bordé par des gradins concentriques, s'éparpille des différentes classes de damnés, offre une frappante ressemblance avec le célèbre amphithéâtre de Vérone. Si Dante l'a contemplé comme moi du sommet, par un beau clair de lune qui dessinait avec netteté les formes du monument, tandis que la dégradation insensible de la lumière tendait à effacer les profondeurs, il est très possible que ce spectacle l'ait aidé à tracer la configuration intérieure de l'Enfer.

Avant de quitter Vérone, j'y ai fait le soir une promenade qui me laissera un long souvenir. Je suis allé contempler le château-fort bâti par les Scaliger. Une des tours était éclairée par la lune, l'autre était en masse noire dans l'ombre. La lune brillait aussi sur l'arche du pont qui conduisait au château, celle archée, la plus grande, dit-on, qui soit en Europe, et les crimaux gibetins, dont l'échafaudure se reflétait dans les eaux rigides et bruyantes de l'Adige. Puis je suis venu de la basilique des Scaliger vers leur tombeau. Les pyramides de sculptures et de colonnes étaient plongées dans la nuit, tandis que les figures équestres, blanchies par la lune, semblaient planer dans les airs comme le court-espectre de Locrine ou comme le cheval blanc de la Mort dans l'Apocalypse.

La basilique angloise m'est revenue à la mémoire en regardant scintiller les étoiles au-dessus de ces cavaliers de marbre ; il m'a semblé qu'ils se mouvaient en mouvement et que le frémissement passant sur son frère à travers les vœux dans le silence de la nuit. Bientôt l'illumination a cessé, et j'ai senti que tout, dans ce lieu sacré, était immobile et froid, l'image des morts comme leur œuvre, la pierre de leur œuvre comme la pierre de leur fondement.

PADOUE.

Le premier monument que je rencontrai à Padoue n'est pas mentionné par la Guide de cette ville ; il y avait cependant, comme on va voir, d'une certaine popularité. Je cherchais le Santo (église de Saint-Antoine), quand j'arrivai au coin d'une rue un grand tombeau romain soutenu par quatre larges colonnes et surmonté par une voûte en briques, au sommet de laquelle poussaient quelques hautes d'herbe comme sur une tige. J'interrogeai un serviteur qui s'était élancé sous la coupole funéraire. Il ne me répondit pas comme un architecte de Rome à qui je demandais une adresse : *Antico mio, non so* ; sa réponse, morte langue, fut plus instructive. J'appels par lui que je voyais le tombeau d'Antonia, fondatrice de Padoue. Faisais-je l'apparence par une inscription gravée sur le monument et qu'à la forme des lettres je jugeai du xiv^e ou du x^v^e siècle. Un seul versin a été pour enseigne à l'Antique. Voilà donc la célérité du fondateur de Padoue, populaire au moyen

âge et population aujourd'hui, il n'est pas surprenant que Dante ait appelé les Padouans Antenor¹.

Mais au moyen âge Antenor avait encore une autre réputation moins honorifique, et celle-là il la devait au romanesque historique de la prise de Troie, qui, sous le pseudonyme de Dares le Phrygien, jouissait alors d'une immense célébrité, remplissant Honore qu'on ignorait et Virgile dont on commençait à avoir les lours de scolasticisme que les vers, Butin inspirait une grande confiance, car il avait pu voir ses événements qu'il racontait, exactement comme l'évêque Turpin aux guerres de Charlemagne. Selon Dares le Phrygien, Antenor, ainsi qu'Énée, qui n'était plus le pauvre Énée, avaient trahi leurs compatriotes en ouvrant la porte de Troie, auquel point n'est-ce pas de s'être échappé au désastre général?

Chose étrange! Dante, en ce qui concerne Antenor, ne s'en est point tenu au récit de Virgile, de Virgile son guide, son maître, depuis il doit avoir appris l'art des vers, et qu'il n'entendait pas toujours si bien. Il a reproduit la tradition qui fait d'Antenor un traître, il a

¹ *Parad.*, c. V, 18.

Il faut être aussi naïf et se laisser à quelques arrangements d'être avec les Grecs, car les Grecs ont certainement pris Troie; mais il n'est pas sûr qu'ils l'aient dérobée. On voit de l'Énéide (ch. X) que qu'il n'a pas ses descendants et qu'il n'est pas le même. Le sujet de l'Énéide n'est donc certainement imaginaire et d'après d'autres traditions que la réalité historique des événements.

² Dante a été obligé de se servir de traditions de genre épique.

Parad. (les événements généraux)

Idem (les événements)

Les deux vers de Virgile, et il n'est pas d'après lui de l'Énéide des événements, à laquelle l'Énéide n'est pas le même et le même.

même appelé l'enfer des *Indes d'Amara*. C'est une preuve remarquable de la vague et de l'empire qu'exercent les romans romantiques de la guerre de Troie qu'ont écrits Boccace, Chaucer et Shakespeare¹. Cependant la tradition populaire de Padoue, quelque folle-mente qu'elle puisse être, est restée plus purement virgilienne et classique. Par respect pour le fondateur mythique de la ville, elle a repoussé les inventions postérieures et manuscrites adoptées par Dante.

Dante habita Padoue pendant son exil, en 1301 même que sa demeure était près de Saint-Laurent, la où est aujourd'hui le cabinet littéraire. Je dois à l'obligeance d'un jeune écrivain de Venise fort distingué, M. de Bonis, l'indication d'un manuscrit trouvé par lui sur un parchemin, dans les archives des comtes Papafava, et datant à l'échelle de 1306 les paroles suivantes : *Fuit a testamento Dominus de Alghierini, qui nunc habuit Patricii, in contraria Sancti-Laurentis*.

Dominus est singulier, et pourrait aussi s'entendre du fils de Dante, qui vint le rejoindre dans son exil, et dont le tombeau est à Venise. Mais il est certain que Dante est venu à Padoue. On sait même qu'il y a été amoureux. La dame de Padoue qui fut aimée par Dante s'appelait Malatesta Patrizia de Scrovegni. Le poète n'a pas oublié de nous apprendre quelles étaient les armes des Scrovegni². Le blason était une science aristocratique, et Dante a toujours grand soin de mentionner ses connaissances en blason aussi bien qu'en vénerie. Bien que je sois d'abord dans les rangs populaires, il était nécessaire

¹ Le *Thésaurus* : *Poliziano et Ariosto, Tivoli et Cratée*.

² *Inf.*, t. I, 178, 84.

dans l'âme ; il croit d'être repoussé de sa maison, même en paradis. Il s'élève contre le mariage des laïques, qui, selon lui, est la porte des Klés. Il faut donc, pour avoir de Dante une idée complète, voir en lui, à côté du théologien, du savant, du poète, du politique, le gentil-homme.

Dans la maison de Dante était si forte, que par moments elle l'élevait au-dessus de ses souffrances et de ses préjugés habituels. Dans le *Convito*, il a écrit plusieurs pages très-énergiques pour établir que la seule richesse véritable est la vertu¹, et pour prouver que celle du sang n'a aucun fondement rationnel.

Cette famille des Scrovigni, une des plus illustres de Padoue, et à laquelle appartenait Madonna Petra, se rattache encore à Dante par un autre lien. C'est un Scrovigni qui a fait bâtir la fameuse chapelle de l'Arca, où sont les fresques du Giotto représentant le Jugement dernier et d'autres sujets. La tradition veut que le Giotto ait exprimé dans ces peintures les idées de Dante ; elle ajoute même que le peintre était venu à Padoue tout express pour y voir le poète. Le premier coup d'œil donné au Jugement dernier peint par le Giotto sur un des murs de l'Arca, montre l'erreur de cette supposition. Ce n'est pas tel comme à Santa-Maria Novella de Florence, ni même comme au Campo Santo de Pise ; le Giotto, dans son color, n'est point si doux d'aspect ; il s'abandonne évidemment à sa propre fantaisie. Les deux autres enluminures ou perdus tiennent une grande place dans sa composition. Il y a là une femme qui s'élançait vers le juge terrible, les mains jointes, suppliante,

¹ *Convito*, p. 238.

déproué, Madeleine du désespoir. Cette figure et plusieurs autres sont excellentes de l'avis de la Giotto. En un détail seulement peuvent rappeler Dante d'une manière un peu déboussée. Dans une sorte de loggia, on voit des malheureux plongés la tête la première, et dont les jambes s'agitent en l'air comme celles du pape Nicolas III. Plusieurs bien de s'élever portent une lumière; c'est un rapport de plus avec Dante, qui place tant de personnages ecclésiastiques dans son *Enfer*.

Ces peintures font comprendre ce que Dante veut dire quand il parle de serpents qui ont des pieds, dans le fameux passage où il décrit la transmutation réciproque de l'homme en serpent et du serpent en homme. On voit dans la fresque de Giotto un grand dragon vert appuyé sur quatre pieds sur le dos d'un danseur, et lui marchant le dessus; un autre groupe semble exprimer l'affreuse métamorphose; mais, sauf ces détails, la fresque, je le répète, n'a aucun rapport avec le poème. On peut trouver une analogie plus réelle, quoique un peu directe, entre les personnifications des vertus et des vices que la Giotto a peints au même lieu et les conceptions souvent allégoriques de Dante.

On a comparé l'excellente représentation de la Colère, qui ouvre ses mâchoires pour se déchirer la poitrine, aux vases égyptiens par lesquels Dante peint la rage d'un farieux qui se déchire lui-même à Lombard.

ETTES A LIRE.

Mais, en somme, la Giotto, contemporain et ami de Dante, l'a beaucoup mieux vu qu'Ézra, et, un peu plus tard. On le conçoit; il fallait que les créations de

poëte l'eussent déjà transcrits par un certain laps de temps et sur certaine durée d'admiration pour pouvoir prendre place sur les murailles des temples chrétiens à côté des révélations de l'Apocalypse ou des tableaux de l'Évangile.

Dans l'église des *Erasmiani*, des peintures d'un autre contemporain de Dante sont plus fidèlement représentées de son esprit et ses fresques du Palais de Courtoisie, mort en 1338. Dans le chœur des *Erasmiani*, on voit les sept planètes représentées à côté de la Pentecôte et de la Résurrection, ou vœux d'une association des idées théologiques et des idées astronomiques déjà signalées, et sur laquelle repose toute la construction du *Paradis*.

Quelques circonstances rendent encore plus frappant le rapprochement entre le poète et le peintre. Ici les différents signes du zodiaque sont placés près des personnages qui figurent chaque planète; de même, Dante a soin d'indiquer toujours avec une exactitude minutieuse, à chaque pas de son voyage à la fois réplique et contre-réplique, dans quel signe du zodiaque se trouve le subit.

À *Palmas*, Mars est figuré par un guerrier, et Dante placé dans cette planète les guerriers morts pour la foi. La *Lune de Courtoisie* est une femme posant le pied sur deux globes, qui expriment l'instabilité attribuée par les préjugés astrologiques à tout ce qui n'est sous l'influence de cet astre. Dante, guidé par les mêmes préjugés, a placé dans la lune les âmes de ceux qui ont volontairement renoncé leurs vœux. Enfin, la terre est entourée d'un cercle de rayons rouges, sans doute pour désigner la sphère de feu qui l'entourerait, d'après

le système de Ptolémée, suivi par Dante en cela comme en tout le reste.

Le poète, qui ne manque guère une occasion d'attaquer l'arbitraire mondain de la papauté, n'a pu se dispenser l'allégorie hardie et bizarre par laquelle Guicciardini désigne notre planète. Il la personnifie sous les traits d'un barbare assis sur un trône, couronné d'une liane, portant dans la main droite un globe et tenant de l'autre un sceptre terminé par une croix. C'est désigner avec clarté les prétentions de la liane sur le monde.

L'un des personnages les plus terribles du moyen âge est Enzo, tyran de Padoue. Ce barbare, de race germanique, et qui, par un singulier hasard, s'appela le *petit Attila*¹, fut le champion implacable du gibelinisme, et, pour cette raison sans doute, a trouvé grâce devant M. Leo, qui en fait un personnage nécessaire de la légende italienne. En effet, les mémoires d'Enzo sont sévères. Un jour, il ordonna d'enfermer deux mille hommes dans une croisée de bois et d'y mettre le feu.

Bien que devenu gibelin quand il eut vu l'Empereur Dante n'a pas vu Enzo du même œil que M. Leo. Il a marqué au monstre sa place dans le cercle des tyrans, et l'a plongé pour l'éternité dans le sang, où il était baigné durant sa vie².

Comme les hommes ne survivent longtemps de ceux qui les oppriment, la malice d'Enzo est restée à Pa-

¹ Le nom germanique d'Attila est Hasi, dont le diminutif est Enzo, d'où Enzo.

² *Ibid.*, t. XII, 118.

deux mêlées aux pieuses légendes dans lesquelles figurent saint Antoine, le saint par excellence, et sainto, parmi les franges consacrées à recevoir divers faits miraculeux accomplis par saint Antoine, à côté de la juvénat qui laisse la sue arène pour s'agenouiller devant l'Eucharistie, et de l'Alrothap qui se consacre au vœu de jeter par la fenêtre un verre sans le casser. Le saint est représenté apprenant à un enfant, les accompagnant que Padoux sera prochainement déshérité du tyran, et plus loin adoucissant Escoline, qui tolère à genoux.

On a cru reconnaître un portrait d'Escoline dans un buste qui se voit à côté de l'autel de laquelle de Saint-Antoine, chef d'œuvre de l'architecte et de la sculpture du xiv^e siècle. L'air fatigué de la tête, rendu encore plus sensible par la manière dont elle se détache dans l'ombre de l'enfoncement où elle est placée, trait bien au tyran de Padoux. Il n'y aurait rien d'impossible à ce que la sculpture eût reproduit cette association, ou plutôt ce contraste, du tyran local et du saint national, dont la prière offre plus d'un exemple.

Le souvenir d'Escoline semble planer sur l'enceinte vaste et solitaire de Padoux. On dirait que depuis lui elle n'a plus été repoplée. Il me semblait sentir la présence insidieuse de ce redoutable mort, quand j'arrivai le soir, perdu à pleurer dans les quatre fiers-croisés et les rues silencieuses, tantôt traversant des champs cultivés, tantôt m'enfonçant sous de longs portiques et longant des rues interminables. Puis j'arrivai au bord de la Breche, torrent rapide et fuyant, encaissé entre des berges abruptes, et qui, malgré la douceur de son nom, a un

haut sur du Titane, le m'assogant sur un des poutres qui la traversent (non celui qui est encastré en fil de fer, mais celui qui a une base romaine), et je songeais de loin à la tour de la Sproka, bâtie sur l'emplacement des prisons d'Enefina. En la regardant, je me perdais pas en cercle rituel et en acclant de l'Observatoire. Je relevais par la pensée la vieille et loquace tour d'Enefina, c'était elle que je voyais se dresser comme un faubourg et se réfléchir dans les eaux troubles de la Brenta. J'écoutais le bruit de ces eaux qui fuyaient sous un rayon de la lune, tandis que vibraient à mon oreille les trompettes d'un régiment lyonnais, comme pour me dire que si Enefina n'y était plus, les Allemands étaient toujours là.

RIMINI.

Une rue étroite me força de faire à pied la dernière lieue de route avant d'arriver à Rimini. Le soleil voulait de se coucher dans l'Adriatique; à l'horizon, une vapeur rose couvrait le mer et le ciel, tandis qu'à ses pieds déjà les montagnes étaient effritées par les brises violettes du firmament, que le vent assombrissait. A cette heure brillante et triste de l'obscur, au bord de cette mer dont le murmure mélodieux et mélancolique semblait m'appeler à la fois des songes d'amour et des gémissements, j'éprouais cette émotion universelle douloureuse que porte au cœur le cœur tendre et triste de Francesco. Le poète humain n'a rien de plus simple et de plus profond, de plus pathétique et de plus sublime, de plus chaste et de plus abandonné que ce récit. Si le lecteur a bien voulu me suivre jusqu'ici, peut-être par

égard pour l'écrit lire-t-il cette traduction dans laquelle
 j'ai tâché de conserver la simplicité pénétrante de l'origi-
 nal, en désespérant d'y réussir :

« Peux-tu, dis-je alors, j'ai mené à parler
 À ce couple qui passe à travers les bœuf, vaches,
 Et que je vois dans l'air se découper voler ; »
 Et l'orgueil me dit : « Attends que ces deux frères
 Viennent plus près de nous, au nom de leur amour
 Et nous leur alors d'approcher davantage,
 Elles approchent, » Et je dis à mon tour :
 « Venez, frères pleureurs, bœuf d'un long corps,
 Vaches et pachevaches, et vous pouvez parler, »
 Comme l'un voit, cédant au désir qui les guide,
 Deux vaches en ciel qui semblent voler,
 Et dans l'air de leur aile blanche et rapide,
 Ainsi je vis dans le couple griffonnant
 Pour voler jusqu'à nous les deux vaches horribles,
 Au nom de leur amour tant nous vi les passant !
 Et l'un d'eux : « O mortel à nos châtiments sensible !
 Toi qui n'as rêver dans ces légères bœuf,
 Deux amants dans le sang se coule sur la terre,
 Si nous étions vaches du moment des vaches
 Nous la griffonner pour toi qui pleurs nous même,
 Mais, c'est en vain d'écouter et parler tout à tout,
 Nous pourrions tout à tout se parler et s'entendre,
 Car nous que le vent se fait -- l'air se le jour
 Sur le rivage de l'eau la mer se découle --
 L'amour, un bœuf corse en est toujours siéger,
 L'épave de ce long corps dans je les sépare
 Par un coup d'air les deux bœuf encore se glisse
 L'amour ne permet pas d'être en vache séparée,
 Il s'agit à mon tour, si est amour se fait,

Tu le vois, tu n'as pas encore été déseigné,
 Escalade est venue sans te trouver la mort.
 L'acier quand elle était dans la main l'a déseigné.
 Cet aspect d'acier se plaignait en son sein,
 Et longtemps, l'âme serra, et le bras levait,
 Et regardait la terre en songeant à leur sang.
 Yngile entre eux dit : « Quelle est donc la prière ?
 — C'est ce qui est confiant à son sort repoussé
 De pencher pleins d'espérance, de dents pleins de charmes,
 Et je suis à Yngile, et, me tournant vers vous
 « Frappez, les malheurs ont fait venir des larmes,
 Mais, belle nature, du ciel, dans l'âge des songes,
 Quand l'homme est le bien que nature nous demande,
 Comment osez-vous en tant de choses ? »
 Elle se répondit : « Belle douleur plus grande
 Que de se rappeler dans les jours de malheur
 Qu'il fut des jours heureux — Sur ce point, car tu n'as
 Mais, est-ce fatal d'aimer et de déseigner
 Dans son commencement, si tu veux la mort,
 Écoute-moi : je parle de gloire pour le jour,
 Ensemble nous luttons, tu sers de l'ennemi,
 Comme les Lacédémontiens d'un seul ennemi.
 De jour nous luttons ensemble, de nuit nous déseignons,
 La larme coulant de nos yeux sur nos yeux,
 En changeant nos vœux, plus nous nous déseignons.
 Mais un moment fatal nous perd, tous les deux,
 Quand nos vœux en l'un nous rendent sur la page
 Qu'il nous a écritelle le bien de déseigner
 Que l'un en changeant déseigne l'autre.
 Peut, que de nos jours ne soit un jour,
 Mais un moment fatal nous perd, tous les deux,
 L'ennemi des Lacédémontiens pour nous en ce moment,
 Et nous en l'un pour ce jour-là de déseigner.
 Telle qu'elle parait, l'autre esprit tendant

Pierrot, en me venant ouvrir la porte, me dit :
 Il semblait comme un corps pesé de souffrance.

Aujourd'hui, excepté le palais des Médicis qui existe encore, il ne reste rien qui rappelle Francesco; cette tradition d'antique est l'œuvre des deux siècles. C'est que d'autres souvenirs sont venus se placer entre ces souvenirs plus anciens et la postérité. Les Médicis du *xv*^e siècle ont effacé, par leur grandeur historique, la civilisation romanesque de ceux du *xiv*^e. Pandolfo et Sigismondo ont fait oublier Paolo et Garzofino, le docte et vertueux lord a rasé dans l'ombre le maître et l'élève Francesco.

C'est Pandolfo qui fit élever par Alberti cette admirable et singulière cathédrale où l'on voit l'architecture inspirée par l'antiquité s'élever, pour ainsi dire, à l'architecture gothique, vivante et glorieuse image du *xv*^e siècle, de ce siècle de transition, intermédiaire entre le moyen âge et la renaissance. A ce caractère de transition entre le christianisme du moyen âge et le paganisme du *xvi*^e siècle se rapporte une association étrange et dont j'ai déjà cité un autre exemple, entre les divinités planétaires et les objets du culte catholique. Dans la cathédrale de Bardi, de beaux bas-reliefs présentent à l'œil étonné Saturne, Jupiter, Vénus, comme dans la chapelle des *Ermitani* à Florence, nous les ont montrés les peintures de Garzofino. Ici, le conseil pieux des figures, tant même mélange d'allégorie, est encore plus franchi : Saturne tient un enfant qu'il va dévorer. Ici, comme je l'ai dit, avait sous ce rapport devant le *xv*^e siècle, en reliant des idées astronomiques à ses concep-

deux clercs; ce mélange s'est continué plus tard. Les monastères de la chapelle Clagi, dans l'église de Sainte-Marie du Peuple, à Rome, représentent les divinités des phéniciens, avec leurs attributs mythologiques, chacune ayant un royaume auprès d'elle, et c'est Raphaël qui a tracé les desseins de ces monastères.

Près de Rome est la république de Saint-Marin, célèbre par sa petitesse et par sa durée, molécule de la société du moyen âge qui le roulement de l'ère monarchique a oublié d'écraser. Il ne peut être fait mention ici de cette république, non que parce qu'elle offre aujourd'hui un état social unique de ce qu'était la vie générale de l'Italie au temps où Dante écrivait. A l'ombre du nom de son saint patron, protégée par son peu d'importance, San Marino a subsisté jusqu'à nous, et nous montre cette alliance de la religion et de la liberté qui fut la caractéristique des communes italiennes au xiii^e siècle. Rien ne saurait exprimer plus vivement une telle alliance que la nouvelle cathédrale de Saint-Marin. Les sept mille habitants qui forment la population de ce petit État, et qui payent un impôt annuel de quatre tocas par tête, sont parvenus à bâtir de leurs économies une belle église qui a coûté cent cinquante mille francs. Ils ont placé debout sur le maître-autel la statue du saint national, et dans ses mains un livre ouvert où est écrit ce seul mot : *Libertas*.

RAVENNE.

J'arrivai le soir à Ravenne comme à Rome, mais avec une impression non moins différente que les sou-

verses appelés parcs des villes. A Rimini, un beau coucher de soleil, une nature riante, embrouillant en moi une rêverie mêlée de tristesse et de volupté, en harmonie avec les gracieuses amours de Frattocose; aux approches de Ravenna, une étendue déserte, des plaines vastes et solitaires, un ciel morne, une humeur sinistre, à ma droite les longues lignes de la Piave, à ma gauche le vol d'a deux perds dans des rousges noirs, d'où s'échappait une fumée rougeâtre, m'annonçaient la sépulture de Dante.

Dante a bien fait de mourir à Ravenna; son tombeau est bien placé dans cette triste cité, tombeau de l'empire romain en Occident, empire qui, tel dans un marais, est venu expirer dans des lagunes.

On arrive à Ravenna en longeant une forêt de pins qui a sept lieues de long, et qui me semblait un immense linceul funèbre servant d'oreiller au squelette couronné de ces deux grandes pensées. A peine y a-t-il place pour d'autres souvenirs à côté de leur monstre. Cependant d'autres noms poétiques sont attachés à la Piave de Ravenna. Naguère lord Byron y écrivait les fantaisies vides esquissées par Byron à Bologne, et lui-même est maintenant une figure du passé, errante dans ce lieu mélancolique de songes, en le traversant, que le chantre du désespoir avait chassé sur cette plage lugubre, bédée avant lui par le pauvre et lent du poète de *l'Esper*.

Dante vint au moins d'une fois à Ravenna chercher un refuge sous les ailes de l'arche des Polesini¹, noble famille à laquelle appartenait cette jeune femme dont la

¹ *ibid.*, p. XXIII, 21.

tombeaux infortunés et des vœux une portion de la gloire du grand poète. Barrois est doublement consacrée par le tombeau de Francesco et par le tombeau de Dante.

Non loin de ce tombeau s'élève un pan de mur qui est peut-être un reste du palais des Potentifs. Dante vint ses dernières années dans ce palais, dont il reste seulement quelques débris incertains, et où s'écoulerent les derniers jours de Francesco. C'est alors, dit-on, qu'il consacra les malheurs de la fille des Potentifs pour consoler son vieux père. Mais il est peu vraisemblable qu'il ait attendu si longtemps pour raconter un événement tragique arrivé bien des siècles auparavant, et qui se trouve dans l'un des premiers chants de son poème.

S'il était possible de se laisser distraire un moment du pathétique et triste de ce récit par l'admiration de beautés indéfinies, on remarquerait le justesse du trait rapide par lequel Dante caractérise avec son bonheur ordinaire le tableau des lieux. « La terre où je suis né, dit Francesco, est située sur cette plage où, pour trouver à se reposer, le Pô descend à la mer avec son cortège de rivières ».

Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour reconnaître l'exactitude topographique de cette dernière assertion. En effet, dans toute la partie supérieure de son cours, le Pô reçoit une suite d'affluents qui convergent vers son lit : ce sont le Tesin, l'Adda, l'Oglio, le Mincio, le Trebbia, la Bernina, le Taro, tous qui reviennent si souvent dans l'histoire des guerres du

¹ *Ibid.*, c. V, 46.

art et du xiv^e siècle, et qui ont reçu de nos arts une plus récente et encore plus durable célébrité.

Du reste, on ne trouve à Barrene aucun monument contemporains de Dante, ou qui se rattache à lui par quelque allusion ou quelque souvenir. Barrene est un échafaudage de Byzance sous Justinien. A Constantinople, il n'y a guère de byzantin que Sainte-Sophie : mais à Barrene il y a saint-Vital, construit d'après le même type, et où les mosaïques contemporaines nous offrent les images de Justinien et de Théodora. Il y a le tombeau de l'archevêque Maurin, le caveau funéraire où Galla Placidia dort avec son frère l'empereur Honorius et son fils l'empereur Valentinien, et dont les mosaïques, parfaitement intactes, sont presque sans fêlures qu'on pour ou l'on trace leurs brillants destins; enfin le mausolée de Théodoric, le barbare civilisé et civilisateur. On y voit l'histoire d'un des mausolées d'Auguste et d'Adrien. La voûte est bâtie dans un immense bloc de rochers, on dirait un tombeau scandinave plus une arête cubique; monument extraordinaire dans lequel les habitudes sauvages des anciens Goths s'allient aux conceptions de l'architecture impériale, et qui peut merveilleusement le moment où le rude génie des peuples barbares venait se superposer au génie savant des arts sélapiques. A Barrene, presque tout date de la fin du vieux monde romain, presque rien de date des siècles renouvelés du moyen âge.

Le tombeau de Dante n'est pas de son temps; il est malheureusement un peu plus moderne. Les cendres du poète ont attendu longtemps ce tardif hommage. Quand il mourut en, le 14 septembre 1321, dix-seule-

naïve de cinquante-neuf ans, une naïve de marbre recueillit ses cendres posthumes. Son fils Guido di-la Polenta lui refusa d'aller du Ravennais sans d'abord lui élèver une tombe à celui que les agitations de sa terre natale avaient peiné d'une palme, et que les troubles de sa terre d'exil privaient d'un tombeau. Ce fut seulement plus d'un siècle après que Bernardo Bonzio, podestat de Ravenna pour la république de Venise, fit construire, par le célèbre architecte et sculpteur Lombardi, un monument qui, malheureusement, a été restauré en 1666 par un Florentin, le cardinal Domenico Corsi, légat pour la Romagne, et, plus malheureusement encore, a été entièrement remodelé en 1760 par un autre légat, le cardinal Gonsaga de Modène. Les inscriptions sont peu remarquables. Dans celle du xviii^e siècle, l'adjectif *poeta* pour *poète* a été écrit beaucoup en l'appelant le premier *poète* de son temps. L'éloge était modeste. Le cardinal Gonsaga pensait en deux vers, et probablement ne soupçonnait pas que celui auquel il accordait cette louange relative pût être mis en comparaison avec les poètes italiens d'un siècle plus éclairé, tel que Fragoni. Il faut songer que vers ce temps Belforte déclarait qu'il y avait tout au plus cent cinquante bonnes langues dans la Divine Comédie. Une épigraphe plus ou moins, en mauvais latin, et qui a été attribuée à Dante, ne me paraît pas pouvoir être de lui, les vers sont trop barbares. Les deux derniers sont encore, au moins pour le style, ce qu'il y a de mieux dans ce lieu funèbre :

Mio dador Dantes patrio esilio di sé,
 Quasi gran parer Florentin m'era anco.

Es respirerät eine melancholie andere, que Dante s'eddi
poco desolato; mais les quatre premiers sont delica-
tissimi, et je ne puis me résoudre à l'en serrer.

Le monument, dans son état actuel, porte l'empreinte
fautive du siècle dans lequel il a été reconstruit, comme
tout ce que les arts produisent alors. Cependant quand
l'artiste par la rue de Dante (strada di Dante) en pré-
sence de la presque coupole, quand le serviteur de la
commune vint ouvrir la grille du musée, quand je
faisais présence de la tombe où repose depuis cinq siècles
cet homme dont la vie fut si tourmentée, dont la mé-
moire est si grande, et dont je savais depuis plusieurs
mois la destinée à la trace de ses malheurs et de ses
vies, je ne vis plus les défauts de l'édifice, je ne vis que
la puissante illogie qui l'habite, et mon âme fut ab-
sorber tout entière par un sentiment de se confondant
l'émotion qu'on éprouve en contemplant la cécité
d'un vieil malheureux, et l'attendrissement qu'inspire
l'état mental par les reliques d'un martyr.

Au terme de ce voyage, que j'abandonne, il me faut
prendre congé de deux amis qui l'ont fait en partie
avec moi, et m'ont fourni une foule de directions et de
renseignements dont je ne saurais trop les remercier.
Combien d'indications utiles, d'observations ingénieuses
ne don-je pas à M. Capot, ancien professeur de droit
romain, qui voulait bien valider ses leçons, dans les-
quelles il répand sur les discussions parfois confuses de
la science allemande les clartés brillantes de l'esprit
italien, pour être le guide et le compagnon de mes
courses ! Je vous dois beaucoup aussi, Cappon, vous
dont les conseils les plus distingués ne prennent

le non qu'avec respect, vous à qui rien n'est étranger dans le passé comme rien n'est indifférent dans le présent; vous m'avez appris bien des choses sur Dante et sur l'histoire d'Italie que personne ne sait mieux que vous; vous m'avez appris surtout à connaître quels hommes renfermaient encore votre pays. J'éprouve le besoin de vous en rendre grâce publiquement, et ce n'est pas tout-à-fait entièrement de mon sujet; car, si votre nom, le plus populaire de l'histoire florentine, y brille surtout au x^e siècle, à l'époque de votre grand aïeul de patriotique mémoire, vous êtes, par l'âme et le caractère, un contemporain des Capriccioli et des Furinetti.

UNE COURSE
DANS L'ASIE MINEURE



UNE COURSE DANS L'ASIE MINEURE

LETTRE A M. SAINTE-BEUVE

MON CHER AMI,

Après le plaisir de voyager, le plus grand est de raconter ses voyages; mais le plaisir de celui qui raconte est rarement partagé par celui qui écoute ou qui lit. Aujourd'hui nul pays n'est nouveau, tout le monde a été partout, et il faut avoir autant de confiance que j'en ai dans votre amitié pour oser vous adresser le récit d'une course en Ionie et en Lydie. Je n'ai qu'une excuse : cette course dans un pays un peu moins connu que l'Italie et la Grèce m'a intéressé vivement; ce n'est pas une raison pour que mon récit intéresse les autres, mais c'en est une pour moi de chercher à communiquer à un ami le plaisir que j'ai éprouvé, et de ne pas lui dérober au part, comme disait Montaigne. Ayant ainsi fait la paix avec ma conscience, qui m'aurait un peu quand j'ai pris la plume pour écrire des impressions de voyage, je cède à la tentation, aux mauvais

exemples, et je commençai mon odyssée, qui ne sera pas longue, heureusement.

Ayant une quinzaine de jours devant nous, Jérôme et moi, nous formalâmes le projet d'aller de Sygryne à Éphèse, de passer jusqu'à Magnésie sur le Méandre, où les ruines du temple ionique de Diane offraient une localité passable à notre usage, grand amateur et vrai connaisseur en fait d'architectures helléniques, puis de gagner Sardes, où il y avait encore des chapiteaux ioniques à voir, et de revenir de Sardes à Sygryne. Ce voyage, qui n'était pas considérable, avait bien pour nous ses difficultés; nous ne trouvâmes personne à Sygryne qui fût allé directement de Magnésie à Sardes; les guides qui connaissaient le chemin étaient si rares et si malades; le seul que put nous procurer l'infatigable obligeance de M. le baron de Norant n'était jamais allé plus loin qu'Éphèse. Ce guide nous fut recommandé comme François, mais il n'avait de français que le nom, Marchand, comme le valet de chambre de Napoléon : du reste, une étrange figure qui tenait du juif, du Turc et du nègre; parlant fort bien le turc et le grec, mais le français très-pau. Parce nous lui de nous mettre en route avec ce singulier personnage et le postillon barbe Almet, qui, lui non plus, n'avait jamais entendu parler de Sardes. Nous voilà donc partis à la grâce de Dieu, pour faire une odyssée de heures dans un pays dont nous ne comprenons pas la langue, avec des guides qui ne connaissent pas le chemin.

Sur le cheval qui marche en tête de notre petite caravane est Almet, garçon d'une jolie figure, d'une égale d'humour insatiable, avec un certain air de

chaud, larc et le légers a toute ouverture d'un vrai musulman, le turban sur le côté de la tête, poignard et pistolet à la ceinture, et, en manière de bottes de postillon, de grands pantalons de laine brulée qui ne couvrent que le devant de la jambe et tombent sur le pied; il tient légèrement la bride du cheval qui porte les bagages. Nous sommes sur des montures d'ânes pauvres appartenant plutôt d'armes offensives, porte-espérail dont nous n'aurons pas à nous servir, mais qui font partie du costume de voyage et tiennent lieu de passe-port, je me trompe, nous avons un bonnuche, distribué par le pacha de Saryne (on nomme ainsi le kivan qui devient les autorités locales), et deux *révalérés*, avec nos signalements. Celui de Menné porte : *Cheval de souverain et gros du kas*. Comment pourrait-on méconnaître l'identité d'un voyageur avec deux caractéristiques? Enfin, bientôt derrière nous, bientôt sur nos flancs, bientôt au côté de postillon, trotte l'homme à cheval en veste noire et pantalons noir un peu blanchis par le frottement; le *fé* rouge sur la tête, les gaitres de cuir aux poignets, à la ceinture un couteau qui ne doit être redoutable qu'autant qu'il est attaché à nos reins : trop heureux quand je lui permets de coudre le ruban d'indienne suspendu au pommeau de ma selle! Il va et vient d'un air qu'il s'efforce de rendre sérieux, et, comme beaucoup de gens, il est d'autant plus dégoûté à faire l'important qu'il se sent plus inutile. Ainsi accoutrés, et la pluie menaçant, nous nous mettons en route. Nous traversons d'abord lentement les rues étroites et tortueuses de la ville de Saryne, après lesquelles nos rues de la Galt sont d'une largeur fort honnête; nous

embourbés quand dans ces rues, dont un grand nombre pourraient bien s'appeler des allées, nous traversions des files de chaumières, ce qui arriva sans cesse. Nous passâmes par le quartier fort, entre deux rangs de faucars assis ou accroupis devant les cases, et nous arrivâmes ainsi sur la hauteur qui domine la ville de Songhaï. Alors se releva sous l'usage fort, devant nous, saluamment : *Quandor, bon voyage ! et nous voilà partis.*

Le premier jour, nous fîmes huit milles à l'étonnement que nous causa la nouveauté de notre situation ; nous étions dans un pays entièrement inconnu, et, sauf deux ou trois points de notre route, nous n'avions aucune idée de ce que nous allions rencontrer. Ce furent d'abord quelques villages assez rattachés, égrenés de loin en loin par un peu de verdure. A notre gauche, de belles montagnes, presque point d'habitations ; de loin en loin, des Turcs voyageant comme nous à cheval et bien armés. Pour la première fois nous eûmes le plaisir de nous sentir en Orient, et ce plaisir était nouveau parce qu'il était nouveau ; mais bientôt qu'il s'est usé par la répétition des mêmes scènes, j'ai peine à comprendre le charme naïf d'un peu d'inquiétude que j'apportais à voir s'avancer ces hommes à figures basanes ou noires, qui passaient silencieusement en laissant tomber sur moi un impassible regard, et pour lesquels j'étais si complètement un étranger, plus qu'un étranger, un infidèle, presque un ennemi. J'eus les caparaches de chasseurs défilant lentement près de nous, ou dressant à l'horizon sur le ciel la silhouette de leurs longs cols et la ligne bizarre de leurs dos, à écouter le

son grise des chaquettes qu'ils balançaient en marchant d'un air à la fois majestueux et stupide, avec semblable à l'expression du visage des Circassiens. Du reste, une certaine tristesse d'imagination se mêlait à ce sentiment du lointain, de l'isolement et de la solitude.

Tout le soir, nous passions près des montagnes de Clares. Ce nom harmonieux me rappelait que ce pays, aujourd'hui bar, avait été grec; que cette terre, aujourd'hui presque abandonnée, avait été le théâtre d'une civilisation grecque. Le dieu de Clares voulait nous montrer que, si son temple était ruiné, ses fruits n'avaient rien perdu de leur splendeur, et il disparut derrière nous dans une atmosphère d'or, comme Apollo.

Dans toute l'Asie Mineure, de deux lieues en deux lieues, on trouve un café (Kafene). Ce mot produit un assez singulier effet dans ces solitudes. Ces cafés, qui tiennent lieu d'auberges, sont souvent des corps de garde. Quand on descend de cheval, les soldats du poste, au lieu de vous demander votre passe-port, vous apportent une petite tasse pleine d'un café excellent, très-chaud et sans sucre, avec une pipe allumée. On s'assoit sur une natte, on boit lentement ce café, on fume tranquillement cette pipe, puis on remonte à cheval, et on continue sa route.

De café en café et de pipe en pipe, nous arrivâmes vers la nuit à Tschald, petit village où nous devions coucher. Tschald est situé dans une plaine européenne et ouverte d'orient; Pêle, elle doit être fort malsaine. On nous avait beaucoup parlé du danger de passer une nuit à Éphèse, nous en avons passé trois

avec la malice accoutumée; mais je ne crois pas qu'il l'ait perdu d'en faire autant à Tourbali, et je conseille aux voyageurs qui visiteront Ephèse durant l'été de s'y rendre par les montagnes.

Tourbali était notre premier gîte, et ce début n'était rien d'encourageant. L'air du lieu était absent; nous ne pûmes loger dans sa maison; on nous donna une chambre qui servait habituellement de corps de garde.

À la maison d'une ruelle, sur laquelle nous plongeâmes nos yeux et nos conversations, nous fîmes par faire un lit assez tolérable. Plusieurs soldats du poste, parmi lesquels il y avait des noirs et quelques habitants de Tourbali, vinrent s'asseoir sur leurs talons et nous regarder en silence. Leur curiosité était d'autant plus décrite; m'ayant vu envelopper ma tête dans mon manteau, ils pensèrent que je voulais dormir, et une demi-heure ils se retirèrent sans bruit. Ce que j'ai vu des Chalcéens m'a donné l'idée d'une civilisation naturelle différente de la nôtre, mais qui ne manque point de tact et de délicatesse. Elle frappe d'instinct plus, qu'on est plus loinde l'abandon de ses hommes à toutes vicissitudes, toujours affables de prudence, de politesse, de tact.

Le dimanche les meilleurs fils du monde.

La matinée du lendemain nous suffit pour gagner la plaine d'Ephèse. Sur notre route, nous rencontrâmes deux de ces laïcs que les antiquaires prennent toujours, et nous traversâmes une zone antique. Du reste, rien de remarquable jusqu'à la montagne des Chèvres au pied de laquelle coule le Caïcus :

Prenez-vous donc les deux flûtes, vous,

dît Virgile ; — mais nous n'y touchons pas plus de cygne que M. de Châteaufort dans l'Europe. Le fleuve, avec droit, coule dans un lit argileux, et n'a ni de poésie que son nom. Le mont des Chèvres est bien nommé ; j'ai vu rarement une montagne si stérile. Le château en ruines qui le domine est impayable, et produit d'un bas l'effet le plus pittoresque. Il n'y a rien de pareil sur les bords du Rhin. Marchand, qui était toujours brülé en histoire tragique, nous avoua que cet endroit avait été le plus dangereux de la contrée : il est vrai qu'il nous en dit autant de cinq ou six autres localités. De reste, il paraît que le pays n'a pas toujours été aussi stér qu'il l'est maintenant. Une heure avant d'arriver à ce terrible mont des Chèvres, je demandai quel était le nom d'une charmerie locale que se trouvait sur notre route. — La fontaine du Sang, me répondit-on — Il est vrai qu'à une centaine de pas était le cœf du Bourreau.

Il ne reste de l'ancienne ville d'Éphèse que des ruines, et pas beaucoup plus de la ville barbare d'As-Soluk, bâtie sur une montagne en face d'Éphèse. Nous nous baignâmes dans une des ruines qui couronnent le petit lac sur lequel As-Soluk, considérable autrefois, a été réduite. Derrière notre porte était une mosquée abandonnée qu'entouraient de beaux arbres ; on y voyait quelques jardins, une petite fontaine, et, à côté de cette fontaine, une espèce de plate-forme peu élevée, réservée pour la prière et l'arrivée du sultan de la Région. De vieux musulmans assis sur des tapisseries, et rêvant

leurs ardeurs en se dirigeant vers le sainte Kaaba. C'étaient ordinairement des vieillards qui se livraient à ces pratiques religieuses; en général, il nous a semblé que la loi n'était pas très-connue chez le grand nombre. Nous n'avons presque jamais surpris le plus léger mouvement de dissémination. On nous a assuré que si le jeune du manékan s'observait extérieurement, par crainte de l'antarkité, disposé à punir le scandale, il ne s'en contentait pas même secrètement beaucoup d'infractious au rigoureux principe qui défend, durant tout un mois, de manger, de boire ou de fumer entre le lever et le coucher du soleil. Pour Ahmet, je ne lui ai jamais vu faire sa prière; il était trop jeune-Turque pour obéir scrupuleusement aux préceptes de la loi. Le ruzman allait commencer; nous lui demandâmes s'il comptait l'observer.—Quand vient le ruzman, répondit-il, je ferme les portes et les fenêtres de ma maison pour l'empêcher d'entrer.—Il plaisantait même, de moitié avec le glorieux Marchand, les mensurations plus rigides, et crut-on par conséquent prendre avec bien le plaisanterie. Il n'hésitait jamais à boire autant de notre rhum que nous voulions bien lui en donner. Quelque mon compagnon de voyage ait soin de lui représenter quel chapitre il causait à Mahomet, il s'en levait comble, faisant un geste pour exprimer son indifférence et celle du prophète, et ne cessant d'autre chose que de se rien laisser au fond du verre. Dans les petites choses comme dans les grandes, dans l'irréligion subtile comme d'Ahmet comme dans l'aspect débauché de Constantinople, on voit en Turquie cette grande vérité: l'islamisme s'effrite et les Turcs s'en vont.

Rien n'est debout du plus célèbre monument d'Éphèse, du fameux temple de Diane; il est même fort difficile de se faire une idée du lieu qu'il occupait. Tous les débris subsistants sont évidemment d'une époque postérieure, de l'époque romaine; mais ces débris sont très-importants. La ville antique, bâtie sur les pentes du mont Préné, d'un côté descendait dans une vallée étroite entre le mont Préné et le mont Coroneus, et de l'autre s'élevait dans une plaine magnifique, embellie par deux demi-cercles de belles montagnes qui s'élevaient et baignaient sous la mer. Éphèse tenait son front de ce côté; l'acropole était située sur le mont Préné. De là, la plaine marécageuse et verdoyante que termine la ligne noire de la mer se dirigeait dans sa magnificence traquée. La nature de la végétation, les troupeaux qui paissent dans les hautes herbes, la grandeur des ruines, l'obscurité, la solitude, le silence, rappellent la campagne de Rome; plus loin, quelques ruines racontent encore à ce rapprochement involontaire. Ici on ne trouve point de ces détails élégants d'architecture qui appartiennent à la belle époque grecque. C'est un autre âge de ruines, c'est l'âge de ces vastes cités qui, après le siècle de la perfection, eurent un temps de prospérité, de richesse, de grandeur, de ces cités à la fois grecques, romaines et orientales, dans lesquelles la beauté même de l'art hellénique était dissoute sous le grandiose oriental et sous le génie colossal de l'Orient. Elles représentaient le second âge de la civilisation grecque, telle que l'avait faite Alexandre en unissant l'Asie et l'Europe, le génie d'Athènes et celui de Babylone. Il y a ici quelque chose de Babilon et de Palmyre.

Cet âge de l'artion paléonante rappelle aussi le christianisme, dont les chartes sortirent de ce climat. Les écrivains chrétiens sont les plus grands écrivains d'Éphèse. Ils ont donné la majesté et la noblesse de ces lieux. Selon la tradition des premiers siècles, saint Jean l'Évangéliste, le grand maître d'Éphèse, comme l'appelaient l'évêque Polycrète, mourut dans cette ville, qui était un des sept fleuves mentionnés par l'Apocalypse, et on y montrait la sépulture du disciple bien-aimé. Aujourd'hui, dans les flancs du mont Pion, s'ouvrent deux grottes formidables. Quand on s'engouffre dans leurs profondeurs, quand on lève les yeux sur les rocs noirs et purs qu'éclaire à demi une lueur mystérieuse, quand on remonte à la lumière par une petite escarpée, à travers ces masses qui semblent avoir été entassées précipitamment par un cataclysme subitement interrompu, on se laisse aller à croire que l'Église de la maison habite le creux du rocher et à ce, dans ces antres vraiment apocalyptiques, on a vu peut-être des terribles révélations de Pétrone.

Je ne vous fera point une description détaillée des ruines d'Éphèse, car elles sont plus en état que moi de le tenter; mais je voudrais vous donner une idée de leur nombre, de leur étendue et de leur effet poétique.

Ces ruines se composent de vastes monuments, les uns formés d'unconnet blocs de pierre ou de marbre, les autres construits partie en marbre et partie en briques. N'importe une fissure rompre le singulier caractère de cette architecture à la fois coquette et barbare, qui semble l'œuvre d'un artiste grec travaillant pour un Romain. La place de plusieurs temples est clairement

indiquée par de nombreux fragments de colonnes, de frises, d'architraves; sur la mosaïque sont creusés plusieurs tombeaux, dans l'un desquels peut s'être passée la consécration arénaire de la matrone d'Éphèse. Le style est parfaitement reconnaissable. Dans ce style, à la tombée du jour, tandis que nous croquions le cri des loups et le trépidement des chèvres, nous eûmes soudain le coup de soleil qui annonçait l'ouverture du ravin; un autre mélange d'irresistibles dangers ! Une porte en marbre qui conduisit au style est formée de débris plus anciens : l'un d'eux est un bas-relief funéraire représentant un guerrier à cheval, et un serpent enroulé autour d'un arbre comme Salin dans les loges de Raphaël et à la chapelle Sixtine ; d'autres portent des inscriptions grecques et latines. On y voit déjà les précedes de la barbarie par un style naïf et barbare. La thalysse, isolée à la montagne, regardait la plaine. Quelques gradins subsistent encore; les deux culminaires par lesquelles le sanctuaire touchait aux gradins sont également conservés. Sous l'une d'elles est une construction cyclopéenne, resté d'un âge beaucoup plus ancien, avec une porte semblable à celle du sanctuaire de Tyrénos. Tandis que nous contemplions d'un bas l'enceinte du théâtre, il était rempli par un troupeau de chèvres noires, un petit aboyer très effilé venait par un défilé, une linéaire volée de corbeilles d'orvet de longe circula dans les airs. Vers la montagne, le ciel était pluvieux et grisâtre, et d'un éclatant noir du côté de la mer. Sur des rangs entiers passaient des nuages blancs comme des spectres; par moments, une lueur claire et pâle illuminait les ruines noyées, les

cimes sévères, la plaine déserte. Je n'ai rien vu de plus sublime, la campagne romaine elle-même ne m'a jamais paru plus grande et plus triste.

En regard des ruines de la ville antique d'Éphèse sont les ruines de la ville moderne d'Au-Salak; elles complètent l'effet scénographique du paysage. J'en ai longtemps sur la montagne en face cette ville, j'ai vu de mosques en mosques; j'en ai vu par le toit dans des hautes cheminées; je poursuivais ensuite l'ensemble du château-fort, et je voyais à travers une porte de cette enceinte la campagne d'Éphèse et la mer. Au milieu de cette mer qui m'environnait, j'admirais la vigueur de la végétation orientale. Un figuier de quatre brasses, qui pouvait porter cinquante cailliers, avait été mis sur champ par quelques-uns de ces cultivateurs de sol fréquentes dans l'Asie Mineure. Un figuier ainsi planté se racine entre les briques verticales, et ces racines étaient allées chercher la terre à une distance de plus de six pieds. Enfin, j'arrivai à une assez grande mosquée construite en maçonnerie noire et blanche comme la cathédrale de Pise. Les chambranles des fenêtres étaient travaillées à jour dans le goût moderne. À l'intérieur s'élevaient de magnifiques colonnes de granit africain, semblables à celles que j'avais vues gardées dans les ruines de la plaine. L'une d'elles avait conservé ses chapiteaux corinthiens; les autres s'enfonçaient à leurs cimes d'ornements qui produisent avec grâce comme des effluents. Sur le sol se voyaient encore les traces d'un pavé en faïence blanche, et sur les murs ou recouvert d'arabes. Les mosquées de Constantinople, toutes plus modernes (je ne parle pas de celles qui ont été des

églises, comme Sainte-Sophie), sont en général beaucoup plus grandes, mais n'ont paru bien inférieures par le style à la mosquée deserte d'An-Sol et.

Après deux jours passés à Ephèse, nous partîmes pour Hagiaïe ou le Mœandre. Nous nous étions pourvus d'un guide supplémentaire; ce n'était cependant pas un homme du pays, et à Ephèse nous étions plus voisins de notre patrie que lui de la sienne. Il avait un nom grec, Calogeros, et on nous le donna pour Grec, nous le supposant avec beaucoup de difficulté dans cette langue. Nous lui demandâmes où il était né; il nous répondit que son père appartenait aux Anglais. Nous pouvions mal entendre; enfin il prononça le mot de *Peshawar*. Il venait en effet de Peshawar, dans le voisinage du Thibet. Comment un Grec était-il au pied de l'Himalaya? Je songai à ces médailles grecques trouvées dans la Bactriane et qui attestaient la pénétrance de la civilisation hellénique par les échanges de l'Asie par Alexandre. Calogeros me faisait l'effet d'une de ces médailles. Cependant je ne pense point qu'il ait l'honneur de descendre d'un Macédonien de la phalange, et j'imagine qu'il lui plutôt partie de quelques-unes de ces populations nomades qui de bonne heure portèrent le christianisme aux frontières de l'Inde.

Avec ce guide vers d'un peu loin, nous nous adressâmes vers Inch-Bour, où sont les ruines de Magnesia. Le chemin est très-pittoresque et suit en général des gorges basses, à l'extrémité desquelles on débouche dans la plaine du Mœandre. Le Mœandre n'est point infidèle à son nom, et, vu d'une hauteur, semble

un ruban d'acier que le vent ferait onduler sur la vallée. Grâce à ces ondulations du fleuve, la plaine est un rempart; nous la traversons à cheval; il est impossible de la traverser à pied, à moins d'enfoncer dans la boue jusqu'aux genoux, ce qui devait m'arriver plus tard. Même après celle d'Éphèse, les ruines de Marmérie sont imposantes et ont cet avantage qu'on les confondrait tout d'abord dans leur ensemble. La situation de Magnésie n'était pas moins belle; de même elle s'adossait à une montagne. On voit parfaitement la ligne des murs, et l'on peut se faire une idée très-exacte de l'effet imposant que devait produire la cité grecque, ayant à ses pieds la plaine alors cultivée du Méandre, et en face, non pas la mer comme à Éphèse, mais un horizon d'admirables montagnes, les vivait dans son opulent soil ce Théonastocle, qui, à travers les manèges de l'histoire grecque pour le vainqueur de Salamine, ne paraît avoir eu avec Xerxès, avant la bataille, des relations un peu suspectes, dont il se fit plus tard un titre auprès de lui. C'est ici qu'après avoir rempli pendant une trentaine d'années le rôle de successeur et de frère du grand roi, il mourut volontairement pour ne pas combattre les Grecs. Les méfaits du monarque perse et les dignités du peuple athénien, pas plus que les vœux du Lézé, qu'on passe avant d'arriver à Magnésie, n'avaient donc pu dévier du cœur de ce brave l'amour de la patrie. C'est encore aujourd'hui le meilleur sentiment que j'aie trouvé chez ses compatriotes; j'ai rapporté de mon voyage la conviction qu'il y a en Grèce un si noble amour du pays, un tel sentiment de nationalité; avec cela et le désir ardent de l'instruction, qui est un

autre trait du caractère grec, au point remarquablement étendu beaucoup de l'avant.

Il n'y a dans la plaine de Rhodèse ni ville, ni village, ni hameau, pas même un café. Le seul monument moderne est une petite église qui a été changée en casernade. Ce lieu n'est habité que par des nomades, qui placent leurs tentes sur les croupes inférieures des montagnes, et font paître leurs troupeaux dans la plaine. Les uns sont des Turcomans comme ceux que nous avons rencontrés le jour où nous étions qu'à Smyrne, et que nous devions traverser dans toutes les plaines jusqu'à notre retour. Ces Turcomans ont des tentes noires formant un cercle long et présentant à peu près la configuration d'une cabane. Les autres sont des Tartares (Tatars), dont les tentes, différentes de celles des Turcomans, sont grises et de forme circulaire. Se voyant mal gêner à une heure du matin, il nous prit envie de demander, pour une nuit, l'hospitalité aux Tartares. Nous fîmes part de notre projet à Mardani, qui fut consterné. « Quoi ! vous disoit-il, vous voulez coucher chez ces gens-là ? mais ce ne sont point des Turcs, ce sont des Tartares : ils ne croient pas à Mahomet, mais à Ali ! » Trop bon chrétien pour être tout schismatique par bonheur que Mardani possédait par ses Tartares, nous persistâmes dans notre résolution, et lui dîmes de nous suivre pour nous servir d'interprète. Il le fit très à contre-cœur. La scène était à deux pas ; la petite horde, composée d'une vingtaine de personnes, était assise au-dessus de nous sur la pente de la montagne ; à notre approche, on fit retirer les femmes, et nous nous trouvâmes en face du chef, vieillard à belle et

beaucoup de figures. Parmi les autres bestiaux de la famille, quelques-uns portaient la marque de leur origine tartare, surtout dans l'oblique des yeux; plusieurs avaient de grands froids-drêfs sur leurs poitrans, comme par coutumes. De mon côté, je mettais en évidence mes formidables pistolets de poche. Ainsi sur nos guides des deux parts, nous nous étions des signes d'amitié, et, pour calmer la conversation, nous demandâmes à ces braves gens de nous vendre un agneau; ils n'avaient que des chèvres. Nous leur exposâmes notre proposition, qui ne fut point agréée, probablement à cause des femmes; car les Tartares, tels que sectateurs d'Ali, n'ont nul besoin de leurs vaches, et ne pourraient consentir à donner l'hospitalité dans leur harem. Leur réponse faite, nous nous séparâmes en leur bonne intelligence, résolus à aller chercher le soir, dans le village le plus prochain, un gîte plus confortable que la tente des Tartares, mais moins poétique.

Nous commençâmes à parcourir et à examiner les ruines de Sagartie; les plus intéressantes sont celles du temple d'Artémis Leucophrasé, ce qui veut dire, selon Arrien, Diane aux sourcils blancs. Mais, je ne puis encore que les Grecs, toujours si soupçonneux d'effacer le laid et le barbare, n'ont jamais représenté une déesse avec des sourcils blancs; il faut sans doute traduire : un front blanc. Un passage de Strabon me confirme dans cette pensée. Il nous apprend (liv. XIII) que l'île de Ténédos a porté le nom de Leucophrasé. Or, on peut, à la rigueur, avoir donné un front à une île, mais des sourcils, difficilement. Dans la ville actuelle, de Strabon (liv. XIV, § 48), est le temple d'Artémis Leuco-

phara. Pour la grandeur de l'édifice et pour le nombre des offrandes, il le cède à celui d'Éphèse ; mais, pour l'harmonie et la beauté de l'architecture, il lui est bien supérieur : il surpasse en grandeur tous les temples de l'Asie, deux exceptés, celui d'Éphèse et celui de Bédyme.

De ce temple, il ne reste pas une colonne debout, mais les fragments sont considérables, et d'un grand intérêt. Sur des parties de la frise lui a conservées, on voit des combats de guerriers et d'animaux. Les fûts de colonnes, les vestibules, les chapiteaux, offrent des détails curieux ; il n'est pas deux de ces colonnes qui soient semblables ; les bases, les chapiteaux ont des ornemens différents. Ces ruines sont impitoyées. On compte facilement combien il est utile d'étudier l'histoire de l'architecture sous ce rapport.

Le temple est renfermé dans une muraille enclosée dont la destination n'est pas facile à deviner et qui est assise sur une enceinte assez considérable. Dans celle-ci, on voit des espèces de vallées et d'arcades fort singulières. Si l'on sort de la grande enceinte, on trouve la place et la forme du théâtre, qui s'appuyait au mont Thoria, comme celui d'Éphèse au mont Prius, le stade longant le théâtre, et une foule de tombes ; un monument isolé s'élève dans la plaine, au milieu des ruines ; un autre monument est construit avec d'énormes pierres sur deux rangs.

Tout cet ensemble de débris, dans une position solitaire, est d'un très-grand aspect. Il est malheureux que l'ignorance répande une ténue gêne sur le spectacle des monuments. Dans ces plaines fertiles et mondes, on

regrette l'archaïsme solitaire de l'Asieque, qui laisse au marcheur sa blancheur, on lui donne cette belle teinte dorée qu'on admire au Parthénon. Du reste, on retrouve en la merveilleuse façade de l'Alaïque, cette transparence incroyable de l'air, ces petites violettes et roses qui, au coucher du soleil, enluminent les contours de l'Hymette et du Pentelique. Les ruines et la nature rappellent également que l'Attique est sous d'Athènes. Mais, dans l'art, Athènes a fait le pas décisif par lequel on arrive du bien-beau au parfait. Athènes est le pays romain perfectionné, comme Sparte fut l'imagination du génie dorien.

Nous allâmes coucher dans un village grec où nous fûmes mieux logés que nous ne l'avions été jusqu'alors. Cette fois nous avions un café à notre disposition. Notre chambre à coucher était l'après-midi d'estivale qu'on trouve dans tous les coins de l'Orient, et sur laquelle on s'étend ou on s'accroque pour fumer la pipe ou le targaïla. Nous étions là comme les indiens sur leurs nia-nia ou du gaulaire, et le portier ne nous regardait point. Une partie de la population regardait avec beaucoup de curiosité les Français dans leurs bottes ou se lever les mains. Cette population était grecque, c'est-à-dire chrétienne ; mais, par là même que la composition, bien peu connaissent un autre idiomé que le leur. Il en est souvent ainsi dans le pays que nous avons parcouru, et, quand ces Grecs d'Asie veulent parler leur langue, ils prononcent des mots barbares. Ce qu'on pourrait appeler le dialecte usuel moderne n'a rien, je vous jure, de la suavité du langage d'Hérodoïte.

Pour aller à Sardes, il fallut passer de nouveau par

Éphèse, mais nous n'enlûmes point sujet de nous en repentir. Le chemin, qui nous avait plu par un temps assez froid, parcoure de nouveau par un temps admirable, nous enchaîna, surtout vers la fin; nous descendîmes à pied une pente escarpée de la route, revêlée plus difficile encore au pas des chèvres par un reste de givre en très-mauvais état; nous rencontrâmes le fil d'un torrent avec lequel la route se confondait. Rien de plus frais, de plus délicieux que cette route perdue dans un ruisseau sous d'impénétrables ombrages; un peu plus loin, dans un endroit où elle côtoyait le courant d'eau, qui serpentait ici à une certaine profondeur, nous aperçûmes tout à coup dans les airs, jeta d'une montagne à l'autre, se détachant sur la verdure et se dessinant sur le ciel, un aqueduc romain à deux étages ressemblant en petit au pont du Gard, et assez gracieux que celui-ci est sublime. Au-dessus des premières arcades est une inscription assez longue, en partie grecque et en partie latine, par laquelle on apprend que Gaius Scribanius, fils de Publius, de la gens Quinctia (pour Quintus), a élevé à ses frais ce monument, et l'a dédié à la déesse d'Éphèse et à l'empereur Tibère.

Mon compagnon de voyage parut à la fin assez content de point en grimpant sur les pentes de la montagne et même dans les arbres. Avec perche, il se dacha l'inscription, puis il descendit pour prendre un croquis de ce charmant point de vue. Pendant ce temps, assis sur une pierre, je ne me lassai pas de contempler le paysage. Quand on a un peu voyagé, on ne s'émotive pas pour le premier et le veau, on devient difficile en fait de pittoresque. Mais ici tout était ravissant. La vue était

admirablement encaissée. Par-dessous l'arche du milieu, on aperçoit la montagne d'Éphèse dans une brume violette, et au-dessus des deux arcs voûtés qui s'élèvent à notre gauche et à notre droite l'air velouté d'un vrai ciel d'Écosse; une lumière dorée se glisse silencieusement à travers les branches des palmiers, des myrtes, des lauriers, des caroubiers, et vient éclairer les cirques supérieurs de l'apadane, dont le pied plongeait dans l'Forêt. Tout était assorti dans une délicieuse harmonie. De pareils spectacles sont les meilleurs commentaires de la poésie antique. L'impression que je recevais dans cette gorge perdue entre l'Ébène et l'Agave, c'était l'impression que provoquent, quand on a su les goûter, les chefs-d'œuvre de cette poésie dont on ne peut avoir un sentiment complet que sous le ciel qui l'a inspirée : cette poésie parait alors la patrie naturelle de l'imagination, qui n'en veut plus sortir et devient presque insensible à tout autre genre de beauté. Mais, après avoir goûté le miel, « on ne pouvait plus sortir du pays qui produisait ce fruit doux comme du miel, mais on voulait s'en nourrir éternellement, oubliant du retour. »

— Parlez pour ce grec, mais depuis trois mois je vis avec Homère et avec les autres grands poètes qui ont écrit dans

Ce langage simple aux douces sonorités,
Le plus beau qui soit né sur les lèvres humaines,

et je les retrouve partout, dans la nature qu'ils ont peinte, dans les monuments qu'une inspiration analogue à leur inspiration a créés, enfin dans mille

détails de mœurs et de costumes qui se sont conservés jusqu'à nous. Je parlais, j'inspire, plus au long quelque jour de ces rapports que j'étale constamment sur place. Pour aujourd'hui, je me borne à une profession de ma foi artistique au beau, tel que les Grecs l'ont comprise et rendu. J'en ai fait avec le moyen âge. J'en suis à la reconnaissance; et qui pourrait contempler la beauté parlante sans l'admirer? Ne pensez-vous pas certain, moi, mon ami? Vous, critique si délicatement inspiré, vous qui pourriez d'un jet si rapide et si lumineux tracer les conceptions de l'esprit, tous les arcanes de la sensibilité, tous les détours de l'imagination et du cœur, je vous ai vu vous égarer toujours plus de la beauté grecque, remonter à Homère, de Rameau et d'André Chénier, qui après tout étaient de la famille. Certes, mon honorable ami. Cette antiquité, que souvent des interprétations si fautes ont si lourdement travestie, livrera ses mystes ingénieuses et légères, ses richesses les plus cachées, ses perles les plus exigües. L'antiquité peut se mépriser, rapprochée de ce qui a été conçu hors d'elle, mais dans un esprit sensible au sien. Vous l'avez bien montré naguère en retraçant si fidèlement dans *Electra* la scène finale de *Columba*.

Félicie, je crois, en estant devant le pont romain, sur la route de Nagesse à Ephèse, quand l'enfoussement du val d'Angeot m'a surpris; je reviens à ce lieu bien. Avant de le quitter, je vous décrirais bien le fil du torrent, dans lequel je descends à travers des touffes de peupliers et des hautes de trente pieds, pour en y passer sous des valées de plantes; mais j'aime mieux vous rappeler ce que ce ruisseau merveilleux me racontait en me-

meure, la ravissante peinture de l'Émoussé-dan l'Ériérouien, Citer Chalonahériand, c'est presque merveilleux, c'est être du moins celui des poètes modernes qui a le plus facilité de cet art de caractériser les scènes de la nature par un trait simple, précis et grand.

Tandis que nous étions plongés dans ces délicieuses contemplations, il parut que nous fussions perdus de courage, certes bien sans nous en douter. Quand nous arrivâmes à Éphèse, vers le commencement de la nuit, nous apprîmes que Marchand, à qui nous avions fait prendre les devants avec Albert et les chevaux, dans la double intention de trouver notre place préparée et de jouir de la solitude, que Marchand nous avait vue en fréquentant venir, malgré ses remontrances, dans un endroit qui était, comme lui d'autres, le plus dangereux. Il en avait donc été venu cette chose pour qu'il lui prît à nous sauver, et, selon lui, le poste avait été frappé de surprise par la hâte avec de qui l'événement ainsi par la route, et parait d'admiration pour leur vaillance. Nous ne méritons certainement guère d'insister ce dernier seulement, car nous n'avions vu passer personne, et nous n'avions pas songé au malin aux voleurs.

Ici se présentait la grande difficulté du voyage : gagner Sardes directement et sans retourner à Éphèse, en contournant le Tmolus, que nous n'avions pas le temps de leurrer, comme font ordinairement les voyageurs. Cette difficulté s'était apaisée pendant notre séjour à Éphèse. Marchand, toujours fidèle à son système de prudence, avait pour principe de n'apprendre à personne où nous allions, et nous recommandait d'en faire

autant. Il était tout fier d'avoir imaginé de répondre aux questions qu'on lui adressait sur le but de notre voyage, que nous faisions venir à notre aise le pacha d'Aléa, et il ajoutait gravement : « Il ne faut jamais dire la vérité. » Il paraît cependant qu'il avait sué à cette méthode, qui nous eût difficilement procuré les renseignements dont nous avions besoin; car lui et Ahmed étaient parvenus à savoir qu'il fallait, pour aller à Bart (Sardis), passer par Tarch, Rodra, Berghar, et s'étaient bien indiqué le chemin de la première de ces trois villes.

Ainsi renseignés, nous nous adressâmes vers Tarch, en remontant le lit du Gôlzer. Nous commencâmes par nous égarer; un Turcoman nous conduisit dans notre route. Cet homme, qui vivait sous une misérable tente de bœuf, avait l'air le plus simple, le plus noble, je dirais presque le plus distingué. Du reste, le dialecte naturel des nomades est l'apérage des Orientaux; dans les villes turques, on s'entend peut-être un peu, on jure même, on chante beaucoup qu'on entend dans les villages. On ne voit jamais de disputes. Le portefaix a dans l'intention de la voir, dans le geste, une singulière douceur et un grand calme. Aussi les relations rapides qu'entraîne la disposition de produire-elles point ces contrastes choquants entre les mœurs et la situation qui frapperaient ailleurs. En Turquie, un homme est bachelier : un jour le sultan l'ordonne égarier, trouve sa voie agréable, et le fait maître de la maison. Le maître n'a rien à changer aux mœurs du bachelier.

Nous avions dans Ahmed, notre portefaix, une preuve frappante de ce que j'avance. Ahmed était un garçon

invo-ignoran, ne connaissant que ses chevaux. En Europe, il eût été un grosier marchand. En Israël Abner avait tout naturellement l'aplomb sans rudesse, l'air posé et mesuré d'un jeune homme de bonne maison de Paris. Jamais sa voix ne s'élevait d'un quart de ton au-dessus du diapason ordinaire; jamais il ne montrait sa hauteur ni turbulence. Un jour, son cheval s'abêta sous lui; Abner ne s'empêcha point, il se dégage doucement, relève sa monture, lui lance de vigoureux coups de crosse, sans sortir de son calme, et se contenta de lui adresser du bout des lèvres et en gausseyant l'épique reproche qui a passé dans la langue turque : *Kerâh*.

Après avoir vigoureusement treillé pendant six heures, nous nous arrêlâmes auprès d'une source pour boire une tasse de café et fumer un narguilé. En remontrant à cheval, je découvris tout à coup les murailles d'une ville. C'était Jérich. La Fontaine, après avoir lu Baruch, disait à tout le monde : « Avez-vous lu Baruch ? » Et moi je suis tenté de dire à tous ceux qui sont venus dans cette partie de l'Orient : « Avez-vous vu Jérich ? » Peu de personnes ont eu cet avantage, parce que Jérich est en dehors de la route que l'on suit ordinairement. Mais, dans les voyages comme dans les arts, on gagne presque toujours à s'écarter du grand chemin. Pour avoir rapidement percité à nous rendre en ligne droite d'Éphèse à Saros, nous avons eu le spectacle d'une ville parement turque, spectacle que ni Smyrne, ni surtout Constantinople, ne nous ont donné. De plus, cette ville est dans une situation admirable; bâtie en amphithéâtre sur la pente d'une montagne,

comme le furent dans leur temps Ephèse et Magnésie, à ses pieds s'étend une plaine parfaitement cultivée, en face s'élève la magnifique chaine du Taurus, derrière lequel se trouve Seld et la Lybie. Le Taurus, repart de la Lybie, comme del Éthiopie avec une chaîne jussive; sur cette chaîne, si majestueuse à contempler, nous voyions un véritable mur, et nous nous demandions avec un peu d'inquiétude par où il serait possible de le franchir.

Tirh compte environ trente mille habitants; les deux tiers d'entre eux sont Turcs, le reste est composé d'Arméniens, de Juifs, et surtout de Grecs. La ville et les environs ont un air d'aisance et de prospérité que nous surprit. Si toutes les provinces de l'empire turc étaient dans un état aussi florissant, les ressources de cet empire seraient plus considérables, et l'avenir de ses finances moins menaçant; mais, d'après tout ce qu'on nous a dit et ce que nous avons pu voir depuis, il est clair que notre bonne étoile nous avait conduits dans une des parties les plus riches comme les plus belles de l'Asie Mineure. Une des principales sources de l'opulence de Tirh est le commerce des soies, dont elle exporte chaque année pour plusieurs millions. Ce sont les vignobles du Taurus dont parle Ovide : *Præter Tigris*.

Autour de Tirh, une véritable ruche remplie de milliers d'abeilles que nous avons suivies depuis Ephèse. Des champs cultivés, des vergers, des maisons de campagne, annonçaient une ville de quelque importance. Nous allâmes aux premières maisons de Tirh à une heure extrêmement favorable. Le soleil, peu du

se cacher derrière nous, lorsqu'il de la plus vive lumière un ensemble richement de motifs blanchissants parus les cyprès, de nuances diversément colorées, semblaient naitre de leurs jardins sur le flanc verdoyant de la montagne et dans la fertile plaine qui s'étendait au loin. Toutes les figures étaient fortement caractérisées, tous les costumes étaient pittoresques, et resplendissaient dans une atmosphère lumineuse. Le chef de la police, homme de mauvaise mine qui portait presque tout ignoble sur sa tête du majestueux turban, nous indiqua un lieu, espèce d'embrasement, placé dans une situation remarquable, tout neuf, très-propre, et dans lequel nous trouvâmes des diurnes et des types. Toutes les caractéristiques donnaient sur une grande galerie ouverte, semblables à ce que les Italiens nomment une loggia. Nous n'étions pas les antiques de Raphaël, mais l'horizon qui s'offrait à nous ne le cède pas à celui que l'on contemple des loges du Vatican. A peine installés, nous continuâmes bien vite pour profiter des dernières clartés du jour, et copier une inscription que nous avions aperçue sur un lambeau romain converti en fontaine. Il va sans dire que notre opération archéologique s'exécute au milieu d'un public nombreux et attentif; les figures brunes et noires s'arrangent, se penchent autour de nous avec étonnement et curiosité. En général, cet autre sentiment ne se réfère à ceux-là; une vieille femme seule nous prouve que la haine et la crainte des Français, nos soldats, n'étaient pas encore une tradition universellement perdue. Nous la vîmes s'avancer avec quelque précaution, s'arrêter d'une pierre, non pour la lancer contre nous, mais à tout hasard, comme d'un

instrument de défense, ainsi que nous le faisons nous-mêmes quand nous avons à passer devant les chiens très-indisciplinés de l'Orient. La bonne femme, ainsi armée et parée, s'arrange vers le groupe qui nous entourait, vint y poser un garçon d'environ seize ans, et l'emmena jusqu'à sa maison, qui était près de là, lui parlant d'un air fort irrité et accompagnant même ses remontrances rustecelles de quelques lapon bien appliquées. Le jeune homme, un peu espié fort, eut le culot et se retournait vers les belles curieuses; mais la mère s'acharnait pas relâche. Il me semblait voir une nourrice entrainer et battre un enfant qui se serait trop approché d'un animal domestique, et se serait trop esbaï à le regarder.

Nous nous hâtâmes d'aller dans les rues les plus animées pour du moment où l'on rompt le jeûne rigoureux du Ramadan. A ce moment, qu'annonce un coup de canon, les cafés se remplissent de fidèles musulmans, qui ont alors pendant un mois le plaisir de se délasser tous les jours. Nous prîmes gravement notre place au milieu d'une foule barbuë et calée, qui savourait la douceur du café et de la fumée du tabac d'Orient; nous figurâmes longtemps dans un groupe de Turcs accroupis sur la même natte, et faisant comme l'a poétiquement dit M. de Lamartine,

... Harmoniser l'âme à la face du soleil.

La nuit était belle, une nuit d'été; tous les musulmans élevaient dans l'ombre leurs illuminations aériennes et se hâtaient de descendre à ce que nous entourait la clarté fantastique d'un chapitre des *Alf* et une *Najm*.

Le lendemain, couchés sur les divans placés devant nos fenêtres, nous consacraient la nuit à nous faire notre *leef*. Vous ne savez peut-être pas, mon ami, ce que désigne ce mot intraduisible dans les langues de l'Europe. Le *par-niente* des Italiens n'en est que l'ombre; il ne suffit pas de ne point agir, il faut être pénétré d'abandonnement du sentiment de son inaction : c'est quelque chose d'élyséen comme le vertige des lacs bernoises; c'est le bonheur de se sentir ne rien faire, je dirais presque de se sentir ne pas être.

Après quelques heures consacrées à cette importante occupation, nous allâmes parcourir le bazar. Nous y rencontrâmes un marchand grec qui nous offrit de nous conduire chez lui pour nous montrer des antiquités. Ces antiquités étaient deux énormes statues dorées et des oris d'un style impétuel, et quelques médailles sans valeur. Ce qui était plus intéressant pour nous que les diadèmes et les médailles, c'était de nous trouver dans l'intérieur de ce Grec. Sa belle jeune femme restait debout, suivant l'usage d'Orient, tandis que nous étions assis à côté de lui sur le divan. Elle nous apporta le café, les condiments, pendant qu'un vigoureux petit garçon de quatre ans, dont la volonte semblait épuisée, s'obstinait, malgré les remontrances paternelles, à se lever et à porter les énormes diners, qui vingt fois faisaient sur le point de lui glisser ou de lui couler les pieds. Voyant le soleil balayer à l'horizon, nous nous hâtâmes de gagner les hauteurs qui dominent la ville, pour jouir d'un beau coucher du soleil de plus. Ces hauteurs verdoyantes ne ressemblaient celles de Capo di Monte, au-dessus de Naples. Nous n'y arrivâmes pas sans nous

être perdus dans les rues étroites et tortueuses qui y conduisent, et sans être entrés dans ces lieux, par exemple, dans des maisons lorsque des hommes poussaient des cris aigus et nous adressaient par la fenêtre, d'un ton fort aigre, des reproches probablement très-justes, et que nos intentions étaient loin de mériter.

Enfin nous échappâmes à ce labyrinthe, et la ville nous apparut dans une toute rose, tandis que le golfe du Taurus s'enveloppait de brumes sombres et effrayantes. Pendant que Hermès prenait un croquis de ce panorama sublime, un officier turc qu'il pensait s'arrêter, et m'adressa quelques paroles dans lesquelles je ne pus distinguer que le mot capitaine, à cause de mon ruban rouge, et *Kaplan*. Probablement il nous venait pour des ingénieurs russes occupés à lever le plan du pays. La Russie est une préoccupation et une occupation perpétuelle pour tous les Turcs depuis de quelque prévoyance.

Après avoir vu le matin l'intérieur d'un simple rajâ, nous devions, dans la soirée, voir l'intérieur de la première caravane turque du pays. Un des chevaux que nous avions loués à Samsat, et qui au moment du départ était évidemment hors d'état de faire le voyage, se trouvait maintenant tout à fait incapable de marcher. Nous voulions obtenir du gouverneur une attention qui témoignât de cette incapacité, pour nous en servir, à notre retour, contre le loueur de cheval qui nous avait trompés. Dans ce but, nous demandâmes une audience, qui nous fut accordée pour le soir : elle nous donna l'occasion de connaître ce qu'on pourrait appeler

une préfecture lorsque. Le soir était illuminé par un nuage de boue de sapin qui brillait au milieu. Une foule d'hommes attachés au service public complétaient une galerie extérieure. Nous traversâmes cette multitude et nous arrivâmes dans le salon de réception du gouverneur. Il était assis non pas sur un divan, mais plus bas, sur des coussins, dans le costume turc. Nous étions sur des chaises à l'européenne ; de grands flambeaux posés à terre et portant des chandelles nous éclairaient ; le majordome nous donna l'hospitalité que nous désirions, et fut fort gracieux ; seulement la pensée de la Russie l'obsédait. Il nous demanda si nous ne passerions pas par Saint-Petersbourg. Du reste, je ne pourrais vous donner une idée fort nette de notre conversation, qui se faisait par l'intermédiaire de Marchand. Je suppose celui-ci d'être sûr du sien dans les discours du gouverneur ; quant à nous, évidemment il nous faisait parler, car, quand nous le chargions de transmettre quelques phrases, il discutait en notre nom pendant un quart d'heure.

Le lendemain, pourvu d'un nouveau cheval, nous nous mîmes en route pour Beghar, village situé au pied du Tindou. Cette journée, pendant laquelle nous voyageâmes constamment en plaine, n'offrit rien de remarquable qu'un horizon toujours à moitié voilé par le brouillard du jour, comme disait Flaubert. Après avoir passé par un village où nous vîmes un plateau qui avait servi quarante jours de leur, nous traversâmes la petite ville de Balader, qui nous parut animée par un commerce actif et surtout remplie de chrétiens. Nous arrivâmes vers quatre heures à Beghar. Ici le pays changeait

complètement d'aspect ont approché de la montagne, et prout l'aspect de la Saône; mais jamais un torrent de la Saône n'a reçu une étincelle de cette lumière qui reflétait sur ses flammes pour y être dans le néo de Bengh. Nous étions dans ce village tout le monde d'un Grec à notre disposition. Les femmes n'étaient pas veilles, mais se tenaient à l'écart et évitaient de montrer leur visage. Deux choses me frappèrent dans cette maison. J'y trouvai un livre imprimé en caractères grecs, de l'ouvroir, et ce pas en comprendre une parole. Je m'aperçus bientôt que ce grec était du turc. C'était une traduction turque des pensées imprimées en lettres grecques. Y a-t-il dans des Grecs qui parlent le turc et ne le lisent pas? ou bien plutôt n'est-ce pas une plume rose des universitaires pour répondre dans les pays ennemis aux questions une version turque des livres saints, sans affirmer l'attention, dans-mais interrogant le-déjà de voir la langue de Mahomet employée à traduire la Bible? L'autre curieuse était un dessin grossièrement ébauché sur le mur et représentant deux minarets. À la proue de l'un d'eux un homme, avec d'un grand arbre, faisait l'un sur un toit petit navire. Celui-ci était monté par des Turcs. Au-dessus de l'autre était écrit Hagia, le Hagia. Dans cette reproduction grossière du triangle d'un certain minaret dressant ainsi de sa supériorité un bâtiment turc, il y avait un sentiment de sympathie évident pour les Vénitien l'été de Hagia contre la Porte. J'observai une certaine émotion à travers cette sympathie ainsi exprimée au cœur de la Turquie. Il me semblait y lire une protestation contre mentale des roya d'Asie contre le joug de l'orientalisme.

Bastien à franchir le Toudous et à chercher de l'autre côté Sardus, dont le nom subsiste à peine altéré dans Sars, mais sur la position de laquelle les rapports varient, parce qu'il ne resta ni ville ni village dans l'emplacement où fut la capitale de Crimée. Après avoir monté pendant trois heures par des sentiers très escarpés, nous atteignîmes un plateau sur lequel est un petit village qui porte le nom de la montagne elle-même, Bost-Dag. Il était entièrement dévasté. Les habitants n'y demeurent que durant l'été. L'hiver, ils descendent à Berglar, et on appelle Bérar l'admirable vallée dans laquelle nous passions pendant notre voyage. Je me croyais sur une rive de la Seine parmi des chalets. Je me sentais aussi à ma course en France, au milieu de ces pays entourés de petite terre en pierres sèches et plantés de noyers, de peupliers et de saules. L'usage de cette pâture qu'on fait quand on voyage est douce à retrouver.

Nous fîmes partie tard de Bost-Dag, par suite d'un complot d'Almet et du Marchand, qui voulaient nous forcer à nous arrêter en route, et le soleil baissant quand nous commençâmes à descendre le versant du Toudous. Nous ne tardâmes pas à mettre pied à terre, et nous dûmes bientôt laisser derrière nous chevaux et bagages, nous avançant vers la plaine de Sardus, à travers les incroyables circonvolutions d'un sentier suspendu ostensiblement au-dessus des plus magnifiques gorges des montagnes qu'on puisse voir. Le soir nous nous arrêtâmes dans un bois de saules qui ressemblait à un beau jardin anglais. Nous continuâmes notre route au lait de la lune. Enfin nous fîmes repêché par les chevaux, et nous re-

l'aidèrent pas à trouver un poste de soldats ou Marchand eût l'intention de nous lui re passer la nuit, mais nous avions résolu d'arriver à Sardes, ou du moins le plus près possible de Sardes, et, sans vouloir nous exposer, nous nous misons de nouveau à marcher en avant, ayant pour nous servir le seul un soldat qui conduisait son cheval par la bride, et s'avançant constamment à portée en face sans pouvoir se persuader que je n'entendais pas un mot de tout ce qu'il me disait.

Notre situation était vraiment singulière. Marchant, à neuf heures du soir, dans un chemin qui, par moments, se confondait avec le lit desséché d'un torrent, à travers cailloux et rochers, nous d'un guide que nous ne pouvions comprendre, et allant vers la découverte d'un lieu inhabité où nous devions passer la nuit, notre meilleure chance était l'hospitalité incertaine des Turcomans, dont nous vîmes les feux briller, çà et là dans la plaine, quand nous atteignîmes enfin notre but après une marche rapide et fatigante d'environ cinq heures. Là, nous nous arrêtâmes pour attendre chevaux, postillons et droguins, nos fils portèrent et les provisions pour le soir. Soliman, c'était le nom du soldat avec qui nous accompagnait, très-bien et très-bon garçon, nous vint à ses devotions qu'Almet était philosophe, Soliman, voyant que nous mettions pied à terre, en fit autant, nous salua, vint et chuchota, un discours en face ; puis, ce qui valait beaucoup mieux, nous indiqua par signes, en montrant ses jambes nues, que les diables des Turcomans, qui aboyaient à l'encontre, pourraient bien manger les nôtres. Cet avis étant dû compte, il s'assit sur ses talons, et se mit à fumer.

Notre petite troupe nous rejoignit enfin, et nous eûmes bientôt rencontré un autre parti militaire; mais, la même, nous d'élisent pas encore très-bien éclairés sur la situation de Sardes: les uns disaient que Sori était à une portée de fusil; les autres à deux heures de chemin. On finit par parler d'un moulin où nous pourrions passer la nuit. Sur cette indication, nous remontrâmes à cheval, et, après avoir traversé plusieurs gorges et nous être fait refuser un gîte par les Turcs comme le malin par les Tartares, nous arrivâmes au moulin. Le hasard et notre persévérance nous avaient bien servis: nous étions au-dessus de l'Acropole de Sardis, capitale de la Lydie.

Ce moulin appartenait à deux Grecs: l'un d'eux, qui dormait en plein air sur une natte, comme n'aurait pu l'être jamais devant son précoce seigneur Creso, trouvait assez désagréable d'être réveillé dans son premier sommeil par des passants, qui venaient, à dix heures du soir, frapper à la porte de son moulin, peu exposé, par sa situation, à de pareilles visites. Il n'était point en humeur de nous loger, mais Marchand se fâcha, et lui dit avec une gravité et une conviction vraiment comiques: « Comment osez-vous faire difficulté de loger pour leur argent ces illustres étrangers? Encore si tu étais un Turc, je comprendrais tes refus; mais un Grec! un royaume! un Grec! » répétait-il avec indignation. Notre hôte se fit, à ce qu'il paraît, la justice de l'argument, car il finit par nous autoriser à prendre possession d'une chambre, où son frère, plus humain que lui, se peut-être plus maître des deniers des rois étrangers que les illustres étrangers porteurs d'un bouclier, nous avait

déjà introduits. Bientôt fut offert au feu dont nous avions tant grand besoin, car nous étions au milieu des marais, et je n'ai jamais osé me contenter tant de grelots dans la fée. Une distribution générale de cigares, objet inconnu dans ces coutumes barbares, eut pour effet de mettre tout le monde en bonne humeur. Pour nous, nous étions ravis d'avoir ainsi réglé à fin notre expédition et de toucher au but que nous avions presque désespéré d'atteindre.

Le lendemain matin, en nous levant, nous vîmes avec une grande joie que notre route était tout juste au pied de la montagne à pic sur laquelle s'élevait la masse de l'Acropole de Sardes. Nous commençâmes par chercher un chemin pour y arriver. La chose semblait impossible. La ville citadelle ne fut marquée de la nature que celle de Coïnes, le terrain qui la porte est un poudingue sablonneux formé de parcelles parfaitement verticales, d'une immense hauteur. Peut-être l'air avait-il rendu encore plus abrupte les abords de l'Acropole du côté de la plaine arrosée par l'Hermos. Quoi qu'il en soit, nous nous trouvâmes fort embarrassés devant ce mur à pic de plusieurs centaines de pieds. Après diverses tentatives infructueuses, nous découvrîmes un sentier étroit qui semblait joindre ensemble plusieurs pyramides à pans escarpés et souvent verticaux, c'est-à-dire ceux de la montagne. Nous suivîmes cette espèce de pont sans garde-fous, et nous réussîmes par arriver à l'Acropole.

C'était un magnifique spectacle, et supérieur peut-être à tout ce que nous avions vu jusqu'à-là, certainement plus extraordinaire. De toutes parts, nous voy

peu, des pyramides rugueuses s'élevaient en désordre les unes au-dessus des autres, à peu près comme les rognelles des glaciers. D'un côté, les dunes vaporeuses du Troaden s'abaissaient peu à peu vers la plaine; de l'autre, on découvrait la plaine couronnée de montagnes, le lac de Gygis, les terres, tombeaux des anciens rois de Lydie. Cette plaine, ce lac, cet horizon, ce chaos de sarrasins qui semblaient de grandes vagues de sable rouge soulevées et enchaînées par un prodige; à leur pied le Pactole, et sur ses bords les belles ruines, blanches cette fois, du temple de Cybèle; tout ensemble cette vallée et suspendus au-dessus de cette scène merveilleuse, tout concourait à augmenter l'impression qu'elle avait d'abord produite sur nous. Nous restâmes quelque temps immobiles, à cette vue, avant de nous livrer à l'examen des ruines qui nous entouraient.

Les murs actuels de l'acropole s'élevaient certainement sur la place où était l'ancienne, car cette place ne peut avoir varié; mais ces murs, ici comme à Ephèse, ont été construits dans les bas temps avec des fragments en partie antiques. Partout des tronçons de colonnes, de chapiteaux sont engagés dans la muraille. Plusieurs des débris qui la composent portent des inscriptions. Une d'elles était chrétienne; une autre, qui nous parut curieuse, portait de cinq versets consacrés à la divine patrie. Mirande en prit copie, et il fit bien, car il faut des preuves qui n'aient pas tous les collecteurs d'inscriptions pour attendre celle-ci¹.

Après avoir soigneusement visité les murs de l'acropole, nous descendîmes dans la plaine, et nous nous

¹ J'ai pu faire cette inscription dans la Basse du Grand-Troad.

secondaires du ravin en ravin vers les ruines du temple de Cybèle. Nous n'y arrivâmes point sans avoir à soutenir un assaut vigoureux de la part de cinq ou six chiens turcomans qui paraissent les garder. Ces grands chiens blancs, à demi sauvages comme les nomades leurs maîtres, s'élancerent tout à coup sur nous de différents côtés. La vue d'un pistolet dirigé sur eux ne les arrêta point, mais ils secoururent les fuyards des Turcomans, qui nous en débarrassèrent. Le chien du moulin ne nous arriva point la nuit, avec un sentiment remarquable des devoirs de l'hospitalité et un courage héroïque, n'eût pas hésité à se précipiter vaillamment dans la mêlée pour nous défendre. Mais que pouvait-il contre eux ? Nous entendâmes ses cris et ne le vîmes plus repartir.

Enfin nous arrivâmes au temple. Les deux colonnes qui sont debout et les nombreux débris épars à terre offrent un type achevé de l'ordre ionique naissant. Rien n'est plus simple et plus beau que le contour des volutes, dont les gracieuses spirales s'enroulent aux deux côtés d'un chapiteau ionique. On dirait un vase d'Ioniens, Némée, tout en les dévissant, ne faisant ressortir les plus fines beautés de l'architecture grecque, dont il a un sentiment exquis. Et moi, toujours occupé à chercher dans l'art antique une traduction de la merveilleuse poésie des Grecs, j'aimais à retrouver les proportions de l'un dans les secrets de l'autre; si bien que n'appréhendant comme un signe de la perfection des ornements l'alignement de surfaces planes considérables et de saillies très-très et très-courtes, ou de saillies développées et de plans peu étendus, je me disais : C'est

ainsi que, par des contrastes habilement mélangés, les anciens savaient produire dans le style le relief et la saillie. Dans les Miniatures dépeintes comme dans l'architecture de la décadence, ces proportions délicates s'exagèrent plus; tout est à peu près également plat, et de la nuit la platitude, ou bien l'on veut tout mettre en saillie et l'on marque l'effet pour l'avoir trop cherché. S'il attirait mon attention sur la diversité d'ornementation de chaque chapiteau, dont pas un ne ressemble complètement à l'autre, dans le temple de Cybèle à Sardes, aussi bien que dans le temple de Diane à Magnésie, je retrouverais la cette liberté du goût grec qui ne détruisait point l'unité, mais produisait une harmonie vivante au lieu d'une harmonie morte, et mettait la richesse où les imitateurs ont mis la stérilité. Rien de plus différent, par exemple, de la symétrie monotone à laquelle certains artistes, qui se croyaient disciples des Grecs, ont voulu asservir la tragédie, que la diversité des produits de la sculpture antique. Certes, ce n'est pas dans le même moule qu'est été jeté *Prométhée*, les *Persees*, les *Evangelides*, *Edipe*, *Médée*, *Alceste*. Ces chefs-d'œuvre ont été construits d'après certaines lois identiques, les lois immuables du bon et du goût, mais certains les applications de ces lois sont variées! Si toutes ces œuvres ont un air de famille, en même temps chacune présente une physionomie bien distincte :

... — — —. *Peux-tu enlever aux*
Nos divines statues.

Ainsi sont les colonnes des temples antiques, et sur en

peint délicat, comme sur beaucoup d'autres, l'art des Grecs est un excellent commentateur de leur poésie. Nous nous éloignons à regret de cette belle ruine, pour aller rafraîchir nos lèvres dans l'eau du Pactole, qui coule au pied du temple. Le Pactole, que Sophocle appelle genad, est un ruisseau.

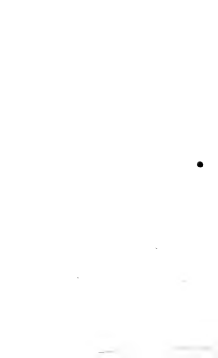
Après avoir vu Ephèse, Hagiaïa, franchi le Tirolos, grisé l'arcopole de Sardes et bu les eaux du Pactole, qui, je le crains bien, ne nous feront pas plus riches, si ne nous restait plus qu'à regagner Smyrne, si nous voulions ne pas manquer le bateau de Constantinople et retrouver nos compagnons de voyage, M. Lenormant, dont nous avions regretté souvent le coup-d'œil et la parole, et son docte collaborateur M. de Wailly. C'est ce que nous fîmes en grande diligence. Nous revîmes ces campagnes enchanteses qu'arrose le Méles, ces bois de grenadiers d'un aspect élyséen qui rappellent les bords d'orange de Sicile; nous saluâmes de nouveau l'admirable rade de Smyrne, magnifique haven de l'Ionie.



● LA GRÈCE ET ROME

Armand

DANS LES LOIS ET DANS LES MŒURS



LA GRÈCE ET ROME

ANALYSE

DANS LES LOIS ET DANS LES MŒURS

I

LA GRÈCE

La Grèce fut le plus éclatant théâtre du développement de l'humanité; c'est pleins, en sortant des profondeurs mystérieuses de l'Orient, d'aborder à cette ingénieuse terre de Grèce, et de saluer dans ses moeurs et dans ses lois l'aurore de la liberté.

On le sait, la Grèce est double; deux tendances distinctes se manifestent dans son sein et se font sentir à travers toute son histoire. Deux civilisations d'un caractère opposé s'y dressaient en face l'une de l'autre, et luttent par les combats. L'une est la civilisation dorienne, qui tient encore à l'Orient par un reste d'influence ascendante et par des penchants aristocratiques; l'autre est la civilisation ionienne, qui a entièrement rompu avec l'Orient, et où dominent le commerce et la démocratie; l'une grave, sérieuse, l'autre polémique et volap-

l'anneau ; l'une amie du l'ordre et de la règle, l'autre déprise de la charité.

Cette opposition fondamentale se traduit en toutes choses, dans la religion, dans l'art, dans les mœurs. Le dernier naturel, inflexible, est bien représenté par Sparte et Lycurgue. L'oscillant ingénieux, mobile, est bien représenté par Athènes et Solon.

Si nous cherchons à faire en Grèce la part des deux principes dont nous traçons l'histoire, nous trouverons d'abord qu'à Sparte les mœurs ont plié sous les lois, et qu'à Athènes les lois ont obéi aux mœurs.

Que Lycurgue soit un personnage réel, qu'il soit, comme on croitance à la croire, un personnage mythique, peu importe. Toujours est-il que la tradition nous le représente agissant à la manière d'un législateur oriental. Il porte au nom d'une divinité, au nom de l'Apollon de Delphes, de l'Apollon domus. Ce n'est qu'après que la pythie l'a déclaré le plus sage des hommes, et lui a expressément annoncé qu'il fonderait la meilleure des républiques ; ce n'est qu'après par elle d'une sentence accordée, qu'il se met à l'œuvre, et ses lois s'appellent des *cracles* (*crâtes*). Vient-il instituer son état, son grand moyen politique, le sénat, destiné à faire équilibre entre les rois et le peuple ; il a soin qu'un oracle spécial en preserve l'établissement. En un mot, Lycurgue est un Moïse dont la montagne de Delphes est le Sinaï.

Parlant ainsi au nom de la religion, Lycurgue n'a pas besoin de ménager beaucoup les mœurs de ses contemporains ; la propriété était très-également répartie, Lycurgue divise la terre en neuf mille lots égaux, qu'il

partage entre les Spartiates et qu'il défend d'acheter. Il unissait le commerce et l'industrie par un moment de fer, brisa d'un coup toutes les résistances, détruit toutes les fortunes; on ne pleurt, mais on se vante, car le triomphe a parlé.

Lycorgue poursuit son œuvre; d'abord il fait qu'il permette à l'enfant d'exister; et cette manière vivante n'est pas propre à entrer dans son monde, il la rejette impitoyablement.

La vie tout entière des Spartiates, comme l'a dit si excellentement Aristote, n'était qu'une seule discipline. Cette discipline les prenait au berceau, car les nourrices avaient ordre de faire jeûner de temps en temps les enfants qu'elles allaitaient. Un peu plus grande, on les faisait à l'hôtel de Dième pour les recruter et les endurer à la douleur. Devenus citoyens, ils étaient tous, comme les enfants, sous la verge de la loi. Tout devait être réglé de la même manière, tous devaient manger en commun; un petit nombre de mets seulement étaient autorisés, les voyages étaient interdits, le célibat seul, la règle s'étendait à tout.

Il n'est pas jusqu'aux sentiments les plus naturels, ceux qui font partie, pour ainsi dire, de l'âme humaine, qui ne fassent foule aux pieds par cette législation d'airain; elle ne s'attaquait pas seulement aux mœurs d'un peuple, mais aux mœurs communes du genre humain. Elle venchait ses mêmes lieux enfants, elle déchirait la tunique des verges, elle défendait de pleurer plus de douze jours les parents perdus; elle ordonnait au mari d'abandonner sa couche à un étranger plus robuste; elle fit de toi une vertu, heurtant toutes les bases or-

droits de la société humaine, la famille, la patrie, la fidélité conjugale et la propriété. Puis, son œuvre achevée, elle la proclame éternelle. Nulle pierre ne devait être remise dans cet édifice construit tout d'une pièce; et en effet, il dura jusqu'au jour des tremblements de terre, ou mieux des révolutions insurmontables qui agitaient autour de lui tous les États de la Grèce, et l'esprit de Lycurgue se renouvra à tous les moments de cette durée, depuis l'éphère brisant à coups de hache deux cordes qu'un mortel avait voulu égaler à la lyre, jusqu'à cet Agis, roi vraiment martyr, qui eut l'honneur de mourir pour la loi de son pays.

Certes on ne s'excessera pas de méconnaître l'empire de la loi de Lycurgue sur les mœurs. Cet empire fut poussé jusqu'à la tyrannie et finit au prodige. Mais après avoir reconnu une si incontestable vérité, il faut se demander si par hasard cette tyrannie ne nous semble pas plus vaine que celle que la loi accomplissait, et si une bonne partie des commandements de Lycurgue que nous trouvons les plus durs et les plus étranges, pour ceux auxquels ils s'adressaient, n'est choquante que pour nous; en un mot, s'il n'y avait pas sur bien des points quelque conformité entre les lois de Lycurgue et les mœurs des Romains.

Ce qui le prouve, ce sont les ressemblances qu'on remarque entre les diverses constitutions des États doriques.

L'organisation de la république lacédémonienne se montre dans chacun de ces États à de légères différences près. On voit qu'ils étaient tous formés sur un même plan. Dans tous l'on retrouve une famille étroite-

que, en général des Héradides, investis de la royauté¹; dans tous un air de vieillesse², une épaisse³. Les institutions que nous sommes le plus accoutumés à lier dans notre esprit avec l'idée de la constitution de Lycurgue n'étaient pas étrangères aux autres républiques grecques. Les festins en commun existaient en Grèce comme à Sparte, «*Régum du temps de Thésagoras, à Corinthe avant le tyran Periandros*»; le costume des jeunes Lacédémoniennes, dont au reste les déclamations stichométriques ont exagéré l'indigence, leur habitude de se livrer en présence des hommes à divers exercices gymnastiques, toutes ces choses qui nous surprennent dans les lois de Lycurgue, tenaient aux mœurs devenues. Il était conforme à ces mœurs que les jeunes filles fussent, moins que les femmes mariées, confinées dans la maison domestique, plus capotées qu'elles aux regards, plus railleuses à la société des hommes; qu'eussent des mœurs plus franches et plus fortes, plus septentrionales et moins asiatiques que celles des populations méridionales. Enfin la loi qui prescrivait à l'époux d'enlever son épouse, toute humère qu'elle semble, devait avoir sa raison dans quelque costume décent; car en Grèce il existait un usage évidemment analogue à celui-ci : l'enlèvement du jeune homme séné par l'une qu'il s'était choisie⁴.

Une des lois les plus extraordinaires que Lycurgue ait portées est celle qui prescrivait aux jeunes Spartiates la

¹ Cf. Muller, *Die Spartaner*, I, II, p. 104.

² Idem, p. 95.

³ Idem, p. 103.

⁴ Cf. Muller, *Die Spartaner*, I, II, 202-203.

⁵ Idem, p. 201.

voit, mais un roi adult. Elle se rattachait à une autre du même genre par laquelle il leur vient ordonné de s'enfoncer à certaines époques dans les bois, les montagnes et les lieux sauvages, et là de vivre pendant quelque temps de ce qu'ils pourraient se procurer par la ruse ou la force, nommant véritablement la vie de l'ergasie. M. Otfried Müller, l'homme qui nous a fait le mieux connaître l'histoire des populations doriques, voit dans cette institution, une tradition, un souvenir du temps des anciennes mœurs, quand les Doriens, dans les montagnes de l'Étolie ou de l'Arcadie, étaient obligés de mener un genre de vie semblable, et de conquérir ainsi chaque jour leur nourriture sur les habitants de la plaine ¹. Il voit également dans la désignation des enfants à l'instel de Diane un signe caractéristique du culte antique et sanglant de la déesse de la Tauromachie. Ainsi les mœurs et les traditions primitives des peuples doriques tendraient, dans les lois de Lycurgue, une place beaucoup grande qu'on n'est tenté d'abord de lui supposer.

Du reste, c'est l'opinion du savant dont je parle, que les mœurs de ces populations étaient les véritables mœurs helléniques, qui subsistèrent à Sparte plus purement qu'ailleurs. Il a montré dans l'épopée homérique le type de la royauté dorienne², il a fait voir que les rois, dans Homère, ressemblent beaucoup à ce que furent les rois de Sparte³, qui de même sacrifiaient aux dieux et recevaient une portion de la victime. Il a également retrouvé dans Homère le conseil des vieillards, la gerousie lacé-

¹ *See Dorians*, t. II, p. 316-317.

² *Ibidem*, p. 32.

moment, celle jusqu'à l'orgueil des riches ou, comme entre les chefs avec exclusion des fortunes. Il a même rendu très-vraisemblable que ces mœurs avaient existé chez les peuples nés, plus tard, la démocratie les a fait disparaître ; il a recouvert dans les prisons d'Athènes un dernier vestige de la royauté barbare conservée à Lacédémone.

Avant considérer l'œuvre de Lycurgue nous apparaît sous un jour tout nouveau. Si c'est, à certains égards, une tyrannie violente de mœurs contemporaines, c'est à beaucoup d'autres une réhabilitation, une renaissance des mœurs antérieures et l'influence des mœurs apparaît en quelque dans la législation qui semblait le plus les soumettre et les dominer.

Ce qu'on peut dire, c'est que la constitution de Sparte était fondée sur l'inspiration du principe contenu à toutes les autres constitutions grecques. Ce principe était l'ordre, non cet ordre sévère, pour ainsi dire, qui n'est que l'absence du désordre, qui est produit par une force compressive, et périclite qu'elle se retire ; mais cet ordre est qui tient à l'agencement harmonique de toutes les parties de l'État, de toutes les éléments de la vie. C'est ce que les Grecs désignaient par le bon nom de *Cosmos* , qui exprime l'ordre de l'univers. L'ordre en ce sens, cet ordre plein de simplicité et de grandeur qui naît de la subordination des parties à l'ensemble, se trouve dans leur architecture, comme il se retrouvait dans leur religion, dans leur poésie, dans leur musique. Toute leur existence était empreinte de ce caractère d'ordre et d'harmonie, et ils en transportaient le sentiment et le besoin dans la politique. La société,

selon les idées et les mœurs doriques, n'était pas une collection d'individus indépendants et isolés, mais une agglomération compacte de citoyens serrés en faisceau par un lien religieux, nul n'ayant d'existence personnelle, chacun vivant de la vie de tous, et se perdant, pour ainsi dire, dans l'État.

Tel était, pour les Doriques, l'idéal du gouvernement, l'idéal qu'ils élevèrent à Rome partout où ils s'établirent, en Grèce, à Corinthe, en Sicile. C'est là ce que voulait Lyongue; il le voulait avec eux. Doué par l'idée de l'ordre dorique, du *Carmen*, il ne fit pas compte des sentiments de l'individu et de la famille, il les sacrifia l'un et l'autre à la chose publique. Il ne lutta vivra que celui qui pouvait le servir et à la condition de la servir sans cesse; il subordonna tout à ce devoir, qu'il eût ou non pour la fin même de la politique; il n'abandonna rien à la fantasia particulière, ni les passions, ni les vêtements, ni même les rapports intimes des époux; il ne ménagea aucun des sentiments les plus chers au cœur humain, aucun des instincts les plus importants de notre nature: tout cela était, non pour du législateur dorique, un égarement qu'il fallait mettre en possession, et cette possession pouvait seule être le ciment de l'État: que lui faisaient la pudeur des virgins, l'amour des mères, la tendresse des fils? Il voulait qu'en n'eût qu'une mère, Sparte; qu'une famille, Sparte; qu'une amante et une femme, Sparte; il voulait obliger les individualités dans cette aride palmarète, et il parvint à son but. Il y parvint, parce que l'idée dont il poursuivait l'accomplissement était une idée dorienne et qu'il avait affaire à une population dorienne. Si les

était comme ces tyrans populaires auxquels la multitude obéit, parce que leur despotisme sert ses passions.

Et sans cela, croit-on que Sparte eût si facilement adopté celle loi que n'était aucun sage rustique, que les dieux conseillaient, si est vrai, mais qu'hommes ne commandaient pas d'une manière absolue? Ou le législateur eût-il pris le soin de se faire obéir, s'il n'eût trouvé un point d'appui caché dans la société qu'il voulait régir? Autrement, son empire sur des hommes d'honneur aussi fière est insupportable; ils s'enfuyaient par du moins parti le jour si longtemps et si glorieux (car la guerre laconique s'était passée en province), si ce jour n'eût convenu à leurs mœurs.

L'influence des mœurs sur les lois que nous venons de reconnaître à l'origine de la constitution de Lycurgue ne paraît pas moins dans le spectacle de sa durée et de sa chute. C'est treize ans après l'établissement des lois de Lycurgue, furent institués les éphores, dont le rôle ne cessa jamais d'être une opposition constante à la constitution qu'il avait fondée.

A quoi tient ce rôle de l'éphore, qui introduisit de si grands changements dans l'Etat et finit par amener sa perte? Il tient, comme on l'a remarqué¹, aux nouvelles rapports et aux nouvelles mœurs qui naquirent de l'agrandissement de la puissance laconique. L'extension du territoire, en relâchant le lien national, multiplia les points de contact entre les Spartiates et les étrangers. Par là les éphores chargés, comme on sait, de tout ce qui concernait les étrangers, acquirent plus d'importance, quand, au moyen des lois de Lycurgue,

¹ De Bore, t. II, p. 184-185.

le nombre en augmentant chaque jour. Les éphores étaient aussi chargés de la surveillance des deniers de l'État et l'accumulation de la richesse publique accrut leur importance. En un mot, toutes les institutions qui tendaient à altérer la législation primitive trouvaient naturellement dans l'éphorie un instrument et un organe. Vous avez un élément perturbateur introduit par l'altération des mœurs dans la constitution politique et qui en cause la destruction. En effet, ce fut un éphore qui demanda le premier la liberté de tester, incompatible avec la propriété telle que Lycurgue l'avait instituée ou plutôt abolie. Ce furent des éphores qui firent échouer, par leurs intrigues, les négociations entre Égée et de Cléomène pour le rétablissement des anciennes lois.

Mais ce qui servit puissamment le tendre désorganisation de l'éphorie, ce qui la souleva même en grande partie, ce fut l'introduction de la richesse à Sparte, après la guerre de Péloponèse; ce fut la corruption qui s'ensuivit. Avec Per d'Alcée, de nouvelles mœurs se glissèrent dans la cité trop sainte.

Des ce moment l'œuvre de Lycurgue fut frappée au cœur, elle mourut de cette blessure, après une agonie dont la langue prouve ce qu'elle pouvait supporter.

Voilà ce qui arrive aux gouvernements qui n'admettent point le progrès. Retenus dans une immobilité apparente, ils croient pouvoir se dérober à l'action du temps qui transforme nécessairement tous les êtres, mais peu à peu les conditions de leur existence se modifient à leur insu. Les mœurs changent malgré tous les efforts

et toutes les glaces de la loi, parce que leur nature est de changer diurnement, et ainsi la loi, pour n'être pas troublée avec elles, part par elles. Elle n'a pas fait alliance avec les mœurs nouvelles, elle voit les mœurs anciens dans la tombe. Pour que l'institution de Lycurgue pût durer diurnement, il eût fallu l'isoler entièrement et la soustraire à ce mouvement de rotation qui emporte le monde moral à travers le temps, semblable à celui qui roule l'univers matériel à travers l'espace; car le moindre contact avec des mœurs étrangères entraînerait le germe d'une altération toujours croissante, dans les mœurs des Lacédémoniens, et les mœurs enfin minées, la loi qu'elles soutenaient devait s'ébranler avec ses fondements.

S'il a fallu quelque attention pour déceler à Sparte quelle influence eurent les mœurs sur des lois qui semblaient en être indépendantes, à Athènes, au contraire, ce qui frappa d'abord, comme je l'ai dit plus haut, c'est l'influence des mœurs sur les lois.

Les mœurs athéniennes, à l'époque de Solon, étaient essentiellement démocratiques. Il n'y avait pas là, comme à Sparte, une famille sacrée, à qui le trône appartenait par une sorte de droit divin. On n'y trouvait pas une plus nette séparation tranchée entre un petit nombre de citoyens élus par la consécration et une population nombreuse soumise aux conspirants. Depuis plusieurs siècles, le repenti était mortel avec Cadéus et Pégylité avait jeté de profondes racines dans le sol de l'Attique. La situation littérale d'Athènes favorisait au commerce, et le commerce est favorable à la démocratie. Enfin il semble qu'il y ait dans le sang de la race ionienne

quelque chose qui la pousse irrésistiblement à l'activité commerciale et à l'égalité politique.

Selon Iroens donc à Athènes des mœurs démocratiques avec leur conséquence ordinaire, l'agitation, le désordre, les divisions. Avant lui, deux tentatives avaient été faites pour imposer un joug à ces mœurs. L'une était comme un effort décapité d'un législateur étranger, qui, sentant le besoin de retrapper Athènes, avait imaginé de la retrapper dans le sang. La rigueur austère de la loi de Dracon l'avait fait promptement rejeter. Le Crétois Éphialte, sage et mystérieux personnage, qui passait pour s'entendre en commerce avec les dieux, était venu dans Athènes; il avait été reçu avec respect, comme un homme divin qui le ciel inspirait; mais le prophète domini était bientôt compris que les mœurs des Athéniens se refusaient à la constitution qu'il s'était pu leur donner, et après avoir prescrit quelques observances religieuses, il s'était retiré presque sans laisser de trace. L'anarchie était au comble. Chacun prétendait ordonner l'État à sa fantaisie. Les habitants de la montagne, ceux de la plaine, ceux du rivage, voulaient une constitution différente en rapport avec leurs habitudes et leurs besoins. L'inégalité des fortunes qui, terrible là où elle n'est contre-balancée par une autre inégalité, dérange les États démocratiques de sa tyrannie, la plus insolente et la plus impitoyable de toutes; l'inégalité des fortunes était parvenue à ce point, que la propriété territoriale se trouvait concentrée dans les mains du petit nombre, et qu'il ne restait à la multitude que le misère et des dettes. Les uns prétendaient tout garder, les autres demandaient l'abolition des dettes

et le partage des terres. La société était dans une crise violente qui semblait devoir la briser. C'est alors que Solon parut.

Nous avons vu à Sparte un législateur donner comme en Orient la religion pour base à la politique, et à ce titre, exercer une grande puissance sur les sentimens et les mœurs des hommes. Solon est le premier qui ose se passer de cet imposant appel. A peine éle-t-on à son sujet un oracle incertain. Que nous sommes loin de cette intervention perpétuelle de Delphes dans la législation de Lycurgue ! — Pour Solon, son existence n'a rien d'incertain ni de merveilleux, elle ne se perd point dans le nuil des âges héroïques, elle ne touche point au monde de la mythologie. Solon n'est point un Béruside sur lequel se soient composés des lenditons plus politiques que vraisemblables ; sa vie est simple, son extraction modeste. Il ne parle point d'en haut, il ne change point les bases de la société, mais, choisi par ses égaux pour leur donner des lois, il s'applique à chercher ce qui, pour eux, est à la fois désirable et possible. Il tient compte des circonstances, des obstacles, négocie avec les partis, compose avec les intérêts, en abaissant les devoirs, laisse espérer qu'il partagera les terres, traite la législation et la politique avec un art encore inconnu ; enfin, comme il le dit lui-même, il ne veut pas donner aux Athéniens, les meilleures lois imaginables, mais les meilleures qu'ils puissent supporter. Se plaçant dans ce point de vue, il est évident qu'il tendra graduellement compte des mœurs dans ses lois, que celles-ci ne visent guère à autre chose qu'à être l'expression des penchans, tout au plus à les corriger indirectement, à leur

des masses mêmes de quoi modifier leurs convictions, mais non à les plier ou à les détruire.

Les masses athéniennes étaient, nous l'avons vu, démocratiques. La loi de Solon sera démocratique comme elles. Cette législation n'a pour but : organiser et régulariser les éléments démocratiques contenus dans les mœurs.

Ainsi elle protège l'activité, l'industrie, elle encourage aux arts mécaniques¹, ainsi que Lycurgue cherchant à en détourner, car elle s'adresse à une population industrielle et mercantile, et Lycurgue s'adressait à une population conquérante, qui ne se pliait qu'aux travaux de la guerre, et ressentait un dédain tout aristocratique pour les occupations manuelles.

Il y aura à Athènes une assemblée populaire qui demandera universellement, sans contradiction et sans appel. En effet, comment persuader à ce peuple ardent, inquiet, jaloux, qu'il s'en rapporte à d'autres qu'à lui-même sur ce qui touche à ses intérêts ou à sa gloire? Comment obtenir de lui qu'il se prive du plaisir de délibérer, de discuter, de juger? Ce qu'il lui faut, c'est celle vie de l'agora, œuvre et passe-temps. Solon ne tentera point d'éloigner le peuple de la place publique, de la tribune, car cette multitude ingénieuse et vaillante se sent capable de tout voir et se croit capable de tout faire. Mais Solon, qui lui-même est Athénien, est aussi ingénieux que pas un de ses concitoyens; Solon parviendra, tout en excitant les sentiments populaires, à les diriger. A force d'adresser, il saura trouver au sein de cette

1. En Grèce, qui n'a pas été assez tôt pour être appelée au métier d'ouvrier, le travail se faisait par petites pièces et à la semaine dans un atelier.

démocratie de quel le modifier à son aise. Tout citoyen doit voter; mais on exigeant qu'on appelle d'abord au scrutin ceux qui ont plus de trente ans, il espère attirer les autres par l'exemple de l'exemple, et refroidir l'empressement de la jeunesse, en lui faisant le temps de la réflexion. Tout Athésien a droit de monter à la tribune, mais Solon limite indirectement le nombre des orateurs, par une censure préalable de leurs moeurs. Quelqu'un aura frappé son père ou sa mère, refusé de les nourrir ou de les loger, jeté son boucher dans la bataille, etc., s'il ose haranguer ses concitoyens, pourra être accusé par eux. Enfin Solon transporte l'initiative du peuple au conseil des quatre cents; le peuple délibère, mais seulement sur ce que le conseil a proposé. Et remarquons comment se forme ce conseil : ce ne peut être au nom d'aucun privilège, l'illustre démocratie d'Athènes ne le souffrirait pas. Qui donc indiquera ceux qui doivent en faire partie? Le sort, la loterie blanche ou noire. Ainsi Solon cherche un tempérament à la démocratie, dans le hasard qu'il juge être quelquefois moins aveugle qu'elle, et la passion de l'égalité populaire est assuée par l'instabilité du législateur à cette concession, sans s'apercevoir de ce qu'elle fait, sans songer que c'est au fond le hasard qui est le père de toute ingérence.

La division des Athésiens en quatre classes d'après la fortune, analogue à celle de Servius Tullius et à notre principe actuel du cens, est entièrement dans l'esprit démocratique, car elle repose sur un fondement mobile, la richesse. D'ailleurs les emplois politiques étaient assignés aux trois classes supérieures, la dernière seule en était exclue; et encore Solon, comme pour

raporter cette infraction au principe démocratique, se hâta d'abandonner à cette quatrième classe les emplois judiciaires, en manière de dédommagement. Toute la constitution athénienne était donc basée sur la richesse. Solon n'avait pas trouvé d'autre principe social existant; il fut obligé de tout rapporter à celui-ci, et Athènes serait peut-être tombée, malgré Solon, à ce degré d'abaissement moral où peuvent descendre les républiques dont le mobile unique est l'argent, si l'esprit mercantile n'eût trouvé un contre-poids naturel dans l'ascendant de l'éloquence et le pouvoir du génie. Solon lutta contre l'égoïsme, qui est le danger des démocraties, qui s'y résistent leur à leur sous les traits de l'ambition ou de l'insolence. Il s'efforça d'unir entre eux les citoyens, d'en faire un corps composé de membres solidement attachés les uns aux autres. Sa tâche était d'autant plus difficile, qu'il était dénué de tout point d'appui religieux ou aristocratique; et c'est dans les ressources et les expédients, dont il s'aida pour y suppléer, qu'il fit éclore surtout une merveilleuse industrie. Reculant le mal d'ordre des mœurs copageuses du peuple athénien, il voulait cependant lui donner des mœurs plus fortes, plus compactes, pour ainsi dire. C'est dans ce but qu'il fit un devoir à tout citoyen de prendre un parti en cas de division politique, qu'il permit à chacun de se constituer accusateur au nom d'une femme, d'un enfant outragé, et déclara l'offense faite à tout particulier crime contre l'État.

Car, quelque différente que fût de la hardiesse et de l'autorité de Lycurgue la sagesse finie, la circonspection prudente et délicate de Solon, il cherchant aussi,

bien que d'une manière plus délicate, à agir par la loi sur les mœurs.

En outre, il y avait dans les mœurs athéniennes une dignité native, un goût inné d'élégance qui les accompagnait jusqu'en sein de leurs désordres et tempérant leurs excès. Une délicatesse de sentiment même quelquefois de grandeur suppléait heureusement à la loi et la corrigeait. C'était ce qui donnait de la force à la sentence par laquelle on privait un Athénien de l'honneur en le déclarant aïeion. Le grand nombre de cas auxquels cette peine était appliquée prouve qu'elle produisait un effet considérable, et une pareille loi ne produit d'effet qu'autant que son arrêt est établi par les mœurs.

Certes, Pausanias et Pausanias avaient un jeu bien vuif dans un pays comme Athènes, où elles pouvaient rapidement conduire à tout; mais il faut se souvenir que plusieurs de ces magistratures, objet de tant de bragues, ne donnaient d'autre privilège que le droit de dépenser sa fortune au service de l'état. Tel était le privilège des trémèques, qui faisaient des galères à la république, celui des choréges, qui se chargeaient des jeux du théâtre, car le théâtre, la musique, la danse étaient choses publiques, officielles, pour ainsi dire. Les architectes non moins en pleine assemblée les jeunes de haute charge d'accompagner les danses publiques, et il n'était permis ni à un étranger ni à un Athénien d'être de se mêler à ces danses.

Aimable peuple dont les lois ne désignaient pas de régler les nobles plaintes ! La législation de Solon recommandait qu'on se gardât de confondre les deux modes

de musique, et Pindon contenance son dialogue sur les lois, qui confèrent sa politique poétique, par établir l'importance des chants et des chœurs de dithyrambes pour le gouvernement des États.

A un tel peuple il appartenait d'avoir un poète pour législateur.

Ce législateur, adressant ses vœux des conseils à ses concitoyens qui lui ont demandé une constitution, offre un spectacle plein de grâce qu'Athènes seule pouvait donner.

Solon ne réclama point pour ses lois, comme Lycurgue, une éternelle durée. Le sol athénien était trop mobile et trop léger pour qu'il pût concevoir une telle espérance; il ne demanda pour elles que cent années, et cette demande modeste ne lui fut pas même accordée.

A peine s'était-il éloigné que l'opinion anarchique recommença, puis vint la tyrannie. Tyrus amable et apaisant, comme il fallait être pour subjuguer des Athéniens, Pisistratus se vint par le rose d'un pouvoir qu'il conserva par l'indulgence et la douceur. En vain le vieux Solon parcourut les rues d'Athènes les armes à la main, pour exhorter ses concitoyens à défendre son ouvrage. Pisistratus le va visiter, honore et captive sa vieillesse. Du reste, les lois de Solon furent si bien accommodées au goût des Athéniens, que celles de Pisistratus furent conçues dans le même esprit. C'est par là que la législation de Solon, quelque défective à divers égards, ne perdit jamais tout crédit; elle ne se maintenait pas comme celle de Lycurgue, par sa rigueur et sa inflexibilité, mais elle résistait par sa souplesse même.

Solon survécut à la forme de gouvernement qu'il avait établie; mais le caractère de sa législation dura autant que les mœurs des Athéniens, dont elle était le résultat et l'image.

Athènes supporta la tyrannie tant qu'elle fut douce et brillante; quand, sous les fils de Peisistras, elle devint pesante et dure, l'honneur indépendant de ce peuple en fut irrité et une conspiration, vraiment athénienne se forma : c'est une conspiration au nom d'une idée; ce sont de jeunes amis-œchant leurs poignards sous des branches de myrte. La législation de Solon repassa, sous Cléisthène, qui l'a rétablie, l'air; plus douce encore aux goûts démocratiques des Athéniens, il peussa leur constitution plus avant dans cette voie. De quatre tribus il en fit dix et multiplia par la Peistrasie politique dans l'État. Dès ce moment, une agitation toujours plus inquiète précipita un peuple ardent vers une démocratie sans règles. En même temps l'effusion populaire, qui transporta tous les esprits, exalta des prodiges dans la guerre, dans l'éloquence, dans la poésie, dans les arts. Et quand vint le grand combat contre l'Asie, ce fut cette Athènes bouillante et indisciplinée qui s'élança au premier rang; ce fut elle qui, à Marathon, donna les masses oratoires en se précipitant vers elles avec une ardeur insouciante, comme pour une lutte de la patriste. Rien en Grèce ne fut comparable à ce langage et brillante sévère. Les Spartiates virent mourir avec leur roi aux Thermopyles, les Athéniens préservèrent leurs généraux et battant les Perses sur la terre et sur la mer. Quelle législation eût pu résister à l'exportement du triomphe, à l'ivresse d'une telle gloire? Com-

ment députer quelque chose à une démocratie de héros, à une populace pleine de grâce et de pitié? Personne ne pouvait en avoir la pensée, et le sage Aristide lui-même cède au torrent. Il ouvre la porte de toutes les dignités à la même classe des citoyens, sans en excepter cette quatrième classe que la prudence de Solon avait exclue des emplois politiques. Des lors les faibles barrières que les lois avaient tenté d'opposer aux mœurs démocratiques tombèrent. Ces mœurs débordèrent avec une impétuosité sans fin. Ce fut quand l'État, batta par le flot populaire, allait s'écraser, qu'il y eut pour Athènes un moment d'achèvement, de splendeur, de gloire, unique dans les annales du genre humain. Toutes les facultés du peuple le menant dans de la terre firent explosion à la fois. Périclès, qui a attaché son nom à cette époque merveilleuse, lança le char de l'État dans cette carrière où il devait faire une course si brillante et si rapide², et se briser dans son triomphe, au milieu des applaudissements de la Grèce et du monde.

Sans doute il fallait, pour produire cette époque extraordinaire, que l'État de chaque citoyen fût enclos par les agrégations et les craintes de la démocratie. Il fallait le souffle brûlant du vent populaire pour épanouir au milieu de la tempête cette fleur éblouissante.

Mais ce vent décevant et terrible avait déposé dans cette fleur un germe de mort; Athènes eut là, dans l'histoire du genre humain, une heure incomparable, mais l'heure d'après il était mort.

Cette fleur, que les vents avaient fait faire de si grandes choses, précipita en fin; le génie humain, au plus fort de son

exaltation démocratique, rencontre pour son malheur le genre dorien, qui depuis longtemps attachait sur lui un œil dédaigneux et méprisant. Les deux génies luttèrent; et cette lutte dura vingt-sept années. L'issue ne manqua pas de courage, mais de suite et de patience. Le Dorian le terrassa finalement et le fit esclave. La Sparte de Lycurgue fut plus forte que l'Athènes de Solon.

Mais Athènes ne survécut pas servir longtemps; elle ne pouvait surtout supporter l'honneur sombre de ses tyrans; ses citoyens se soulevèrent contre eux et les chassèrent. Alors se présenta pour elle un vainqueur qui lui convenait mieux. — Alexandre était un maître assez bricoleur pour succéder à Périandre et à Périclès. Athènes qui, comme tous les autres États démocratiques de l'Asie-Mineure, inclinait toujours à la tyrannie, Athènes, le pays de la flatterie et de la gloire, se laissa prendre aux ruses de Philippe et vaignit aux caprices d'Alexandre.

Enfin, tous les peuples de la Grèce perdirent l'un après l'autre leur liberté ou perdirent les moyens de la liberté.

La ligue achéenne fut un dernier effort pour la défendre, quand déjà elle n'existait plus que dans la pensée de deux jeunes rois et de quelques nobles hommes de Sparte, quand elle tombait de la main du bourreau dans la prison d'Agis, ou glissait dans les bras d'Alexandre, sous les cadavres de Cléomène et de ses vaillants compagnons. Il était trop tard. En vain la Grèce entière applaudit au Romain qui la dictait libre, les maîtres du monde ne purent décrire la liberté. On décréta la mort, mais non pas la vie. Avec les an-

444 LA GRÈCE ET SON DÉVELOPPEMENT DANS LES LOIS, ARTS,
SCIENCE, MANÈGES, PENSÉES, MŒURS, GRÉCOIS AVANT PÉRI.
C'était le peuple romain qui la remplaçait désormais
sur la scène du monde. Puisque la Grèce est morte, sau-
rons l'imiter, passons au Romain.

II

ROME

Quand on arrive à ce peuple, on se sent domé par l'idée d'une immense grandeur; la petite âme sans la mesure de ce nom devant qui s'est inclinée l'orgueil. On éprouve alors quelque chose de ce respect qui prend le voyageur flétri de se trouver au pied du Capitole.

La société romaine est la plus forte qu'aient connue les hommes. On l'a pu voir en ce que, s'étant mesurée avec toutes les autres, non-seulement elle les a vaincues, mais-elle leur a imposé ses lois.

Le monde romain, tel a été le nom de ses empires; en effet, le monde presque tout entier lui appartenait. La société romaine se confondait avec la société du genre humain. Quand elle a péri, la civilisation antique s'est évanouie, et c'est de son sein que la civilisation moderne est sortie. Nous voyez donc au centre de l'histoire, où se tient-il plus curieux de contempler l'action réciproque des lois et des mœurs que chez un peuple qui a donné

ses mœurs et ses lois à presque tous les peuples de la terre ?

Les ténèbres qui enveloppent les origines de Rome ne nous permettent de les saisir que confusément. Quel que soit ce fait, c'est sous ces voiles de nos ténèbres que les deux principes de toute société, les lois et les mœurs, s'unissent, se confondent, se pénètrent, pour ainsi parler, plus étroitement et plus intimement que partout ailleurs. La fusion primitive des lois et des mœurs disparaît dans une arquéte que l'œil ne saurait atteindre. Ce qui en sort est quelque chose de composé, d'hétérogène, où l'on ne peut distinguer l'un de l'autre les deux éléments agglomérés, tant ils sont mêlés et pénétrés ensemble. On ne voit point les mœurs se plier à la loi, où la loi se conformer aux mœurs. Dès le commencement, la loi a l'autorité de la coutume, les mœurs font le droit, le droit fait les mœurs ; comment séparer à leur origine le moi et le jui, la tradition et la loi ?

Si la base de la plus grande puissance qui fut jamais se cache et s'ensevelit, pour ainsi dire, dans ces ténèbres profondes, nous pouvons du moins contempler l'édifice qu'elle porte, et même, en nous penchant sur l'abîme où elle repose, nous y discernons quelques-uns des matériaux dont elle fut formée.

Que signifie cette période des lois ? N'est-ce pas une époque primitive, et par conséquent obscure, dans laquelle s'élaboraient les divers principes constitutifs de la société romaine ? S'il en est ainsi, cherchons à y déceler ces principes constitutifs dans leur développement et leur évolution.

Nous y trouvons d'abord le principe étrusque. De l'E-

leurie vivront les coutumes et les cérémonies religieuses des Romains, et cette science sagarade qui joua un si grand rôle dans leur politique. La religion étrusque était arriérée et terrible. L'oracle qu'elle consultait, était le foudre; le ciel enflammé par la tempête, tel était le livre ou elle lisait l'avenir. Les chefs étrusques avaient la propriété de cette religion, qui affermissait leur pouvoir. Quelles qu'aient été les causes et les circonstances qui ont introduit à Rome une portion de l'organisation étrusque, on ne peut en méconnaître les traces dans l'ancienne organisation romaine. En outre, les insignes de la royauté étaient tous empruntés à l'Étrurie. Avant que Rome existât, il y avait dans ce pays un sénat, des plébéiens, des gentes, des clients. Remarquons que tout cela est autant coutumes qu'institutions, peut se dire aussi bien moeurs que lois. Avec ces coutumes religieuses et ces formes politiques empruntées aux Étrusques, concoururent, pour former la Rome primitive, les moeurs agricoles du Latium et les moeurs guerrières de la Sabine. Les vieux Sabins ont laissé, jusqu'aux époques les plus déclinées de l'histoire romaine, un renom de rude simplicité et de mâle courage. Ils avaient aussi un caractère religieux très-prononcé dont le type est Rome. Avant la religion, l'agriculture et la guerre, telle fut l'idée primitive des moeurs romaines. L'Étrurie, purement aristocratique, y déposa en germe l'esprit de caste; le Latium et les Sabins y apportèrent leurs habitudes patriarcales et belliqueuses. De toutes ces choses se composa le génie romain, pour et superbe, grave et farouche. Avec l'étranger de religion, d'austérité et de force, cette

milieu, destinée à vaincre le monde et à le discipliner.

Mais, organisée de la sorte, elle courait le risque de devenir, comme les Étrusques eux-mêmes, sous le joug d'une aristocratie guerrière et sacerdotale, qui, pesant sur elle d'un double poids, eût été par l'ennemi ; ce qui la mena de ce danger, ce fut de pouvoir opposer à ses patriotes une plebe énergique et puissante. Il ne faut point se représenter cette plebe comme une population misérable, mais y voir avec Nicobar la population ardue qui se groupait autour de la population primitive en possession de la cité. C'est ainsi que l'on explique comment de puissantes familles étalées plebéiennes.

Ce fut, comme on voit, la lutte constante de la population plebéienne et de la population patricienne qui forma le trait distinctif de l'histoire romaine. Ce fut cette lutte qui produisit les agitations et fit la grandeur de la république, c'est de là que sortirent les mesures politiques de Rome. Ces mesures politiques vinrent s'implanter dans des mœurs religieuses, patriarcales et guerrières, elles communiquèrent à cette masse la vie et le mouvement, elles fécondèrent ce sol vigoureux et se servirent de ciment, en parcourant les chemins, les fondements de la constitution romaine.

Remarquons que nous avons analysé dans leur origine les mœurs de Rome, nous en le développement de sa législation, qui s'appuie sur elles, ou plutôt qui fut corps avec elles et partage toutes leurs évolutions et toutes leurs vicissitudes.

La première de ces évolutions est bien évidente ; elle est une importance immense ; c'est celle qui se rattache à ce personnage à demi fabuleux dont le nom

étrusque était *Mastarna*, et que Tite-Live appelle *Servius Tullius*. Ce fut une organisation nouvelle amenée par de nouvelles mœurs. L'élément populaire parut avoir prévalu puissamment sur l'élément sacerdotal et aristocratique, lorsque la division par centuries prévalut sur la division par curies, lorsque tout le peuple romain, sans distinction de caste, fut assigné-eux à une arde de propriétaires dont les droits politiques et les devoirs militaires étaient en raison directe de la richesse. Les dispositions législatives qui se rattachent à cette révolution attestent dans les mœurs un grand changement dont elle doit être le résultat. Tous les actes civils qui ont la forme d'un marché, qui s'exécutent par une seule voile ou *manilla*, par *us et liberum*, ont leur origine dans l'organisation des centuries, car ils se font devant les hommes qui représentent les classes de *Servius Tullius*. Le contrat ou marché devient *limen* remplacé l'ancien sacrum au dieu *Fidius*. Le mariage dans lequel on achète ou achète sa femme (*stipulatio*), figure à côté des actes accomplis suivant les rites anciens. En un mot, comme dit H. O. Müller, la constitution de *Servius* substituait partout des institutions païennes¹ aux formes religieuses. Il paraît que l'aristocratie reprit le dessus dans la période désignée par le règne de *Tarquin le Superbe*, mais la législation de *Servius* ne perdit pas entièrement, elle subsista en partie, au moins comme tradition ; même au temps de la république, elle fut la charte des droits plébéiens, invoquée fréquemment et opposée aux prérogatives patriciennes dans la longue lutte qu'ils soutinrent contre elles. Puis

¹ *Die Religion*, t. II, p. 397, 400.

mal la grande révolution, l'expulsion des Tarquins. Un profond mystère enveloppe cet événement, défigure par les inventions et les déclamations des âges suivants. Quant à ce qui nous occupe, ce qu'on y voit c'est le gouvernement des rois contre celui qui les avait vaincus en la personne de Lucrèce. Quel que soit le degré de crédence qu'on accorde à l'admirable récit de Tasse, il prouve quelque chose pour la grandeur et la pureté des vertus romaines domestiques, pour leur empire sur les âmes, surtout quand on rapproche la chute d'Appius de celle de Tarquin. Fable ou histoire, la tragédie admet deux fois que le peuple romain avait placé le fer vengeur aux mains de la liberté, et qu'un temps de Lucrèce comme à celui de Vergèce, les romains, par une instruction vraiment saine, amèneront le changement des lois. Mais dans la chute des Tarquins, c'était le peuple patricien qui avait triomphé; les plébéiens étaient à peu près étrangers à cette révolution accomplie par l'aristocratie romaine, chef de la tribu des Céliens et neveu du tyran. Les insignes de la royauté d'abord passèrent à des rois attachés, dont le premier fut Collatin. Les rois des patriciens, loin de s'élancer après leur victoire, redoublèrent d'opacité. Les délinquants languirent en foule dans leurs mains inexorables, et peuplèrent leurs demeures, des cases semblables à des prisons et à des lieux de torture. Ce fut alors que, sous des aspects la révolution patricienne qui avait enflé le gouvernement consulaire, s'opéra la révolution plébéienne qui donna naissance au tribunat. Au milieu des troubles qui correspondaient à la débâcle, le peuple romain sentit le besoin, pour ne pas périr, de faire un

appel à ses principes, à ces coutumes de continence qui étaient à la fois son droit et son devoir. Jusqu'en la loi n'avait pas été écrite, elle était une tradition vivante dont le patriciat était dépositaire, comme des autres choses sacrées, et, au lieu de la tradition, et ce fut encore au patriciat qu'on demanda les dix hommes qui furent autorisés à la rédiger.

Telle fut véritablement la mission des décemvirs. La loi des Douze Tables fut l'expression franche et rude des vieilles mœurs, des vieilles coutumes sous l'empire desquelles Rome s'était formée et avait vécu jusqu'alors. Ainsi elle consacre le terrible pouvoir du père sur ses enfants, le droit de les tuer ou de les vendre; fidèle au même esprit, elle dit : « Que le père se hâte de mettre à mort l'enfant d'une fille-mère monstrueuse, » et n'accorde la liberté au fils que quand il avait été vendu trois fois. De sorte, cette dernière disposition, qui nous semble le comble de la tyrannie paternelle, était peut-être un commencement d'émancipation. Quoi qu'il en soit, pour comprendre de telles lois, il faut entrer dans la pensée romaine touchant la famille, dans laquelle le père est tout; le fils de famille, l'épouse, ne sont pas des personnes par rapport à lui, il ne peut leur faire de donation, car une donation suppose deux personnes. Le fils ne peut ni acquérir ni tester; le fils est la chose du père, le père a le droit d'user et d'abuser de sa chose; telles sont les maximes primitives du droit romain. Or, ces maximes étaient tirées des entrailles mêmes des mœurs romaines, fondées principalement sur la famille. Si on veut voir qu'il en fut ainsi, qu'on réfléchisse que Douze d'Intergromme

attribuée à Romulus la loi qui permettait au père de tuer et de vendre son fils : ou la croyait donc antérieure aux Douze Tables d'ailleurs ce ne sont pas là de ces lois qui s'arrentent ; l'usage est le seul législateur que les peuples étaler. Partout, dans la loi des Douze Tables, nous observons de même l'esprit des vieilles mœurs romaines, telles que nous avons tenté de les caractériser.

Ces mœurs étaient, comme nous dit, empreintes d'une religion lugubre, et parmi les fragments de la loi des Douze Tables qui nous restent se trouvent deux articles consacrés aux morts, et on y lit cet article qui respire une superstition sinistre : « Que celui qui a prononcé un enchantement funèbre soit puni de mort. » Ces mœurs étaient agricoles, et je vois que les Douze Tables ont prévu avec détail et punissent avec sévérité divers dommages qu'on peut causer à l'agriculture. « Celui qui a coupé de nuit la moisson que le charme a produite sera dénoncé à Cérès¹ et puni. » Quant à la guerre, est-elle pacifique cette législation qui ne connaît qu'une expression pour désigner un étranger et un ennemi ? J'ai dans la loi des décrets les mœurs de Rome naissante n'ont rien perdu de leur barbarie. Pour un membre rompu, elle établit la peine du talon. Elle donne le droit au plaignant de traîner en tout temps son adversaire devant le tribunal ; c'est un vœux et un labeur, elle permet qu'on lui accorde une maison, elle ordonne qu'on lui relâche une libère. Rédigée par des patriciens, elle est impitoyable pour les inférieurs.

¹ « Fragment qu'il est assez difficile de bien rendre par un seul mot : *procurator* XII Tables capital est, *supplicium* Ciceron substituit. » Pithon, tom. 2.

délicieux et contient cette ligne terrible que, malgré d'offenseuses interpellations, les historiens les plus récents se sont vus contraints d'entendre à la lettre avec l'antiquité, et qui autorise les censeurs à couper au mercenaire le débiteur insatiable⁴.

Si la loi des Douze Tables a été, comme le dit Tite-Live, la source du droit romain, si elle a été placée par Ciceron, qui lui rend le même hommage, au-dessus de tous les livres des philosophes; si enfin plusieurs de ses dispositions ont servi de base à la jurisprudence de la république et subsisté jusque dans le recueil des empereurs chrétiens, elle le doit précisément à ce qu'elle avait sa racine dans les mœurs romaines, car c'est là ce qui fait la force d'une législation, parce que c'est de là que lui viennent la sève et la vie.

C'est à la loi des Douze Tables que commence, à proprement parler, l'histoire si vaste du droit romain; car le peuple romain est le premier chez lequel le droit ait forme une science dont on pût dire l'histoire, et ceci tient à ce que ce peuple eut, depuis son origine jusqu'à sa fin, un profond sentiment et un profond respect du droit. Cette idee fut pour lui une grande force. Souvent peuples et patriciens se firent un très-mauvais emploi, et voulurent placer le droit là où il n'était pas; mais, en s'égarant, c'est lui qu'ils invoquaient. Mieux qu'eux ils employaient la violence, ils en appelaient, les uns à la tradition, les autres à la justice, c'est-à-dire aux deux idées constructrices du droit. Ainsi, la notion du droit justifiait du choc des partis; ainsi, il y avait quelque chose de commun entre eux. L'état conservait un

⁴ Voy. Grand, *Éléments de Droit romain*, et Niebuhr.

lien, la société, un fondement. Par cette habitude constante, le droit se développait d'instinct, toujours d'accord avec elles, et forma, pour ainsi dire, leur essence; et c'est ainsi que le peuple romain mérita de s'appeler par excellence le peuple du droit.

Ce peuple transporta le sentiment du droit dans ses rapports avec les peuples étrangers, et y porta une confiance en sa propre cause qui le faisait triompher. Si les Grecs eussent conçu froidement la grande injustice de soumettre le monde, je doute qu'ils eussent pu y résister; mais ce fut à cet instinct supérieur, à un instinct qui n'était ni sans noblesse ni sans grandeur, qu'ils durent l'empire de l'univers. Ils se croyaient des droits sur le genre humain; ils croyaient que les dieux protégeaient et favoriseraient leurs conquêtes.

Que de soins, que de précautions prises pour établir la bonté de leur cause, pour mettre la justice au l'autel de la guerre de leur côté! Exotter le fœtus, quand il vient, la fille troïen, déclarer solennellement la guerre aux ennemis du peuple romain. Ils s'écrient : Que Jupiter m'entende! que les fœmines m'entendent! que le droit m'entende! C'est ce sentiment d'équité, bien même que l'esprit était la plus raisonnée, qui a soutenu les Romains dans les moments où leur orgueil se perdait. Ils n'ont jamais désespéré de leur cause, parce qu'ils l'estimaient juste et sainte. En un mot, c'est parce qu'ils croyaient avoir le droit de conquérir le monde qu'ils ont fini par le posséder.

Maintenant que nous avons vu le droit romain sortir des mœurs romaines, voyons rapidement ce que ce

¹ « *instinctus* » Livius, lib. I.

droit et ces hommes devinrent durant des siècles, entre Appius et Justices, entre Virgates et Theodora.

Le quatrième et le cinquième siècle de la république firent l'âge d'or de la vertu romaine. Rome lutta contre ses populations de l'Italie, qui lui coûtèrent plus à vaincre que le reste du monde. La pauvreté et la guerre fortifièrent ses mœurs, sa politique gagna dans leur constante une énergie incomparable. Malgré les querelles des deux ordres, il y eut unité dans l'Italie. La sécurité générale des mœurs atténua les inconvenances que produisit la division des ordres.

Les patriciens perdent quelque chose de leur superbe dans les simples et utiles occupations de la vie domestique. Les plébéiens obtiennent par moment leurs satisfactions, pour surfer à ses ardeurs les patriciens sur le champ de bataille. Cependant les deux intérêts sont trop puissants pour ne pas se combattre; la grande guerre du forum se continue, et le peuple met autant de courage et de persévérance à conquérir l'égalité qu'à subjuguer l'Italie. Il y parvient alors, parce qu'il en était digne. Remarque que cette époque des mœurs simples et pures est celle des grandes victoires législatives qui remportent les plébéiens. Au quatrième siècle, la loi *Caudina*¹ ramène la conciliation avec les patriciens. La loi *Licinia*² permet de choisir un consul parmi les plébéiens. C'est pendant le cinquième siècle, surtout pendant les longues guerres contre les Samnites, on assiste des plus grands efforts du courage et de la vertu, que les plébéiens obtiennent leur complète émancipation, et

¹ An 306.

² An 365.

connaissent même, par leur prépondérance excessive, à troubler l'équilibre de la république. Dès l'année 416, une loi avait étendu aux deux conseils le droit que la loi Licinia avait accordé pour un seul, et des 415, d'autres lois obligeaient à choisir parmi les pétitions l'un des septuagaires, et déclaraient les pétitionnaires obligatoires pour tous les citoyens. Enfin en 404, la loi Ogurnia combla la mesure, en accordant aux pétitionnaires quatre places de pontife et cinq d'augures. Cette loi fut la consommation des changements introduits par les lois dans les lois. Deux cents ans plus tard, l'abus du sacerdoce consistait à des motifs pétitionnaires eût paru monstrueux. Mais les temps avaient marché, et le vieux patriciat fut contraint de se résigner à cet envahissement de ses plus augustes prérogatives.

Un autre progrès des mœurs fut l'émancipation de la loi elle-même. Dans l'origine, les patriciens s'en étaient réservés le monopole au moyen de certains rites mystérieux dont ils étaient dépositaires. En vain pouvait-on décider si le jour était faste ou nefaste, si les auspices étaient favorables ou contraires, et par là se dispenser des assemblées et des jugements. Mais, en l'an 449, le scribe d'Appius Claudius trahit et divulga ces mystères. Claudius Flavius était dans la forum les secrets de la science patricienne; il dévoila les livres. — Les vœux mêmes sacerdotales furent ébranlés jusqu'à leurs racines. La pétition-le droit fut un triomphe immense des mœurs pétitionnaires. Les patriciens le sentirent; car ils cherchaient à ressaisir, sous une autre forme, le monopole qui leur échappait. Ils inventèrent des formules compliquées et bizarres, nécessaires pour

les actions judiciaires, et dont on seules-connaissait l'emploi et l'application. Mais cela leur fut encore enlevé. Le premier plébéien qui fut investi de la dignité de pontife, Tibérius Coruncanus, dépouilla la politique sacerdotale de ses derniers voiles. Depuis ce temps, la loi fut accessible à tous; des lois, elle perdit son caractère religieux, pour prendre une physionomie populaire, et tout fut changé dans la constitution romaine.

Deux magistrats avaient été institués dans cette première période, le rapport de leurs fonctions avec l'état des mœurs est assez étroit pour entraîner de les passer sous silence.

Toute société solide a pour base le maintien du droit établi sur le respect de la chose jugée, sur l'autorité de la coutume; il en est ainsi en Angleterre, il en était de même à Rome. Cependant, à côté de cette fidélité de la loi fondamentale, il avait fallu faire la part de l'élément mobile, qu'on ne savait soustraire d'aucune législation. C'est à quoi servit l'office préteur. Chaque année, un nouveau préteur apportait par des maximes de détail les modifications nécessaires au droit existant; il concédait aux mœurs ce qu'on n'eût pu leur refuser sans péril. Mais quelle prudence délicate, ou pourrait dire quelle timidité respectable, prescrivait à ces concessions nécessaires! On évitait avec un soin superstitieux de toucher au texte sacré; on imaginait les fictions les plus étranges pour accommoder aux mœurs nouvelles les anciennes lois; on permettait, dit Gellius¹, que le dieu secret ou protecteur du droit présidât sur l'ordre de la succession et les formalités du testament.... Pour

¹ *De nocturnis juribus*, etc., l. VIII, §, 100.

la répression des larcins privés, des compensations et des amonitions étaient substituées à la rigueur tendue en déshonneur des *Bona Tribuna*. Les temps et l'espace étaient saturés par des suppositions imaginaires; l'allogisme de jeunesse, de fraude, de violence, mêlé au néant l'obligation d'un contrôle incontrôlé, se dressait de son accomplissement. Gibbon bâilla avec raison les ailes de cette méthode, devant laquelle n'a cependant pas reculé le régime politique de son pays.

Si le devoir du préteur était de concilier les meurs avec les lois, celui du censeur était de conserver les lois par les meurs. Le censeur disposait arbitrairement du rang des citoyens; il prononçait l'ignominie; il poursuivait ce que les tribunaux ne pouvaient atteindre, le désordre, la lâcheté, la corruption. Il était le magistrat des mœurs; sa dignité était, au dire de Pline¹, la plus élevée de toutes. Dans ce respect de la censure est le génie de Rome pure et libre. Plus tard, quand elle fut corrompue, la censure gagna ses déshonneurs, et un tribun du peuple, Titus Clodius, fit rendre une loi qui lui enlevait ce pouvoir². On le rétablit³; mais la censure n'avait plus d'autorité, depuis que la vertu avait perdu la sienne. Son nom, conservé quelque temps sous les empereurs, ne fut qu'une honte de plus. Puis, le nom même fut trouvé impur et abolî comme un remède. Enfin, quand Arnobius voulait tristement rétablir cette dignité d'un autre âge, le néant décevait de son temps au lieu de ce faste et le reposait. Ainsi

¹ *Vie de Ciceron*, l. *De Senectute*.

² *Loi* T. Clodius, 496.

³ *En* 706.

était cette institution qui ne pouvait convenir qu'à des mœurs vigoureuses, telles que celles que nous a présentées dans son principe la république romaine. Nous sommes arrivés au moment où ces mœurs vont changer sans retour. Suivons ces changements, et ceux qu'ils entraîneront dans les lois.

En effet, on peut observer dans les lois les progrès de la corruption graduelle des mœurs, jusqu'à ce que cette corruption ayant atteint son dernier terme, la loi fondamentale de l'Etat soit attaquée elle-même, et que les mœurs ayant cessé d'être républicaines, la république fasse place au despotisme.

A la fin du 5^e siècle, Rome rencontre la Grèce à l'entéeinte de l'Italie. Durant la cours du 5^e, elle prit Syracuse, et entre en Grèce. Au commencement du 4^e, Corinthe lui livra ses chefs-d'œuvre. Les richesses du monde commencèrent à la passer de ses conquêtes, en enrichissant ses mœurs. Sa législation attaquée en relâchement et par les résistances qu'elle lui oppose, et par les concessions qu'elle est contrainte de lui faire.

On remarque d'abord les efforts qui ont pour but de relever la religion, base de la politique romaine, alors si ébranlée. Ainsi, la loi Papia¹ ordonne que le grand pontife choisira un certain nombre de vierges, entre lesquelles le sort désignera vingt vestales. Cet impôt levé sur les familles romaines ne pouvait-il pas que le seul pour le culte national commençait à se refroidir, et que la législation sentait le besoin de le ranimer ?

On voit aussi la loi lutter contre l'envahissement du luxe et des désordres, en multipliant sans fruit les dis-

¹ pag.

positions soupçonneuses : c'est dans ce loi que furent portées, pour réprimer le luxe des femmes, la loi Oppia¹, que défendit Cato, et qui ne put durer plus de vingt années; la loi Ortolan² et la loi Furina³, qui fixait le nombre des vêtements dans les festins.

Alors-on commença à faire des lois contre les brigues⁴, lois qu'il fallut depuis souvent renouveler, et toujours inutilement; contre la venalité des électeurs⁵, contre la captivité des testaments, variées par les femmes⁶. Enfin, des crimes nouveaux passèrent, pour la première fois, dans les lois comme dans les mœurs; telle est la violence faite à la pudeur des personnes libres⁷.

Dans les cent cinquante dernières années de la république, on vit plus de ses plus grands triomphes, la décadence des mœurs, les progrès rapides, et tout s'achemine vers une ruine complète des institutions. La corruption donne naissance à d'horribles déchirements; la mollesse enfante la cruauté. En parcourant les lois de cette époque, on assiste à la dissolution des mœurs et de l'État.

Lorsque la moralité d'un peuple se dégrade, il se refuse de se servir pour le mal. Ainsi, quand je vois supprimer à Rome la peine des calomnieux, je pense que tout est perdu, puisqu'on annule la calomnie⁸.

Je les l'affaiblissement du courage civil dans la loi qui

¹ 426. — ² 428. — ³ 429.

⁴ De curiis, 429.

⁵ L. Clodia, 436.

⁶ L. Furcia, 445.

⁷ L. Scævola, 439, De stupro supra dicto.

⁸ 429, les *De non calumniis* (voir commentaires livres I).

met le vote secret à la place du vote public¹ ; l'arrondissement des citoyens-soldats, dans celle qui fait ajouter des vêtements à la paye² que recevait déjà le soldat romain. La paye et les dons militaires changeaient entièrement l'esprit des troupes romaines et faisaient le patriote. Le service, qui d'abord se confondait avec la défense du pays et de la famille, devient un métier. En outre, les soldats propriétaires qui composaient les armées dans les premiers temps n'appartenaient qu'à la république ; les soldats dépendants étaient à la disposition des généraux, qui pouvaient augmenter la paye ou les gratifications.

On a beaucoup déclamé contre les lois agraires ; on a donné leur nom au système insensé qui voulait établir violemment l'égalité absolue de la propriété. Il est cependant bien certain que les Grecques ne demandaient jamais rien de pareil. Ils réclamaient seulement pour les plébéiens un droit qui leur appartenait incontestablement, celui d'entrer en partage des terres conquises par eux sur l'étranger. Ils voulaient, non détruire la propriété, mais créer de petits propriétaires à côté des grands³. Leur but était honnête et généreux. Ces deux nobles frères, dont tout le crime fut de valoir mieux que leur temps, succombèrent, parce que le vieil esprit romain, qui les inspirait, ne vivait plus que dans leur cœur. Une aristocratie corrompue les persécuta, des plébéiens corrompus les abandonnèrent, et leur glori-

¹ Les *Tabellæ*, liste et registre public et secret. *Cicéron, De Leg.* III, 30.

² Les *Stipendia*, 482.

³ *Stip. Militaria*, *Guerra sociale*.

maison morte pourra celle triste vérité que, lorsque les maîtres sont maîtres, les hommes eux sont responsables.

A cette époque, tout avait changé dans Rome, non-seulement les coutumes, les mœurs, mais la population elle-même. La plupart des anciennes familles étaient éteintes ; les familles patriciennes, dévies à la noblesse par leur richesse ou leur influence, remplissant le vide patricien. La population romaine tout entière était un ramas d'affranchis, d'Italiens, d'étrangers, sans unité, sans traditions communes. Ce peuple, qui s'appelait romain, n'avait rien de romain, ni les mœurs, ni les sentiments, ni même le sang. Dans cette extrémité, il est curieux de voir les lois leur à leur côté à l'avantage des mœurs étrangères ou d'arrêter celles elles ; tantôt la loi Junia et la loi Papia¹ humiliaient de Rome les étrangers, tantôt la loi Julia² couvrait aux Latins et aux allies le droit de cité.

Le sénat de cette époque dégénérée ne conserve point le pouvoir judiciaire ; les chevaliers³, c'est-à-dire alors les financiers, les publicains, sont investis de ce pouvoir, et du droit de rendre également la justice. Ils prennent cette forme comme une autre, et deviennent des tribunaux en matière d'équité. On fait encore des tentatives pour établir de nouvelles lois scripturaires⁴, pour ressusciter les anciennes lois en domotade ;

¹ 106-105.

² 104.

³ *Lex Pompeia*, 102.

⁴ *Lex Julia*, 100. Cette loi voulait que celui qui possédait un chevalait ou équivalent ne pût pas aller élire dans tout le monde.

mais, comme dit Horace d'un de ces lois¹, le bien et les vices se ligment contre elles, et elles furent inutiles.

Les discordes civiles firent aux Romains des maux atroces, et ces maux entraînent des lois qui leur ressemblaient. Au temps de la lutte de Sylla et de Marius, de Pompée et de César, toujours la même sous d'autres noms, toujours celle de l'élément aristocratique et de l'élément démocratique qui prirent dans la constitution romaine, ou plutôt des éléments d'ingère qui avaient remplacé ceux-ci et qui en usurpaient le nom; au temps de ces discussions furieuses, la législation fut comparée à la guerre civile : les lois se prescrivaient comme les factieux. Sylla, qui voulait faire une aristocratie avec des débris, et qui, jugeant son œuvre impossible, ablit-que le pouvoir à l'établissement du nœud, Sylla est tout entier avec son plan vaste et impraticable, son génie sombre et sanglant, dans la série des lois auxquelles il a attaché son redoutable nom². Son début est terrible : que tout ce qui n'est pas proscriit; il est permis à tous de le tuer; ses biens seront vendus au profit du trésor public; ses enfants seront frappés d'infamie. Puis, Sylla (on qui peut surprendre) se montre aussi sévère pour le crime que pour la vertu : il interdit l'eau et le feu aux sicaires, aux parricides, aux empoisonneurs, aux infames, à ceux qui faussaient les testaments et les mariages. C'est que Sylla avait une idée à travers son égorgement; il voulait régénérer les mœurs par la terreur. Il fut un républicain aristocratique. Sa loi sur les poé-

¹ Les *Leges*, 120.

² Les *Leges Corneliae*.

lequel se lui sentir dans chacune de ses lois. Il arracha aux tribuns la puissance législative, et leur interdit de revêtir d'autres dignités que la leur. Il abroge la loi Domitia, qui avait transporté au peuple le droit d'élire le pontife.

Mais, aussitôt après lui, s'opère une réaction démocratique : les tribuns sont remis en possession¹ de leurs pouvoirs; la loi Domitia est rétablie. Avec la législation est amené un climat de haine, où triomphent tour à tour la fortune des partis.

Les lois de ces temps montrent à quel point on était venue la persécution des mœurs, par les persécutions qu'elles prenaient contre elle. Ce fut sans doute la fréquence toujours plus grande des assassinats domestiques qui fit étendre la peine du parricide au meurtre des autres parents².

Les lois ne pouvaient arrêter les mœurs, les mœurs ne pouvaient soutenir les lois. Tout allait s'abîmer dans une révolution devenue inévitable. Cependant chacun s'efforçait encore de conserver les lois, et même de restaurer les mœurs antiques. L'un était aussi impuissant que l'autre. Tandis que Brutus et ses amis rêvaient la république, la république s'effaçait; et le voluptueux Ciceron, cherchant à remettre en vigueur les lois sanglantes, abolies par les mœurs, n'était pas plus sage que l'austère Brutus.

César était aussi corrompu, mais trop généreux pour son temps : il luttait. Après lui, il y eut un interrègne des mœurs et des lois, qui s'appela le triumvirat. On

¹ Loi Borella, 193.

² Loi Pompeia, 109.

villains, ce qui arrive quelquefois, les lois mentir aux mœurs. On les vit se fâler, quand le dictateur était innocent, d'appeler la mort et de solliciter avec dévotion sur la tête de celui qui venait être dictateur¹. Cette loi prenait bien son temps, pour paraître entre César et Octave.

On peut connaître, dans le passage de la république à l'empire, quelle était sur les Romains la puissance de la coutume. Les anciennes formes subsistèrent, bien que l'ancienne constitution eût péri. Les assemblées du peuple se continuèrent tout le temps du règne d'Auguste, et Auguste offrit à lui tous les pouvoirs, on se faisait élire par tous les titres. Rien ne changeait brusquement à Rome, la tradition n'était jamais entièrement interrompue; elle se maintenait dans les mœurs, quand les choses avaient passé.

Le besoin de réformer les mœurs était si pressant, qu'il se fit sentir tout d'abord au gouvernement que leur corruption avait produit. Tel est le but de la plupart des lois portées par Auguste. Les discordes civiles avaient multiplié les affranchissements; il fallut mettre des bornes à ce pouvoir, il fallut surtout empêcher la population, diminuée par les guerres civiles et la dépopulation générale.

Tel fut l'objet des fameuses lois Julia et Papia Pœppœ, dirigées contre le célibat : elles enseignèrent considérablement les droits de succession chez tous individus de plus de vingt-cinq ans et de moins de cent ans, qui n'avaient point engendré ou adopté d'enfant². Mais cette

¹ Les *Antiquités*, 76.

² *Idem*, *États des lois romaines*, t. II, p. 16.

mentaire, qui contredisait les moeurs romaines, ne passa point sans difficulté. Auguste lui-même oblige, par des refus humiliants, dit Suetone, de mitiger la sévérité de sa loi. Fille bien digne de cette assemblée dégradée qui, toujours prête envers la tyrannie, ne savait être sévère que contre la vertu!

Tibère, que cette sorte d'apaisement ne devait pas beaucoup alarmer pour son compte, eut peur de l'ombre du peuple romain. Il jugea plus sûr d'employer pour son despotisme ce sont dont il ébranlait la base. chose remarquable, l'infâme criminel osa porter ses lois contre le despotisme des maîtres! Son impudace ne lui jamaïs plus effrayé.

Un fait à noter, c'est le développement que le droit romain prit et conserva sous l'empire. les continuèrent une sorte de grands jurisconsultes, à peine interrompus, qui durèrent jusqu'à Justinien. La jurisprudence, qui était libre et privée, acquiesça une autorité publique et officielle, depuis que les empereurs ont appelé les jurisconsultes à la collection des lois, et ont ordonné qu'on se soumit à leurs décisions. Un grand nombre d'empereurs, en s'appliquant à faire fleurir le science du droit, travaillèrent avec plus ou moins de zèle et de fruit à modifier la législation romaine. Tels furent le subtiliste avant Claude, le prudent Vespasien, Nerva, Trajan, Adrien, Pertinax, Séptime-Sévère et bien d'autres.

Même sous les mauvais empereurs, sous Néron, sous Domitien, on est surpris de voir naître de bonnes lois. La tradition législative, que de saints hommes se passait de main en main, se perpétua à travers les vicieuses et les bas les empires; et ainsi demeure, au sein

d'un empire corrompu et déchiré, un principe d'ordre, de régularité, de civilisation. Que serait devenu le monde romain, fondant de tyrannie en tyrannie, livré successivement à tous les genres de despotisme, s'il n'eût eu dans son sein un dépôt de sagesse et de raison, un système de justice et de philosophie sociale?

Mais malheureusement, à mesure que la science des lois est plus cultivée, l'observation des lois devient plus étrangère aux mœurs. Cette science, que comploient toujours davantage une curieuse subtilité, cette science est un objet d'érudition et de dialectique, plutôt que d'utilité et d'application. C'est dans cette période que l'enseignement oral du droit romain fut séparé de la pratique. C'est alors que des sectes s'élevèrent parmi les juristes comme parmi les philosophes, et se livrèrent à une polémique, quelquefois ingénieuse, mais presque toujours stérile. Ainsi le droit, qui contenait les seules germinations de la société romaine, se trouva trop isolé de cette société. Il y eut alors comme deux mondes : celui de la législation, régulier, serein, philosophique ; celui des mœurs, désordonné, violent, corrompu. En un mot, tandis que les lois se perfectionnaient par la science, les mœurs manquaient aux lois.

Mais le droit romain n'en resta pas moins comme un monument admirable. Au sein de cette imposante législation romaine, signalons rapidement quelle influence eurent sur elle d'abord les mœurs de l'empire, puis celles du christianisme.

La condition des esclaves fut adoucie. C'était la liberté qui établissait une distance immense entre un Romain et son esclave. Mais le despotisme avait combié cet in-

terville. La puissance supérieure domine et modère celle du maître; l'esclavage tendait à s'effacer, pour ainsi dire, dans l'opacité de la servitude universelle.

À l'époque où nous sommes, l'autorité paternelle a subi déjà bien des restrictions par l'adoucissement des mœurs et le relâchement des liens de famille. Cependant le principe subsiste, le fils n'est pas encore propriétaire, et, comme l'esclave, ne peut disposer de son bien qu'à titre de pécule; et encore ce pécule ne peut se composer que de ce que le fils a acquis par ses labeurs militaires. De là le nom de *peculium castrense*; c'est une concession faite par le principe de l'autorité paternelle à l'esprit guerrier, qui n'était pas moins dominant dans les mœurs romaines.

De cet esprit découlait aussi le fœtus du testament militaire, servir celle de tester dans le danger, sans être soumis aux formalités ordinaires, accordées aux citoyens par la loi des Douze Tables, puis tombées en désuétude, puis rétablies par les premiers Césars¹. Les empereurs ne pouvaient être privés de privilèges réservés ceux qui consacraient le sceptre du trône.

La condition des femmes avait bien changé depuis les commencements de la république, et ce changement particulier était un signe du changement total des mœurs. Dans le principe, la femme n'était pas une personne pour son mari, et comme toute autre chose, elle pouvait être acquise par un usage d'un an.

Après les guerres puniques, quand des mœurs nouvelles s'introduisirent, les femmes entrèrent dans de nouveaux rapports avec leurs époux, dans des rapports

¹ Helmsperger, *Elementa juris civilis*, liv. II, ch. 10.

d'égale importance morale. Au temps d'Auguste, les choses-médicales venues à un tel degré de licence, qu'il fut obligé de réprimer la facilité des divorces. Les femmes furent par degrés affranchies des diverses brèches auxquelles les soumettait la cohabitation de filles adoptives de leurs maris¹. Le fœtus dotal fut déclaré inaliénable, au moins quand il était né en Italie ; et c'est aussi vraisemblablement alors que le mari fut obligé de restituer le dot, après la dissolution du mariage².

Ainsi, avant Constantin, la famille, l'union fondamentale du société romaine, s'estole plus dans sa redoutable unité. L'esclave est plus facilement affranchi : il appartient moins complètement à son maître. Le fils de famille a obtenu un commencement d'émancipation, la femme, une émancipation plus complète.— Ces changements peuvent donner une idée de tous les autres changements du même genre. Considérons maintenant le dernier qu'a subi la constitution romaine, celui qu'y ont apporté les mœurs nées de la religion chrétienne.

Quand on songe à ce qu'était la vie des premiers chrétiens, quand on se représente cette métamorphose morale que subit le cœur humain régné par l'Évangile, l'usurpateur Constantin, qui plaça le christianisme sur le trône, l'ait dû faire entrer dans les loix. Et Justinien, venu deux siècles après Constantin, ne pouvait-il pas profiter de la réforme générale à laquelle il soumettait la législation romaine, pour la mettre en harmonie avec le principe chrétien ? — Cependant il n'en fit pas

¹ Boga, l. II, p. 337.

² Idem, p. 338.

ceux : les bases du droit romain, tel qu'il était sorti des Douze Tables, tel que le temps et les révolutions l'avaient fait, ces bases ne furent point changées : tout était grande l'antiquité de la loi d'Israël, tout en même était profonde. Il y eut bien un certain nombre de réformes de détail introduites par le monde évangélique. De ce nombre sont celles qui interdisaient le mariage aux prostituées et les jeux sanglants des gladiateurs. Avec les harpées et les crochets, le stérilisateur ne pouvait s'abstenir. Son esprit de douceur et d'égalité se fit sentir aussi dans quelques dispositions touchant les esclaves de ceux que la société opprimait. Telle fut la loi qui permit d'affranchir les choses sacrées pour le rachat des captifs¹. Le paganisme avait témoigné de son respect envers ses dieux, en déclarant inviolable tout ce qui appartenait à leur culte. Le christianisme, par une inspiration supérieure, permit de donner les richesses de l'Église en échange de la liberté humaine. Au lieu du même sentiment, il rendit le sort des affranchis, en leur permettant de recueillir et de transmettre des héritages, et en faisant passer le droit de la famille avant celui du père. Mais il n'alla pas plus loin : l'esclavage ne fut pas aboli ; l'égalité entière des droits ne fut pas accordée aux femmes ; en général, la condition des personnes et des choses ne fut point changée.

En, il faut remarquer la marche du christianisme. Il n'a point, comme les anciennes religions de l'Orient, promulgué un code social, il ne s'est point identifié avec un système de législation particulière, il n'a point imposé au monde une forme politique déterminée. Le

¹ *Matthieu*, *Évangile pour servir*. I, II, p. 2.

christianisme a peiné la société romaine telle qu'elle était, sans détruire cette vieille législation, héritière de tant de vices et de tant de sagesse. Il s'est contenté d'en effacer les souffrances et le sang, et d'y insérer quelques lignes de modération et de charité. Du reste, il n'a contesté aucun des droits établis; il n'a opéré immédiatement aucune modification essentielle dans la société.

Mais il a fait bien plus en déplaçant complètement le principe et le but des actions humaines, en leur donnant un mobile jusqu'alors inconnu. Il a fondé des mœurs nouvelles, et ces mœurs, en se développant, ont obtenu une révolution complète dans les rapports qui existaient entre les hommes.

C'est la grandeur du christianisme de se heurter de front à toute forme sociale, de s'accommoder de toutes, de marquer à toutes. Et certes, ce n'est pas à dire qu'il soit sans action sur la société.—Mais c'est que le génie de l'universalité qui l'inspire l'exerce que toute action de ce genre n'est durable et profonde que si elle passe par les mœurs pour arriver aux lois.

Voyez-vous que le christianisme lui-même, avec cette législation que la barbarie allait renverser, avec cette société qui allait disparaître? Il avait osé se faire : il faisait le présent se précipiter vers sa ruine; mais il avait éteint l'ennemi. Les lois romaines pouvaient être enfouies dans la poussière et les traditions; la morale du Vauvres avait déposé au fond des âmes le germe d'où la société moderne devait naître. Quelques nations barbares avaient bien adopté en partie le droit romain, mais la loi que le christianisme demandait devait être un jour le code moral de l'Europe civilisée.



NAUFRAGE
D'UN BATEAU A VAPEUR



NAUFRAGE

D'UN BATEAU A VAPEUR

Décembre 1874.

Tous les vents étaient déchaînés, la mer furieuse, le ciel sillonné d'éclairs... Ainsi commence d'ordinaire le récit d'un naufrage.

La réalité du mien commence autrement.

Le vent, assez frais au large, se faisant peu sentir dans le voisinage de la côte que nous longeons à une faible distance. La mer était calme ; un magnifique clair de lune succédait à un soir serena. Les passagers se trouvaient la plupart sur le pont, les uns causant avec celle langueur que donne le mouvement du bateau, même à ceux qui ne souffrent pas du mal de mer, les autres occupés à considérer le jeu de la machine, à regarder la terre passer, l'écoune courir, ou la suite de l'air la noire traînée de fumée qui flottait derrière nous, comme un panache rebattu par le vent.

Ces derniers cherchaient un moyen de trancher l'écoule de

ous traversées des bœufs à vapeur, qui passent longuement malgré la rapidité du passage, parce que la route n'offre aucun incident imprévu, et, par sa monotonie et sa certitude, fait regretter les hasards du vent, les caprices de la voile, et jusqu'à la secousse du cheval ou de la voiture.

Mais cette fois nous côtoies de l'empêrre, et la secousse arrive. « Regardez, regardez » a un de mes compagnons de voyage, regardés bien, c'est le mont Argentario. N'êtes-vous pas frappé de l'aspect de ce promontoire gigantesque qui dépasse au-dessus de cette mer paisible des escarpements réagillens? c'est un des points les plus curieux de cette côte si curieuse, toute semée de villes étranges; plus loin Populonia, Vetulonia; puis d'ici les ruines peu connues de Cosa. N'oubliez pas le mont Argentario, je vous le recommande, me disait M. Lefranc avant mon départ. . . Combien je regrette que nous ne puissions aborder... Ne pensez-vous pas?... — Je pense que nous sommes trop près de terre, me répondit mon interlocuteur, qui, plus matin que moi, voyait mieux la mer qu'en faisant ce me d'éloignant pas davantage de la côte... A quoi songe le capitaine? Le capitaine venait de quitter le pont; il y avait laissé un second pour le remplacer. « Nous sommes trop près de terre, repêta-t-on encore une fois. » Le frère du capitaine s'illance vers le gouvernail, et au ce moment lui et la plupart de ceux qui étaient debout tombent sur les mains; ceux qui, comme moi, étaient assis, sont lancés à deux ou trois paires, en même temps on entend un craquement violent; le bâtiment, qui faisait huit lieues à l'heure, avait donné contre un

donné; un gros énorme effroi forme, l'eau entrant rapidement et le bateau entraîné.

En ce moment il y eut un grand trouble sur le pont. Les gens de l'équipage étaient les plus effrayés, parce qu'ils comprenaient mieux le danger. Ils couraient et ils se baissaient; on n'entendait que malédictions et jurons accablés à la provocation. On ne pensait d'oublier ni plus d'une énergique exclamation du capitaine. C'est le langage de circonstance dans tous les accidents, dans tous les dangers. Ceux qui racontent un naufrage, une détresse, sont condamnés à une monotonie obligée. Ils ne peuvent que faire parler leurs personnages; pour être vrais, il faudrait pouvoir les faire jurer.

La confusion durait toujours; on s'interrogeait les uns les autres, on disait très-haut: « Il n'y a point de danger, » sans en être bien persuadé dans le fond du cœur. Du reste, tous les passagers faisaient avec leurs vêtements. Il y avait à bord plusieurs femmes, et l'on n'entendait pas un cri. Bientôt retentit cette exclamation caractéristique: « Rapprochez les dames! rapprochez les dames! » Mais l'opération eût été difficile. Déjà une des deux embarcations avait été mise hors d'état de servir par la précipitation avec laquelle on avait voulu s'en emparer. Celle qui restait ne pouvait contenir que quelques personnes, et presque tout le monde aurait cherché à s'y jeter, s'il n'y eût pas eu d'autre moyen de salut, ce qui n'eût pas manqué de la faire chavirer. Dès le premier moment, un petit noyau s'y était blotti par précautela. Heureusement, pendant ce temps, nous approchions de terre; ceux qui, comme moi, se prépa-

raient à nager, venaient diminuer rapidement l'échecade qu'ils auraient à parcourir. Ce qui était effrayant, c'était l'aspect de la côte, telle entièrement à pic, de sorte que vu de loin le bord du choc, il eût été absolument impossible d'aborder. Mais par bonheur, à peu de distance, se trouvait une petite anse, seul point où le ruyg eût été accessible, et c'est vers cette petite anse que nous nous dirigeons. A mesure qu'on en approchait, on se sentait secoué, et quand le capitaine s'écria : « Vous ne pouvez pas, » personne ne douta qu'il n'eût raison. Bientôt nous échouâmes, mais volontairement, cette fois, à trois pas de terre. Tout danger était passé, il n'y avait plus aucun motif de se presser d'entrer dans la petite barque, qui, en deux ou trois voyages, déposa chacun de nous sur et sauf sur les rochers.

Maintenant, comment la chose s'était-elle arrivée ? comment nous étions-nous perdus, et comment étions-nous sauvés ? Mille versions, mille accusations, mille récriminations circulaient. — L'explication la plus raisonnable, c'est que l'homme qui tenait la barre n'avait pas bien entendu le commandement du second. L'un était Corse et l'autre Provençal. Et puis, l'échecade ressemble beaucoup à un banc, et a l'inconvénient de raser trop richement avec les Alpes, ce serait là ce qui aurait fait nous noyer : notre malheur serait un méfait de plus de la race, il qui on peut en reprocher d'autres.

Quant à notre salut, nous le devons à la machine à vapeur, et, voyez mon injustice : dans le moment où je scus la terrible secousse, ma première pensée fut d'écarter la vapeur. L'instant où quelque malheur

était arrivé à la chaudière. Je me disais : Allons-nous sauter ? Je cherchais à me figurer comment un tel événement pourrait se passer ; l'incertitude me rassura par cette pensée : Si nous avions dû sauter, la chose serait déjà faite. Ainsi, j'aurais compris la vapeur, et la vapeur nous avait sauvés. Voici comment :

Si la chaudière, en arrêtant le feu, s'éteignait tout, qui éloignerait bientôt la machine du mécanisme, n'eût pas permis qu'elle fonctionnât longtemps. Mais l'équipage que le bâtiment avait reçu était si forte, qu'elle servait quelque temps à l'action du moteur qui l'avait produite. C'est un moyen de cette force restée à sa disposition que le capitaine put nous diriger vers la terre. On voit donc que la vapeur est certainement innocente de cet accident, qu'elle a même empêché qu'il n'eût des conséquences fâcheuses ; en effet, comme le vent soufflait de terre, nous n'avions, sans la vapeur, aucun moyen d'approcher du rivage, et dans quelques minutes nous serions jadis de notre bouill.

Une fois débarqués, chacun, tranquille sur sa personne, s'occupa de sauver son bagage : on avait tiré à temps quelques malles sur le pont ; les autres flotèrent presque à son avertissement sur la surface de l'eau qui avait rempli les chambres. Je reconnus au milieu d'elles une caisse renfermant les tableaux, les dessins, les *Modèles* qu'on peut peindre français, M. Roux, rapporteur d'Italie après un séjour de trois ans ; il était le plus malheureux de nous tous, et l'accident de sa vie ne décida le cœur, quand il me dit : « Je perds le fruit de trois années de soins, de l'un des cœurs ! » Heureusement il n'a pu sauver une partie de son trésor.

Du reste, chacun avait fait ses pertes. Une marchandise de modes qui venait de Naples à Paris, et qui se trouvait dans la chambre au moment où l'eau s'y précipita, était retirée pour prendre son châte et défaire son étiquette, et avait perdu son argent; une autre personne regrettait des papiers importants que deux amis attendaient depuis trois années pour se marier. D'autres, et j'étais du nombre, craignaient d'avoir perdu des notes, des souvenirs de voyage, et nous ne fûmes pas sans heurter que moi, nous ne les retrouvâmes pas un peu mouillés, mais intacts, au fond d'un sac répêché le lendemain, à grand'peine, après avoir passé une nuit sous l'eau.

Nous voilà donc à des heures du soir sur les rochers, chacun nous mélancoliquement raprés de ce qu'il a sauvé, et gémissant sur ce qu'il a perdu, les uns regrettant leurs espérances ou leur journal de voyage, les autres pleurant leurs balles de fusils; nous, deux heures auparavant, étions gaiement dans une anse de Hollande, en pleine civilisation; et, tout à coup, sur une plage solitaire, parmi des rochers effreux, dans la condition des naufragés qui échouent au bout du monde sur les côtes sauvages d'une île inhabitée.

Mais notre sort était encore plus semblable que nous ne pensions au sort de ceux qui sont jetés dans une île de l'océan Atlantique, peuplée par des anthropophages, et s'occupe à peindre dans l'intérieur du pays, d'où les naturels les repoussent à main armée. En effet, les seuls êtres humains que nous vîmes arriver à notre aide furent des solistes qui nous avaient aperçus d'une tour ventée située sur un haut promontoire, et qui accou-

ment, avec de bons bâts bien chargés, pour nous empêcher de quitter l'aimable séjour où nous nous trouvions.

Nous étions en quarantaine !

Dans les temps barbares, quand des étrangers étaient jetés sur la plage, par la tempête, on les regardait comme des victimes punies justement par le courroux des dieux, et on les immolait à Diane.

Au moyen âge, d'après le même principe, on les défilait par droit d'épave, pour secourir autant que possible la vengeance du ciel qui se manifestait dans le naufrage de ses misérables ; c'était de la superstition et de la barbarie. — Mais n'est-il y a une autre superstition et une autre barbarie : c'est la quarantaine.

Je veux croire que cette superstition des barbares, que j'ai entendu attaquer radicalement par les premiers médecins et les premiers algéens de certaine ville maritime où elle règne, je veux croire que cette superstition soit fondée sur quelques vérités, comme il s'en trouve au fond des croyances les plus chimériques ; mais il est certain qu'en le préjugé est à côté du fait, l'erreur à côté de la vérité. Il est certain qu'un grand nombre de précautions géométriques sont inutiles, parce que des voyageurs partis au même temps du même point leur échappent ou y sont saisis, d'après le chemin qu'ils ont pris pour arriver. Il est certain que ces précautions, imposées avec une sévérité pitoyable, sont édictées sans qu'on se soucie pour que tout le monde ait la peste, si elles étaient aussi indispensables qu'on le prétend, de sorte qu'on peut dire que, si elles étaient nécessaires, elles seraient superflues.

Mais je ne veux pas me faire une affaire avec tous les lazzarés du monde : et je ne m'en prendrai aujourd'hui qu'à ceux d'Italie.

La seule chose qu'on sache sur le choléra, c'est qu'il n'y a aucun moyen d'arrêter sa marche, qu'il frappe non-seulement les cordons malfaisants les plus rigoureux (on l'a vu en Prusse), mais aussi des intervalles considérables. Ainsi, d'un bond, il s'est étendu de Londres à Paris.

Quelque ardent que soit ce feu, quelque impossible qu'il soit d'arrêter sa marche en ligne, depuis que le choléra a mis le pied en Europe, l'Italie est le pays où il est le plus difficile d'aborder. Ses belles côtes sont inhospitalières comme jadis celles de la Thule : il semble qu'elles s'efforcent de repousser par leurs rigueurs sanitaires les voyageurs que leurs charmes attirent.

Il y a quatre ans, le choléra était à Berlin, et à Naples l'on mourait de peur. Je me rappelle que, arrivant sur ce même *Bonaparte*, qui n'y était venu plus, nous attendions depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi qu'on eût décidé si l'on nous recevrait ou non ; mais comme c'était d'abord à bord un Suisse de Neuchâtel ; comme sujet du roi de Prusse, il était en passe-port prussien. Il fallut beaucoup d'efforts et une demi-journée pour persuader au conseil de santé que Neuchâtel n'était pas à la porte de Berlin.

Rien de plus baroque que les précautions dont on s'avisait alors pour se garantir de la contagion des lettres : car chacune d'elles pouvait apporter le choléra

sous enveloppe. Il n'est question de bonagelles qu'on n'a jamais, bien qu'il n'y ait aucune raison de croire que la terrible maladie ait la moindre peur du vinaigre ou de la ferme. Un jour la polgarthos paraitante fut si habilement composée, qu'il ne resta de la correspondance du jour qu'une pile parfaitement homogène et bien-propre à faire du carton; une autre fois on décida qu'il ne valloit plus de porter les enveloppes, qu'il fallloit les ouvrir, en firer les lettres et les replacer après les bonagelles usagées, mais on se trompa d'enveloppe: j'agit des lettres de l'erreur. Une seule de lettres parvint à une autre destination que la leur; un négociant renvoya la réponse adressée à son confrère, les lettres de change arrivèrent au lieu des lettres d'amour, et les lettres d'amour au lieu des lettres de change.

Voilà ce que l'on montrait à Naples en 1830.

Voilà ce que j'ai vu en Sicile :

On ne pouvoit débarquer sur chaque point de la côte que muni d'une permission spéciale, et quand le vent ne donnoit point le sismo, on vous conduisoit ailleurs, on vous forçoit à rester en mer, on risquoit de voir briser votre barque par les vagues à deux pas de la terre qu'on vous refusait.

C'est ce qui nous arriva près d'Agrigente, et quand arrivèrent, après plusieurs heures d'attente, le médecin et l'inspecteur, qui s'appelloit le *Sarès*, nom étrange pour le compagnon du docteur, nous dûmes subir la plus ridicule des interrogatoires, et entendre sortir les plus monstrueuses laurles de la bouche de cet homme qui s'efforçoit sur notre sort : l'entendez, par

exemple, établir d'un air capable l'absence de la grippe et du croup.

Maintenant les choses sont en Italie à peu près dans le même état.

Ainsi, si l'on part de Marseille par le bateau à vapeur, on fait cinq jours de quarantaine à Gênes ou à Livourne; si l'on va par terre, on ne subit aucune quarantaine¹.

On voit que la logique n'a rien à débiter avec de pareilles mesures; il faudrait donc, pour les faire cesser, employer un autre moyen que le raisonnement. Il faudrait faire pour toute l'Italie ce qu'on a fait pour Naples, qui s'était avisée de mettre en quarantaine les bateaux à vapeur français; on y a répondu par une quarantaine sur toutes les provenances napolitaines, juste revanche qui n'a pas tardé à produire son effet.

On me pardonnera cette digression contre la quarantaine, car on va voir combien g'ni en lieu de la rendre dans ce dernier avisement, dont elle forme la partie la plus tragique. En effet, le danger avait été assez court, les pertes assez peu considérables; mais ce qui était réellement cruel, c'était de se trouver, au commencement de la nuit, pour un temps indéfini, prisonnier sur des débris.

Quelque notre patente fût en règle, quelque bon nos passe-ports fussent dûs, quelque nous fussions partis le matin de Gênes-Venise, et n'eussions pu aborder nulle part, nous fîmes reconnus pour pestiférés, nous à ne pas toucher du bout du doigt, et forcés de bivouaquer dans un des plus horribles lieux du

¹ Il en était ainsi avant qu'on se fût avisé d'appliquer les mesures à Marseille.

monde. Il y avait parmi nous six femmes, des vieillards; il aurait pu y avoir des enfants, des malades; nous aurions pu être malades du naufrage; il aurait pu faire un temps affreux; il en était de même, ou nous eût de même refusé de nous recevoir dans la tour d'où le poste était descendu, et qui nous eût semblé un palais, et cela dans le pays le plus civilisé de l'Italie, dans le grand-duché de Toscane.

On fabriquait souvent en pui une tente avec une voile, on allumait du feu et l'on s'étendait sur les rochers et les cailloux. Cette tenté fut assez gute, on n'était pas fâché de se sentir à terre, on causait de tout autre chose que du naufrage; le bonheur m'avait envoyé la un homme d'esprit, sachant un peu le basque et venant d'Afrique; bientôt nous oubliâmes le feu ou nous-étions pour parler des Pyrénées et du Caïre, et je passai une bonne partie de la nuit à l'interroger sur les prétendus rapports de l'idiotie des Éthiopiens et de la langue basque.

Quelques-uns de nous allèrent se chauffer au feu des soldats qui nous gardaient; leur feu était meilleur que le nôtre, car ils avaient une bûche à leur disposition. C'étaient de fort bonnes gens qui n'avaient rien à nous approucher, mais on nous recommandait d'éviter avec eux tout contact. Ils avaient bien raison : notre capitaine *Chénabagayé* par regarda sur le bandeau sergent, le sergent se leva et qui rankine comme nous.

On ne peut rien imaginer de plus piteux que la figure du malheureux sergent. Jusqu'à ce moment, il était la puissance du lieu, il commandait les quatre hommes sous la garde desquels nous étions tous placés, et cette situation lui donnait un certain air d'importance que

locale sa barbarie naturelle ne pouvait cacher. Principalement tout à coup de sa haute position et s'abaissant dans notre foule suspecte, il regardait tristement ses beaux galons qui ne lui valaient plus aucune considération dans le nouveau monde où il se trouvait étranger et sans réel vu, où personne ne se souciait dans que despositions bien fâcheuses pour le pauvre (jean lebel), pour le pauvre pecheur pris au guichet de sa propre prison...

Il n'était pas au bout de ses peines, car nous n'allions pas au terme des nôtre.

Le lendemain on nous permit d'aller au large dans un petit port éloigné de deux lieues. Par terre c'était été une promenade, mais la mer était capoté que tout nous y conduisait par mer, quoique le vent fut contraire : on nous envoya une barque trop petite pour nous contenir tous. Les femmes et les personnes les plus âgées partirent les premières, et manœuvrèrent pour dans la les vagues, quand la barque revint nous prendre, il était trop tard ; il fallait se résigner au bivouac encore pour cette nuit.

La seconde nuit fut plus triste que la première : on était fatigué, le froid était vil et nos compagnons de la veille remplacés par les gens de l'équipage, qui s'occupaient, au détriment des voyageurs, du peu de matériel qu'on avait tiré du bateau. Plus de différences comme il faut pour les passagers. Les chiens semblaient rentrer dans l'éclat de nature, ne songant qu'à soi, et cherchant seulement à saisir sans plus de privations que possible. Le feu s'éteignait par moments, et quand seule lui survivait, la tente se remplissait de fumée. Malgré ces petites tribulations, il y avait un certain charme à souffrir debout

après de ce lieu, qui s'enrichissent de concert avec un porteur diable de Belge, tandis qu'il me racontait comment il avait obtenu le privilège de fabriquer des saute-montes à Naples. Flanqué à voir autour de nos boues ces lignes endormies sur lesquelles flottait la lueur du feu ; et les barbes noires, les ailes rouges de notre équipage méridional contrastant avec les cheveux blancs, les visages frais-et rebondis des marchandes anglaises, qui avaient trouvé moyen de s'établir plus confortablement que personne. Puis de l'un d'eux était ce jeune homme, seul être féminin de notre garnison, et s'occupant sur la pierre comme une pauvre colombe de nos têtes dans un creux de rocher. Cependant les soldats s'appelaient dans la montagne ; le ciel brisait à la porte de la terre, grondant comme une foule impatiente d'entrer, et un rayon de lune se glissait dans les noirs enlacements de nos côtes.

Le jour suivant nous nous embarquâmes pour aller enfin au lazaret prêté, à cette maison ou plutôt cette chambre de mort, comme on l'appelle, où une foule de personnes seraient été un peu à l'aise, mais du moins abritées contre le fièvre, la pluie et le vent. Ce bonheur, si même qu'il fut, devait encore nous être refusé. Le vent, toujours contraire, était plus violent que la veille, et notre belle barque ne put passer une certaine pointe à moitié chemin de Porto-Scalo. Il fallut revenir tristement. En route, le sergent-major qui partageait notre sort, et conversait avec nous nos nouvelles chaises de solennité, nous apprit que probablement on attendrait, pour nous donner notre liberté, une décision de Livourne, ce qui nous offrit en perspective

encore une semaine de l'agréable vie que nous menions depuis deux jours. Cette mauvaise nouvelle ne nous fit que trop confirmer par ce que nous vîmes en revenant au lieu d'où nous étions partis ; le premier objet qui frappa nos regards fut le capitaine dans un pourpoint très-rouillé avec le drapeau d'Orbetello. La véhémence de ses gestes, l'importance de ses discours, la violence de ses imprecations et de ses invectives, nous paraissaient peu propres à persuader ou à séduire. Enfin, nous le vîmes de notre barque se relever par terre, au moment où le drapeau se refusait, emportant son empire avec lui même. Le pauvre capitaine ne pouvait refuser, par cette inflexibilité du principe de quarantaine, toute possibilité de non tenter pour sauver son bâtiment. Notre salut était pour lui une dernière disgrâce, car il avait compté que la barque, après nous avoir conduits à Porto-Ercule, lui rapporterait des provisions, et elle lui ramenait, au lieu de vivres, des bandes affreuses. D'autre part, le temps paraissait devoir changer. Le plus menaçait. Or, notre situation, peu commode par un beau temps, devenait intolérable par le mauvais. On n'avait trouvé d'endroit un peu sûr pour y placer la tente que le lit desséché d'un torrent ; partant ailleurs, les rochers enchevêtrés dans un effroyable ordre ne permettant pas un pas d'insécurité ; s'il pleuvait, notre demeure allait être inondée par le torrent que quelques heures de pluie eussent formé ; tous les rochers, amoncelés les uns sur les autres, renverseraient pile-voilà. Si le vent changeait, si la mer, qui courrouçait à s'enliser, devenait plus houleuse, elle allait envahir le lieu de notre refuge, et nous nous trouverions entre les flots et

les escarpées de la montagne, exposés aux avalanches de rochers qui couleraient de toutes parts sur nous. Si l'on joint à cela l'inquiétude qui nous prenait en songeant que, de ce lieu perdu, nous ne pourrions faire parvenir de nos nouvelles à nos parents et à nos amis, et qu'une version de notre accident exagérée et fautive au bon sens leur feroit croire des malheurs plus grands; si l'on y joint enfin l'irritation que nous ressentions naturellement la pensée que toutes les misères qu'un être intelligent n'a jamais eues n'étoient raisonnées, et n'étoient crues que par un préjugé tout à fait vide de sens, on se fera une idée de notre angoisse et de l'espèce de désespoir où nous étions réduits. Ce moment fut l'apogée de notre infortune.

Mais comme, dans les tragédies bien conduites, c'est lorsque le héros est le plus accablé par un destin contraire qu'une péripétie soudaine le porte au comble de la félicité, sans qu'on ait pu deviner d'avance comment cette péripétie auroit lieu; de même, heureusement pour nous, nous en étions au cinquième acte de notre tragédie, et un dénouement heureux approchait.

Le lecteur, qui n'est peut-être pas fâché qu'il en soit ainsi, ne sauroit se proposer quelle insupportable difficulté nous éprouvâmes à nous enligner sur notre descente. Le capitaine avoit pris à son bord quelques ballots de toille de soie, en toille, étoffe de soie, et ils étoient portés sur son régulateur avec cette indication erronée: *toille de soie*, ce qui veut dire chiffons de soie. Or, les chiffons de soie et les chiffons en général sont suspects à toutes les gens du monde, s'ils ne sont purgés par une solitaire quarantaine. Si c'est de la toille

de bois, nous dirent-ou, montrez-la. Hélas! les ballots étaient vides, on ne pouvait produire les pièces de construction. C'était piteux en beau motif qu'on voulait offrir à Livourne, et qu'on nous faisait espérer une haute me de linari en plus sur. Enfin, l'essai de notre infatigable loucha le ciel et le départ, c'était un brave homme à qui évidemment le cœur saignait de se voir complice d'une si cruelle absurdité. Il revint bientôt sur ses pas; nous nous rassemblâmes autour de lui avec ardeur, comme des enfants autour d'un juge qui peut, d'un mot, ouvrir ou fermer les portes de leur prison. Il questionna lentement et solennellement le capitaine; je tremblais toujours que la pétulance méchante de celui-ci ne lui fit faire quelques accidents; heureusement il se contenta. L'homme député se contenta de faire jurer à tout l'équipage que les ballots contenaient du bois et non pas autres choses. Chacun jura sans se faire prier; tous les autres ballots d'attente et d'attente. Enfin, on vit le député remonter en plane dans l'airloir que tenait le capitaine. Ils revinrent tous ensemble. Ce fut un moment superbe; chacun se délassa, de gracie le sacher. Il n'y avait au bord de la mer un chemin si sentier, mais on était libre, on volait. Personne ne se dévoua pour admettre un avion au portier infatigable qui, seul, restait sur l'écueil d'où on n'a pu l'enlever. Pour moi j'étais aboli au conseil de mon illustre collègue: je voulais le monde Argentine... Je devais cet avantage à ma malchance; je lui dus encore de voir la Meromne, que je traversai pour me rendre à Livourne. La Meromne seule interroguait à un pèlerinage interrompu qui était dans l'intention de visiter tous les

poirée de la Toscane que l'on a cultivée; le mariage du Duce FF devait se charger de compléter une Toscane dantique. Je lui en suis d'autant plus de gré que la Maremme est un pays fort curieux et assez difficile à visiter. La Maremme est un grand desert ou l'on fait bruler les herbes sans rencontrer un village, et qui doit être assez semblable à certaines solitudes non défrichées de Flandrique. L'on n'y entend d'autres bruit que le cloche des troupeaux, les brayonnements du chevreau à dents sautées, le grognement du bœuf, ou les coups de hache du bûcheron. Étrangement l'œuvre entreprise par le grand-duc actuel est déjà beaucoup améliorée et finirait par rendre complètement ce pays, qui jusqu'ici était inhabitable durant l'été. Une route superbe le traverse, et quand elle sera terminée du côté de l'État romain, où il ne reste que quelques lieues à faire pour établir la communication, on aura la route d'hiver la plus rapide, la plus tempérée et probablement la plus fréquentée par les voyageurs qui se rendront à Rome. Mais dans l'état actuel des choses on ne peut franchir facilement l'espace ou elle n'est point encore terminée et qui sépare la partie romaine de la partie toscane. Il n'y a réellement qu'un moyen commode de voir la Maremme: c'est de s'embarquer à Civita-Vecchia, et de venir faire naufrage au monte Argentario.

¹ C'est de là le Marquise que se tirent le style d'une jeune femme que Dante appelle la Poète, symbole d'amour et de douleur, de passion et de crime, esprit à la fois sévère mais qui s'est rendue au paradis grâce d'une femme aussi distinguée par ses caractères que par son talent. Voir les *Divine Comedy* de William Andrew Duns.



TABLE DES MATIÈRES

	Page
Avertissement	I
La Poésie grecque en Grèce	I
I. Aspect général de la Grèce comparée au caractère de la poésie grecque.....	8
II. Étendue géographique des poètes grecs.....	17
III. Influence des lieux sur la poésie grecque.....	38
IV. Les monuments et la poésie.....	48
V. La Grèce poétique d'après les traditions et les œuvres populaires de la Grèce moderne.....	67
VI. Mœurs, costumes, langage usagés de la Grèce moderne.....	79
Affranchissement de la Grèce	100
Périodes de l'État à certaines époques	101
Moyen âge.....	102
Renaissance.....	101
Temps modernes.....	109
Vocabulaire	110
Index	114
Listes	115
Poètes	116
Thèmes	117

	PAGE
<i>La robe de l'Ange</i>	261
<i>Saints</i>	272
<i>Pérou et Ance</i>	282
<i>Agathe</i>	288
<i>L'Ange</i>	292
<i>Saint</i>	298
<i>Oratoire et Bologne</i>	312
<i>Marion</i>	317
<i>Vierge</i>	322
<i>Fidèle</i>	326
<i>Marie</i>	332
<i>Barthol</i>	342
<i>Des Courtes dans l'Ann. Marie</i>	348
<i>La Grace et Saint Étienne, dans les Ann. et dans les autres</i>	351
<i>L. Les Courtes</i>	352
<i>II. Saint</i>	355
<i>Notre-Dame des Vierges à l'Église</i>	362

DES DE LA TABLE DES MATIÈRES.



Paris : chez les Libraires et chez les Vendeurs, 17, rue des Capucines.





